I. 40. 513

Thadée GASZTOWTT

La Pologne et L'Islam

(Notes Historiques)

PARIS
Société Française d'Imprimerie et de Librairie
15, Rue de Cluny, 15

1907

Tous droits réservés

La Pologne et l'Islam

ou pour quelles raisons
la Pologne doit se prouve
la conquête de la Turquie
et son anéantissement p
les états fédératifs co
dérés avec l'aide de la ch

Thadée GASZTOWTT

La Pologne et L'Islam

(Notes Historiques)

PARIS
Société Française d'Imprimerie et de Librairie
15, Rue de Cluny, 15

1907

Tous droits réservés

Biblioteka Narodowa
Warszawa
30001002735746

I. 40. 513

Imprimerie A. Reiff. — Heymann, 3, Rue du Four, Paris.

DÉDICACE

A ceux des miens qui ont combattu en Pologne pour la Patrie, pour leur liberté et celle des autres, contre le despotisme et la barbarie des tsars moscovites ;

A ceux qui maintinrent par leur vaillance l'Indépendance nationale, au temps des antiques libertés ;

A mon Grand-Père

MAURICE GASZTOWTT,

insurgé en 1830, mort en exil ;

A mon Grand-Père

FRANÇOIS STĘPIŃSKI,

insurgé en 1830, mort en exil ;

A mon grand Oncle

JEAN GASZTOWTT,

insurgé en 1830, mort en exil ;

A mon grand Oncle,

MICHEL GASZTOWTT,

insurgé en 1830, *tué à* 15 *ans d'un coup de lance;*

A mon grand Oncle

VENCESLAS GASZTOWTT,

insurgé en 1830, *mort en exil;*

A mon Cousin,

BRONISLAS GASZTOWTT,

né en exil, insurgé en 1863, *mort de dix-huit coups de baïonnette;*

A mon Père

VENCESLAS GASZTOWTT,

né en exil, insurgé en 1863, *qui lutte toujours, ardemment et sans repos, par la plume ou par la parole, pour la Pologne, la Liberté, la Justice...*

Je dédie cette étude; car, si j'ai en moi la notion exacte du Juste et de l'Injuste, c'est que leurs pensées et leurs actions héroïques ont été les racines de ma vie morale.

J'espère, par ce travail, apporter ma faible contribution à l'œuvre d'affranchissement et de Justice pour laquelle ils ont tout sacrifié.

T. GASZTOWTT.

En écrivant cette étude historique, j'ai voulu surtout démontrer que les intérêts de la Pologne et de la Turquie, directrice des nations musulmanes, étaient intimement liés depuis des siècles, et qu'ils devaient l'être encore dans le présent et dans l'avenir.

Sans doute il est facile d'émettre son opinion et de l'étayer par de puissants raisonnements ; mais il m'a semblé préférable d'énumérer chronologiquement les faits, les traités, les correspondances des gouvernements ottomans et polonais, l'avis des diplomates, des penseurs et des hommes d'État qualifiés, car je puis prouver ainsi la force de ma croyance en montrant qu'elle a été la conviction de tous ceux qui ont eu à cœur le bien de nos Nations.

Ce procédé est peut-être aride, peu élégant, mais il demeure inattaquable, car il s'appuie sur des preuves, sur des actes incontestables, enregistrés par les Chancelleries des Etats intéressés.

CHAPITRE I

Les relations polono-islamiques débutent par les luttes et les alliances de la Lithuanie (1) ou des princes polonais avec les Tartares.

Djengis-Khan agita presque toute l'Asie, et en conquit la plus grande partie.

C'est alors que ses lieutenants envahirent les terres russiennes (2). Sous le règne de Boleslas le Pudique, les conquêtes des Tartares touchaient Cracovie même.

La victoire de Włodzimierz, woïewode de Cracovie, à Tursk, dont parle également l'histoire de Chine (3), fut ensuite annulée par une défaite des nôtres. La tradition populaire conserve encore la mémoire de la route sanglante des armées de Batou-Khan, près de l'Ikwa. Ces foules envahissantes retournèrent dans leurs steppes. Les ambassadeurs du Pape et de Louis IX, parmi lesquels nous trouvons le Polonais

---

(1) Grand duché qui s'unira volontairement à la Pologne pour ne former dès lors qu'une seule nation.

(2) Dlugosz, Kromer et autres écrivains polonais placent en 1212 l'époque de l'invasion des Mongols et Tartares. De Guignes, dans le tome III de l'*Histoire des Huns*, la place en 1223.

(3) De Guignes et Gaubil affirment que, dans l'histoire de Chine, cette localité est appelée Tulisco.

Pour 1237, tout ce que nous avons au sujet de la Crimée a été réuni avec un admirable labeur dans l'ouvrage savant et précieux : *Histoire de la Tauride*, par Siestrzencewicz, Métropolitain unique de l'Église catholique en Russie. Brunswick, 1800.

Benedict, rendirent visite aux chefs de ce peuple puissant. L'Europe oublia jusqu'à l'époque de Tamerlan la terreur que lui avaient causée ces envahisseurs. La Pologne et la Lithuanie, par suite de leur occupation de la Crimée, eurent en eux des voisins souvent dangereux, et presque toujours turbulents.

Pendant leur expédition en Crimée le grand duc de Lithuanie, Giedymine et son fils Olgierd donnèrent leurs noms aux forts et aux redoutes de ce pays. Des luttes sanglantes eurent lieu depuis entre Tartares et Lithuaniens, chacun des deux peuples cherchant à dominer les vastes plaines que l'on devait surnommer *les Champs Sauvages*.

Timour, connu sous différents noms, dont les armées victorieuses atteignirent le Gange, qui vainquit Bajazet II en Anatolie et le fit prisonnier, lui à qui l'Orient (1) ébloui donna le nom de grand eut pour adversaire Witold, duc de Lithuanie. Uruz-Khan était en guerre avec Toktamisz-Khan souverain de la Tartarie-Kapczak. Vaincu, Toktamisz s'enfuit chez Timour-leng (Tamerlan). Avec son aide il monta sur le trône en 1376, et trahit son bienfaiteur. Toktamisz, avec une armée « aussi nombreuse, dit Tamerlan, que les sauterelles et les fourmis, fut battu, prit la fuite, abandonna son armée au vent

(1) L'historien Szeveffledin est entre autres un grand admirateur de Timour ; voir Herbelot, Bibliothèque orientale, traduction des Institutions de Tamerlan en anglais et en français. Actes de l'ambassade castillane, près de Tamerlan, par Clavijo. Par contre, Arab-Szach, mort en 1450, écrivit l'histoire de Tamerlan dans un esprit des plus hostiles. Il faut prendre le milieu entre ces deux écrivains pour arriver à connaître la vérité.

de la destruction », et vint chercher du secours en Lithuanie. Le belliqueux Witold le lui accorda. Malgré cette aide Toktamisz fut encore battu et perdit ses États.

Witold traversa le Volga avec son armée en 1395, fut vainqueur, fit des prisonniers, en envoya un certain nombre à son frère Ladislas Jagellon, installa de nombreuses familles sur les bords de la Waka, en Lithuanie, et leur garantit le libre exercice de leur religion. Lors de sa seconde expédition contre les Tartares, en 1398, Witold eut un sort contraire. Dans les « Institutions » qu'il a laissées, Tamerlan garde le silence sur la victoire précédente de Witold et aussi sur la bataille qu'il perdit ensuite, soit pour cette raison que ces batailles furent livrées aux lieutenants de Tamerlan, et non pas à lui-même, soit parce que les Institutions devaient être plutôt un enseignement pour les successeurs de ce grand guerrier que le journal de ses propres actions. Tamerlan mourut en 1405. Les héritiers de son Etat ne furent pas les héritiers de sa gloire. Dès 1412 un des Khans Tartares faisait assez modestement à Jagellon, dans la capitale de la Hongrie, à Bude, l'offre de son aide éternelle. Edy-ghiraï, Khan d'au-delà du Volga, dévastait le sud de la Lithuanie et luttait contre Witold. Zeladny, son successeur, mourut en 1419. Ses fils se disputèrent ; Witold accorda du secours à

(1) Tamerlan ou Timour laissa des instructions à ses successeurs. Sur l'authenticité de cet ouvrage, voyez la lettre du 24 octobre 1776 du savant Davy, dans la préface de la traduction du persan, en français des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, par Langles, 1787, Paris.

Toktamisz; mais celui-ci, vaincu, fut tué. Jeremferdem fut proclamé Khan à Wilna, puis, avec l'aide du Maréchal Radziwiłł, monta sur le trône et resta fidèle à la Lithuanie. De même, Edy-ghiraï, Khan de Perekop, ayant cessé d'être l'ennemi des Lithuaniens, leur témoigna une fidèle amitié. Pendant un long espace de temps, Wilna fut le lieu d'éducation de certains jeunes khans, et le refuge des Tartares malheureux. Le chef de la dynastie qui devait règner si longtemps en Tauride, Hadji Dewlet-Ghiraï, naquit à Troki. C'est sous son règne que fut anéanti le royaume de Kapczak. Vers 1441, sous la poigne solide du chancelier Jean Gasztold (1), qui gouvernait de fait, on vit refleurir en Lithuanie les temps heureux de Witold, on colonisa le pays de Nowogrod, et l'on favorisa l'élection d'un khan chez les Tartares de Perekop (2).

* * *

Les rapports plus importants entre la Pologne et les nations musulmanes ne commencent guère que sous les règnes de Ladislas Jagellon et du Sultan Mourad.

A cette époque la Hongrie était gouvernée par Jean Hunyade, vassal de la Pologne; des conflits incessants avaient lieu entre ses troupes et celles du Sultan. Après des victoires et des défaites récipro-

---

(1) Gasztold, comme Witold, a l'orthographe variable; on disait aussi bien, suivant les dialectes, Gasztowd et Witowd, et en Samogitie, on durcissait la lettre finale, ce qui donnait Gasztowtt.

(2) Perekop : place forte sur la presqu'île qui unit la Crimée au continent.

ques, les deux partis résolurent de terminer leurs querelles.

Mourad demanda la paix au roi de Pologne et de Hongrie, Ladislas Jagellon, suzerain de Hunyade. Les propositions de Mourad furent prises en considération, et les deux parties signèrent un traité de paix à Szegedin, le 31 juillet 1444 (14 rebi-oul-akhir 848 de l'hégire). La paix était faite pour 10 ans aux conditions suivantes : « Le Sultan restituait la Serbie à son roi, Georges Brankowicz ; la Valachie était réunie à la Hongrie, et, de plus, le Sultan offrait 70.000 ducats (805.000 francs), pour la rançon de Mahmoud Tchélébi, son gendre, fait prisonnier à la bataille de Kunobizza.

C'est à cette époque que le sage Mourad renonça volontairement aux honneurs du pouvoir et remit les rênes de l'empire entre les mains de son fils Mohammed, en faveur duquel il abdiqua ; il eut soin toutefois de lui donner une sorte de conseil de régence, composé des hommes les plus sages et les plus cultivés de l'empire. Mais l'Europe, voyant sur le trône un enfant de 14 ans, crut l'occasion favorable pour prendre les armes contre les Ottomans. Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, est sollicité d'entrer dans cette ligue européenne, mais la foi des traités et les serments les plus solennels le retiennent ; alors le pape Eugène IV lui déclare qu'il est des cas ou l'on peut rompre sans crainte les serments, et, lui donnant l'exemple, il équipe huit galères à ses frais et prend le titre de chef de la ligue.

Cet exemple et l'absolution que lui apporte le cardinal Julien Cesarini, légat du Pape, décident Ladis-

las (1); il envoie ses troupes vers la Thrace. Les Turcs apprennent ainsi la rupture de la trêve de Szegedin. Les Ottomans, inquiets surtout à cause de la jeunesse du Sultan, supplièrent Mourad de reprendre la direction des affaires. Ce prince, contraint par le devoir, se rendit, quoique à regret, au vœu de ses sujets, et, malgré les escadres européennes, transporta ses troupes en Europe.

Les Hongrois, les Polonais et les Valaques avaient établi leur camp près de Varna, sur les bords de la mer Noire.

Le général Hunyade, commandant les Hongrois sous les ordres de Ladislas, avait disposé fort habilement ses troupes : il s'était mis à dos une montagne ; une rivière protégeait un de ses côtés, un rempart de chariots défendait l'autre aile. La cavalerie ottomane entame la lutte par une charge des plus violentes, mais elle est contrainte de se replier. Hunyade se disposait à profiter de cet avantage, lorsque le jeune roi Ladislas, tout bouillant d'impatience, se précipite sur l'infanterie ennemie avec le corps de réserve ; il rencontre alors les janissaires ; il s'ensuivit une mêlée générale, dans laquelle Ladislas tomba, renversé d'un coup de pique par un vieux janissaire appelé Kodja-Khyr. Sa tête, tranchée et montrée aux troupes européennes,

---

(1) Au point de vue religieux, il était tout naturel que Ladislas et les Polonais catholiques obéissent au Pape, mais ils n'y étaient aucunement tenus au point de vue *politique*, alors que ses conseils étaient contraires à l'intérêt du pays. D'ailleurs, il arriva au Saint Siège lui-même de s'appuyer sur les Ottomans contre les Vénitiens.

provoqua une déroute complète. Cette bataille fut livrée le 11 novembre 1444 (9 redjeb 848 de l'hégire). L'historien polonais Léonard Chodzko raconte que Mourad, parcourant le champ de bataille en compagnie d'Azeb-Bey, son confident, aurait dit, à la vue des morts ennemis : « N'est ce pas une chose étonnante. Voilà toute une armée de jeunes gens, et pas un seul vieillard !

— S'il y en avait eu un seul, répondit Azeb-Bey, ils n'auraient pas tenté une aussi folle entreprise. »

Les coalisés abandonnèrent 250 chariots remplis d'effets précieux, et la Pologne fit une perte irréparable, car les archives de la couronne, que Ladislas avait dans ses bagages, disparurent pendant la déroute.

Le surnom de Varnénien devint dès lors celui de Ladislas III. Il était âgé de vingt-et-un ans, grand et d'un port majestueux, guerrier intrépide, aimant le travail, généreux jusqu'à la profusion, affable avec ses inférieurs ; la Patrie ressentit vivement sa perte et déplora amèrement que les coupables ambitions des princes chrétiens eussent causé, par leurs téméraires suggestions, son manque de parole, et, par conséquent, hâté sa fin.

C'est vers cette époque, en 1447, que les Tartares de Crimée, sans cesse en guerre les uns contre les autres, choisirent Casimir Jagellon, roi de Pologne et duc de Lithuanie (1), comme arbitre de leurs querelles.

---

(1) Le duché dont il a déjà été question s'était réuni volontairement à la Pologne en 1386 par le mariage de la Reine de Pologne Hedwige avec le duc de Lithuanie, Jagellon.

Saïd-Ahmet, khan des Tartares d'au-delà du Volga, envahit les territoires podoliens ; il fut vaincu avec l'aide d'un Ghiraï (prince de la famille du khan), emprisonné à Kijów, puis à Kowno. Ses compagnons d'infortune trouvèrent chez nous des compatriotes et obtinrent en pur don différents territoires. Ghiraï mourut en 1467. Ses successeurs, Hayder et Mendli-Ghiraï, respectèrent l'autorité des rois de Pologne.

La Tauride changea de souverain en 1478. Un khan turc devint maître de la Crimée.

A cette époque, Mendli-Ghiraï fit défection, et attaqua ses récents amis. Ahmet-Khan s'allia alors à la Pologne contre la Russie et Mendli-Ghiraï. Mais il fut battu et se réfugia à Kijów, puis on le conduisit à Wilna.

Mendli-Ghiraï promit de mettre fin à ses dévastations si Ahmet lui était livré. Le malheureux Ahmet, effrayé, voulut fuir, mais on ne le livra pas et il demeura à Kowno (1). Les gens de sa suite furent envoyés dans différents palatinats. Les premières agglomérations de colons, établies par Witold-le-Grand, durèrent des siècles.

Beaucoup d'entre eux se réfugièrent en Lithuanie où ils reçurent des terres, des droits et la liberté de leur culte. C'est ce qu'ils reconnurent plus tard dans une pétition adressée à Sigismond Ier en 1519.

« La mémoire de Witold est la plus vénérée parmi nous; il ne nous a pas ordonné d'oublier le Pro-

---

(1) Les lettres de Mendli-Ghiraï se trouvent dans la *Métrique Lith.* et dans les *Actes* du Chancelier Łowski.

phète dont, tournés du côté des Lieux Saints, nous répétons le nom, ainsi que celui de nos Khalifes. Nous avons juré sur nos sabres d'aimer les Lithuaniens quand le sort de la guerre nous amena chez eux et qu'ils nous dirent à notre entrée sur leur territoire : « Cette terre, ces eaux, ce sable et ces forêts vous seront communs avec nous. Nos enfants n'ignorent pas le nom de Witold, et, près des lacs salés (c'est-à-dire en Crimée et dans le Kapczak) ils savent que dans votre pays nous ne sommes pas des étrangers. »Eux aussi, pour se conformer aux usages de la société dont ils devenaient membres, ils se divisèrent en chevaliers et en agriculteurs(1).En 1508, lorsque les Tartares de Crimée apparurent sur les frontières polonaises,nos Tartares lithuaniens leur déclarèrent:«Ni Dieu,ni le Prophète ne nous ordonnent de piller ni d'être ingrats.Nous vous tenons pour des brigands, et notre sabre tuera des pillards et non pas nos frères. Restez au delà du Volga tant que d'autres hordes ne vous chasseront pas; nous, nous verserons notre sang près de la Waka pour les Lithuaniens qui nous estiment leurs frères. » Le roi Ladislas IV confirma leurs privilèges. Dès lors, des minarets s'élevèrent sur plusieurs points de la Lithuanie, notamment à Nowogródek. (C'est non loin de cette ville que naquit le grand poète, le barde polonais Adam Mickiewicz, qui devait mourir à Constantinople).Ces descendants de race nomade sont devenus

(1) Les Tartares, amis des Lithuaniens, participèrent en masse à la bataille de Grünwald (1410) où les chevaliers teutoniques furent défaits par les Polono-Lithuaniens et leurs alliés.

de paisibles agriculteurs, réputés pour leur scrupuleuse honnêteté, et *dans les crises, ils ont toujours été du parti de la Nation* (1). Leurs descendants sont des citoyens dévoués au pays que les Polonais chrétiens considèrent absolument comme des compatriotes de religion musulmane.

Pour reprendre le cours de l'histoire générale, nous devons dire qu'en 1494, Jean Albert (2), roi de Pologne, et neveu de Ladislas le Varnénien, convoqua à Lewocza, dans les Carpathes, quelques princes chrétiens, ses voisins, pour prendre les mesures nécessaires contre l'agression probable des armées ottomanes. Leurs préparatifs durèrent deux ans; Etienne, woïewode de Moldavie, promit au roi son alliance; la campagne s'ouvrit en 1497, mais Etienne abandonna les Polonais qui furent défaits dans les défilés de Bukowine le 26 octobre. A la suite de ces événements, Bajazet ordonna à Malkoutch-Oglou-Dalibey, gouverneur de Silistrie, d'envahir la Pologne. Dans les premiers jours de mai 1498, les Ottomans, au nombre de 40.000, franchirent le Danube, s'unirent aux Valaques, traversèrent le Dniestr et pénétrèrent en Podolie. Ils s'emparèrent du fort de Czarnków, de Gologóry et de Glemiany. La ville de Leopol (Lwów) et celle de Sandomir furent mises à contribution; les troupes turques marchèrent sur

---

(1) Voir les *Récits d'un vieux gentilhomme polonais.*

(2) Il existe en Pologne un dicton bien connu : « Za króla Olbrachta — Wyginęła szlachta. Sous le roi Jean-Albert, la noblesse fut décimée ». Nos lecteurs verront plus loin la raison d'être de ce dicton.

Radom et s'arrêtèrent non loin de cette ville; les contrées voisines furent conquises, Brzeziny détruite, Varsovie entamée. Après ces succès les Ottomans-Valaques pensèrent à la retraite; mais, arrivés sur les bords de la Vistule, ils eurent à forcer des retranchements nouvellement élevés par les Polonais. Une autre escarmouche sérieuse eut lieu du côté de Leżajsk; mais, là encore, les Ottomans vainquirent et arrivèrent à Przemyśl après avoir franchi le San; puis ils prirent la route de la mer Noire et s'arrêtèrent à Akerman, (Białygród en polonais) (juillet 1498).

Encouragés par la facilité avec laquelle ils avaient parcouru la Pologne, les Ottomans à la tête d'une armée plus importante, firent une nouvelle invasion au mois de novembre de la même année. Ils pénétrèrent par le Dniestr et enlevèrent Halicz, Żydaczew, Sambor, Drohobycz; les Musulmans auraient pu pénétrer plus loin encore si un froid violent suivi de tempêtes de neige n'était pas venu les arrêter; l'armée fut presque entièrement détruite par la rigueur du climat: 40.000 hemmes moururent, 10.000 à peine purent repasser le Danube.

A la suite de ces événements, le roi de Pologne Jean-Albert conclut, le 19 avril 1499, une alliance avec ses fréres Ladislas de Hongrie et Alexandre, grand duc de Lithuanie, pour agir contre les Turcs. Etienne, woïewode de Moldavie, impressionné par ces alliances, demanda la paix à Jean-Albert qui la lui accorda; il promit même d'assister le roi dans toutes ses expéditions.

Le sultan Bajazet envoya alors à Cracovie des am-

bassadeurs pour offrir une trêve et signer un traité de paix. Après quelques hésitations, les Polonais acceptèrent. Cette année 1499, les Tartares pénétrèrent deux fois dans les possessions polonaises (1).

En l'année 1521, Soliman Ier (1521-1566) expédia en Hongrie un ambassadeur. Pour toute réponse, les Hongrois étranglèrent l'envoyé. Aussitôt Soliman entra en campagne et quitta Constantinople le 19 février. Le roi de Pologne Sigismond Ier, supplié par les Hongrois ses vassaux, leur envoya Jean Tarnowski avec 6.000 hommes. Mais les forces ottomanes étaient à ce point supérieures que toute résistance devenait impossible : la Hongrie fut vaincue.

Les républiques de Venise et de Raguse, redoutant le Sultan et voyant ses armes partout victorieuses, s'empressèrent de lui témoigner leur admiration ; le tsar de Moscovie, Wassili, crut cette occasion bonne pour s'insinuer dans le concert des puissances : il envoya aussi à Soliman un ambassadeur porteur de félicitations, nommé Iwan Morozof. Mais le Sultan le repoussa avec mépris et déclara qu'il ne voulait rien avoir de commun avec ce barbare.

Le 23 avril 1526, Soliman Ier, quittant Constantinople à la tête d'une armée formidable, prit encore une fois la route de la Hongrie. Cette nation fut abandonnée de toute l'Europe, excepté de Sigismond Ier, son suzerain, qui envoya pour la défendre Gnoiński à la tête de ses cavaliers polonais. Mais la résistance était inutile, les Turcs étant plus nombreux. Peterwaradin fut emporté après un siège de 48 heures. Les belligé-

(1) Les Tartares établis en Lithuanie, protégés par le roi Sigismond Ier, furent à cette époque exemptés de nouvelles contributions.

rants se rencontrèrent dans la plaine de Mohacz, le 28 août 1526. Le roi de Hongrie, Louis II, neveu de Sigismond, y périt, ainsi que 25.000 hommes. L'artillerie ottomane avait décidé de la victoire.

Les Turcs occupèrent Bude le 10 septembre. Soliman fit construire un pont sur le Danube, puis entra à Pesth ; il reçut les notables et les représentants de la noblesse et leur promit d'accepter pour roi de Hongrie Jean Zapolya. Le 11 novembre 1526, les Hongrois confirmèrent par leurs votes les intentions du Sultan.

Sigismond Ier de Pologne, ayant à lutter sur toutes ses frontières contre les ennemis les plus divers, songea à organiser des légions permanentes de cavaliers destinées à supporter le premier choc des armées étrangères. C'est de l'année 1516 que date la fondation de ces légions appelées Cosaques Zaporogues (1). Le roi les installa sur les bords du Dniepr, non loin des cataractes. Il leur donna une organisation conforme à leur but, choisit la ville de Czerkask comme siège de leur administration centrale, et leur donna Daszkiewicz pour chef, après que les autres Cosaques l'eurent désigné par leurs suffrages. La même année, Sigismond Ier leur accorde des terres sur les deux rives du Dniepr et le droit de choisir eux-mêmes leurs attamans. Lanckoroński est nommé Hetman (généralissime). Leur capitale fut successivement transportée à Trechtymirow puis à Bielgorod.

---

(1) Le mot *cosaque* vient du mot slave *koza* (chèvre) ; certains prétendent aussi qu'il est d'origine tartare. *Zaporogue* veut dire *au-delà des cataractes* (du Dniepr).

*
* *

Par le traité de Worms, 28 avril 1521, les deux frères Ferdinand et Charles Quint de Habsbourg se partagèrent l'Allemagne. Charles céda à Ferdinand l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et une partie de la Carniole ; il conserva l'Alsace, la Souabe, le Tyrol, Goritz, l'Istrie, le Frioul. L'année suivante, ce traité fut annulé, et Ferdinand entra en possession de toutes les provinces allemandes de la maison de Habsbourg. Il épousa Anna, sœur de Louis II, roi de Hongrie, en 1521, et, à la mort de ce prince (Mohacz 1526) il prit possession des royaumes de Hongrie et de Bohême. Les habitants de la Bohême consentirent (assentiment des plus impolitiques) à reconnaître Ferdinand pour roi ; mais la Hongrie, qui n'avait ratifié ni le mariage ni les clauses du contrat, refusa catégoriquement d'admettre à son trône électif un étranger, fut-il archiduc d'Autriche, qui prétendait régner par droit d'héritage (de son beau-frère !). Il se forma alors en Hongrie deux partis : l'un national et politique, composé de l'immense majorité, élut roi le 11 novembre 1526, Jean Zapolya, duc de Transylvanie et staroste de Spiż (Zips), possession polonaise enclavée dans la Hongrie près des Carpathes. Zapolya était en outre gendre du roi de Pologne et reconnu et protégé immédiatement par le Sultan. L'autre parti, minorité insignifiante, antinationale et soudoyée par l'Autriche, proclama de son chef Ferdinand, roi de Hongrie, le 26 novembre de la même année.

Les deux adversaires se rencontrèrent dans la

plaine de Tokay. Les Autrichiens vainquirent Zapolya. Celui-ci s'adressa à son beau-père Sigismond Ier pour qu'il lui prêtât son concours. Sigismond envoya Jérôme Łaski, palatin de Sieradz, auprès du Sultan. Il parvint à négocier, entre la Porte et la Hongrie le 29 février 1528, un traité d'alliance, par lequel Zapolya était reconnu roi, à condition de prendre le sultan comme suzerain. Ferdinand était déclaré usurpateur. Le Sultan, enchanté des belles manières et de l'intelligence de Łaski, lui offrit, à son départ, quatre vêtements d'honneur et 10.000 aspres. Les Autrichiens, effrayés par les conséquences de ces négociations, envoyèrent à leur tour des ambassadeurs à Constantinople ; mais Soliman, justement courroucé de l'arrogance de l'archiduc, fit enfermer les ambassadeurs pendant neuf mois. En les relâchant il leur tint le discours suivant : « Votre maître n'a pas encore eu avec moi de rapports d'amitié et de voisinage, mais il en aura bientôt. Il ose me sommer de lui restituer Belgrade. Dites-lui que je vais me mettre en marche. Je porterai attachées à ma poitrine les clefs de mes forteresses de Hongrie, et j'irai jusqu'à cette plaine de Mohacz, où Louis II a trouvé son tombeau. Que votre Ferdinand vienne m'y joindre, qu'il m'enlève ces clefs, après avoir séparé ma tête de mon corps. Si je ne le trouve pas à Mohacz, j'irai le chercher jusqu'à Vienne, pour lui donner ma réponse. Vous voyez que je ne le prends pas en traître ; qu'il se prépare à ma visite. »

Le 10 mai 1529, Soliman Ier, suivi de 150.000 hommes et de 300 pièces de canons, se mit en route

pour Mohacz et y rencontra en août le roi Zapolya qu'il reçut avec les plus grands honneurs. Le Sultan, assis sur un trône, était entouré de sa garde et de ses janissaires. Zapolya s'avança, le Sultan fit trois pas, lui offrit la main, et le fit asseoir à la droite du trône.

Les Autrichiens s'emparèrent de Bude par trahison. Soliman les en chassa le 9 septembre, et réintégra Zapolya dans toutes ses prérogatives.

A cette même époque le woiéwode de Moldavie reconnut également la suzeraineté du Sultan, et lui offrit un kouka, ornement de tête fait de plumes d'autruche, enrichi de pierreries, signe distinctif des souverains Moldo-Valaques.

Après tous ces événements, Ferdinand reconnut solennellement Jean Zapolya comme roi de Hongrie.

* * *

Soliman avait avec la Pologne des rapports plus intimes encore. La Sultane Roxelane était une Polonaise noble née dans le Palatinat de Ruthénie rouge.(1) Elle fut enlevée dans une expédition faite par les Turcs sur les bords du Dniestr. Roxelane d'une éclatante beauté et d'un esprit pénétrant, plut à tel point à Soliman qu'il en fit son épouse légitime ; on lui donna dès lors le nom de Sultane Khasseki-Khourrem. Dans l'une de ses lettres à Sigismond, Soliman écrit à son sujet : « Ton ambassadeur Opaliński pourra te dire combien est heureuse ta sœur, mon épouse. » Il est à regretter que l'esprit

(1) A Rohatyn.

de Roxelane ne se soit plu que dans l'intrigue.

Notons comme preuve nouvelle des bons rapports existants entre le Sultan et le roi de Pologne, qu'après ses victoires sur les Schiites en 1549, Soliman envoya à Sigismond-Auguste des lettres lui annonçant ses succès et lui faisant part de ses projets d'avenir.

A la même époque, Nicolas Radziwill et Chodkiewicz témoignèrent devant ce roi de la bravoure des Tartares de Lithuanie qu'ils avaient vus à l'œuvre sous leurs ordres.

Après une lutte indécise entre la Turquie et l'Autriche, la victoire de Soliman (chute de Szigeth), força Maximilien II à conclure le 21 septembre 1567 une trêve de 8 ans avec l'obligation pour lui de payer 30.000 ducats de tribut par an. Maximilien signa ce traité avec d'autant plus d'empressement qu'il avait à craindre l'union des forces de la Turquie avec celles de la Pologne et de la France (Sigismond Auguste et Charles IX étant les alliés du Sultan).

Les relations entre ces trois Etats étaient en effet fort amicales : une ambassade polonaise ayant à sa tête Zahorowski rencontra à Constantinople le 1er mai 1568 l'ambassadeur français Claude du Bourg.

Le Sultan envoya l'année suivante (1569), Mahmoud-Bey auprès du roi de France Charles IX pour lui demander la main de sa sœur Marguerite, afin de l'unir à Jean Sigismond, prince de Transylvanie, auquel il voulait faire obtenir le trône de Pologne après la mort de Sigismond Auguste. Le projet

du Sultan était de coaliser la Pologne, la France et la Turquie contre l'Autriche, pensée très politique et des plus profitables aux trois nations.

*
* *

Afin de contrecarrer le plan des Tsars de Moscovie qui tendaient toujours à se rapprocher de la mer Noire, Soliman Ier avait eu l'idée de joindre par un canal le Volga avec le Don. Il établissait ainsi une communication entre la mer Caspienne et la mer Noire par Azow. Pour protéger ces travaux, il voulait élever trois forteresses, l'une sur le Don, l'autre sur le bas Volga, la troisième sur les bords de la Caspienne. Les Tartares d'Astrakan, de Kazan et de Crimée auraient reconnu la suzeraineté ottomane et élevé ainsi une sérieuse barrière contre les envahissements moskovites.

En 1569 Tcheher-Kassim, pacha d'Azow, reçut sous ses ordres 3.000 janissaires, 20.000 cavaliers, une flotte de 15 galères portant 6.000 janissaires et 6.000 ouvriers, afin de creuser le canal projeté.

Dewlett-Ghiraï, Khan de Crimée, avec 50 000 cavaliers protégeait les travaux.

Les armées turques et tartares se réunirent à Katchalinsk et se dirigèrent vers Astrakan où les Moscovites étaient exécrés ; mais le Tsar Iwan IV Wassiliewicz par ses intrigues sut détourner le Khan du but de l'alliance ottomane, et c'est ainsi que cette entreprise grandiose échoua piteusement. Nous verrons plus tard comment les imprudents Khans de Crimée devinrent victimes de la diplomatie moscovite.

Il est très important de noter aussi que l'ambassadeur de France à la cour de Selim II, de Noailles, travailla à remettre en vigueur l'alliance conçue par Soliman Ier, Sigismond Ier et François Ier, en 1523, qui avait pour but, non seulement d'empêcher les envahissements de l'Autriche, mais encore de faire reculer les Tsars de Moscou, qui tentaient avec une audace de plus en plus grande à entrer dans le concert européen ; mais l'incapable Henri de Valois, devenu roi de Pologne en 1573, se désintéressa de cette sage diplomatie.

En 1572, la Turquie, soutenue par la Pologne, intervint en Moldavie pour rétablir l'ordre, troublé par les deux hospodars, Bogdan et Iwonine, adversaires acharnés, qui périrent d'ailleurs de mort violente.

En 1575, Étienne Batory, Prince de Transylvanie, fut élu roi de Pologne ; c'était un homme vaillant et d'une vaste intelligence. Il devait couvrir de gloire sa nouvelle patrie.

En 1576, il s'appliqua à réorganiser la milice déjà célèbre des Cosaques Zaporogues, élément des plus importants dans les luttes et les relations amicales de la Pologne et de la Turquie.

Les Cosaques Zaporogues, composés surtout de Polonais et de Ruthènes, établis dans les îles du Dniepr, obtinrent une autonomie presque complète ; leur Hetman et leurs officiers devaient être élus par eux-mêmes, ils s'engageaient seulement à défendre le territoire polonais. L'élection de l'Hetman devait être ratifiée par le roi de Pologne (lui-même élu) qui

lui remettait alors l'étendard national, l'aigle blanc sur fond cramoisi.

Les Cosaques étaient divisés en six régiments composés de sotnias ; sous Batory, ils furent d'abord 6.000, mais ce chiffre augmenta très rapidement. Leur Hetman était Różyński, de Trechtymirow, auquel le roi fit remettre un buńczuk (1) (insigne originaire de Turquie), un bâton de commandement (bulawa) et un cachet représentant un cosaque. Dans la même année 1576, 14 décembre, un traité fut signé entre Mourad III et Etienne Batory. Ce traité fut renouvelé en 1619 par les soins de Zórawiński et de Jacques Sobieski; mais Betlem-Gabor, prince de Transylvanie, qui ambitionnait le trône de Hongrie, excita les Turcs et les Tartares contre les Polonais. L'un des ambassadeurs de Pologne à Constantinople fut Bielecki (2).

Les Ottomans commencèrent par chasser Gratien, woiéwode de Moldavie ami de la Pologne ; Stanislas Żółkiewski, Grand-général de la Couronne, franchit alors le Dniestr à la tête des Polonais, et

---

(1) Le bunczuk polonais se composait d'une queue de cheval fixée sur une hampe très ornée.

(2) Bielecki était un gentilhomme des environs de Lublin, aux armoiries de Janina; mais il s'était fait Turc et était revenu de Turquie en Pologne, sous le roi Étienne, pour y demeurer ; toutefois il ne quitta pas sa nouvelle religion. Le roi Étienne le nomma, vers 1579, ambassadeur, car il connaissait les langues turques et tartares, et il lui assura la possession de grands domaines en Podolie.

Il envahit, à la tête des Tartares, les biens de grands seigneurs qui lui étaient hostiles. Le poète Jules Słowacki, inspiré par cette vie aventureuse, a écrit sur lui un poème célèbre.

établit son camp à Cecora sur le Pruth (septembre 1620). Mais Gratien, cause initiale du dissentiment, trahit les Polonais ; Zółkiewski fut contraint de battre en retraite pendant huit jours. Obligés de tenir tête à des assauts continuels, ses compagnons, arrivés sur les bords du Dniestr, lui conseillèrent, le 7 octobre 1620, d'entamer des négociations avec les Turcs. Mais ce grand homme de guerre, méprisant toujours le danger, leur répondit : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais ; c'est à Lui seul que j'en dois compte; mourons, mais ne nous soumettons pas ! »

Après quoi il s'élance parmi les Ottomans, il tue encore plusieurs ennemis, mais sa tête est coupée par les janissaires et envoyée à Constantinople (1). Les Polonais étaient défaits.

Le 10 mai 1621, 100.000 Turcs, commandés par Osman II lui-même, se dirigèrent vers la Pologne et le 22 août, ils étaient devant Chocim qu'ils entourèrent.

Les Polono-Lithuaniens, dirigés par Jean-Charles Boreyko Chodkiewicz, Grand-général de Lithuanie, défendirent héroïquement la ville et combattirent avec tant d'énergie que les Ottomans, après avoir perdu 60.000 hommes, se virent contraints, le 9 octobre (23 Zilkadé 1030), de signer une paix désavantageuse qui fut ratifiée en 1623 à Constantinople, lors de l'ambassade solennelle de Christophe Zbarazki.

Mourad IV, poussé par les intrigues du Tsar qui voulait susciter à la Pologne des enne-

(1) Sa vaillante compagne vint réclamer cette noble tête à Constantinople où elle lui fut remise solennellement.

mis dans le monde entier, déclara la guerre au roi Ladislas IV. Afin d'éclairer le sultan sur les intrigues moscovites, et de lui montrer que l'intérêt commun était de s'unir contre le Tsar, le roi de Pologne envoya à Constantinople l'ambassadeur André Trzebiński, Chambellan de Léopol; il obtint une audience le 29 mars 1634. Le Sultan, qui tenait absolument à faire la guerre, voulut intimider l'ambassadeur polonais, et voici (1) la conversation qui s'engagea entre eux :

« Dans quel dessein es-tu venu à Stamboul?

— Je suis venu assurer Votre Hautesse, suivant l'ancienne coutume, de l'amitié de mon auguste maître, le roi Ladislas IV, et cimenter l'alliance conclue avec vos prédécesseurs.

— Il n'est plus question ni de paix ni d'alliance, mais d'une guerre sanglante. Il n'y aura pas de vraie amitié, ni de voisinage entre moi et le roi du Lehistan s'il n'embrasse, de concert avec toute la nation, la foi du grand Mohamed, s'il ne paye un tribut annuel, s'il ne fait démolir les forteresses sur les frontières et s'il ne supprime pas entièrement les Cosaques.

— Apprenez, Seigneur, que, pour les Polonais, pour une nation libre, l'idée seule de changer de religion, de payer le tribut et de démolir les forteresses est outrageante, surtout quand leurs bras peuvent encore porter les armes. Et, quoique seul devant vous, souffrez, Seigneur, que je vous dise que mon cœur répugne à ces conditions, et que je regarde la guerre comme le meilleur argument pour trancher la question.

(1) Voir l'*Histoire de Turquie*, par Léonard Chodzko.

— Vous oubliez que je suis un monarque qui fait trembler toutes les nations du monde.

— Je n'oublie pas que vous êtes un grand potentat; mais je sais aussi que je vous parle, Seigneur, de la part d'un roi qui est l'égal de tous les souverains du monde.

— En ce cas, j'inonderai la Pologne de mes troupes, je tirerai mon cimeterre et je détruirai votre pays par le fer et par le feu.

— Vous êtes maître, Seigneur, de déclarer la guerre, mais c'est à Dieu à disposer de la victoire. Le roi Ladislas aussi tirera son cimeterre; le monarque agira contre le monarque, la force se mesurera avec la force, et la Pologne est sûre de la victoire : les champs de Chocim, de Sasowy-Rog, de Paniowce, les défilés de la Moldavie sont des preuves vivantes qui parlent en notre faveur. »

Le Sultan et ses ministres tressaillirent de colère à ces sanglants souvenirs. Le Sultan, étonné des réparties de l'ambassadeur polonais, se tourna vers les siens et dit : « Je voudrais que vous suivissiez l'exemple d'un tel ministre. » Il salua l'ambassadeur et ordonna de le faire escorter avec honneur.

Les résultats de cette entrevue furent excellents pour les Polonais; en septembre 1634, un traité fort avantageux fut contresigné par la Turquie. C'est en cette même année que les Moscovites, sous prétexte de défendre la prétendue orthodoxie, commencèrent leurs intrigues pour la protection des chrétiens d'Orient; le 16 janvier 1657 (sous Mohammed IV, 1648-1683), le patriarche grec Parthénius, convaincu de complicité avec les agents moscovites qui tentaient

de soulever les chrétiens ottomans, fut pendu à la porte de Parmak-Kapoussi, non pas comme chrétien, mais en qualité de conspirateur et d'agent du Tsar.

Les Tartares de Lithuanie, sous Sigismond III, avaient été accusés, par des gens inconséquents, de se livrer à la sorcellerie. Pierre Czyzewski avait écrit contre eux un ouvrage diffamatoire intitulé : *Atfurkan Tartare*, publié en 1616-1618. Il fut réfuté par l'*Apologie des Tartares* d'Azulewicz, en 1630. Le roi Batory leur avait accordé des privilèges, Ladislas IV leur rendit justice, leur octroya de nouveaux droits, sanctionnés par la Diète en 1672, sous Jean Casimir.

De grands services furent rendus pendant le XVIIe siècle aux Polonais et aux Tartares de Lithuanie par Nali-bey, de son nom polonais Bobowski, célèbre interprète de la Sublime Porte qui savait dix-sept langues et écrivit un ouvrage sur la liturgie des Turcs, les visites aux malades, etc. Schmit le traduisit et l'imprima en appendice à l'ouvrage *Itinera mundi* d'Abraham Pericola, à Oxford en 1697. Il présenta des observations à Wysocki, secrétaire de Radziejowski, ambassadeur à Andrinople, le 19 janvier 1665, et Radziejowski, déclare que Nali-bey, originaire de Rohatyn, comme l'ancienne sultane Roxelane, et Strus, ambassadeur de Sigismond Auguste près de Soliman, servent la Pologne autant que la Turquie.

A cette même époque, le roi de Suède Charles-Gustave insista auprès du Sultan pour le décider à se liguer avec lui contre la Russie. La Sublime-Porte fit répondre qu'elle accepterait cette alliance si la Pologne entrait dans la coalition. Aussitôt après cet

événement, le Prince de Transylvanie, Rakoczy, envoya à Constantinople pour exciter les Ottomans contre les Polonais, des délégués qui furent immédiatement emprisonnés aux Sept-Tours. Rakoczy tenta de se révolter, mais il fut destitué par le Sultan, et Bark-Czaï le remplaça.

Les Russes cependant continuaient leurs intrigues. Voici le contenu d'une lettre écrite au commencement de 1649 par le tsar Alexis Michaïlowicz à l'Attaman des Zaporogues polonais, dans l'intention de le pousser contre les Turcs :

« .....Notre but principal, notre seul désir est d'entrer dans les pays musulmans, pour venger nos alliés et nos coreligionnaires. L'obligation que la religion nous impose exige que nous attaquions les Tartares avec des forces nombreuses, que nous ruinions leurs possessions sur la mer Noire et en Crimée, car ces possessions, semblables à une épaisse muraille, nous empêchent d'étendre nos conquêtes dans les pays des musulmans. Après en avoir fini avec eux, notre résolution est déjà fixée quant aux mesures ultérieures à prendre dans l'intérêt général des chrétiens. Ainsi le zèle religieux et l'utilité commune exigent que vous agissiez de concert avec nous et ne permettent pas que, sous aucun prétexte, vous montriez de la froideur dans l'exécution de cette entreprise. »

La conséquence de cette lettre fut une lutte acharnée entre les Moscovites, les Cosaques et les Tartares de Crimée ; voici quelques passages du rapport envoyé au Sultan et au Grand-Vizir par Mohammed

Ghiraï, khan de Crimée (1659), du 11 au 21 schewal 1069 de l'hégire :

« Le maudit Tsar moscovite aux mauvaises actions, séduit par l'erreur, avait depuis quelques années rassemblé une armée destinée à la défaite, dans l'intention de nuire aux musulmans ; il la tint sur pied pour se rendre maître des Cosaques polonais du Dniepr, dont il avait voulu attirer la moitié par mille ruses et artifices. Il leur avait proposé comme chef le Cosaque rebelle, nommé Serké.

« Sur ces nouvelles, le nourredinn avait été envoyé avec une partie des Tartares, redoutables aux ennemis, contre cette division des idolâtres et cette cohue de renégats. En même temps arrivèrent des hommes de la part de l'attaman des Cosaques, qui se réfugia auprès du Khan. Ils annoncèrent que les ennemis assiégeaient la ville de Konotop. et que si cette ville tombait entre les mains des Moscovites, des Cosaques réfractaires iraient se soumettre au tsar de la Moscovie.

« Pendant que l'illustre Khan se préparait à se porter vers ce côté,on sut que le Tsar aux mauvaises actions, dans le but de donner de l'embarras, avait envoyé quelques Cosaques russes devant la ville d'Azow. A cette nouvelle, Ahmet-Ghiraï, avec une partie de sa maison, tous les Tartares-Schidaks, la troupe du mirza Nevrouz et toute l'armée circassienne avait marché sur Azow. D'infâmes Cosaques réfractaires, lorsqu'ils en eurent avis, se retirèrent à l'endroit où était leur camp et le joignirent.

« Aussitôt que l'illustre Khan eut reçu cette nouvelle, sans perdre un moment, et mettant sa con-

fiance en Dieu, il se mit en marche les premiers jours du ramazan et traversa avec une armée innombrable de Tartares les stations et les espaces. Comme le passage de l'armée tartare était impossible tant que les bourgs et villages situés sur les grands fleuves débouchant du pays des Cosaques ne seraient pas soumis, une troupe de Tartares, avec des chevaux Tschakals, fut envoyée au secours des Cosaques polonais assiégés, aussitôt qu'on fut arrivé au fleuve Argala; mais le nommé Serké, sans religion et sans entendement, qui avait été nommé attaman des Cosaques russes par les Moscovites, avait occupé avec trente mille Cosaques et Moscovites tous les endroits des passages aux châteaux situés sur l'Argala et les autres fleuves, et avait mis le siège devant le château de Putywl. Pendant qu'on s'y battait avec acharnement, l'armée, envoyée sous la bénédiction et l'augure du Padischah de l'Islam (que Dieu veuille le rendre victorieux jusqu'au jour du jugement!), arriva, et aussitôt qu'on eut mis l'épée à la main, les maudits, voués à la perte, furent défaits et tombèrent généralement victimes du glaive humiliant des ennemis; quelques-uns seulement furent faits prisonniers et mis aux chaînes.

« Le maudit Serké et quelques deys infidèles étant tombés entre les mains favorisées des vainqueurs, l'on apprit, après les informations prises sur les intentions de l'ennemi après le siège de Konotop, que l'armée moscovite, forte de trois cent cinquante mille fantassins et cavaliers, avait reçu l'ordre du Tsar de se porter en masse auprès de leur général en chef, de s'emparer des cosaques polonais du

Dniepr, d'envoyer leur rapport au Tsar, et de ne pas changer de position jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres, qu'il leur enverrait les renforts et provisions nécessaires ; qu'il s'attendait à être témoin de leur bravoure ; qu'ils devaient marcher de deux côtés contre les musulmans, et se mettre à tout prix en possession de Konotop.

« Lorsqu'on apprit ces nouvelles, on fit tous les efforts pour délivrer cette forteresse assiégée. Sans avoir égard aux troupes qui devaient arriver de quelques endroits, le nourredinn et l'attaman polonais passèrent sous la protection de Dieu, avec une armée aussi nombreuse que victorieuse, et marchèrent sur le camp moscovite ! Chemin faisant, on fit tous les jours des prisonniers ; les véritables nouvelles surpassèrent les espérances, et l'illustre Khan, se trouvant après une marche de quarante et un jours auprès du camp des moscovites, laissa en arrière tout son bagage et arriva, leste et léger, au camp des infidèles, remplis de confusion.

« Près le camp de cette horde, séduite par l'erreur, se trouvaient dans deux endroits de grands marais ; outre qu'il était impossible de les passer autrement que par le moyen des ponts, il y avait quatre camps ennemis, chacun commandé par un général en chef. Le premier était Troubetzkoï, le second Pojarskoï, le troisième Houlemitzkoï et le quatrième Romodanowsky. Toute leur infanterie, la cavalerie et l'artillerie avaient occupé les ponts, et leurs corps s'étaient réunis pour rendre le passage impossible.

« De ce côté l'armée tartare, les autres troupes et

l'armée de l'attaman étaient arrivées aux ponts, et pendant que l'on se canonnait chaudement des deux côtés, on fit des préparatifs pour passer, dans un endroit éloigné à trois heures de ces ponts, le marais, vaste comme la mer, et dont le fond n'était pas visible.

« La cavalerie et l'artillerie passèrent avec mille difficultés; et, sans que les Moscovites infidèles en eussent aucun avis, l'armée fut rangée et les attaqua tout d'un coup avec les cris de guerre. *Allah! allah!* avec la grâce de Dieu, le conquérant absolu. C'est par la prière des cavaliers du paradis (les anges et les saints) et par la grâce de Dieu et sa Providence que les infidèles furent battus et les champions de la foi victorieux, ceux-là furent mis en fuite et ceux-ci les poursuivirent. La cohue détestable des infidèles arriva au marais devant eux, à cette eau bourbeuse, où, comme des sangliers blessés, ils furent tous enfoncés dans la boue, et ils restèrent le pied fixé dans le limon, atteints par la vengeance divine. Lorsque les Tartares altérés de sang qui étaient à leur poursuite s'en aperçurent, ils en firent justice par les coups du glaive vengeur, et la plus grande partie furent faits prisonniers.

« Le général Troubetzkoï qui était resté au camp, le trésorier qui lui avait été adjoint de la part du Tsar aux mauvaises actions, les pages, les princes et les autres intimes ayant été témoins de ce combat, et n'étant pas sûrs si l'armée en vue était la leur, envoyèrent quarante mille infidèles au secours, dont pas un ne fut sauvé. Les braves Tartares ensanglantèrent le champ de bataille avec les flèches à quatre

ailes, avec les lances qui déchirent les seins, avec les massues de fer qui fendent les crânes : de sorte qu'à force de torrents de sang, tout le champ parut couvert de saules pourprés. De cette manière une grande bataille eut lieu, les cadavres furent amoncelés sur la steppe en collines ressemblant à des montagnes. Les Tartares, si experts en guerre ne regardant ni derrière, ni devant eux, et ne donnant aucun repos à leurs brides, pénétrèrent dans leur assaut, avec ces démons dignes d'être lapidés jusqu'au fond du camp, où ils ne s'arrêtèrent pas non plus ; mais ils s'enfoncèrent dans le camp, pillèrent les tentes et le trésor de ces mauvais garnements et firent mille dommages et ravages.

« Joyeuse de s'être vengée comme il faut de l'ennemi, au naturel, dur et cherchant toujours noise, l'armée musulmane se retira vers le soir en repos ; mais ceux qui avaient été épargnés par l'épée, qui ne se refuse à personne, furent rassemblés dans un endroit, et, considérant que s'ils se trouvaient encore là le matin, pas une tête ne serait sauvée, ils abandonnèrent dans les ténèbres de la nuit leurs effets les plus précieux, leur artillerie et tout leur bagage, changeant leur constance en fuite, et l'existence de la bataille en l'absence de tout conflit. Se flattant d'avoir fait un échange heureux, ils se réfugièrent dans un endroit éloigné du camp, voisin de la rivière et de difficile accès.

« Lorsque, le matin, on vit le camp évacué, les chefs de l'armée s'assemblèrent en conseil et délibérèrent ; en voici le résultat : Dieu soit loué de ce que, outre la vengeance la plus complète, tant de princes et de

généraux sont tombés entre nos mains ! Si nous cherchons des richesses, le Tsar aux mauvaises actions, qui est assez riche, affranchira ces prisonniers ; d'autres se sauveront par la fuite, et, après quelque temps, ils deviendront tous victimes du glaive, pour que notre vengeance soit complète, et que nous nous fassions un nom jusqu'au jour de la résurrection. On ne convoita point les richesses des Troubetzkoï et des Pojarskoï qui promirent des trésors pour leur délivrance, et on ne leur accorda non plus ni repos, ni pardon ; ils furent tous dévorés par l'épée.

« Ainsi périt une armée de plus de cent mille hommes ; comme c'était l'élite de leurs troupes, on se dépêcha de les envoyer dans l'autre vie ; le troisième général, s'étant embourbé dans le marais, fut tué comme un cochon sauvage ; le quatrième, ayant eu recours à la fuite, ne fut point pris. Ceux qui s'enfuirent du camp et se réfugièrent auprès du fleuve difficile à passer, s'étaient d'un côté appuyé au fleuve et de l'autre, barricadés par des chariots ; ils respirèrent ainsi deux jours. L'Attaman des Cosaques marcha contre eux avec ses canons et avec ceux pris dans le camp des infidèles, et les mit en pièces des quatre côtés ; plus de la moitié des infidèles périrent par les ravages du canon ; ceux qui s'enfuirent furent poursuivis l'épée dans les reins et outre ceux qui avaient péri dans la fuite jusqu'au fleuve Isamara et le château de Taboli sur la frontière moscovite, une grande quantité d'infidèles furent sauvés. Le feu de la guerre, allumé le 14 schewal fut éteint le vingt-et-unième jour. Bref, quoique l'armée musulmane fût comme un point au milieu des masses des pervers, et

que l'armée des infidèles fût innombrable, néanmoins par l'effet du grand courage des hommes heureux, et sous les auspices du grand Khakan, à peine la dixième partie de leur armée fut-elle sauvée.

« Louange à Dieu, et louange encore à Dieu ! une victoire aussi brillante, une aussi grande conquête, n'eut pas lieu depuis la création du monde : les hommes les plus âgés et les plus instruits s'accordent là-dessus. Outre cette grâce insigne, plus de soixante possesseurs de châteaux qui avaient obéi aux Moscovites, et qui avaient renforcé le Tsar malencontreux, séparèrent, après cette grande bataille, leurs intérêts des siens, tuèrent les officiers moscovites, brûlèrent quelques palanques, passèrent le Dniepr, et se soumirent. »

* * *

Les dangers qui menaçaient la Pologne depuis 1652 augmentèrent en 1672.

Le Tsar intriguait de toute manière parmi les Cosaques, les Tartares et les Turcs pour les indisposer contre les Polonais, si bien qu'en avril 1672, le Sultan Mohammed IV leur déclara la guerre. Le 5 juin 1672 (8 safer 1083) le sultan quitta Andrinople —, et le 18 août (23 rebi ul-akhir) il campait devant Kamieniec Podolski. Le 29 août (5 djemmazi-ul-oula) la ville se rendit. Le 9 septembre, il s'empare de Léopol, et le 27, les principales places de la Russie Rouge (Ruthénie-Galicie) étaient entre ses mains.

Jean Sobieski harcelait tant bien que mal les Ottomans et faisait même merveille, vu le petit nombre de ses soldats mais en vain. Le roi Michel Korybut Wiśniowiecki demanda la paix à Mohammed IV, le 18 octobre 1672, à Buczacz : la Pologne cédait à la Su-

blime Porte une partie de la Podolié et de l'Ukraine et s'engageait à lui payer une redevance annuelle de 220.000 ducats (2.510.000 francs). La Pologne ne voulut point approuver ce traité signé par un roi trop faible, et résolut de recommencer la guerre.

Jean Leszczyński, grand chancelier de la Couronne, écrivit à ce sujet au grand Vizir Kouprouli Ahmed : « Le roi de Pologne s'étant soumis aux conditions de paix sans le consentement des Etats de la République réunis en Diète, celle-ci les déclare nulles, ne veut rien payer, et est résolue de souffrir mille morts plutôt que de supporter l'infamie attachée au nom de tributaire ».

Mohammed IV se remit en campagne, et les Polonais se préparèrent à le recevoir avec énergie. Le 10 novembre 1673, Sobieski attaque les Turcs à Chocim, sur le Dniestr ; il s'empare de la ville, et, s'étant saisi de l'étendard de Houssem-Pacha, il l'envoya au Pape Innocent XI, voulant montrer par là qu'il se trouvait redevable de sa victoire à Dieu et lui en faisait hommage.

Les Turcs se replièrent sur Baba-Dagh où se trouvait le Sultan, et, au même moment, le roi Michel mourait à Léopol ; en conséquence, Jean Sobieski prit le chemin de Varsovie pour participer à l'élection d'un nouveau roi.

Les services qu'il avait rendus à la patrie lui valurent la couronne. Il fut proclamé le 21 mai 1674 (1). Le 22 août, il rouvre la campagne et bat les Turcs en Podolie et en Ukraine.

---

(1) Il était par sa mère, petit-fils de Żółkiewski.

En 1675, la lutte recommence de plus belle ; mais Sobieski, victorieux sur toute la ligne, accepte de traiter le 27 octobre 1676 (19 schabann 1087) à Żórawno : la Pologne est délivrée du tribut et obtient plusieurs places fortes, avec une partie de la Podolie : les Turcs conservent Kamieniec.

Mais, résultat plus important, les Lieux Saints furent confiés à la garde de la Pologne.

Les Polonais étaient plus qualifiés que les autres puissances chrétiennes pour posséder ce droit, car ces autres puissances avaient comme religion d'Etat soit le catholicisme, soit le protestantisme, soit la religion grecque, et auraient toujours favorisé les intérêts de leur religion officielle au détriment des autres, tandis que la Pologne reconnaissait sur un pied d'égalité absolue le catholicisme, le rite grec uni, les orthodoxes grecs, les protestants de toute secte, et, en dehors des Chrétiens, les Musulmans de Lithuanie ; les Juifs même, persécutés partout ailleurs, y avaient la liberté de leur culte. Une preuve, entre toutes, de cette tolérance vis-à-vis des Musulmans, c'est que les Tartares établis en Lithuanie, où ils avaient demandé l'hospitalité dès le XIVe siècle, ont pu conserver en toute liberté leur religion, malgré les guerres fréquentes qui eurent lieu depuis entre la Pologne et d'autres nations musulmanes envahissantes: ils étaient traités sur le pied d'égalité absolue avec les autres habitants, et sont encore considérés comme des citoyens polonais de croyance islamique.

Le traité de Żórawno fut ratifié le 6 mars 1677 à David-Pacha, près de Constantinople. Les envoyés

polonais étaient : Jean Gniński, Palatin de Chelmno, et Michel Rzewuski, secrétaire de légation. Le Palatin polonais s'entoura d'un luxe extraordinaire : sa suite était composée de 860 personnes magnifiquement vêtues. A son entrée à Constantinople, il fit mettre aux pieds de ses chevaux des fers d'argent, à peine retenus par des clous, afin qu'ils se détachassent sur le chemin.

Les Moscovites, dépités de voir les Polonais en paix avec les Ottomans malgré leurs intrigues, lancèrent leurs hordes contre les Turcs en 1678 ; mais ils furent battus à Czehryn et demandèrent la paix à Radzin, le 15 février 1681.

Les Hongrois, depuis 1685, subissaient avec impatience le joug de l'Autriche ; des extorsions, des exécutions arbitraires exaspérèrent les Magyars. En 1670, une confédération s'était formée sous la présidence de François, comte de Wesselengi. Mort quelque temps après, il fut remplacé par le comte Pierre de Zrinyi, ban de Croatie, mais la confédération fut étouffée en 1671 par les Autrichiens ; plus de 300 patriotes furent massacrés et leurs trésors transportés à Vienne. En 1677 le fils de l'un des proscrits qui s'étaient échappés de prison, Emeric, comte de Tekeli, réunit une troupe de ses compatriotes auxquels vinrent se joindre des Polonais commandés par le marquis de Béthune, ambassadeur de France à Varsovie. Le comte Tekeli lança sa déclaration de guerre en publiant : « Les cent griefs des Hongrois contre les Allemands. » Et le drapeau de l'indépendance eut pour devise : *Pro Deo et Patria.*

Tekeli battit les Autrichiens dans plusieurs ren-

contres ; mais, à la diète d'Eudenbourg (Soprony), l'astucieux Léopold Ier, ayant promis hypocritement le 30 décembre 1681 une prétendue amnistie, plusieurs seigneurs eurent la naïveté d'y croire. Tekeli, se voyant abandonné, envoya trois députés au Sultan : Ghizi, Rédin et Dumoghi, qui furent reçus en audience solennelle le 9 janvier 1682. Michel Apafy, prince de Transylvanie, appuyait les démarches des Hongrois qui avaient pour mission de s'entendre avec la Sublime Porte plutôt que de souffrir le prétendu *gouvernement paternel* de la cour de Vienne. Le roi de France Louis XIV les soutint aussi par des subsides, et sa diplomatie fit conclure, entre les Hongrois, les Transylvains et les Valaques, une alliance contre l'Autriche.

Le Sultan crut devoir profiter de ces circonstances et résolut d'ouvrir la campagne. Les Autrichiens envoyèrent Albert de Caprara à Constantinople pour conjurer la guerre. Le grand-vizir Kara Moustapha posa alors les conditions suivantes (août 1682) : « L'Autriche payera à la Porte un tribut annuel de 500.000 florins (1.250.000 francs), Léopoldopol et Guntz seront démolies, on remettra entre les mains de Tekeli l'île de Schutt, formée par le Danube, la forteresse de Murany et autres places, tous les Hongrois rentreront en possession de leurs biens confisqués par l'Autriche, une amnistie générale couvrira tout le passé. »

L'ambassadeur autrichien refusa ces conditions ; alors Mohammed IV quitta Constantinople en septembre 1682, suivi d'un cortège magnifique, et s'établit à Andrinople. Il donna ses pleins pouvoirs à Kara

Moustapha qui, à la tête de 150 000 hommes et en compagnie de Tekeli, quitta Belgrade au mois de mai 1683.

Kara Moustapha arriva près de Vienne le 14 juillet 1683 (19 redjeb 1094); c'était au moment même où Louis XIV prenait Strasbourg,et où son armée, massée en Alsace, semblait prête à passer le Rhin. (En politique avisé, le roi très-chrétien soutenait les Turcs).

Les Polonais n'étaient pas encore décidés à prendre parti ; mais le Pape Innocent XI envoya son Légat auprès du roi Jean Sobieski, le suppliant d'intervenir pour sauver la chrétienté.

L'intérêt évident de la Pologne était de laisser écraser l'Autriche et de soutenir au contraire les Hongrois,alliés des Ottomans. L'histoire nous montre, du reste, quelle reconnaissance l'Autriche témoigna à la Pologne en participant aux partages. Mais l'intervention du Pape fut toute puissante aux yeux de la majorité, composée de fervents catholiques, et Sobieski promit de secourir Vienne (1). Mesure tout à fait impolitique où la Pologne n'avait qu'à perdre, et les événements se chargèrent de le prouver ; mais elle agissait presque toujours pour des motifs en dehors de ses propres intérêts matériels, pour un idéal intangible, pour la gloire. (2)

---

(1) Il y était aussi vivement poussé par sa femme Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, très hostile à Louis XIV et cherchant à le contrecarrer.

(2) De même que Ladislas IV, Sobieski n'était aucunement tenu à suivre les avis politiques du Saint-Siège, puisqu'ils étaient con-

Vienne allait succomber sous les assauts répétés des Ottomans, lorsque, le 12 septembre, le roi Jean Sobieski, arrivant avec 25.000 Polonais, attaqua si vivement les Turcs qu'ils furent complètement défaits et Vienne délivrée.

L'empereur Léopold, pendant ce temps, s'était enfui lâchement jusqu'à Passau ; et, tandis que Sobieski recevait les témoignages de reconnaissance des Viennois, l'empereur délibérait pour savoir comment il devait saluer le héros qui venait de lui rendre ses Etats. Le duc de Lorraine (1), scandalisé, s'écria : « Sire, saluez votre sauveur, sans cérémonie, et les bras ouverts ! » Léopold revint à Vienne le 14 septembre. Sobieski, dégoûté de ces vaines discussions d'étiquette, et méprisant les hypocrites témoignages d'une reconnaissance qu'il n'avait jamais escomptée, voulait partir sans voir son obligé. Mais on le supplia et il fut décidé que les deux souverains se rencontreraient sur la route de Vienne à Presbourg, le 15 septembre. Sobieski et Léopold, tous deux à cheval, s'approchaient l'un de l'autre, arrivant de côtés opposés. Sobieski, voyant que l'empereur ne faisait

---

traires à l'intérêt évident de sa nation. Il pouvait d'ailleurs suivre en cela l'exemple du Roi très-chrétien Louis XIV qui, au même moment, soutenait les Hongrois, et voyait avec plaisir la maison d'Autriche écrasée par les Turcs.

(1) Ce grand et sympathique guerrier lorrain devait remporter comme preuves de sa vaillance des étendards ottomans qui flottent encore aujourd'hui à Nancy (voir le *Messager d'Alsace-Lorraine*, n° 86) mais (ô coincidences bizarres de l'histoire !) sur le tombeau de Stanislas Leszczyński, Roi de Pologne, duc de Lorraine, dont la cause fut soutenue généreusement par la Sublime Porte !

aucun signe, lève sa main pour tordre sa longue moustache ; l'empereur, croyant que c'était pour ôter son bonnet, mit aussitôt la main à son chapeau et se découvrit après avoir balbutié d'un air gêné quelques mots de reconnaissance. Sobieski leva la main à son bonnet, mais sans l'ôter, et, d'une voix forte et calme, de manière à être entendu de tous, il lui dit : « Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service. « Léopold s'inclina, mais ne répondit pas. Sobieski tourna alors la bride de son cheval et déclara : « Je vais rejoindre le gros de l'armée ; j'ai donné l'ordre à mes généraux de vous la montrer, s'il vous plaît de la voir. »

Sobieski continua malgré tout la lutte, suivant ses engagements. Il fut battu à Parkany, le 7 octobre, mais il répara cet échec à Gran le 9 ; puis il franchit les Carpathes et se retira à Cracovie le 23 décembre.

L'empereur avait promis aux Polonais des possessions, notamment en Hongrie; mais il ne fit pas mine de s'en souvenir, et les Polonais ne daignèrent pas le lui rappeler.

La Pologne avait dépensé des efforts et des sommes énormes, sans en retirer le moindre petit profit ; on ne la remercia que par de l'ingratitude et plus tard par la trahison : elle fut encore cette fois, comme elle devait toujours l'être, la dupe de l'Europe.

Sous le règne d'Ahmed II (1691-1695), les Turcs cherchèrent encore à chasser les Allemands de Hongrie. Le grand-vizir Kouprouli partit à la tête des armées ottomanes au mois de juillet 1691 ; il rencontra à Peterwaradin 70.000 Autrichiens et Bran-

debourgeois (1) commandés par le margrave Louis de Bade. Le 19 août, les deux armées se choquèrent à Salankemen, sur le Danube; Eghiuli-Mohammed, agha des janissaires, et Khodja Khalil, ancien vizir, voulaient attendre l'offensive de l'ennemi, mais Kouprouli, emporté par son ardeur, dit au chef de l'artillerie : « Fais avancer les canons », et la bataille commença. Les Ottomans eurent d'abord le dessus ; mais Kouprouli ayant été atteint mortellement par une balle à la tempe, la déroute des Turcs commença. Ils y perdirent 30.000 hommes environ, 150 canons et les bagages de l'armée.

Du côté du nord, les Turcs et les Tartares n'obtinrent pas non plus de succès. Le 6 novembre 1694, en cherchant à ravitailler Kamieniec-Podolski, ils furent repoussés par les Polonais, sous les ordres de Jabłonowski, Sapieha, Potocki et Służka.

Sous le règne de Moustapha II (1695-1703) les troupes ottomanes remportèrent d'abord beaucoup de victoires: les Vénitiens furent chassés de Chio les 8 et 19 février 1695; les citadelles de l'Herzégovine furent ravitaillées, et, le 25 août 1695, le sultan, à la tête de ses troupes, franchit le Danube près de Wiślnica. Il traversa Ak-Binar (Karlsberg), Temesvar, et arriva à Lugos le 22 septembre 1695 (12 safer 1106) : là il battit les Autrichiens qui perdirent leur chef Frédéric Veterani. Vers la même époque, le Tsar Pierre Ier, qui assié-

(1) Le Brandebourg est la province autour de laquelle se forma le royaume de Prusse : la famille actuellement impériale des Hohenzollern est la descendance directe des Hohenzollern, électeurs de Brandebourg, autrefois vassaux de la Pologne.

geait vainement Azow depuis trois mois, y perdit, le 13 octobre 1695,30.000 Moscovites,et s'enfuit ; Moustapha rentra triomphalement, le 10 octobre, à Constantinople.

En 1696, le Sultan repoussa de Hongrie les armées allemandes dirigées par le roi de Saxe, près d'Olasch, le 26 août. Les Ottomans furent encore victorieux et Moustapha II rentra à Andrinople.Malheureusement le tsar Pierre Ier, revenant avec une plus forte armée et surtout grâce à des trahisons, fit évacuer Azow par les troupes turques le 28 juillet 1696.

Pour mieux atteindre ses ennemis, le Sultan pensa à débarrasser d'abord la Hongrie de la présence des troupes germaniques. A la tête de ses armées, il longea la Theiss, assiégea Szegedin, puis Zenta (Szenta). Les impériaux (tous Allemands à l'exception de quelques chefs) commandés par Stahremberg, le prince Eugène de Savoie et Bussy-Rabutin, avaient mis tous leurs efforts à cerner l'infanterie turque. Tekeli, toujours conseiller du Sultan, l'engageait à détruire le pont de la Theiss pour forcer les troupes à un engagement immédiat. Mais on repoussa cet avis,et les Ottomans furent vaincus (11 septembre 1697 — 1er safer 1108).

C'est à cette époque que l'on parla pour la première fois d'une grande réunion de diplomates appelés à régler les différends de la Turquie avec l'Europe. La ville de Karlovitz, en Slavonie, sur la rive droite du Danube, fut choisie pour en être le siège, et le 26 octobre 1698, les plénipotentiaires autrichiens, vénitiens, anglais, hollandais, polonais, russes et turcs s'y réunirent en Congrès. L'Autriche était représen-

tée par Wolfgang d'Oettingen et Léopold Schlick, la Vénétie par Ruzzini ; l'Angleterre par lord Paget ; la Hollande par Collyer ; la Pologne par Stanislas Malachowski, palatin de Posen ; la Russie par Procope Bohdanowicz Wozinczyn ; la Turquie par le Reiss-Effendi Kamin-Mehemed et le drogman Alexandre Mavrocordato.

Il surgit d'abord toutes sortes de difficultés d'étiquette et de préséance. Enfin, Mavrocordato arrangea les choses de la manière suivante : on construisit sur la plus grande place de Karlowitz une sorte de tour ronde en bois, percée de sept portes, autant qu'il y avait de puissances représentées. Dans le centre se trouvait une table ronde. A côte de la porte de chaque ambassadeur était dressée sa tente, d'où il entrait en même temps que tous ses collègues dans la tour et s'asseyait sur le siège placé immédiatement devant sa porte. Le ministre turc avait un sopha.

La première séance eut lieu le 13 novembre 1698, le congrès fut clos le 26 janvier 1699 (26 redjeb 1110) jour de la signature des traités avec l'Autriche, la Vénétie et la Pologne. Quant au traité avec la Russie, on le signa plus tôt, le 4 janvier 1699, afin de ne pas souffrir plus longtemps de la présence répugnante de ses représentants.

L'envoyé russe et ses gens assistaient pour la première fois à une réunion de personnages civilisés ; ils répandaient autour d'eux une odeur de goudron et de graisse qui faisait fuir tout le monde, et leurs manières grossières s'affichèrent tout de suite ; comme ils étaient venus quelques jours avant l'ambassadeur

de Pologne, ils tentèrent de s'emparer par la force de la place qui lui était destinée. Les Polonais furent obliges de les repousser à main armée pour dompter leur insolence.

D'après son traité.la Russie devait observer la paix pendant deux ans et rendre une partie de ce qu'elle avait pris à la Porte Ottomane,à l'exception de la ville d'Azow; ce traité fut converti plus tard par l'intermédiaire d'Ukraincow, le 3/13 juillet 1700, en une paix de trente ans.

L'Autriche obtint une trêve de vingt-cinq ans, garda la Slavonie, la Syrmie, vingt-deux comitats hongrois, ainsi que Buda-Pesth et Albe royale, et la Transylvanie; depuis cette époque, la Hongrie fut incorporée à l'Autriche, car les Turcs n'y conservèrent que le banat de Temesvar, et renoncèrent aux tributs annuels. Malgré les manières d'abord doucereuses de l'Autriche et les promesses d'amnistie, 1.400 familles hongroises repoussèrent les promesses hypocrites du prétendu *gouvernement paternel* autrichien,et demandèrent à s'établir dans les possessions ottomanes, sous le soi-disant *despotisme* turc. Tekeli mourut désespéré à Constantinople en 1705.

Les Vénitiens restituèrent tout ce qu'ils avaient pris au nord du golfe de Corinthe et d'Egine; ils gardèrent la Morée, la Dalmatie, Sainte-Maure et les îles voisines, ainsi que Castelnovo et Cattaro.

A la Pologne les Turcs rendirent Kamieniec, la Podolie, l'Ukraine, et annulèrent tous les tributs à payer. Ils gardèrent seulement en Moldavie les places de Soczawa, Nemeth et Soroka. L'acquiescement du gouvernement polonais fut apporté solen-

nellement à Andrinople par Stanislas Rzewuski, staroste de Chełmno, et Raphaël Leszczyński reçut l'exequatur comme ambassadeur de Pologne à Constantinople.

Depuis cette époque, la Turquie et la Pologne n'ont cessé d'être de fidèles et secourables alliées l'une pour l'autre, car elles ont compris toutes deux qu'elles avaient un intérêt commun à se défendre mutuellement contre les convoitises ou les trahisons de tous les gouvernements d'Europe.

Depuis ce jour aussi, la Russie a sans cesse empiété sur ses voisins musulmans, polonais et scandinaves, et l'Europe, au lieu d'aider la Pologne, la Turquie et la Suède, qui résistaient aux prétentions moscovites, laissait faire, quand elle n'y aidait pas, dans l'espoir d'en retirer pour elle-même des agrandissements au détriment de ces pays alors affaiblis. En effet, la Suède fut amputée de la Finlande par la Russie, tandis que deux provinces de Pologne avaient été offertes, pour prix de leur complicité, à la Prusse et à l'Autriche, lors de la conquête russe; puis la Crimée et d'autres contrées furent enlevées aux Ottomans. Ce qui prouve bien la complicité de l'Europe, c'est qu'elle n'intervint pas dans le partage de la Pologne (la Turquie seule protesta énergiquement à main armée) et qu'elle devait plus tard profiter des embarras du gouvernement ottoman, causés par les Autrichiens et les Russes, pour occuper la plupart des Etats musulmans d'Afrique sans compter bien d'autres territoires qui n'étaient pas sous la dépendance immédiate du Sultan (1).

(1) Même pendant la guerre de 1853-1856, la France et l'Angle-

CHAPITRE II

Pendant le règne d'Ahmed III (1703-1730), une guerre sanglante mit aux prises la Suède, la Russie, la Pologne et la Saxe. Cette guerre avait commencé en 1700 et ne se termina qu'en 1709 par la fatale bataille de Poltawa. Le vaincu, Charles XII, roi de Suède, et Mazeppa, chef des Cosaques Zaporogues de Pologne, demandèrent l'hospitalité à la Turquie et se réfugièrent à Bender en Bessarabie. Mais le tsar Pierre Ier viola les frontières ottomanes et les poursuivit jusque sur le territoire turc. Il osa même demander au Sultan de lui livrer Mazeppa et de refuser l'hospitalité à Charles XII. Au même moment, Joseph Potocki, Palatin de Kijów, fidèle à Charles XII que l'on considérait comme le protecteur et le défenseur du parti national en Pologne, quitta la Posnanie où il se trouvait à la tête de plusieurs régiments, et rejoignit Cracovie dans l'intention de longer les Carpathes et de retrouver le roi de Suède à Bender; les Autrichiens, par suite de leurs perfides intrigues, réussirent à disséminer ses troupes, mais, néanmoins, il gagna les Carpathes avec les meilleurs de ses soldats, et parvint jusqu'à Bender.

terre firent tout pour empêcher les Polonais et les Turcs de transporter la lutte en Pologne, ce qui eût amené la chute définitive de la Russie, et se contentèrent de combattre en Crimée, afin seulement, dit un diplomate, *de lui donner un léger avertissement!* Cela lui permit de massacrer les Polonais en 1863-1864 et de déposséder encore la Turquie en 1877.

Le roi de Suède, par l'entremise de Neugebauer (de Dantzig), son secrétaire, de Stanislas Poniatowski, son compagnon, et de Joseph Potocki, tenta de conclure une alliance offensive avec le Sultan. Arrivés à Constantinople, les envoyés du roi eurent à combattre les intrigues moscovites : ils dévoilèrent les machinations russes en Moldo-Valachie et dans différentes provinces de l'empire. A la même époque, l'escadre russe jeta l'ancre devant le Sérail ; le Sultan, courroucé, déclara la guerre.

Baltadji-Mohammed-Pacha fut nommé grand Vizir et partit à la tête des armées. Le tsar avait déjà passé le Pruth et s'était retranché dans une plaine marécageuse dominée par des collines où campèrent les Ottomans. C'est à Faltchi, dans la plaine de Husch ou Hoesghesti (c'est-à-dire là où l'on a perdu l'esprit)que la bataille eut lieu.Stanislas Poniatowski et les autres Polonais de l'armée turque voyant, dès les premiers engagements, que les Russes devaient être battus, se retirèrent sur Bender pour annoncer la victoire au roi de Suède. Celui-ci accourut aussitôt, franchissant, avec la vitesse de l'éclair, une distance de cinquante lieues. Mais le grand Vizir s'était laissé corrompre par la tsarine Catherine Ire, et Pierre Ier échappa sain et sauf. Ils conclurent immédiatement un traité dont voici les principaux articles :

« La raison de cet écrit, auquel on doit ajouter foi, est que, par la grâce de Dieu, la victorieuse armée musulmane, ayant étroitement resserré le tsar de Moscovie avec toute son armée dans le voisinage de la rivière du Pruth, il a lui-même demandé la

paix, et, sur ses instances, les traités et articles ont été accordés et réglés en la manière qui suit :

« Article premier. — Qu'il rendra la forteresse d'Azow, avec son territoire et ses dépendances dans le même état où elle était quand il la prit ;

« Art. 2. — Que Taganrog, Kamenki et le nouveaux fort construit sur la rivière de Saman seront entièrement démolis, sans que jamais on puisse faire bâtir d'autres forts au même lieu, et que le canon avec les munitions du fort Kamenki seront laissés à la Sublime Porte;

« Art. 3. — Que le Tsar ne se mêlera plus des Polonais ni des Cosaques qui dépendent d'eux, et qu'on appelle Barabaschi et Potkati, non plus que de ceux qui dépendent du très heureux Khan Devlet-Ghiraï; mais qu'il les laissera sur l'ancien pied, et qu'il retirera toutes ses forces de leur pays ;

« Art. 4. — Que les marchands pourront venir avec leurs marchandises sous la domination bien gardée, mais que personne ne pourra résider à la Sublime Porte en qualité d'ambassadeur ;

« Art. 5. — Que tous les Musulmans qui ont été faits prisonniers ou esclaves par les Moscovites, avant ou pendant cette guerre, seront remis en liberté ;

« Art. 6. — Que le roi de Suède s'étant rangé sous les ailes de la puissante protection de la Sublime Porte, aura un libre et sûr passage pour s'en retourner, sans pouvoir y être empêché ou retenu en aucune manière par les Moscovites, et que la paix se fera entre eux, s'ils sont inclinés à la faire, et s'ils peuvent s'entendre;

« Art. 7. — Et à l'avenir, il ne sera fait aucun tort ou dommage par la Sublime Porte aux Moscovites comme pareillement ceux-ci n'en feront point aux sujets et dépendants de la Sublime Porte.

« La bonté royale et infinie de mon très puissant et très gracieux seigneur et empereur est suppliée qu'il lui plaise de ratifier les susdits articles et d'oublier la précédente mauvaise conduite du Tsar.

« C'est en la manière ci-dessous exprimée qu'en vertu du plein pouvoir qui m'en a été donné, j'ai fait la paix avec lui et lui en ai consigné l'instrument. Nous conviendrons aussi des otages qui seront donnés par le Tsar pour l'accomplissement des articles qu'il contient. Pareillement, les traités de paix appelés temenki seront échangés de part et d'autre, et, ensuite, l'armée du Tsar pourra s'en aller librement en son pays par le plus court chemin, sans qu'il lui soit fait aucun empêchement par l'armée victorieuse musulmane, ni par les Tartares, ni par d'autres. Tous les articles ci-dessus seront exécutés, et la capitulation échangée des deux côtés; ensuite de quoi, et après que tout aura été à effet, nous donnerons congé aux deux otages qui se trouvent présentement dans notre armée victorieuse, savoir le renommé entre les grands de la nation du Messie le Chancelier privé baron Pierre Schafiroff, et le petit-fils de Schérémeteff, Michel Boris, desquels la fin soit heureuse, et nous leur permettrons aussitôt de retourner dans leur pays.

« En foi de quoi le présent instrument a été signé au susdit camp le 6 de la lune djemma-ul-akhir 1123 (10-21 juillet 1711) ».

Le grand Vizir, d'une complaisance sans bornes, fit accompagner les 22.000 Russes, qu'il aurait dû faire prisonniers, par 12.000 Turcs jusqu'à Mohilew sur le Dniestr en Pologne, afin de les protéger contre la juste vengeauce des Tartares de Crimée. Pendant que cette trahison s'accomplissait, Charles XII accourait: il traversa même le Pruth à la nage. Parvenu au camp turc, il retrouva Poniatowski, qui lui apprit la conclusion de la paix. Charles XII hors de lui court à la tente du grand Vizir, lui reproche sa conduite inouïe. A cela, le Vizir répondit : « J'ai droit de faire la guerre et la paix ! — Mais n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir ? — Notre loi nous ordonne de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent miséricorde. — Eh ! t'ordonne-t-elle de faire un mauvais traité quand tu peux imposer telle loi que tu veux ? Ne dépendait-il pas de toi, de mener le tsar prisonnier à Constantinople ? — Et qui gouvernerait son empire en son absence ? Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux ! » Cette allusion insolente à la situation où se trouvait à ce moment Charles XII, indigna profondément le roi de Suède, et, d'un coup d'éperon, il déchira la robe du ministre vendu, puis s'en retourna désespéré à Bender.

Poniatowski essaya encore pendant quelque temps de ramener le grand Vizir à de meilleurs sentiments, mais en vain.

Charles XII ne se découragea cependant pas encore et il fut aidé dans ses tentatives par tous ses amis polonais.

Le 27 août 1711, Potocki lança de Bender à ses com-

patriotes des proclamations, où il les excitait à une nouvelle guerre contre les Russes. Poniatowski, installé à Constantinople, résolut de démasquer la conduite indigne du grand Vizir. Celui-ci fut enfin destitué et exilé à Lemnos où il mourut bientôt. Ses complices, Osman ministre de l'intérieur, Omar-Effendi, secrétaire d'Etat, et Addus-Bakhi furent étranglés le 3 décembre 1711, et le sultan Ahmed III déclara nul le traité du Pruth, vu surtout que le Tsar osait prétendre partout qu'il avait fait grâce aux Ottomans !

La guerre recommença donc le 28 décembre 1711, et Youssouf Pacha, nouveau grand Vizir, reçut l'ordre de commencer la lutte. Mais les envoyés russes intriguaient à Constantinople, si bien que la guerre à peine entamée fut suspendue, et que l'on convint d'un nouveau traité, dont voici les principaux articles :

« Au nom de Dieu tout-puissant,

« D'autant qu'après le traité d'une paix perpétuelle, conclu près de la rivière du Pruth en Moldavie, entre sa Majesté le Tsar de la Grande Russie d'une part et le grand Seigneur d'autre part, il est survenu quelques disputes et différends, on est convenu de part et d'autre de requérir et prier les nobles seigneurs M. Robert Sutton chevaliér, et M. Jacob Collyer, comte de l'empire romain, ambassadeurs en Hongrie de la part de sa Majesté la reine de la Grande Bretagne et de leurs Hautes Puissances les Etats Généraux des Provinces Unies, et résidents à la Porte Ottomane, d'employer leur médiation au nom de leurs hauts Souverains pour terminer et ajuster lesdits différends. Leurs

Excellences y ayant consenti, le susdit traité a été confirmé, approuvé et appliqué sous leur médiation dans plusieurs conférences tenues à cet effet entre nous, ministres et plénipotentiaires de sa Majesté Tsarienne, Pierre Schafiroff, vice-chancelier d'Etat conseiller privé, et le comte Michel Scheremeteff, général major d'une part et son Excellence Youssouf Pacha, grand Vizir de Sa Hautesse d'autre part, et pour la perfection nécessaire des articles dudit traité, a été conclu, et arrêté ce qui suit :

« Article premier. — Que trente jours après la signature des présentes, Sa Majesté Tsarienne retirera toutes les troupes qu'elle a dans la Pologne de ce côté-ci. Mais, comme il faut des ordres exprès de sa Majesté Tsarienne pour celles qui sont à l'autre extrémité dudit Royaume, on accordera pour celles-là le terme de trois mois, pendant lesquels elles devront se retirer, après lequel temps aucune troupe moscovite ne pourra rester dans ledit royaume sous quelque prétexte que ce soit, et Sa Majesté Tsarienne ne se pourra mêler en aucune manière du gouvernement de la nation polonaise encore moins y faire rentrer ses troupes à l'avenir. Mais si le roi de Suède ou ses troupes venaient à troubler ce royaume dans la vue de porter en même temps la guerre dans les Etats de sa Majesté Tsarienne, de sorte que ces desseins ennemis soient publics et notoires, alors il sera permis aux armées moscovites de les attaquer sans que la Sublime Porte le prenne pour une rupture de la paix. Bien entendu que si le roi de Suède ou ses troupes se retiraient après quelque bataille entre les armées suédoises et moscovites, Sa Majesté Tsarienne

serait obligée de retirer aussi ses troupes dudit royaume, et de n'y laisser aucune milice moscovite.

« Art 2. — Que lorsque la Sublime Porte jugera à propos que le roi de Suède retourne dans ses Etats, cela se fera par tel chemin que le Grand Seigneur trouvera bon, sans stipuler pour cela ni temps ni route. Et en cas que la Sublime Porte prenne la résolution de faire passer Sa Majesté Suédoise avec ses troupes et celles de la Sublime Porte par la Moscovie, jusque dans ses Etats, il ne sera fait aucun tort, ni publiquement ni secrètement, aux sujets ni aux provinces moscovites, ce qui sera aussi observé par Sa Majesté Tsarienne et par ses sujets à l'égard du roi de Suède, de ses troupes et de celles que la Sublime Porte lui donnera pour l'escorter jusqu'à ce que Sa Majesté Suédoise soit arrivée saine et sauve dans ses Etats; d'où les troupes ottomanes revenant, elles ne pourront être aucunement inquiétées ni molestées par les sujets de Sa Majesté Tsarienne, qui les laisseront retourner paisiblement.

« Art. 3. — Vu que Sa Majesté Tsarienne est en possession de la ville de Kijów et de ses dépendances, territoires et forts en deça du Borysthène, comme aussi du pays des Cosaques, nommé l'Ukraine, situé au-delà du même fleuve avec ses anciennes limites, ces pays resteront en la possession de Sa Majesté Tsarienne. Mais d'un autre côté, ladite Majesté Tsarienne se retirera de tous les châteaux forts et terres appartenant aux Cosaques, hors du territoire de Kijów, en deça du Borysthène, et de la même manière qu'ils les possèdent, avec leurs anciennes

limites, comme aussi de l'île de Sitscha de ce côté-ci du dit fleuve, de sorte qu'à l'avenir Sa Majesté Tsarienne n'inquiète et ne moleste lesdits Cosaques polonais, ni secrètement ni publiquement, encore moins les habitants de Crimée et autres sujets de la Sublime Porte. Et en cas que, contre la teneur du traité de paix et d'amitié, il leur soit fait quelque tort, Sa Majesté Tsarienne en punira rigoureusement les agresseurs, et mettra bon ordre pour que cela n'arrive plus. La Sublime Porte promet de son côté que ni les Tartares ni les Cosaques qui sont sous sa dépendance n'entreprendront rien contre cette paix, au préjudice des Moscovites ou des Cosaques dépendants de Sa Majesté Tsarienne, et que, faisant le contraire, ils seront punis par la Sublime Porte.

. . . . . .

« En foi de la vérité de ce que dessus, nous avons signé de notre nom et scellé de notre sceau cet instrument dressé en langue russe, et nous l'avons échangé conjointement avec une traduction italienne contre l'instrument turc et scellé par le grand Vizir Youssouf-Pacha, à Constantinople, le 5-16 avril 1712.

Pierre Schafiroff.

Michel Scheremeteff. »

Le tsar Pierre et ses conseillers signèrent tout ce qu'on leur demandait, simplement pour gagner du temps. Lorsque les commissaires turcs et russes désignés pour les délimitations et l'exécution des autres clauses se réunirent, les Russes déclarèrent que Sa Majesté le Tsar ne se considérait pas comme engagée par le dernier traité que la nécessité l'avait contraint de signer.

Youssouf fut destitué et on le remplaça par Abaz-Souleïman ; on emprisonna aux Sept-Tours les ambassadeurs russes : Abraham Łapoukine, Tolstoï, Pierre Schafiroff et Michel Scheremeteff, le 11 novembre 1712 (11 schewal 1124). Le Sultan déclara la guerre le 19, et partit le lendemain pour Andrinople. Mais les Russes continuèrent de plus belle leurs perfides intrigues : ils firent étrangler, le 27 avril 1713, le grand Vizir Ibrahim, partisan d'une alliance avec Charles XII. Auparavant, ils avaient, par l'intermédiaire de leur créature, Ali-Koumouroudji, proposé au roi de Suède de le faire rentrer dans son royaume ; mais celui-ci désirait au préalable traverser la Pologne à la tête de 150.000 hommes pour la délivrer des Moscovites. On voulut le forcer à partir quand même ; il s'y opposa après un sanglant combat, mais, le 12 février 1713, succombant sous le nombre, il fut emmené à Demotika. Grâce à toutes ces intrigues, les Russes triomphaient ; mais ce qui leur permit d'user de tant d'audace, c'est que les cabinets de Londres et de La Haye les soutenaient contre la Turquie, la Pologne et la Suède. Ce fut grâce à leur intervention que la Turquie suspendit la guerre et signa avec la Russie, à Andrinople, le 13/24 juin 1713, un traité de paix fort désavantageux, valable pour vingt-cinq ans.

Charles XII, désespérant de l'avenir, quitta la Turquie le 19 septembre — 1er octobre 1714 (10 ramazan 1126) en compagnie de Stanislas Poniatowski et se rendit en Suède où il trouva la mort au siège de Frederikshall sur les frontières de Norvège, le 11 décembre 1718.

Ce fut ainsi que se termina la carrière de ce roi, un des plus grands hommes de guerre de son temps ; la réalisation de ses projets grandioses auraient influé heureusement sur les destinées du monde.

La Russie, ayant les mains libres, élargit le champ de ses machinations ténébreuses. Elle réussit, le 5/16 novembre 1720, grâce à son ambassadeur Dachkoff, à soutirer à la Sublime Porte un nouveau traité dont voici quelques articles :

« Art. 9. — Pour remédier à tous les désordres qui pourraient arriver et pour mieux entretenir une amitié durable et une communication sûre entre les deux États, il y aura constamment à la Porte un ministre ou un résident russe, qui, avec toutes les personnes de sa suite, jouira de la même liberté et considération dont jouissent les autres ministres des puissances amies de la Porte.

« Art. 11. — Il est libre aux marchands des deux nations de voyager et de trafiquer en toute sûreté d'un État à l'autre. Il sera permis aussi aux Russes de faire des pèlerinages à Jérusalem et en d'autres lieux saints, sans qu'ils soient assujettis, ni à Jérusalem, ni ailleurs, à aucun tribut, *haratsch* ou *peskasch*, ni à des exactions pécuniaires pour leurs passe-ports. Les ecclésiastiques russes qui s'arrêteront sur le territoire de la Porte ne seront pas molestés.

« Art. 12. — Sa Majesté Tsarienne déclare de la manière la plus formelle qu'*elle ne s'appropriera rien du territoire de la Pologne et qu'elle ne se mêlera point du gouvernement de cette république ;* et, comme il importe aux deux empires d'empêcher que la souveraineté et la succession héréditaire ne soient point attachées à

la couronne de Pologne, ils s'unissent à l'effet de maintenir les droits, privilèges et constitutions de cet Etat; et, au cas que quelque puissance que ce soit envoyât des troupes en Pologne ou qu'elle cherchât à y introduire la souveraineté ou la succession héréditaire, il sera non seulement permis à chacune des puissances contractantes de prendre telles mesures que son propre intérêt lui dictera; mais les deux Etats empêcheront, par toutes les voies possibles, que la couronne de Pologne n'acquière la souveraineté et la succession héréditaire ; *que les droits et constitutions de la république ne soient point violés, et qu'aucun démembrement de son territoire ne puisse avoir lieu.* »

Ce dernier article, écrit pour faire passer les autres, tout ce qui touchait au bien des Polonais intéressant la Turquie, était quand même très mal intentionné pour la Pologne, car les patriotes avaient décidé d'y instaurer le régime héréditaire, de façon à arrêter les troubles fomentés par les Russes et les Allemands à l'occasion des élections royales. Le gouvernement ottoman ne pouvait y voir qu'un témoignage d'amitié, tandis que les Russes avaient tout intérêt à vouloir maintenir le régime électif, très beau en principe, mais dont ils avaient résolu de profiter pour susciter des divisions et des troubles de plus en plus grands, leur permettant d'intervenir au moment critique.

Ahmed III mourut le 23 juin 1736 (1149). Le Sultan Mahmoud Ier lui succéda (1730-1754). A la fin de la guerre avec la Perse, le Sultan, mécontent de la cession de Tabriz, ne voulut pas apposer sa signature

au traité; les hostilités recommencèrent; mais, en septembre 1736 (11 djemazoul 1149), les deux Etats signèrent une trève afin que la Turquie pût tenir tête aux manœuvres austro-russes. Pour parvenir à entrer sur le territoire de la Sublime Porte, les armées du Tsar devaient traverser la Pologne ; peu leur importait que ce fût contraire au traité signé par eux!

En effet, ils avaient garanti d'une façon très précise, le 5-16 novembre 1720, l'inviolabilité de la Pologne, mais le Tsar et le gouvernement autrichien, qui tenaient à faire monter sur le trône le fils d'Auguste II (mort en 1733), déclarèrent nul le choix national qui s'était porté sur Stanislas Leszczyński, et leurs troupes firent irruption dans le pays.

Le Sultan Mahmoud Ier s'éleva très énergiquement contre ce manque aux engagements signés, malgré les insinuations de Talman, agent de l'Autriche à Constantinople qui prétendait que les Russes entraient à Varsovie uniquement pour y combattre l'influence française, favorable à Leszczyński(1). Celui-ci avait heureusement près du Divan un chargé d'affaires, Stadnicki, dont les observations remirent les choses au point. Grâce à lui, le Reiss-effendi put écrire, le 25 novembre 1733, que :

---

(1) Stanislas Leszczyński fut d'ailleurs toujours en excellents termes avec la Sublime Porte. Quand il arriva à Bender, quoique défait, on lui fit une brillante réception, un cheval arabe lui fut présenté par le Pacha et l'artillerie célébra son entrée. Stanislas d'ailleurs ne voulut pas abuser de l'hospitalité du Grand Seigneur et quitta bientôt ses Etats. Voir histoire abrégée de l'empire Ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours par E. Palla, Paris 1825, p. 229.

« L'article 12, du traité de 1720, ne s'occupait uniquement que de l'intervention *armée* d'une puissance étrangère ; que la France n'était nullement dans ce cas ; que peu importait à la Sublime Porte le nom du roi de Pologne ; que ce qu'elle avait à cœur de maintenir, c'était l'*indépendance* et l'*intégrité* de la *république polonaise* (*djoumhour* ou *communauté*). »

Le grand Vizir Ali Pacha s'empressa d'envoyer, le 13 décembre 1733, une protestation écrite à Golowkine, chef du cabinet russe, et au prince autrichien Eugène de Savoie. Les Russes n'en furent nullement gênés, et Golowkine répondit par une longue lettre en dehors de la question, où il disait entre autres choses :

« Que la Russie n'avait aucune intention de s'approprier rien en Pologne ; qu'elle n'agissait que dans l'esprit des traités, que si les Russes étaient entrés à Varsovie, c'était uniquement pour maintenir la *liberté* de l'élection royale et toutes les autres *libertés* de la Sérénissime République Polonaise, amie et alliée de Sa Majesté Tsarienne ; que personne n'aimait et ne chérissait la Pologne plus que la Russie, et que tous ceux qui disaient à la Sublime Porte le contraire étaient des calomniateurs !..... »

On vit dès mars 1736 toute la fausseté de ces protestations, car, le général moscovite Lascy mit le siège devant Azow. C'était rendre la guerre obligatoire. Malheureusement, le grand Vizir ne partit que le 16 juin 1736 (6 safer 1149) et Azow était tombé, le 3 mai. Le général russe Münnich prenait de son côté Otchakow et Kinburn ; puis, en

Crimée : Eupatoria (Kozlow) Bagtchi-Seraï et Ak-Mesjid (Simferopol).

M. de Castelnau qui dédiait son ouvrage au tsar Alexandre Ier, y écrit pourtant, à propos de cette campagne : « L'expédition ne fait point honneur à la Russie ; la Crimée fut livrée aux flammes. Du temps des barbares, cette conduite pouvait être autorisée par leur ignorance, mais, dans le dix-huitième siècle embraser les villes, détruire les principaux monuments, renverser les temples, anéantir les écoles publiques, porter les ténèbres en saccageant les bibliothèques de peuples qui veulent s'éclairer, faire périr dans l'embrasement général les vieillards, les femmes, les enfants, ce n'est plus faire la guerre, mais exterminer un peuple ! » (1).

Le gouvernement autrichien avait signé une alliance offensive et défensive avec le Tsar ; il intrigua ensuite de façon à amener un congrès, qui eut lieu en Pologne, près de la frontière ottomane, à Niemirow.

Avec les fondés de pouvoirs turcs, s'y réunirent pour l'Autriche : Ostein (son ambassadeur à Pétersbourg) Talman et Wiltchek, et pour le Tsar : Schafiroff, Valinskoï et Yvan Nepluyef.

Assemblés en juin 1737, ils échangèrent leurs pleins pouvoirs le 20 juillet et commencèrent à délibérer le 16 août. Dès le troisième jour, les Russes dans leur outrecuidance se permirent de proposer les cinq points suivants :

---

(1) Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie (en français) par de Castelnau.

1° L'abrogation, par un traité nouveau de tous les traités anciens conclus entre la Porte Ottomane et la Russie ;

2° La cession officielle et définitive à la Russie de la Crimée, du Kouban et de tous les pays en général habités par des Tartares ;

3° La reconnaissance de la Moldavie et de la Valachie comme principautés indépendantes, placées sous la protection et la suzeraineté de la Russie ;

4° La reconnaissance des souverains russes en qualité d'*empereurs* ou de *padischahs* ;

5° Le droit incontesté pour les vaisseaux russes de se rendre librement dans la Méditerranée par le Bosphore et les Dardanelles.

Les Turcs, stupéfaits et indignés de ces prétentions, firent tous leurs efforts pour les annuler, mais inutilement. Les congressistes se séparèrent en octobre. Les Russes n'avaient voulu que retarder les préparatifs des Ottomans et donner à l'Autriche le temps de finir les siens.

Dès le 13 juillet 1737, Münnich avait pris Otchakow, puis Kinburn, et les Autrichiens entraient en Serbie, en Bosnie, en Moldo-Valachie. Mais ces derniers furent battus partout, et les Turcs leur firent rendre Nissa, Kraïowa Orsova et Belgrade, puis les chassèrent de Moldo-Valachie ; les Russes furent défaits également, perdirent leurs conquêtes, et brûlèrent eux-mêmes leur flotte d'Azow, pour qu'elle ne tombât pas aux mains des Turcs.

En 1739 Münnich réussit à prendre Chocim et Jassy, mais son armée et celle de l'Autriche étant épuisées, la paix fut signée, grâce à la médiation de

la France, entre la Turquie d'une part, la Russie et l'Autriche de l'autre, le 7-18 septembre 1739 (14 djemazi-ul-akhir 1152).

L'Autriche rendait Belgrade, Sabacz Orsowa, etc. Le Danube et la Save devenaient frontière entre elle et la Turquie.

La Russie devait démolir les forts d'Azow et de Taganrog, retirer ses vaisseaux de la mer d'Azow et de la mer Noire et ne faire le commerce que par les navires étrangers, rendre toutes les conquêtes faites dans cette guerre, enfin n'émettre jamais aucune prétention sur la Crimée.

En revanche, elle obtenait des avantages commerciaux, le libre exercice du culte schismatique dans l'empire Ottoman, la résidence perpétuelle d'un ambassadeur russe à Constantinople ; et le Sultan promit de voir s'il n'y avait pas lieu d'accorder à la Tsarine Anna-Yvanowna le titre d'impératrice.

Comme ce traité détruisait tous les précédents, et qu'on n'y parlait pas de la Pologne, il était facile à la Russie de s'y appuyer pour faire tout ce qu'elle voudrait dans ce pays, et la Turquie ne pouvait plus y obvier. Il est fâcheux que la France ait prêté les mains à un traité ayant des résultats si déplorables pour la Pologne encore sacrifiée. Mais on n'y voyait que la gloire d'avoir ménagé pour la première fois un traité entre la Turquie et une autre puissance, et M. de Villeneuve, ambassadeur de Louis XV à Constantinople, fut admiré, parce qu'il en avait été l'arbitre. Pour l'Europe entière ce ne fut qu'un simulacre de repos.

Le 20 octobre 1740, l'empereur d'Allemagne, Char-

les VI, mourut, et tous les gouvernements chrétiens déclarèrent la guerre à sa fille Marie-Thérèse. Seul Mahmoud Ier proposa de servir de médiateur, mais on refusa. Il devait mourir le 13 décembre 1754 (22 safer 1168).

C'est sous le règne d'Osman III en 1757, que les schismatiques, se sachant soutenus, et même poussés par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, eurent l'audace de piller le couvent catholique de Jaffa et d'assaillir les franciscains (1) et autres catholiques, jusque dans l'église du Saint-Sépulcre. Ils brisèrent les lampes, les ornements, etc., et dépossédèrent presque les prêtres francs.

Osman III mourut le 29 octobre 1757 (15 safer 1171).

* * *

La République de Pologne, jalouse des droits du Roi, avait établi, à côté des prérogatives restreintes du trône, un autre pouvoir, celui de l'*hetman* (2) dans lequel la noblesse voyait une des pierres fondamentales de ses propres libertés. Le Roi ne pouvait entretenir des ambassadeurs près des Cours étrangères, mais l'hetman y était, par leurs lois elles-mêmes, accrédité. Personne d'autre que lui ne pouvait traiter ni s'entendre avec les pays voisins comme la Moldavie, la Valachie, le Khanat des Tartares, la Crimée, et même la Sublime Porte Ottomane. Le gouvernement turc, du moment qu'il n'avait pas d'ambassadeur accrédité

(1) Au debut du XXe siècle, les schismatiques ont récidivé à Jérusalem. Ils étaient toujours protégés *russes* et les P. Franciscains étaient protégés *français* ! (*Et l'alliance ?*)

(2) Généralissime des armées polonaises, ministre de la guerre.

près du roi de Pologne, n'entretenait de relations qu'avec l'hetman seul; c'était lui qui exposait au roi les affaires courantes, et qui en appelait à la Diète, dans les cas plus importants. Aussi l'hetman non seulement envoyait à Constantinople des émissaires, mais souvent se faisait représenter près de la Porte par des résidents, et sa grande importance dans les négociations avec l'Orient faisait qu'en Occident même il était considéré comme l'une des premières puissances du pays.

Cette digression était nécessaire à l'intelligence des faits,

Ne s'étant pas laissé entraîner, malgré de nombreuses invitations, dans la ligue contre la Turquie, Auguste III fut alors solennellement reconnu roi de Pologne par la Porte Ottomane. Munir-Moustapha Effendi, apporta cette nouvelle en qualité d'envoyé extraordinaire à Varsovie (1737). Aprés l'avènement d'Osman III, en 1754, et, trois années plus tard, celui de Moustapha III, d'autres envoyés turcs vinrent encore faire au gouvernement polonais cette solennelle déclaration.

C'étaient là des politesses prouvant les bons rapports réciproques des deux gouvernements. La Pologne y répondait par de semblables politesses : c'est ainsi que Mniszech, au nom d'Auguste III et de la République, félicita Osman III de son avènement au trône (1755), et ce fut le dernier envoyé extraordinaire, jusqu'à l'interrègne suivant. Les hetmans entretenaient des rapports beaucoup plus fréquents.

Après le congrès sans résultat de Niemirow, Joseph Potocki, déjà mentionné, songeant à secouer l'in-

fluence de la Russie, envoya de son propre mouvement Gurówski offrir au grand Vizir l'alliance de la confédération qui allait se former ; il demandait 50.000 Turcs et autant de Tartares, et promettait 200.000 hommes du « pospolite ruszenie » (sorte de réserve) ; et, bien que ces négociations n'aient pas abouti, la Porte attacha beaucoup plus d'importance à ces propositions qu'à l'entremise que lui offrit par deux fois Auguste III. Quand Mniszech fut envoyé à Constantinople, il était précédé de l'envoyé de l'hetman le colonel Malczewski, et ce representant du haut commandement militaire y resta plus longtemps que l'ambassadeur officiel. Le grand hetman était alors Clément Branicki ; c'est lui qui dirigea presque seul nos rapports avec la PorteOttomane. De son côté, la Pologne ne donnant aucun sujet de plainte, la Turquie évitait toute guerre, veillait au maintien des bons rapports, et ordonnait souvent aux Pachas de Chocim et de Bender, de même qu'au Khan de Crimée, de s'abstenir de tout acte hostile envers la République. Si quelque conflit se produisait sur la frontière, on s'efforçait de l'apaiser à l'amiable.

Nous avons vu que Branicki, en qualité d'hetman de la couronne, était déjà connu en Turquie, et y entretenait des rapports. L'envoyé turc Resmi-Ahmed-Effendi, traversant la Pologne pour se rendre à Berlin, pendant la dernière maladie du roi, fut reçu très hospitalièrement et avec un grand luxe à Bialystok. Durant son audience et après la mort d'Auguste III, il déclara à Frédéric II que la Porte ne souffrirait pas l'immixtion active de la Prusse et de la Rus-

sie dans l'élection royale, et qu'il espérait que le récent traité entre Frédéric et Catherine II ne causerait aucun désavantage à la Pologne. Frédéric savait très bien que la réalisation pacifique de ses projets et de ceux de Catherine en ce pays dépendrait de l'attitude de la Turquie, et il avait déjà appelé sur ce point l'attention de son alliée (1).

Au même moment à peu près, le colonel Stankiewicz, désigné déjà du vivant du roi, était en route pour Constantinople où il devait chercher à résoudre le conflit causé par le passage du Jahorlik. C'est à peine si au commencement d'octobre il avait quitté Jassy pour continuer sa route. C'est à lui aussitôt, le 20 octobre, que le Primat envoya, en le nommant résident près la Porte Ottomane, des lettres pour le Sultan avec l'annonce officielle de la mort du Roi; deux jours après, Branicki lui fit parvenir aussi des lettres pour le grand Vizir et des instructions où il lui était recommandé par dessus tout « d'ouvrir les yeux de la Porte Ottomane sur les dangers dont elle est elle-même menacée par la domination grandissante de la Russie en Pologne, qu'elle tend à subjuguer complètement ».

Ayant recommandé le nouveau résident à la protection spéciale et à l'amitié du comte de Vergennes,

---

(1) Il lui écrivait dès août 1763 : « Vous voulez, Madame, faire un roi de Pologne; et si de ce moment-ci on écarte tout soupçon de l'esprit des Turcs, vous y parviendrez sans coup férir ; mais si vos ennemis, à force d'insister (*sic*) la Porte, parviennent à la mettre en jeu vers le temps d'une vacance du trône de Pologne, il faudra en venir à des extrémités que je crois qu'on peut prévenir. » Haüser, Friedr. der Gr. und Polen, p. 102.

ambassadeur de France près la Sublime Porte, l'hetman lui enjoignait « d'exposer oralement l'état de la République aux audiences qui lui seraient accordées, mais d'observer la plus grande prudence vis-à-vis des ambassadeurs des autres puissances, et de ne rien communiquer par écrit ; de n'avoir recours qu'aux conseils de l'ambassadeur de France, car dans l'incertitude sur les événements futurs, il faut épargner les voisins dont les intentions et les vues ne nous sont pas encore suffisamment connues.» Il devait s'efforcer d'être en bons termes avec l'ambassadeur d'Autriche. Stankiewicz écrivit, le 6 novembre, de Stamboul, que le grand Vizir arriverait seulement dans vingt jours, et que, par conséquent, il n'en obtiendrait pas audience avant la fin du mois. Il ne fut d'ailleurs reçu que le 10 février. Le grand Vizir répondit à la lettre du Primat (le 25 février) : « Le Sultan désire que la République conserve, comme il est juste, tous ses droits et privilèges, et qu'elle ne les transgresse pas par des concessions pour aucune des cours voisines, à l'époque des élections. » Il remerciait Branicki pour l'aimable réception faite à Resmi-Ahmed, et en termes généraux il assurait la République de l'amitié de la Porte. La réponse ne permettait pas de conclure que la Porte se laissât entraîner à une intervention active.

En dehors des ambassadeurs de Russie et de Prusse, qui s'efforçaient de ruiner l'influence du comte de Vergennes à Stamboul, et qui fournissaient sur les affaires de Pologne des renseignements tout à fait contraires à ceux de l'ambassadeur français, la cour du Sultan avait encore des nouvelles par la

Crimée et surtout par la Moldavie et la Valachie. La France avait un Consul en Crimée, et le grand hetman de la couronne y était connu. Les Hospodars roumains avaient toujours des relations très étendues dans le Divan; ils étaient eux-mêmes, le plus souvent, d'anciens fonctionnaires de la Cour, quelquefois des interprètes de la Porte Ottomane, par cela même initiés aux affaires extérieures de la Porte ils reconnaissaient comme de leur devoir de lui fournir des renseignements sur la situation des puissances voisines. Ils avaient aussi leurs agents en Pologne. C'étaient, entre autres, Jean-Baptiste Linchon, le Dr de Mille envoyé à Branicki par le Hospodar de Moldavie et plus tard pour remplacer de Mille qui facilitait la correspondance entre Branicki et Stankiewicz, Pierre de la Roche, secrétaire du Hospodar d'alors. Comme toutes les natures supérieures et généreuses, il s'attachait de plus en plus à la Pologne en raison de l'aggravation de ses malheurs (1).

De Varsovie, l'interprète du roi et de la république, le marquis Giuliani, correspondait avec des agents, à Jassy et Constantinople, qu'il renseignait de son côté sur ce qui se passait dans le pays.

Presque au même moment où Kaiserling et Benoît se déclaraient ensemble à Varsovie, au nom de leurs

---

(1) Pierre de la Roche épousa même une Polonaise; il eût en 1769, à Varsovie, un fils nommé Casimir, tellement polonisé que ses intimes l'appelaient *Skalski* (traduction exacte de de la Roche). Il fut secrétaire de la Légation française en Pologne, aida Dąbrowski dans l'organisation des Légions, fit les campagnes de l'Empire, et fournit beaucoup de renseignements aux historiens polonais de l'Emigration à Paris où il mourut.

Cours respectives, pour l'élection d'un Piast, l'ambassadeur de Russie Obreskoff et le résident prussien Rexin présentaient, au grand Vizir, à Constantinople, un mémoire rédigé en collaboration, dans lequel, protestant contre l'immixtion de la Porte dans les élections de Pologne ils se déclaraient partisans de la plus complète liberté laissée à la République elle-même en ces matières ; ils souhaitaient seulement que, pour son propre bien, la Porte conseillât aussi l'élection d'un Piast(1). La maison de Saxe n'avait pas grand crédit à Constantinople, ainsi que l'affirme de Vergennes dans un mémoire rédigé pour Louis XV, on s'y souvenait du temps d'Auguste II, puis de l'hetman Potocki, etc. C'est pourquoi sans doute la Porte se laissa convaincre que l'élection d'un Piast serait mieux appropriée aux circonstances présentes, et y consentit pour sa part.

La Russie et la Prusse lui promirent solennellement de ne présenter aucun candidat de leurs partis ; elle envoya à toutes les puissances une note exprimant le désir que la couronne de Pologne échût à un Piast, mais elle déclarait en même temps qu'elle ne se mêlerait en rien à l'élection, et demandait que les autres puissances se conduisissent de même, en respectant la liberté et les privilèges de la république. La même note fut envoyée au Primat et à Branicki.

---

(1) Par Piast, nom d'un roi quelque peu légendaire, on voulait dire un Polonais. En principe en effet il devait être préférable d'avoir un roi purement polonais qu'un homme d'origine étrangère, mais la Prusse et la Russie avaient l'arrière-pensée de faire parvenir un de leurs protégés sur le trône, ce qui arriva du reste à l'élection de Stanislas Auguste Poniatowski, amant de Catherine II.

Cependant les événements qui avaient lieu à la diétine de Grudziądz, et la protection donnée par les troupes moscovites à la confédération des Massalski en Lithuanie, infligeaient un démenti aux promesses russes. Le parti patriote eut encore recours à la Porte Ottomane, en lui envoyant, par Stankiewicz (le 13 avril 1764), une note signée de treize sénateurs. Les soussignés s'y plaignent que la liberté des délibérations ait été violée, malgré de solennelles déclarations, par l'entrée d'armées étrangères sur le territoire de la République; ils accusent l'ambassadeur de Russie qui, malgré de continuelles insistances, ne voulait pas faire retirer ces troupes, ce qui empêchait la Diète de délibérer; ils s'adressent donc aux puissances voisines, qui ont garanti à la République une entière liberté d'élection et surtout à la Porte Ottomane dont la constante amitié pour la République, la justice, la magnanimité, leur font espérer qu'elle appuiera les efforts de citoyens prêts à offrir leurs vies et leurs biens pour le salut de la patrie (1).

---

(1) La note en question est citée tout entière par Hammer (T. XVI, p. 426). L'ont signée : Adam Krasiński, évêque de Kamieniec; Jean-Clément Branicki, grand hetman de la couronne; Joseph André, comte Załuski, évêque de Kijów; François Bieliński, grand maréchal de la couronne; le prince Michel-Alexandre Sapieha, hetman de camp de Lithuanie, woïewode de Polock. Les Woïewodes: Antoine, comte Jabłonowski, de Posen; Jean Hilzen, de Mińsk; Casimir Dębski, de Sieradz; Antoine Dębski, de Kujawie; François de Sales Potocki, de Kijów; Antoine Lubomirski, de Lublin; Joseph-Alexandre Jabłonowski, de Nowogródek; les Castellans : Adam Brzostowski, de Polock; Alexandre-Simon Dzierzbicki, de Brzeziny; Joseph Głębocki, de Kruszwica; et, pour remplacer le grand secrétaire de la couronne, le référendaire de la couronne, Gabriel Junosza Podoski.

Stankiewicz, appuyé par le comte de Vergennes, remit cette note au grand Vizir, en même temps qu'une lettre de Branicki, et un mémoire de son cru que l'ambassadeur de France confirmait de son autorité et dans lequel, entre autres choses, il est dit :

« La Porte sait peut-être déjà que les partisans de la Russie veulent opérer en même temps, à la Diète de convocation, l'élection et le couronnement, et, par cette violence, vaincre les patriotes malgré leur résistance en ruinant les droits et la liberté de la République. » Cela se passait au milieu de mai, quand le parti patriote avait déjà cédé à Varsovie. La Porte interpella bien la Russie et réclama des explications au sujet des troupes introduites en Pologne, mais elle se calma en recevant l'assurance que cette armée, forte de 6.000 fantassins et de 1.000 cavaliers, sans canons, n'était entrée que pour empêcher des troubles et querelles intérieures comme il y en avait eu souvent. Le grand Vizir répondit au comte de Vergennes, qui, dans un mémoire spécial, présentait cette incursion des troupes russes en Pologne comme une violation des traités jurés : « Le monde entier sait que les armées étrangères ont l'habitude d'entrer sur le territoire de la République, et que celle-ci, non seulement ne s'y oppose pas mais les a souvent reçues avec hospitalité ; si donc La Porte voulait s'en mêler, on pourrait, avec raison, lui reprocher cet acte comme une atteinte portée aux droits et aux libertés de la République, d'autant plus que le traité de Karlowitz ne l'y oblige pas. » Visiblement on ne voulait pas la guerre, et l'on cédait,

mais avec courtoisie pour la Pologne, aux instances de la Prusse et de la Russie.

Aucune puissance n'aurait certainement parlé comme la Turquie dans sa réponse du 2 juin à Branicki, sur la note des treize sénateurs. Cette réponse, dure quelquefois, est cependant écrite dans un esprit de complète justice et avec la plus sincère amitié. « Le Sultan, convaincu que la République doit, dans son intérêt, choisir un roi parmi ses concitoyens, qui soit occupé du bien de ses sujets, et à l'élection duquel tous consentiraient unanimement, et, pour ces mêmes raisons, ne souhaitant pas qu'un étranger soit élu, a prévenu de sa façon de voir les Cours voisines de la Pologne et ses alliés à lui. La République de Pologne, notre amie, n'a pas ajouté assez d'importance aux bonnes intentions du Sultan, et n'a pas assez médité ses conseils ; les Polonais se sont laissé entraîner par l'esprit de haine mutuelle, ils se sont divisés en deux partis dont chacun cherche ailleurs des appuis. On dirait qu'ayant livré leur pays aux mains des étrangers, eux-mêmes ont juré la perte de leurs familles et attirent volontairement sur eux les plus grands malheurs. Les gens doués de raison et de réflexion ne peuvent réellement voir dans une pareille conduite ni sérieux, ni bonne volonté; comme, en effet, aucun étranger ne peut vouloir le bien d'un pays comme son propre habitant, il en découle forcément qu'aussitôt que le royaume de Pologne tombera dans des mains étrangères, aussitôt les armées étrangères y rentreront; ses libertés et ses privilèges seront entamés, et, avec le temps, tout

à fait abolis; il surgira des troubles de toute espèce, les habitants seront maltraités et les institutions détruites; les puissances voisines, n'observant plus les égards dus à une nation libre, seront tentées par ses provinces, et il est plus que sûr que ce royaume de Pologne sera perdu pour les Polonais. Alors, la République, regrettant sa conduite et ne pouvant assez s'en étonner elle-même, deviendra la risée de ses ennemis. Ne voyons-nous pas dans l'histoire ancienne que tout état divisé en lui-même est tombé, et que ses maisons sont devenues l'habitation des oiseaux de nuit. Si donc la République, soucieuse de la prospérité de ses pays, souhaite pour ses sujets du repos et de la tranquillité, si elle veut elle-même se réjouir de la douceur de la paix, il faut que les Polonais rejettent de leurs cœurs tout sentiment de jalousie, de colère, de malveillance réciproque, qu'ils se réunissent tous et se choisissent un roi parmi les Polonais, un roi qui aime la nation et la patrie. S'ils agissent autrement, leur état sera détruit et ses habitants dispersés deviendront les tristes victimes de leurs querelles intérieures (1). »

Le grand Vizir envoya une note identique au Primat et aux sénateurs, c'est-à-dire à l'autre parti.

---

(1) Cette lettre du grand Vizir Moustapha-Pacha à Branicki et aux sénateurs polonais, dont nous citons les principaux passages, a été publiée en entier par Hammer dans son *Histoire de l'Empire ottoman*. Trad. française de Hellert. T. XVI, p. 429.

*
* *

Le parti patriote, avant de quitter Varsovie, rédigea, dans la maison de Branicki, à Podwale, un projet de confédération sous la protection de la Porte Ottomane. Quand on se sépara, à Piaseczna, Radziwiłł fut chargé d'étendre la confédération en Lithuanie; Sołtyk avait parlé de ce projet encore à Bardyów. On écrivit au Khan de Crimée des lettres qui, par son entremise, parvinrent à Constantinople; elles étaient signées du grand hetman et de l'hetman de camp; de Sołtyk, Krasiński, du prince Radziwiłł, du prince Antoine Lubomirski, de François de Sales Potocki, des Jabłonowski, Ossoliński, Dąbski et autres, mais cette négociation n'eut pas de suite. En juin, Branicki remit toute l'affaire aux soins de Sołtyk, et le prince Charles Radziwiłł se réfugia aussi en Valachie. La Porte lui assigna Soroka comme lieu de résidence, et lui octroya un revenu convenable, mais il dut bientôt se retirer en Hongrie.

Moustapha III, nouveau sultan, était parfaitement au courant des intrigues que la Russie tramait au grand dommage de la Turquie. Quand il se rendit à la Mosquée d'Eyoub pour ceindre l'épée d'Osman Ier et que les janissaires lui présentèrent, suivant la coutume, la coupe de sorbet, il leur dit :

« Camarades, j'espère, au printemps prochain, le boire avec vous sous les murs de Bender et sur les bords du Dniepr. »

Une révolution de palais eut lieu à Pétersbourg ; elle attira les yeux de toute l'Europe, et fut très remarquée par la Turquie.

Catherine Alexievna d'Anhalt-Zerbst venait de

faire tuer son mari, Pierre III de Holstein-Gottorp, (car les Rurik et les Romanof n'existaient plus en Moscovie) le 6/17 juillet 1762.

Le cabinet russe avait toujours eu, comme but principal de démembrer la Suède, la Turquie et la Pologne. Son agent Papas-Oglou, grec d'origine, parcourait les pays slaves soumis à la Turquie en les excitant à la révolte, et en leur démontrant que la France dormait, que la Pologne se mourait, que seule la Russie pouvait les délivrer.

Comme il agissait en secret, son gouvernement pouvait toujours le désavouer et affirmer qu'il n'était pas provocateur, et ne ferait, la guerre déclarée, que se défendre.

En Pologne, Catherine II, déjà influente sous Frédéric-Auguste III, le devînt bien plus encore à sa mort en 1763, et surtout quand, avec l'aide de quelques grands seigneurs polonais, trompés ou traîtres, elle fit monter sur le trône sa créature Stanislas-Auguste Poniatowski (1764). Le Primat Łubieński rappela Stankiewicz, en prévenant la Porte Ottomane que la République avait désigné un autre résident près d'elle, le colonel Thomas Aleksandrowicz. L'ambassade russe avait dû être pour quelque chose dans ce changement. Obreskoff s'était souvent plaint à Repnine de Stankiewicz et de ses rapports avec le comte de Vergennes; et ces plaintes arrivaient aux oreilles des gouvernants russes, qui voyaient dans l'ambassadeur de France un adversaire personnel de leurs projets.

Quoique nommé par suite de la pression scandaleuse de la Tsarine, Stanislas-Auguste Poniatowski

avait conservé quelques sentiments louables, et, avait, parfois, une juste notion des intérêts polonais. C'est ainsi qu'il donna les judicieuses instructions suivantes a son envoyé extraordinaire à Constantinople :

« 1° Le but de la mission du conseiller Boskamp est de fonder à Constantinople un bureau de poste qui pourrait servir aussi aux autres puissances, obligées jusqu'ici à communiquer avec leurs ambassades par Vienne, ce qui rend cette communication plus difficile. Il est autorisé à installer dans ce but des courriers ou postillons de Constantinople à Zaleszczyki. Il installera tout d'abord le bureau de poste dans sa maison, tant que, s'étant entendu avec les autorités turques, il n'aura pas obtenu, pour cette entreprise, la protection du gouvernement local.

« 2° Il organisera aussi une école pour la jeunesse polonaise, où l'on enseignera les langues orientales. Dans ce but, il emmènera avec lui M. Everhardt, qui se consacrera à cet enseignement, et plus tard, on lui adjoindra des jeunes gens choisis par le roi.

« 3° En remettant la lettre du roi au Grand Vizir, il lui dira que l'actuel roi de Pologne a toujours été élevé dans des sentiments d'amour exclusif pour la Sublime Porte, par son feu père de sainte mémoire, qui lui était toujours resté fidèle, et pour cette raison, lors du partage avec ses frères, il avait choisi les propriétés voisines de la frontière pour rester voisin de la Sublime Porte Ottomane; que le but de son règne serait d'entretenir toujours avec elle la plus cordiale amitié, en observant strictement les stipulations du traité de Karlowitz. »

On apprit à la même époque que la Porte avait en voyé au commencement de mars à ses pachas voisins de la Pologne, le questionnaire suivant, avec prière d'y répondre exactement :

« Quelles sont actuellement les forces des Russes en Pologne ; où sont-elles établies, par où doivent-elles sortir, quelles sont les violences réelles auxquelles se livrent les Moscovites en Pologne ; quels changements ont été opérés dans les woïewodies ; de combien a-t-on augmenté les forces de la République ; quelle est l'autorité actuelle du roi ; quels sont ses revenus ; en quoi a-t-on restreint le *liberum veto* (1) ; quelle partie de la noblesse polonaise a été dépouillée de ses droits nobiliaires ; quel était le but du traité projeté avec la Russie, et est-ce que la Prusse y avait quelque part ? »

On trouvait là l'écho des plaintes diverses des mécontents, et la crainte qu'avaient les Turcs de voir une triple alliance se former contre eux. Le roi voyant que, tant qu'il n'aurait pas été porté remède à l'état de choses, on ne pouvait penser à le reconnaître, commanda à Ogrodzki de répondre à toutes ces questions en indiquant à Boskamp comment il devrait se disculper de chaque reproche. Plus tard, le même Boskamp apprit et annonça à son gouvernement qu'on avait recommandé au Khan de Crimée de déclarer secrètement aux citoyens mécontents du roi de Pologne qui lui demanderaient du secours, que la Porte ne les abandonnerait jamais et qu'ils trou-

(1) Droit dangereux qu'avait chaque électeur de s'opposer aux décisions de la majorité et que les patriotes voulurent abolir.

veraient toujours chez elle une protection et un secours efficaces. A Constantinople, on refusait d'admettre Aleksandrowicz, pour faire comprendre que la Porte recevrait plus volontiers des lettres et des nouvelles de son ancien correspondant, le patriote hetman Branicki. L'ambassadeur éprouva même de légères contrariétés à propos du compte de l'argent que la Porte, suivant l'habitude, lui remettait pour ses frais de voyage ; de deux cent vingt-cinq piastres par jour, on réduisit cette somme à quatre-vingt-six; on enleva trop tôt avant son départ la garde d'honneur de devant sa porte ; en un mot, il ne pouvait rester davantage; Boskamp et lui quittèrent Stamboul le 18 octobre. Boskamp avait organisé précédemment une école provisoire pour les jeunes orientalistes polonais, et l'avait placée sous la surveillance et la direction de l'interprète Pierre Crutty (1).

C'est ainsi que se termina l'ambassade d'Aleksandrowicz, avant-dernier représentant de la République près la Porte Ottomane.

---

(1) Furent élèves, après la retraite de Konarzewski, préposé à la direction : Jean Nikorowicz de Lwów, qui étudiait déjà depuis quelque temps les langues orientales à Stamboul ; Michel Dederkalo, amené par Aleksandrowicz ; Pierre Giuliani, fils de l'ancien interprète de la République et Stanislas Pilstein. On espérait en envoyer davantage plus tard. Outre les langues orientales, ils devaient apprendre de Crutty lui-même, le français et l'italien, et s'exercer avant tout au style officiel afin de pouvoir devenir interprètes et employés de l'ambassade à Constantinople. L'Ecole coûtait par an 2.460 piastres, comme en fait foi un reçu de Crutty.

*
* *

Nous insérons ici à titre documentaire deux lettres, l'une du grand Vizir et l'autre du Sultan, relatives aux faits qu'on vient de raconter :

Lettre du Grand-Vizir à Sa Majesté le Roi et à la République.

« Juillet 1766.

« Au plus glorieux des Grands Princes de la foi de Jésus, choisi parmi les illustres potentats de la nation du Messie, à l'arbitre des intérêts de la République du peuple Nazaréen, ayant à sa suite un manteau de magnificence et de majesté, au possesseur de gloire et d'honneur, à notre ami le plus précieux et le plus magnanime, Stanislas Auguste, roi de Pologne, et à son apanage, notre amie et voisine la République de Pologne.

« Vous envoyant nos salutations sincères, cordiales et pleines d'amour, je vous annonce qu'il est heureusement arrivé à la Sublime Porte et à la très-haute Cour de mon très heureux, très équitable, très terrible, très fort et très magnanime Seigneur l'Empereur (qui, par une grâce particulière du Dieu Tout-Puissant et Indépendant, par l'entremise des miracles abondants du sceau des Prophètes et de l'offrande pour les pécheurs au jour du dernier jugement, Mehmed Moustapha(sur lequel et sur la descendance duquel, que soient toutes les bénédictions et pieuses salutations)est l'ornement du trône du très haut empire, l'estime de la capitale de l'heureuse monarchie, plus grand que les grands princes, plus haut que les

hauts monarques, lumière de l'autocratie, soleil de prospérité, explicateur du drapeau de la vraie foi, exécuteur de la sainte loi, seigneur d'une double terre et d'une double mer ; arbitre du monde entier, refuge des grands princes, lieu sûr pour les monarques du monde entier. Le plus digne des seigneur de la nation du Messie, Thomas Aleksandrowicz, leur envoyé, avec leur lettre amicale à sa Majesté Impériale et à moi, dont, la teneur m'étant connue, l'envoyé plus haut nommé, d'après l'ancien usage de l'empire ottoman, a été conduit par mon entremise devant le très haut trône de sa Majesté Impériale, où il a eu l'honneur de faire sa révérence et de remettre leur lettre amicale, où il est annoncé qu'avec l'approbation de notre amie la République de Pologne, Stanislas Auguste a été choisi comme roi et mis sur le trône du royaume de Pologne, et qu'il demande et désire la continuation et l'entretien à jamais de l'amitié et de la bonne harmonie qui règne entre l'Empire Ottoman et la Cour de Pologne, et insiste pour que sa Majesté Impériale ajoute foi à toutes les représentations que ferait l'envoyé déjà nommé. De plus qu'ils soient bien persuadés que sa Majesté Impériale accorde sa bienveillance à ceux qui font preuve du désir de fortifier l'amitié et la bonne harmonie avec l'empire Ottoman et particulièrement au Roi et à la République de Pologne, anciens amis et voisins de l'empire Ottoman, tant que seront observés par eux les pactes et conventions conclus entre ces deux puissances ; il n'y a pas de doute que, de la part de sa Majesté Impériale, on permette et on n'autorise jamais leur moindre altération, leur moindre contradiction. Main-

tenant leur envoyé susmentionné, ayant la permission de s'en retourner, on lui donna une lettre impériale où il est dit qu'on observera le maintien et l'affermissement de l'heureuse paix suivant leurs désirs, et c'est aussi pourquoi je leur écris cette mienne lettre amicale et je l'envoie par leur envoyé déjà nommé, à l'arrivée duquel, s'il plaît à Dieu, qu'ils sachent que, ainsi qu'il est dit dans la lettre impériale, Sa Majesté Impériale tient ouvertes les portes de l'amitié et du bon voisinage, et a pour toujours des ressources prêtes afin de maintenir et d'assurer les conditions de cette heureuse paix, et que, tant qu'ils observeront pour leur part les pactes et conventions conclus depuis longtemps déjà entre ces deux Puissances, il ne faut pas douter que, de la part de sa Majesté impériale, on ne permettra jamais qu'il leur soit porté la moindre atteinte ni la moindre altération, mais qu'elle sera encline à affermir et à fortifier les conditions de l'amitié. A la fin, on souhaite bonne santé à celui qui s'en tient à la voie droite.

« De la ville bien gardée de Constantinople. »

Voici maintenant la lettre du Sultan. En la publiant, nous voulons surtout montrer en quels termes les Sultans correspondaient habituellement avec les Rois de Pologne, et non pas quels étaient les sentiments de Moustapha pour le roi du moment Stanislas Auguste, car il l'avait, au contraire, en juste suspicion, vu sa connivence avec les Russes, ce qui lui avait aliéné les patriotes polonais toujours chers á la Sublime Porte.

Le Sultan s'est servi uniquement des termes dési-

gnés par le Protocole Impérial vis-à-vis du Roi et de la République de Pologne.

Lettre du Sultan à Sa Majesté le Roi et à la République :

« Moustapha Khan, fils d'Ahmed Khan, toujours vainqueur. Quand viendra cette importante et impériale lettre de moi, Sultan fils de Sultan et Monarque, le Sultan Moustapha Khan, fils du vainqueur, le Sultan Ahmed-Khan, qui, par une grâce infinie et une faveur illimitée du Dieu éternel et indépendant, et par l'entremise de la multitude de miracles du sceau des Prophètes, et les prières pour les pécheurs au jour du jugement dernier, moi Mehmed Moustapha (sur lequel et sur la génération duquel que soient toutes les saintes bénédictions et pieuses salutations). Je suis le serviteur et le maître des trois saintes villes bénies : la Mecque, Médine et Jérusalem ; je parle de moi-même, moi qui suis l'empereur juste et bienveillant des trois grandes villes qui éveillent l'envie : Constantinople, Andrinople et Brousse, ainsi que des villes de Damas, le Caire, de l'Arabie, de l'Afrique, de Barca la Cyrénéenne, d'Alep, de Chaldée, de Bassorah, de Sazy, de Deyle, de Traki, de Ninive, des Parthe, de Mésopotamie, de Cilicie, d'Arménie, de Siraz, d'Aden, de Karamand, de Wasz, de Barbarie, de Djielez, de Tunis, de Tripoli, de Syrie, de Chypre, de Rhodes, de Candie, de Morée, de l'Archipel, de la Mer Noire, d'Alger, avec tous ses ports, des provinces asiatiques et de Roumélie, et en particulier de Babylone, de

toute la Cardie, la Grèce, le Turkestan, la Tartarie, les Tcherkesses, les Kabardyns, la Géorgie, le Pérékop, de tout le Safenak de la province de Tartarie, de la province de Caffa, avec tous les Oymakans qui se trouvent dans cette région, de toute la Bosnie avec ses dépendances, de la forteresse de Belgrade, l'Etat de Serbie avec tous les châteaux et forteresses qui s'y trouvent; l'Albanie, toute la Moldavie et toute la Valachie avec leurs dépendances et frontières, et enfin, tant d'autres villes innombrables; au plus glorieux des grands Princes de la foi de Jésus, à l'élu au-dessus des illustres potentats de la nation du Messie, arbitre des intérêts de la République du peuple Nazaréen, traînant derrière lui le manteau de la magnificence et de la majesté, possesseur de gloire et d'honneur, Stanislas-Auguste, roi de Pologne et ses dépendances, ainsi qu'à notre ancienne amie et voisine la République de Pologne. Qu'il leur soit connu qu'il est arrivé à notre Sublime Porte et à la Cour impériale (qui est le refuge des rois de la terre, et le lieu de sûreté des empereurs du monde), le plus illustre d'entre les seigneurs Thomas Aleksandrowicz (que sa fin soit bonne) leur envoyé avec une lettre amicale, lequel envoyé, ayant reçu avec notre impériale permission, nos honneurs royaux, d'après l'ancien usage de notre Cour, remit leur lettre impériale par l'entremise de notre haut ministre et grave conseiller dispensateur du monde dépositaire de l'ordre et des dispositions du peuple, défenseur de l'honneur de notre très haut empire, distributeur des grades de la monarchie absolue, doué de nombreuses grâces célestes, orné de réflexion et de fidélité, mon lieute-

nant absolu Mehmed-Pacha (dont Dieu rende la gloire éternelle et multiplie la prospérité et l'autorité !); leur lettre ayant été traduite, nous comprîmes que Stanislas-Auguste est élu roi avec l'assentiment de la République, placé sur le trône et couronné, et qu'il souhaite et désire fortement conserver pour toujours cette sincère amitié et bonne correspondance qui est établie entre notre empire ottoman et la Cour de Pologne, et qu'il nous adresse une instance pour que notre confiance impériale soit accordée à toutes les représentations que ferait ledit envoyé. Qu'ils sachent donc en toute sûreté que notre bienveillance impériale se manifeste à ceux qui paraissent disposés à fortifier l'amitié et la bonne harmonie avec notre Empire ottoman, et, en particulier, le Roi et la République, notre ancienne amie et voisine, qu'ils ne doutent pas que tant qu'ils observeront de leur part toutes les conventions et pactes qui ont été institués entre ces deux Cours, on ne permettra pas, de notre part Impériale, qu'ils soient en rien altérés ni détruits. Leur susnommé envoyé, ayant reçu, d'après les anciens usages, nos honneurs royaux, il a reçu la permission de partir, et c'est pourquoi la présente lettre lui est donnée, afin de les assurer, que, de la part de Notre Majesté Impériale, on observera, entretiendra et confirmera l'heureuse paix, suivant leurs désirs; quand cette lettre de nous arrivera, s'il plaît à Dieu, qu'ils soient persuadés que les portes de l'amitié et du bon voisinage sont toujours ouvertes chez nous, et que nous avons toujours de sûrs moyens pour observer et conserver les conditions de l'heureuse paix et que, tant qu'ils observeront pour

leur part les pactes et conventions établis depuis longtemps jusqu'à aujourd'hui entre ces deux puissances, il ne faut pas douter que, de la part de Notre Majesté Impériale, il ne sera pas permis qu'on les altère ni qu'on y porte atteinte en rien, mais que je serai toujours prêt à témoigner ma bienveillance, en cela surtout qui pourra produire une affirmation et une confirmation de l'amitié et du bon voisinage. A la fin, on souhaite une bonne santé à celui qui se tient dans la voie droite.

« Donné vers le milieu du mois de Seffer, l'an de l'hégire 1180 (c'est-à-dire 1766, vers la fin de juillet); de la résidence Impériale, dans la ville fortifiée de Constantinople.

Adresse de la lettre

« De la part de Sa Majesté Impériale au plus glorieux des grands Princes de la foi de Jésus, à l'élu au-dessus des Illustres Potentats de la nation du Messie, Arbitre des intérêts de la République du peuple Nazaréen, traînant derrière lui un manteau de magnificence et de majesté, possesseur de gloire, au très précieux Stanislas-Auguste, roi de Pologne et à ses dépendances, ainsi qu'à la République de Pologne, notre ancienne amie et voisine (1). »

---

(1) Ces deux lettres, ainsi que les instructions de Stanislas Poniatowski à Boskamp et le questionnaire de la Sublime Porte, sont tirés des *Archives des Princes Czartoryski* et cités par *Bronislas Zaleski* (Stosunki Polski z Portą ottomańską — Rocznik towarzystwa historyczno-literackiego w Paryżu, 1869).

*
* *

Cependant Catherine II suscitait des dissentiments religieux en Pologne, sous le prétexte de protéger les peu nombreux dissidents (orthodoxes, luthériens ou calvinistes) en général étrangers, contre l'immense majorité des Polonais catholiques et qui ne les persécutaient en aucune façon.

Catherine et Frédéric II, de Prusse, signèrent un traité secret le 23 avril 1767, et firent entrer leurs armées en Pologne.

Ils poussèrent les dissidents à former des confédérations illégales à Thorn et à Sluck. Les catholiques voulurent en former aussi une, à Radom, puis à Varsovie, sous la direction du prince Charles Stanislas Radziwiłł, mais, comprenant les intrigues russes, ils se dispersèrent. Stanislas Auguste réunit le 5 octobre 1767 à Varsovie, une diète extraordinaire.

Les troupes russes entourèrent la diète, que terrorisait l'ambassadeur Nicolas Repnine. Il fit enlever, dans la nuit du 13 octobre 1767, et envoya au fond de la Russie les évêques Gaëtan Sołtyk et Joseph André Załuski, le Palatin Vencelas Rzewuski et son fils Séverin, nonce de Podolie, qui avaient essayé de s'opposer aux prétentions russes. Le 24 février 1768, la diète, en partie impuissante, en partie corrompue, édicta sous la pression de Repnine des actes favorables aux dissidents, mais contraires aux intérêts du pays. Les patriotes Polonais formèrent alors à Bar, en Podolie, le 29 février 1768, une confédération générale, civile et militaire, appelant tout le pays aux armes contre les Moscovites et leurs partisans.

Entre autres combats, livrès par eux aux troupes russes, il faut citer celui de Bałta, sur la frontière polono-turque, où les Russes, en dépit des traités violèrent le territoire Ottoman, bien qu'étant en état de paix avec la Sublime Porte, et y commirent d'atroces excès.

On l'apprit à Constantinople le 14 juillet 1768. Avant de déclarer la guerre, le gouvernement turc essaya de parlementer avec l'ambassadeur russe Alexis Mikhaïlovitch Obreskoff. Le grand Vizir Hamga Pacha lui fit savoir, le 4 octobre 1768 qu'il déclarerait la guerre si «la Russie ne s'engageait pas, sous la garantie de l'Angleterre, de la Prusse, de la Suède et du Danemark à n'intervenir désormais ni dans l'élection du roi de Pologne, ni dans les dissidences religieuses de ce pays, et à retirer immédiatement ses troupes du territoire polonais. »

Obreskoff demanda une audience. Le Grand Vizir la lui accorda pour le 6 octobre, mais il le fit attendre longtemps et le reçut assis, à demi étendu, au lieu de se tenir debout, suivant l'usage. Quant Obreskoff essaya de dire des banalités, il l'interrompit violemment et lui présenta son propre écrit de 1765, par lequel l'ambassadeur russe déclarait solennellement: « Que la Russie ne se mêlerait jamais des affaires de Pologne, et qu'elle n'y garderait jamais de troupes. » Puis il lui dit :

— N'est-il pas vrai que la Russie s'est engagée à ne laisser en Pologne, et pour peu de temps, que sept mille hommes de cavalerie, sans artillerie et sans munitions de guerre et cependant il y a plus de trente mille hommes de toutes armes?

— Il est vrai que les circonstances ont forcé la Russie à en faire passer davantage.

— Combien y en a-t-il aujourd'hui?

— Environ vingt-cinq mille.

— Eh bien traître! eh bien, parjure! ne faites vous pas vous même l'aveu de votre infidélité, et ne rougissez-vous par devant Dieu et devant les hommes des excès et des horreurs que les troupes moscovites commettent dans un pays qui ne vous appartient pas? Ne sont-ce pas vos canons qui ont renversé à Balta le palais du Khan des Tartares, sujets du Sultan? »

Il enjoignit ensuite à Obreskoff de signer l'acte du 4 octobre. Il refusa en disant : « La Russie ne désire pas la guerre mais elle soutiendra de toutes ses forces celle qui vient de lui être déclarée. »

L'interprète de la Porte n'osa pas traduire cette insolence, et dit simplement ;

« La Russie est invariable dans son amitié ; mais si on veut la guerre, ce sera différent! » C'est inutilement qu'Obreskoff répéta sa phrase trois fois, en insistant pour que l'interprète traduisît exactement. Alors le grand Vizir dit : « Ainsi, vous ne voulez pas prendre l'engagement du retrait des troupes moscovites de la Pologne ?

— Je ne puis rien promettre. — Eh bien! allez donc attendre les ordres du grand Seigneur dans l'autre appartement ».

La décision du Sultan fut énergique : Obreskoff se vit retirer les janissaires attachés à sa personne, ses domestiques furent retenus, ses chevaux ramenés à Péra, et lui-même avec son secrétaire, deux inter-

prêtes et sept domestiques, enfermé au château des Sept-Tours,

Le Gouvernement Ottoman publia le 30 octobre 1768, le manifeste suivant :

Manifeste du Sultan Moustapha III, déclarant la guerre à Catherine II, dans le but de défendre la Pologne, et les Confédérés de Bar et de prévenir ainsi le démembrement de la Turquie, projeté par la Russie.

« Constantinople, 30 octobre (19 djemmazi-ul-ewel 1182) 1768.

« Quoique la Sublime Porte ait toujours observée les conditions du traité de paix conclu entre elle et la Cour de Russie, on verra cependant par les faits suivants que cette dernière Cour les a manifestement enfreintes.

« D'abord, la Cour de Russie n'a pas cessé de construire dans le voisinage de nos frontières plusieurs forteresses, d'y rassembler des troupes et de les pourvoir de munitions de guerre ; mais indépendamment de cette infraction aux droits de l'amitié et du bon voisinage, lorsqu'à la mort d'Auguste III, roi de Pologne, en 1177, (1763) la République voulut procéder suivant la liberté de sa constitution, à l'élection d'un roi, la Russie employa la violence pour faire tomber la couronne sur la tête d'un des officiers militaires de la nation polonaise qui ne compte aucun roi dans sa famille et qui n'était nullement digne de la royauté et, prenant partie pour ce même officier contre la volonté de la République, la Cour de Russie inquièta

et vexa les Polonais dans toutes leurs affaires.

« On en demanda raison au résident de cette Cour près de notre Sublime Porte : il déclara que la République de Pologne, ayant demandé quelques troupes pour protéger ses libertés on avait envoyé dans ce royaume, sans canons, et sans munitions, six mille hommes d'infanterie et mille Cosaques seulement, en tout sept mille hommes, pour y être employés aux ordres de la République. Mais comme, après cet envoi, il était encore entré dans ce même royaume un plus grand nombre de troupes armées, on demanda au même résident pourquoi on avait usé de violence pour élire un fils d'un des magnats de Pologne, nommé Poniatowski. A quoi ce résident répondit que la Cour n'avait pris parti pour personne, et n'avait commis aucune violence pour faire élire, qui que ce fût, déclaration qu'il confirma par un écrit signé de sa main.

« Cependant, sur l'avis qu'on eut ensuite que la Russie avait successivement envoyé en Pologne divers autres corps de troupes avec des canons et des munitions, tous commandés par ses propres généraux, et que, contre la teneur du manifeste qu'elle avait oublié, elle avait osé anéantir les libertés de la Pologne et forcé de reconnaître pour roi un personnage qui n'était ni de sang royal, ni désigné par le vœu de la nation, et qu'elle avait fait massacrer ceux qui n'avaient pas voulu le reconnaître, ou piller et dévaster leurs biens et leurs terres, on requit et on somma les Moscovites de faire évacuer la Pologne, conformément aux capitulations impériales, tant anciennes que nouvelles, attendu que leur séjour

dans ce royaume occasionnait des troubles sur les frontières de l'empire ottoman.

« En conséquence de cette sommation, la Cour de Russie envoya successivement plusieurs déclarations signées et scellées, portant que tantôt dans un mois, tantôt dans un autre terme, la Pologne serait entièrement évacuée. Mais, malgré ces déclarations, on fut encore informé que la Russie avait envoyé à Balta, sur les frontières ottomanes, des troupes pourvues de canons et armées de fusils, lesquelles avaient attaqué à l'improviste les Musulmans et en avaient massacré plus de mille, tant hommes que femmes et enfants. La Sublime Porte et le Sérénissime Khan de Crimée ayant demandé des explications à ce sujet, elle désavoua cet acte d'hostilité, dont les bombes et les coups de canon démontraient assez la réalité et en rejeta, contre la vérité, le tort sur une troupe de Haydamaks qui, disait-elle, avaient causé quelques dommages dont ils seraient punis ; mais, comme il est de notoriété publique que les Haydamaks ne font usage ni de bombes, ni de canons, on a insisté pour savoir quelle était la cause d'un procédé si contraire à la paix.

« D'ailleurs, le refus constant que les Russes ont fait depuis trois ou quatre ans de retirer leurs troupes de Pologne, étant contraire au traité de paix du Pruth de 1133 (7-18 septembre 1739) stipulant expressément qu'on arrêterait dès l'origine tout ce qui pourrait porter obstacle au règlement de la paix perpétuelle, comment la Cour de Russie osait-elle nier les torts et les dommages que ses troupes avaient causé à Balta ? Pourquoi ne s'empressait-elle pas de châtier

ouvertement les coupables ? Enfin, pourquoi ne retirait-elle pas du royaume de Pologne des troupes qu'elle y tenait contre les traités ?

« Ce fut pour être interrogé sur ces points qu'on invita à se rendre à la Sublime Porte le résident conseiller et plénipotentiaire de Russie (tels sont les titres qu'il prenait dans les mémoires signés et scellés qu'il adressait à la Sublime Porte) ; mais ce ministre n'ayant absolument pu y répondre, son silence a été pris pour un aveu de l'infraction des Russes. On lui demanda ensuite quelles étaient les raisons qui avaient empêché l'évacuation des troupes russes de la Pologne ? Il répondit et déclara que, tant que ces troupes n'auraient pas fait reconnaître le roi par tous les Polonais, elles ne sortiraient point de ce royaume. On lui demanda de nouveau :

« La Cour de Russie, conformément aux capitulations anciennes et nouvelles, cessera-t-elle d'inquiéter et de molester la Pologne et les Polonais, et abandonnera-t-elle la nouvelle constitution et sa prétention de garantie ? A cela, le résident répondit : « Mes pleins pouvoirs sont limités, c'est l'affaire de « ma Cour. » Cette réponse a confirmé l'infamie dont se couvrent les Moscovites par leur infraction.

« Sur quoi les vénérables Ulémas, ayant, par un sacré Fetfa, décidé que, conformément à la loi, il fallait déclarer contre les Moscovites la guerre impériale et victorieuse, et, conséquemment, la guerre contre la Russie ayant été résolue, il a été nécessaire d'arrêter le résident. C'est pour cette raison que, conformément à l'usage ancien de la Sublime Porte, on l'a fait conduire aux Sept-Tours, et comme jusqu'à

présent la Sublime Porte, bien loin d'avoir jamais manqué aux lois de l'amitié et aux capitulations impériales, a bien voulu, par le désir de la paix, dissimuler et temporiser sur ce point pendant trois ans, et que, cependant, la Cour de Russie s'est rendue évidemment coupable d'une infraction si contraire à la paix, le présent manifeste en a été dressé pour l'information des cours étrangères et surtout de la Cour de France.

« MOUSTAPHA, *Padischah.* »

Outre ce manifeste, qui s'adressait aussi bien aux Ottomans qu'aux puissances étrangères, le grand Vizir, en répondant aux lettres et notes des confédérés de Bar, après avoir énuméré les motifs de la guerre, terminait ainsi sa réponse :

« ...Le plus magnifique des augustes empereurs, le très auguste, très éminent, très formidable et très puissant monarque, mon bienfaiteur et maître, aussi brillant que Darius, aussi valeureux qu'Alexandre, s'est déterminé à destiner pour une guerre sainte contre les Russes, la foule innombrable de ses troupes et, mettant toute sa confiance dans l'assistance divine, il a résolu, par la droiture de ses intentions, de faire éprouver aux Russes, s'il plaît à Dieu, au printemps prochain, le juste châtiment de la conduite qu'ils tiennent depuis plusieurs années contre les traités, et de l'infraction dont ils ont voulu se souiller.

« Ainsi, vous, membres de la république de Pologne, qui êtes nos bons amis et nos bons voisins, pour délivrer vos Etats et vos compatriotes, vos biens et votre honneur de la tyrannie des Russes sous laquelle vous gémissez depuis longtemps par les vio-

lences des troupes étrangères, c'est à présent qu'il vous convient de vous armer de zèle et de courage, de vous venger par l'expulsion totale des troupes moscovites et par l'anéantissement de leurs perfides projets, de rendre enfin le lustre et la vigueur à votre patrie par l'élection d'un nouveau roi; c'est à présent que vous dessillant les yeux, vous devez vous conduire en connaissance de cause par les conseils affectueux de la Sublime Porte; qu'entretenant une correspondance exacte avec le sérénissime Khan de Crimée (1), le Seraskier-Pacha, les gouverneurs de Bender et de Chocim, les commandeurs et officiers de nos frontières, et avec le hospodar de Moldavie, et donnant fréquemment de vos nouvelles à la Sublime Porte, vous vous mettrez à portée de faire éclater l'ardeur et le zèle qui doivent rétablir la force et la splendeur de votre royaume.

« A ces fins, nous vous adressons la présente lettre. A son heureuse réception vous, nos amis, considérant la fatale épreuve que vous avez faite des perfides projets de la Russie contre vos Etats et la nature de ses violences, en les mettant en parallèle avec l'inquiétude et l'intérêt vraiment affectueux dont la Sublime Porte a voulu vous donner les preuves les moins équivoques, tant par ses conseils antérieurs que par l'avantage de sa résolution actuelle, elle compte que vous ne reconnaîtrez pas

(1) Krim Ghiraï entretint en effet une correspondance suivie avec les Confédérés de Bar, et entre autres avec le Père Marc, leur aumônier et inspirateur. Voir le *Beniowski* et le *Père Marc*, de Jules Slowacki, trad. V. Gasztowtt.

moins la droiture et la sincérité de ses favorables intentions à votre égard, que la noirceur des vues perfides qui dirigent la Russie contre vous, et que, vous empressant à délivrer votre patrie des mains de vos ennemis, vous emploierez à cet effet toute l'ardeur et la bravoure que doivent vous inspirer les conseils salutaires de la Sublime Porte. »

« Constantinople la bien gardée, 17 djemmazi-ul-ewel 1182 (28 octobre 1768). »

Outre les nombreuses raisons de désaccord entre la Turquie et la Russie, détaillées dans les actes précédents, la Tsarine était très offensée de ce que la Sublime Porte lui refusât le titre d'*impératrice de toutes les Russies*.

Le gouvernement ottoman se trouvait à cette époque en assez bons termes avec celui d'Autriche, et Mohammed-Emin, grand vizir, écrivait au prince de Kaunitz, à Vienne, le 16 novembre 1768.

« ... Il est notoire que depuis longtemps la cour d'Autriche porte avec gloire et honneur la couronne de Nouschirvan, le titre impérial lui a été décerné et conservé comme à la plus digne et pour la distinguer des autres cours. Se fondant sur ce que précédemment le titre impérial lui a été attribué par l'effet des circonstances particulières, la Tsarine a cru a tort que cette concession était un hommage qu'on lui rendait, et elle a prétendu prendre au sérieux un mot vide de sens ; aussi, depuis quelques années différents projets perfides formés par elle dans ce but ont été mis à découvert, et la main de l'oppression s'est étendue sur la Pologne... »

La Tsarine attaqua à la fois les Ottomans en Eu-

rope et en Asie. Les généraux : Todtleben (dont la réputation était atroce), et Medem, firent irruption dans les provinces du Caucase. Les Russes furent battus dans la Nouvelle-Servie par le Khan de Crimée, Krim-Ghiraï, et virent piller leurs forteresses de Mikhailgorod, d'Arkhanghelgorod et d'Elizabethgorod.

Furieuse du résultat de cette campagne, Catherine fit empoisonner le Khan par le médecin grec Siropuolo.

Mohammed-Emin-Pacha, grand Vizir après Hamza-Pacha, partit de Constantinople le 27 mars, pour les rives du Danube et du Dniestr. Catherine essaya de le faire empoisonner aussi. Le projet fut découvert, les médecins pendus. Malheureusement, le Grand Vizir se laissa corrompre par le gouvernement russe, en même temps que Khalli-Maki, ancien hospodar de Moldavie, et Nicolas Drako interprète de la Porte.

Le Sultan ayant tout découvert, les fit décapiter, en août 1769. Les Vizirs suivants furent : d'abord Ali-Moldavandji, puis, en décembre, Khalil-Pacha.

Cependant les confédérés polonais de Bar luttaient contre les armées russes, que commandaient Alexandre Mikhailowitch Galitzine et Pierre Roumiantzoff.

Galitzine assiégea Chocim. Après avoir battu en retraite le 1er mai et le 12 août 1769, les Russes arrivèrent à prendre la ville le 21 septembre, par suite de trahisons, et les armées de la Tsarine purent d'autant plus facilement occuper la Moldo-Valachie, que les hospodars des provinces Danubiennes,

gagnés à la Russie, entravaient les mouvements des Turcs et des Polonais.

On aura une idée plus complète des deux façons si contraires dont les Russes d'une part et les Ottomans de l'autre envisageaient les événements, en lisant les pièces suivantes :

Manifeste de la Russie contre la Pologne et la Turquie, publié par ordre de Catherine II et signé par le prince Alexandre Mikhaïlowitch Galitzine.

« Kijów, 3/14 mars 1769.

« Le prince de Galitzine, général en chef des armées de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, à tous ceux qu'il appartiendra :

« Ma très gracieuse Souveraine a fait suffisamment connaître à toute l'Europe, et en particulier à la Sérénissime République de Pologne, par des déclarations réitérées, les vues qui l'ont déterminée à prendre part aux affaires intérieures de cet État. La plus saine et la principale partie de la nation, considérant que les interrègnes ont toujours été funestes à la République, a cru devoir recourir à l'assistance de l'empire russe, pour maintenir le droit d'élection, si sujet à être mis en danger par les puissances étrangères. S. M. l'Impératrice s'est rendue aux prières que les Polonais lui ont faites, et les a secourus avec tant d'affection et de désintéressement, que les marques qu'elle a données de la pureté de ses intentions, de son amour pour la justice et de sa fidélité à remplir ses promesses, ne peuvent être contestées et dureront à jamais dans le souvenir de la

nation polonaise, dont les vœux ont été remplis par l'élévation d'un *Piast* à la couronne, en conséquence d'une élection unanime, enfin, la concorde si nécessaire pour la conservation de la Constitution paraissait toucher au moment d'être anéantie.

« S. M. l'Impératrice, ma très gracieuse Souveraine, constamment guidée par les mêmes vues, et cédant aux instances des Polonais les plus distingués par leur *amour* pour la patrie et par la *sagesse* de leur conduite, s'est chargée de la *garantie* des résolutions prises par la dernière Diète, pour le redressement des abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et qui affligeaient la nation entière. La seule craintes des entreprises que les étrangers pourraient tenter de faire contre ces règlements, l'a portée à cette démarche, et il n'y a de *patriote sensé* et impartial qui ne soit convaincu de cette vérité.

« Dans la même Diète, S. M. Impériale a rendu à la République une partie de ses membres, qu'une haine injuste et le fanatisme, couvert du manteau de la religion, avaient persécutés au point qu'à peine leur avait-on laissé la *libre* jouissance de l'air ; et, en cela, elle n'a fait que suivre ses sentiments d'humamanité et remplir les anciens engagements contractés par son empire, de veiller à la conservation de cette partie des citoyens.

Les conventions les plus sacrées et les plus solennelles imposent également à tous les princes, qui professent la même religion que ces citoyens, le devoir de les défendre. Aussi l'ont-ils rempli de leur côté, tant en faisant les remontrances les plus pressantes, qu'en se concertant publiquement ensemble

pour le soutien d'une cause si légitime, et qui a été défendue avec tant de persévérance par S. M. l'Impératrice.

La Serénissime République de Pologne se flattait qu'en resserrant, par la conclusion d'un traité aussi juste que nécessaire, les liens de l'amitié qui l'unit avec l'empire russe qu'en tarissant les sources des troubles domestiques, qu'en corrigeant les vices du gouvernement et qu'en établissant la constitution sur des fondements solides et inébranlables, elle recueillerait les fruits de sa sagesse et de son amour pour l'équité, et jouirait d'une paix non interrompue, tant dans l'intérieur qu'au dehors du gouvernement.

Mais, tout à coup des gens envieux du bonheur de la République et jaloux de la gloire de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies ont fait évanouir toutes ces espérances. La Diète avait à peine achevé ses salutaires opérations, qu'une multitude de séditieux qui ne consultent que leurs passions et qui se laissent éblouir aux attraits d'une séduction étrangère, s'est révoltée contre le pouvoir suprême et législatif dont la Diète seule est revêtue et dont elle s'est servie avec tant de prudence.

« Ces rebelles non content d'avoir bravé la puissance suprême et d'avoir déclaré la guerre à leur patrie ont poussé l'insolence et la témérité à laquelle ils ont joint les plus infâmes artifices jusqu'à prendre les armes directement contre l'empire russe, en attaquant les troupes auxiliaires que S M. l'Impératrice avait accordées à la République de Pologne, par un mouvement d'amitié, et dans la seule vue du salut de

cette même république. Ils se sont même efforcés de corrompre les sujets les plus fidèles de l'empire russe, et les ont excités à la révolte. Se voyant, quelque temps après, dans l'impuissance d'exécuter par eux-mêmes leurs projets insensés, et n'imaginant cependant d'autres moyens de prévenir leur ruine que le bouleversement total de leur patrie, ils sont parvenus à étouffer en eux-mêmes tout sentiment d'amour pour leur patrie et pour leur religion, ainsi que toute espèce de pudeur, au point d'engager l'ennemi éternel du nom chrétien à prendre leur défense et à faire la guerre à la Russie même dans la Pologne et de lui proposer de leur propre mouvement, un partage des provinces de la République dont la conservation a coûté tant de sang aux Polonais et à tous les chrétiens.

Il est vrai que, jusqu'ici, les confédérés rebelles ont caché à leurs concitoyens ces criminelles manœuvres, et qu'ils ont tâché de couvrir du prétexte de la défense de la religion chrétienne, cette guerre que le destructeur de la foi n'a entreprise qu'avec leur secours, et dont les prétendus succès ne peuvent être suivis que de l'esclavage le plus dur et le plus affreux de plusieurs milliers de chrétiens et de citoyens libres. Ce prétexte spécieux de religion inventé avec tant d'artifice et toutefois suffisamment dévoilé par leurs actions, semblables à un poison subtil a fait une impression si vive et si prompte sur le peuple que la vue des dangers qui menacent les particuliers et la République entière ne peut le guérir de son erreur. Les rapines et les passions aveugles et criminelles du grand nombre se prêtent un

aliment et une force réciproques. Plus les rapines se multiplient plus l'avidité s'augmente et il n'y a pas en ce moment un seul endroit de la Pologne où la vie, les propriétés et l'honneur des citoyens soient en sûreté. Les lois établies pour punir ces violences sont sans vigueur, le commerce est anéanti, en un mot, rien n'est à l'abri du pillage et des excès de ces brigands furieux, qui ne subsistent et ne font subsister leurs pareils que par des vols et des massacres.

S. M. Impériale, voyant l'état déplorable des affaires de Pologne, a ordonné qu'on rassemblât ses troupes dans les provinces de la République les plus voisines de l'empire ottoman, et m'en a confié le commandement, pour faire échouer par tous les moyens possibles, les projets injustes de l'ennemi commun de la chrétienté, et ceux de ces séditieux qui pour s'allier avec lui, n'ont pas craint de faire les plus grands sacrifices.

L'armée russe dont j'ai été nommé le chef, commençant à marcher maintenant contre les ennemis, sous la grâce de Dieu, qui protège la justice et le christianisme, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'exhorter tous les vrais citoyens et les amis de la patrie à seconder de tout leur pouvoir cette expédition, d'où dépend évidemment le salut de la serénissime République de Pologne..

Les troupes que je commande sont prêtes à marcher contre les ennemis pour défendre les intérêts de l'empire russe et surtout pour soutenir la nation polonaise et mettre à couvert ses Etats et sa liberté, et je prie tous les citoyens de Pologne de n'envisa-

ger, en secondant mes opérations, que la propre cause de leur patrie. Quoique je ne doute nullement que mes exhortations ne produisent tous les effets que je peux en attendre, je me crois cependant obligé de faire savoir à tout le monde que s'il arrivait qu'on n'y eût pas égard, les troupes que ma très gracieuse Souveraine a résolu de faire marcher contre l'ennemi de la chrétienté, et contre les rebelles confédérés qui se sont ligués avec lui, agiront hostilement sans exception contre tous ceux qui mettront directement ou indirectement des obstacles à mes entreprises, et favoriseront, ouvertement ou secrètement celles des ennemis de S. M. Impériale. Ceux qui se seront mis dans ce cas n'auront à attribuer qu'à eux-mêmes tous les maux qu'ils s'attireront par leur imprudence, leur témérité et leur perfidie. Comme c'est de ces mesures que dépendra tout le succès de mes opérations militaires ainsi que la sûreté des troupes qui m'ont été confiés, il est d'autant plus essentiel qu'elles soient suivies ponctuellement, qu'il serait à craindre que dans le cas contraire, S. M. Impériale n'obtînt pas l'effet de la ferme résolution qu'elle a prise de conserver à la République toutes les possessions dont les rebelles se sont engagés à donner une partie à l'ennemi.

Le Prince Galitzine. »

Voici la belle réponse qu'inspira à Ahmed Selim Aga, sa loyauté indignée.

Réponse de la Turquie, par l'entremise d'Ahmed-Selim, pacha de Bender, de Silistrie, et de la Bessarabie, au manifeste russe de Galitzine, daté de Kijów des 3-14 mars 1769.

« Près Bender, à Katouschany, 30 mai (24 moharem 1183) 1769.

« Ahmed-Selim, aga, pacha de Bender, de Silistrie et de toute la Bessarabie, séraskier à trois buńczuks, commandant les armées innombrables et invincibles de la Sublime Porte Ottomane, destinées à défendre nos voisins et amis les confédérés polonais de Bar, contre les Moscovites, violateurs de la religion, de la vérité, et de la liberté polonaises. Que cette guerre obtienne une fin heureuse bénie par le Tout-Puissant et assistée des prophètes !

« Tout aussitôt que j'ai appris par nos fidèles musulmans qu'un manifeste moscovite datée de Kijów le 3-14 mars et signé par le prince Galitzine, commandant les troupes moscovites dans les Etats libres de la République polonaise, a paru dans le public, j'ai voulu en prendre connaissance, et ce manifeste m'a été traduit par de braves confédérés polonais qui se trouvent près de moi.

« Je me suis couvaincu que ce manifeste est un tissu de mensonges, d'un bout à l'autre, il ne contient que des calomnies, aussi je l'ai fait publier en notre langue, comme également je fais traduire en langue polonaise mon manifeste actuel afin qu'il puisse être compris, non seulement par les citoyens de la Pologne et de la Lithuanie, mais encore par les Moscovites eux-mêmes, qui mangent depuis si long-

temps le pain de la Pologne, et qui, par conséquent, ont assez de temps pour apprendre l'idiôme polonais.

« Nous avons été instruits de tout de la manière la plus exacte par les Polonais les plus distingués, et nous avons voulu répondre par le présent manifeste, conformément aux ordres et aux désirs du plus grand et du plus puissant des souverains, Sa Hautesse le Sultan Padischah dont la sagesse règne sur trois parties du monde et devant l'omnipotence duquel toutes les têtes s'inclinent.

« Personne n'ignore que la Russie est arrivée à un si haut degré de puissance uniquement par le mensonge, la perfidie et le mépris le plus audacieux des saintes promesses, son dernier procédé à l'égard de la Sublime Porte Ottomane en donne une preuve suffisante. La Russie a pareillement répandu les mensonges les plus odieux contre la Pologne, et cela uniquement afin de trouver une occasion de la soumettre à son empire et de lui ravir sa liberté.

« Mais ce n'est là qu'une partie des motifs qui forçent la Sublime Porte à déclarer la guerre à cette puissance.

« La Sublime Porte n'est pas habituée aux trahisons, elle a toujours considéré une promesse faite à la face du monde comme sainte et irrévocable. Les livres de notre saint Prophète nous ont ordonné d'être fidèles à notre parole, de dire la vérité hautement et publiquement de la conserver toujours dans nos Notes officielles sans l'altérer ni l'affaiblir en rien.

Mais cette nation de giaours, ce peuples d'infidèles se fait comme un plaisir de violer les traités du

Pruth (1711) de Belgrade (1739) et de Karlowitz (1699) principalement en ce qui regarde l'indépendance de la Pologne et la liberté d'élection du roi, article cependant garanti d'un commun accord avec les puissances voisines, qui ont promis de ne jamais gêner la liberté de leurs délibérations ni celle de leurs cours de justice. Puisse le Seigneur qui peut tout répandre sa bénédiction sur nos âmes et aiguiser nos sabres destinés à punir ces parjures et ces tyrans !

« Jamais interrègne ne fut plus heureux et moins troublé par les factions étrangères que celui qui suivit la mort d'Auguste III. A cette époque, quelques divisions existaient parmi les Polonais, comme il arrive toujours en pareil cas ; mais de quel droit la Russie s'immisça-t-elle dans les affaires d'une nation libre et la força t-elle d'accepter un roi qu'elle leur imposa ? Cette violence était une violation des traités, c'était une injustice, une usurpation, un crime, la Russie provoqua la réunion des diètes, des diétines et des contrediètes, composées uniquement de ses créatures, qu'elle appuyait de ses troupes. Nous serions bien curieux de savoir où pouvaient puiser ces créatures, en nombre si infime et se disant *sages* et *prudentes*, leur droit d'appeler un secours étranger si fatal à l'indépendance de la Pologne ?

« Quant au deuxième point du manifeste de Galitzine, par lequel la Moscovie prétend que c'est sur la soi-disante invitation expresse de la nation polonaise qu'elle en a reçue, qu'elle s'est mêlée des affaires de la Pologne, qu'elle dise dans quelle Diète libre et vraiment nationale fut prise la résolution d'implorer son secours. Nous savons positivement

qu'aucune partie de la nation polonaise ne peut rien faire sans une résolution formelle de la Diète, dans laquelle réside tout le pouvoir constituant, qu'on ne peut rien décider ni rien entreprendre, ni faire aucun traité sans elle, et qu'elle doit toujours être libre de toute pression extérieure. C'est donc un enfantillage et un mensonge impudent que de dire que les Moscovites ont envahi la Pologne sans y attacher ni espérance de la partager, ni intérêt propre. Tout le monde le sait, et mon molma musulman, que j'ai envoyé exprès à Berdyczew, m'annonce que depuis que les Moscovites ont envahi la Pologne, ils s'y sont engraissés comme des dogues, qu'ils se sont revêtus des costumes polonais les plus riches et qu'ils ont rempli leurs ceintures de l'or polonais.

« On parle d'une alliance entre la Russie et la Pologne, mais comment s'est-elle accomplie ? L'univers est témoin qu'elle ne fut arrachée que sous la puissance des baïonnettes moscovites, que, par conséquent, elle est nulle, et non avenue, comme ont été nuls et illégaux les traités de Grzymułtowski (1686) et celui de Działyński (1703) ; ils n'obligent en rien la Pologne.

« On parle de l'élection d'un Piast, tant prôné par la Moscovie ; mais les Polonais et les Turcs savent bien que Piast, n'étant pas gentilhomme, mais bourgeois de Kruszwica, ne pouvait pas être élu. Quant à Stanislas Poniatowski, nous ne nions pas qu'il ne soit gentilhomme, mais encore fallait-il qu'il fût élu librement, volontairement et d'accord. En fut-il ainsi ? Non, car la majorité des sénateurs et des nonces de la Diète de convocation a été obligée de ma-

nifester contre les violences moscovites; plusieurs patriotes ont été obligés même de quitter leur pays, et tout cela est si vrai que les Hongrois, nos bons voisins, nous en ont informés positivement.

« Quant à la garantie nouvellement imposée dans la soi-disante dernière Diète, j'en parlerai bien peu car notre armée ottomane se chargera d'en prouver la validité; toutefois il n'est pas permis de dire ici que toute autre puissance a le droit d'en demander compte. Il est parfaitement notoire qu'aucun brave et honnête Polonais n'a jamais réclamé cette garantie russe, et qu'elle ne fût arrachée aux diétines d'abord, puis à Radom et à Varsovie, que par la force des canons, des baïonnettes et des carabines chargées. Et si, par malheur, il se trouve quelque Pololonais qui ait demandé volontairement cette garantie, ce ne doit être qu'un Polonais dénaturé, ne connaissant pas la valeur de la liberté et de l'indépendance nationales, et qui, pour prix de sa trahison, préfère vivre plutôt sous le despotisme moscovite! Si donc la Sublime Porte Ottomane promet d'accorder un secours réel et désintéressé, il sera accordé pour les confédérés de Bar, et non pas à leurs adversaires.

« Si, d'un côté, la Russie introduisit et maintint dans les dernières diètes l'anarchie et le désordre tant par elle qu'à l'aide de son parti, si ceux qui semblaient créer des réformes, mais qui plus tard renversèrent eux-mêmes leur édifice, ont couvert la République de ruines, il n'en est pas moins vrai que ceux-là mêmes doivent aujourd'hui pleurer amèrement sur le sort de leur patrie!

« Le manifeste moscovite parle aussi de la grandeur d'âme, de la douceur et de l'humanité de la Tsarine Catherine II! Ce serait se déshonorer que de répondre à un pareil langage et de dépenser inutilement son argent et son encre! Les résultats ne se chargent-ils pas de donner à la conduite de la Tsarine un éclatant démenti? Quel superbe témoignage en effet de votre humanité n'avez-vous pas donné en chargeant de fers les muftis (évêques) d'une nation libre, un grand général d'armée, un nonce, et cela en présence du roi et dans le lieu même où vous aviez fait accepter votre garantie!... N'avez-vous pas fait placer des canons à la porte de la Diète et des mosquées (églises)? Des milliers d'innocents n'ont-ils pas été égorgés par vos mains encore souillées de sang? Le fer, le feu, le viol, les rapines, voilà les instruments de conviction que vous avez employés; mais, ce qui surtout fait dresser les cheveux sur la tête, c'est que vous avez excité les habitants de l'Ukraine à la révolte et au massacre, et c'est par vos diaboliques manœuvres que cent mille habitants, nobles, prêtres ou juifs, ont trouvé la mort! (1) Tous ces crimes ont fait naître dans le cœur

(1) Les massacreurs étaient dirigés par Gonta et Żeleźniak, sous le haut commandement moscovite; c'est à Humań, notamment, qu'ils accomplirent le plus d'atrocités. Nous ne pouvons décrire ici les supplices horribles qu'ils infligeaient à leurs victimes, remarquons seulement un de leurs plaisirs favoris : après les avoir suppliciés, ils pendaient à la même potence un Polonais, un moine, un Juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un.*

C'est Catherine l'instigatrice de ces massacres que Voltaire flattait bassement; pour lui plaire, il osa même bafouer les confédérés de Bar!

des plus faibles un immense désir de vengeance, et c'est vous qui osez appeler les confédérés de Bar des rebelles, des factieux et des brigands! vous qui avez fait révolter les paysans de l'Ukraine contre les Polonais, vous qui avez profité de cette révolte! vous qui conduisez ces malheureux à la boucherie, afin d'épargner vos propres troupes! Un sauvage des déserts de la Syrie qui n'a jamais entendu prononcer le nom du saint Prophète serait incapable d'une pareille cruauté et ne voudrait pas se mêler violemment des affaires de ses voisins, ravager leur pays, le mettre à feu et à sang sous prétexte de le protéger.

« Se vanter de plaire à quelques dissidents c'est-à-dire aux luthériens et aux calvinistes, et d'avoir satisfait par là des hommes qui ne demandaient et ne désiraient autre chose que l'exécution des prétendus traités, n'est-ce pas le comble de l'impudence et de l'hypocrisie? La Russie, professant la religion gréco-schismatique, parle de la garantie des traités que d'autres puissances n'ont point signés. De quel droit se mêle-t-elle donc des affaires qui ne la regardent pas? Comment peut-elle évoquer le fatal et illégal traité de Moscou, signé en 1686, par Grzymułtowski, lorsque ni aucune puissance étrangère, ni les Polonais eux-mêmes ne le reconnaissent nullement? La Pologne s'est-elle jamais mêlée des affaires de Moscovie, comme le fait cette dernière, malgré les nombreuses révoltes et les troubles qui ont offert l'occasion aux Polonais de s'en mêler?

« La conduite de la Sublime Porte est bien différente. Le traité de Karlowitz, conclu publiquement dans un congrès avec les Polonais, et garanti par

plusieurs autres puissances de l'Europe, est bien autrement légal et patent, et cependant la Porte ottomane n'a pas fait subir la moindre altération à ce traité. Les relations amicales entre la Russie et la Sublime Porte sont restées les mêmes, et la guerre que le grand et invincible sultan Padischah entreprend aujourd'hui pour la défense des lois, de la religion et de l'indépendance de ses bons voisins, en est une nouvelle preuve.

« Le manifeste moscovite se complaît dans la sagesse et dans la nécessité du prétendu projet que la Russie vient de conclure, en février 1768, avec le Roi et la République de Pologne, sous la pression des baïonnettes moscovites ; mais, pour nommer les choses par leur nom, vit-on quelque chose de plus absurde ? Il n'y avait aucun motif ni urgence de conclure ce traité, aucune guerre n'avait éclaté ; aussi voyez avec qui il a été conclu : avec une poignée de misérables flatteurs et de traîtres à leur patrie ! En vérité, c'est chose merveilleuse que de voir, sous le beau et illusoire prétexte de remédier aux abus du gouvernement et d'améliorer les lois, jeter une nation libre sous le joug du despotisme étranger le plus affreux ; qu'un roi, élevé au trône par la Tsarine, devienne un despote et un misérable boyard moscovite. Est-ce en cela que consiste la *grandeur* de la Russie et la *magnanimité* de sa souveraine ? Certes, elle a de quoi être fière, et l'éclat d'une si belle action subsistera jusque dans les siècles les plus reculés.

« Les Russes prétendent que, sous le prétexte de défendre la religion, les Polonais ont appelé à leur secours le plus mortel ennemi de la foi chrétienne.

Cette calomnie est si grossière que nous ne chercherons pas à la réfuter. Jamais nous ne nous sommes attaqués et jamais nous ne nous attaquerons, comme l'ont fait les Moscovites, à la religion de ceux qui pensent autrement que nous, mais nous combattrons ceux qui veulent détruire la religion et la liberté de nos amis. Dieu, qui est juste, fortifiera notre bras, nous marcherons sous sa conduite, il couronnera de succès notre entreprise, et, certes, cette entreprise est plus glorieuse que d'aller saisir et jeter dans l'esclavage des évêques, des sénateurs, des nonces désarmés et sans défense.

« Quelle effronterie ne faut-il pas pour aller insulter encore ces braves et pauvres confédérés, si cruellement opprimés, dépouillés de leurs biens, bannis, pillés, massacrés, et qui voient violer leurs femmes sous leurs yeux et arracher leurs enfants à leurs mères pour être conduits en esclavage? N'est-ce pas assez de toutes ces cruautés pour qu'ils aient le droit d'aller chercher du secours quelque part? Le sabre à la main, voilà maintenant comment nous discuterons, car nous voulons détruire cette race corrompue des Moscovites.

« Je veux bien leur pardonner leur manifeste avec lequel ils espèrent tromper la Pologne, comme le crocodile trompe ses victimes par ses larmes et qui n'a d'autre but que de faire croire que la Tsarine envoie ses troupes dans ce malheureux pays par un sentiment de compassion et pour le défendre contre les entreprises des rebelles. Mais les Moscovites et leurs flatteurs apprendront bientôt de nous quels sont les véritables rebelles. Nous leur apprendrons

à se jouer ainsi de la religion et du saint nom de Dieu, dont ils ne se servent que comme d'un manteau pour déguiser leur impiété ; comment ne craignent-ils point d'implorer ce Dieu pour qu'il favorise l'accomplissement de leurs épouvantables desseins ? N'y a-t-il point de quoi rire de la folie et de la stupidité de ce général Galitzine, ou plutôt de celui ou de celle qui a rédigé son manifeste, quand on le voit inviter les véritables patriotes à se joindre à lui ?

« Moi qui m'appuie sur les droits les plus sacrés, qui combats non pas pour la ruine des Polonais, mais pour leur indépendance, je supplie tout homme d'honneur, tout véritable enfant de la Pologne, de s'unir aux confédérés. Je laisse toute liberté à ceux qui veulent accepter le joug honteux et antinational de la Russie, de se joindre à elle ; nous ne nous plaindrons pas s'ils veulent augmenter le nombre déjà trop grand de nos ennemis, ce sera un bonheur et un honneur pour la nation polonaise d'être purifiée de cet infâme rebut de l'humanité.

« La Sublime Porte Ottomane déclare hautement que c'est un infâme mensonge de dire qu'en récompense des secours qu'elle accorde aux confédérés de Bar, ceux-ci lui ont promis une partie de la Pologne ; une pareille convention serait trop contraire aux procédés ordinaires de la Sublime Porte, qui ne veut et ne désire rien autre chose que la gloire de servir ses amis et d'écraser leurs oppresseurs ; le grand empereur de France (Louis XV) peut lui rendre ce témoignage ; il sait, et là-dessus il est d'accord avec elle que la Sublime Porte s'est fait un devoir de défendre la liberté des Polonais, l'inviolabilité de leur terri-

toire, d'assurer l'indépendance de leurs habitants, en expulsant l'usurpation moscovite.

« Le manifeste moscovite ne cesse d'appeler rebelles les braves confédérés polonais qui ne combattent que pour leur liberté nationale. Si les Moscovites eux-mêmes savaient, comme nous, apprécier l'esprit indépendant et humanitaire des Polonais, s'ils n'étaient pas sourds aux appels de ces derniers, ils auraient agi tout autrement. Ils doivent cependant savoir que ce même tsar Pierre Alexievitch, qui a ravi tant de libertés aux Moscovites, fut le même qui, pendant la Diète de Varsovie de 1717, avait aussi porté les plus graves atteintes aux Polonais. C'est pour se débarrasser de cette fatale influence, que les confédérés combattent aujourd'hui contre la Tsarine, que la Sublime Porte se bat aujourd'hui contre les Moscovites, qui ne mériteraient pas cet honneur si la mesure du mal et de l'arrogance n'était pas arrivée à son comble.

« Les Moscovites calomnient les confédérés de Bar lorsqu'ils les accusent de révolte contre leur roi ; mais, jusqu'à présent, nous n'avons vu aucun écrit, aucun manifeste qui prouvât cette assertion. Toutefois, si cela arrivait, les confédérés auraient raison de se révolter contre un roi qui viole les *pacta conventa* jurés lors de son élection, qui s'entoure de mercenaires étrangers et qui, par sa conduite lâche et ignoble, déchire lui-même les entrailles de la patrie en exécutant aveuglément les ordres d'une Tsarine plus ignoble encore !

« Si les confédérés polonais ont fait un appel aux Russes et à leur confraternité pour abattre leur des-

potisme, ils l'ont fait dans l'intérêt mutuel des deux pays ; les Polonais veulent retirer la Russie des mains d'une femme impudique qui sacrifie des milliers de Russes et qui gaspille les trésors de la Russie pour satisfaire à ses honteuses passions !

« Le manifeste dit que l'armée moscovite est entrée en Pologne comme auxiliaire ; mais la Pologne n'était en guerre avec personne, et, par conséquent, n'avait nul besoin d'aucun secours de la Russie. Ce sont les Moscovites eux-mêmes qui s'y sont imposés pour maintenir le roi, leur créature, et protéger quelques traîtres à la patrie. Ses véritables auxiliaires sont, au contraire, les troupes ottomanes qui, en bons et loyaux voisins, arrivent au secours de ceux qui sont exposés à l'arbitraire de la Russie.

« Le manifeste russe ose encore dire que les confédérés se sentant trop faibles ont eu recours à nous. Mais c'est encore une calomnie. Si les confédérés étaient faibles, si leur cause n'était pas juste se seraient-ils jamais levés et auraient-ils essayé de braver les forces de la Moscovie qui, par l'anéantissement de la Pologne, veut commander insolemment à toute l'Europe ? Aussi les confédérés ont-ils parfaitement fait en s'adressant à la Sublime Porte Ottomane, car, *désormais, la cause de la Pologne et de l'empire ottoman est identique et ils doivent toujours s'unir pour combattre leur ennemi commun.*

« La colère et la rage de la Russie ne nous étonnent point ; car lorsqu'on cherche à arracher les brebis innocentes de la gueule des loups, c'est alors que ces derniers sont le plus furieux. Les Moscovites qui se disent chrétiens, le sont-ils réellement ? S'ils l'étaient,

ils n'auraient ni combattu ni opprimé les Polonais, qui sont aussi chrétiens. Aussi les Moscovites, qui ont toujours passé pour barbares, semblent maintenir cette réputation, et, plus que jamais, ils portent sur leur front les stigmates de la honte et de l'infamie qu'ils ne cherchent point à effacer.

« Si les troupes de S. H. le Grand Seigneur étaient entrées plus tôt en Pologne, bien certainement pas un seul Moscovite ne s'y serait maintenu. Ils savent bien comment ils ont été reçus et battus à Chocim, et ils savent ce que leur coûte le séjour dans l'Ukraine russe du khan Kirim-Ghiraï.

« Nous prions, en terminant, Dieu, la source de toute vérité, de confondre le mensonge et la trahison, les deux plus grands péchés qui puissent l'offenser, et qui sont également condamnés par notre saint Prophète ; nous le remercions mille et mille fois de nous avoir préservés du gouvernement des femmes; d'avoir défendu aux musulmans de leur obéir, car ce sont elles qui affaiblissent le courage ; par elles, la justice est méprisée, et l'innocence et la pureté des mœurs se corrompent. Dieu est notre ami ! notre ami, c'est Dieu.

AHMET-SELIM, *aga*. »

Le Père Marc (1), dont nous avons parlé plus haut

---

(1) Le Père Marc grand aumônier de la Confédération de Bar était Carme. Outre ses sermons patriotiques, encourageant les Confédérés à combattre les Russes, il fit de véritables prédictions. Il y parle d'abord des puissances étrangères. Les luthériens (Prusse) et les Moscovites doivent *payer leur opiniâtreté* ; quant à la Pologne, il lui prédit d'abord tous les malheurs épouvantables qu'elle doit traverser : guerres, pillages, meurtres, etc. etc., puis déclare qu'elle

et Wernyhora (1), furent les voyants, les inspirés de cette époque, et ils poussaient les Polonais au combat par le récit de leurs visions. Voici ce que Wernyhora disait de plus curieux, de plus intéressant pour nous :

« La Pologne entière sera soumise a un joug terrible pendant de longues années, jusqu'au moment où une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays. Alors le coq changera de plumage; les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule. . . . . .

« Une grande bataille aura lieu près de Konstantynów en Wolhynie, dans la vallée de Gańtcharycha. Les Moskovites défaits reculeront jusqu'au Dniepr, et livreront une autre bataille près des tertres qui couvrent les cendres des deux héros *Perepiat* et *Perepietycha.* Ils seront vaincus et la République de Pologne sera reconstituée dans son ancienne splendeur. »

---

renaîtra de ses cendres comme le Phénix, et deviendra l'ornement de l'Europe.

(1) Wernyhora était originaire de Makiedany. Tout jeune, il se rendit chez les Zaporogues. Il s'établit dans une ferme, au-dessous des moulins de Korsuń et fréquentatous les Seigneurs du voisinage, il vécut en termes particulièrement amicaux avec Michel Gełbocki, wojski d'Owrucz. Il faisait des voyages parmi les Zaporogues pour les convaincre de soutenir la Confédération de Bar, il négociait avec les Tartares. Au moment des massacres de Humań, il rappela les paysans à leur devoir. Les Moscovites auraient voulu se saisir de lui, et promirent une récompense à qui le leur livrerait. Il mourut à Parchomówka, village d'Ukraine, en 1769 ou 1770, et ses prédictions ont encore cours aujourd'hui dans toutes les classes de la Nation.

* * *

Les évènements ne se passèrent point aussi bien que les Ottomans et les Polonais pouvaient l'espérer, mais les Moscovites n'atteignirent cependant pas leur but, la Pologne ne fut pas encore partagée, et la Turquie tint ferme contre toutes les tentatives d'invasion.

La Russie remporta quelques succès en 1769; aussi, en 1770, les Moscovites tentèrent-ils de conquérir Constantinople, la capitale tant désirée, en traversant le Danube : ils vinrent mettre le siège devant Stamboul, par l'Archipel et les Dardanelles.

Roumiantzof, Panine, Potemkine, Kamenskoï, etc., commandaient les Russes entre le Dniestr et le Danube. (Les popes moldaves étaient tout dévoués aux Russes). Leurs troupes prirent Azow, et, le 21 juillet-1er août, elles gagnaient la bataille de Kagoul on Kartal, près du Danube. Alexis et Théodore Orloff, avec Spiridoff, commandaient la flotte russe que dirigeaient en réalité les Anglais Elphinston et Gregg, et, qui, partie de Kronstadt, par le Sund, la Manche et Gibraltar, parvint dans l'Archipel.

La Tsarine s'efforçait d'exciter les Grecs en se déclarant protectrice de leur religion, et en promettant de reconstruire leur pays après avoir défait les Ottomans. Alexis Orloff les invitait le 8-19 mai 1770 à se soulever immédiatement, et leur déclarait que 600.000 Russes s'avançaient sur Constantinople.

Les Grecs eurent la naïveté de croire à ces vantardises, et se firent massacrer.

La flotte russe attaqua Navarin (ancienne Pylos), Modon, Napoli de Romanie etc., puis, doublant l'île

de Chio, pénétra dans le canal des îles Spalmadores.

Les Turcs se défendirent avec acharnement contre l'Anglais Elphinston, et ils allaient remporter la victoire quand leur vaisseau amiral sauta. Au lieu de rejoindre les autres navires pour faire durer le combat, le Capitan-Pacha se réfugia dans le petit golfe de Tchesmé (ancien Cyssus ou Karistos) au nord de Smyrne.

Profitant de son imprudence, l'Anglais Gregg, à la tête de la flotte russe, fit ses préparatifs en vue d'un incendie. Les vaisseaux turcs étaient si rapprochés les uns des autres que les premiers une fois enflammés par les brûlots, communiquèrent immédiatement les flammes aux autres. Le désastre fut immense. Les pièces d'artillerie, étant chargées, faisaient feu et bombardaient la côte. Tout fut détruit à Tchesmé, ville, forteresses, mosquées, par les explosions et la canonnade. La flotte russe, malgré son éloignement, fut secouée comme par une violente tempête. La terre trembla jusqu'à Smyrne, à six lieues, et on entendit les explosions jusqu'à Athènes, à plus de cinquante lieues. Commencé à une heure après minuit, l'incendie ne se termina qu'à 6 heures du matin.

Ce désastre eu lieu le 7 juillet 1770 (13 rebi-ul-ewel 1183). Les Ottomans y perdirent quinze vaisseaux de soixante-quatorze à cent canons ; neuf de quinze à trente, et plusieurs galères. Les Russes capturèrent ce qui échappa : un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes.

Pendant ces derniers événements, voici ce que complotaient ensemble contre la Pologne et la Turquie, Frédéric, roi de Prusse et Catherine, Tsarine.

Dépêche confidentielle du roi Frédéric II, à son ambassadeur, à Saint-Pétersbourg, comte de Solms en pressant la Russie de suivre l'exemple de l'Autriche, qui avait déjà envahi la Pologne pour la démembrer (1).

« Potsdam, 2 mars 1771,

. . . . . .

« Cette idée me conduit à une autre et me fait juger que la meilleure sera que la Russie et moi nous profitions également de cette conjecture et qu'en imitant l'exemple de la Cour de Vienne, nous pourvoyons nous-mêmes à nos intérêts et nous nous procurions aussi quelque avantage réel; Il me semble qu'il doit-être indifférent a la Russie, de quel côté lui vient le dédommagement qu'elle a raison de prétendre pour les frais de sa güerre contre les Turcs. Et comme cette guerre s'origine uniquement des affaires de Pologne, je ne saurais pas pourquoi elle ne dût penser à se le procurer sur la frontière de cette même république.

« Quant à ce qui me regarde, je ne veux pas trop faire pencher la balance du côté de l'Autriche; je ne pourrais pas non plus me dispenser de *me procurer de la même manière quelque partie de la Pologne. Cela me servira en guise d'équivalent de mes subsides,* ainsi que des pertes et dommages que j'ai également essuyés dans cette guerre. Et *je serai bien aise de pouvoir dire que c'est à la Russie que j'en ai principalement l'obligation de cette nouvelle acquisition, qui fournirait en même temps*

(1) Archives de Prusse. Voir *Histoire de Turquie* par L. Chodźko et R. Bourdier.

une nouvelle occasion de raffermir nos liens réciproques et de les rendre encore plus indissolubles, et me mettrait en état de lui être d'autant plus utile dans une autre occasion.

« *Quand à la négociation pour la paix avec le Turc, l'impératrice peut-être assurée que je ne discontinuerai point de l'appuyer autant qu'il me sera possible, et que je ne négligerai absolument rien pour lui procurer une paix glorieuse.*

. . . . . .

« FRÉDÉRIC.

Réflexions du roi Frédéric, envoyées à Catherine II, sur le moment le plus favorable de démembrer la Pologne, entre la Prusse et la Russie, sans se concerter même avec l'Autriche (1).

Berlin, 25 décembre 1771.

. . . . . .

« Il me semble, au contraire, qu'il vaut mieux imiter la conduite de la Cour de Vienne, qui, sans se concerter avec personne, sans en demander la permission à aucune autre puissance, s'est mise tout uniment en possession de plusieurs starosties, se réservant à expliquer ses droits à la Diète de la pacification des troubles en Pologne.

« Reste encore à savoir si, pour prendre possession il est plus avantageux d'attendre que la paix avec les Turcs soit conclue, ou de frapper le coup lorsqu'une armée russe s'avancera sur les bords méridionaux de la Vistule. Dans le premier cas, *croit-on gagner par là que les Turcs, hors de jeu, ne se mêleront plus*

(1) Archives de Prusse. Voir *Histoire de Turquie* par L. Chodźko et R. Bourdier.

de ce qui regarde la Pologne ? Pour moi, je soutiens, au contraire, qu'une entreprise pareille après la pacification ferait plus de bruit, occasionnerait plus de troubles que si elle se fait dans le moment que je détermine, et voici mes preuves :

« Excités par les clameurs des Polonais, *les Turcs crieront que la Russie et moi voulons envahir la Pologne* et que les Russes, par un manque de foi, violent la paix aussitôt après sa conclusion. La cour de Vienne, profitant de ces avantages, soufflera le feu, augmentera le trouble, et agira avec plus de vivacité que jamais. Or, pour ne pas embrouiller les affaires, il est donc plus simple de se mettre en possession, de ce dont on sera convenu, dès que les troupes russes seront sur la Vistule. *Primo,* nous ne ferons que suivre l'exemple des Autrichiens ; *secundo,* cette même armée sur la Vistule, ne pouvant pas manquer de faire une forte impression sur les Autrichiens, les contiendra ; *tertio.* si nos ministres à Vienne font alors une déclaration à cette Cour des raisons que nous avons eues de faire ce partage, elle sera obligé d'y consentir, et si elle n'est pas contente de sa part, *qu'elle se dédommage elle-même* (l'Autriche) *soit par Belgrade,* ou quelques starosties polonaises à sa bienséance ; *quarto* : quant aux Turcs, *il vaut mieux que cette prise de possession se fasse avant aucune négociation entamée, parce qu'on leur fera avaler la pilule doucement,* si on leur signifie que c'est un équivalent en faveur duquel on leur restitue la Valachie et la Moldavie, et de plus en leur faisant voir que les Autrichiens de leur côté, nous ont donné l'exemple en agissant de même !

« *Pour ce qui est des Polonais, il faut s'attendre qu'ils*

jetteront les hauts cris, en quelque temps que la prise de possession s'effectuera, car cette nation vaine et intrigante crie de tout (1), mais l'armée sur la Vistule fera bientôt cesser les clameurs, et après la conclusion de la paix avec les Turcs, ce sera elle qui pacifiera la Pologne.

« FRÉDÉRIC.

On voit par ces documents toute la perfidie anti-polonaise et anti-turque des futurs copartageants de la Pologne, malgré la courtoisie officielle de Frédéric pour la Pologne et la Sublime Porte.

La guerre continua en 1771 et 1772. Les Russes prirent la Crimée. Il y eut plusieurs trêves et armistices, à Giurgewo, Fokschany, Bukarest, mais ils furent tous rompus, étant donné les prétentions outrées des Russes. Le 19 août 1772 (9 djemmazji-ul-ewel 1186) s'ouvrit le congrès de Fokschany en Moldo-Valachie. La Russie y était représentée par Grégoire Orloff et Alexis Obreskoff (délivré en mai 1771). Un des chargés de pouvoirs ottomans, fut le cheikh Yassindjizadi, qui fit en compagnie de l'internonce et médiateur autrichien Thugut, le voyage de Fokschany en suivant les rives du Danube.

Comme les chargés de pouvoirs ottomans ne se laissaient plus tromper par Orloff, le congrès se rompit. Un autre fut réuni le 20 novembre de la même année, à Bukarest, mais se sépara sans résultat, dès le 22 mars 1773. Le Sultan publia le 16 avril (23 moharrem 1187) une nouvelle déclaration de guerre, où

(1) On crierait à moins !!! Nous respectons l'étrange style français de Frédéric.

il exposait les mensonges inouïs du gouvernement russe.

En 1773-1774, les Turcs eurent plusieurs succès. Ils empêchèrent les Russes de traverser le Danube, et firent prisonnier dans une terrible bataille, le frère cadet de Nicolas Repnine, ambassadeur en Pologne. On l'enferma aux Sept Tours. Les Ottomans repoussèrent encore Roumiantzoff, Souwaroff, etc. au delà de Silistrie. C'est au milieu de ces victoires que s'éteignit le Sultan Moustapha III, le 24 décembre 1773 (9 schewal 1187).

Quelque temps avant sa mort, il avait reçu la très importante proclamation suivante des héroïques confédérés de Bar, après le 1er partage de la Pologne par la Prusse, l'Autriche et la Russie, 1772.

Dernière protestation des confédérés de Bar contre le démembrement de la République et contre tout ce que font de violent l'Autriche, la Prusse et la Russie en Pologne.(1)

Dans la ville libre impériale, à Lindau, 26 novembre 1773.

. . . . . .

« Ce n'est qu'en suivant l'exemple que nous avons donné, que la Pologne pourra un jour sortir de ses ruines, venger sa liberté opprimée, et conserver à la religion dominante le respect et l'empire qui lui sont dus. Si ceux qui osent nous calomnier aujourd'hui s'étaient joints à nous quand la Porte

(1) Łoyko Félix, T. II, p. 369.

Ottomane, notre fidèle alliée, a pris les armes pour notre défense; si la faiblesse, la cupidité des uns n'avaient point enchaîné la valeur des autres, si la nation entière avait déployé ses forces; si elle avait montré cet esprit belliqueux qui lui a tant de fois mérité la victoire, nous serions aujourd'hui à la veille de recouvrer notre liberté, et de toucher au terme de nos malheurs; jamais nous ne nous serions trouvés dans la dure et triste nécessité de chercher parmi nous notre patrie et la vraie nation, jamais on n'aurait vu former cette ligue qui nous a accablés, et l'Europe, qui gémit aujourd'hui de nos malheurs, aurait applaudi à nos efforts.

. . . . . .

« Nous protestons donc devant les puissances, garantes de nos traités, devant la Sérénissime Porte-Ottomane qui combat généreusement et heureusement pour les intérêts de la République, devant notre propre patrie et devant l'Europe entière contre tous les excès que la crainte et la violence ont extorquées à nos chers compatriotes dont nous connaissons les vrais sentimeuts.

. . . . . .

« Comme enfin, la Sérénissime Porte Ottomane a bien voulu reconnaître en nous ses fidèles alliés, qu'elle continue de soutenir les droits et l'intégrité de la Pologne par ses armes victorieuses, et que c'est de ses efforts généreux que nous attendons le salut de la République, nous déposons l'acte présent de nos protestations entre ses mains, en la priant très instamment de le recevoir et de le conserver comme une preuve de notre fidélité à nos engagements et de

notre reconnaissance pour son puissant empire.

« *Michel Jérôme, comte Korwin Krasiński*, Maréchal-Général de la Confédération générale du Royaume de Pologne,

« *Michel-Jean Pac*, Maréchal-Général de la confédération du Grand-Duché de Lithuanie. »

*
* *

A Moustapha III, succéda son frère Abdul-Hamid (1774-1789). Le gouvernement de Saint-Pêtersbourg, par suite de ses machinations continuelles, avait incité l'Europe à délaisser la Pologne et la Turquie. Ainsi, la France, au commencement de la campagne, conseillait aux Polonais et aux Ottomans de résister ; mais il lui devint impossible de leur accorder son aide, ni de leur porter un secours effectif. La Prusse, l'Autriche et l'Angleterre s'opposaient énergiquement à une intervention en faveur de la Pologne. Louis XV et Louis XVI reculèrent. L'Autriche, qui avait commencé par regarder favorablement les intentions des confédérés polonais de Bar, fut la première à les duper et à se joindre étroitement à la Prusse et à la Russie. Toujours sous le règne d'Abdul-Hamid, en 1779, eut lieu la convention d'Amaly-Kavak, entre le Sultan et la Tsarine. Nous en citons le passage suivant :

« Art. 5. § III. — Pour éviter toute altercation entre les deux empires, la Sublime Porte promet conformément à l'article II du traité de rendre à la Russie les Cosaques Zaporogues, en cas qu'ils veuillent profiter de l'amnistie que Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, par sa magnani-

mité et bonté naturelle leur accorde ; autrement le gouvernement ottoman s'engage à les retirer en deçà du Danube, le plus loin qu'il se pourra de la mer Noire, dans l'intérieur du pays. »

Naturellement, les Cosaques, qui avaient fui le joug russe, se seraient bien gardés d'accepter la prétendue amnistie offerte par Catherine, et ainsi elle serait tranquillisée dans la grande crainte qu'ils lui inspiraient, puisque les Turcs les éloigneraient le plus possible de ses frontières.

La Tsarine avait, hélas, triomphé partout au moyen de la diplomatie. Elle s'empara bientôt de la Crimée ; acte absolument inique, puisque la Sublime Porte n'enfreignait aucunement les traités. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait fomenté une révolte en Crimée, et le Khan Schalim-Ghiraï fut obligé de se réfugier à Taganrog. Sous le prétexte mensonger de vouloir le réintégrer, Potemkine fit irruption dans le pays, et sacrifia le Khan qui fut étranglé.

Cette politique violente et inique de la Russie fut cause de trois actes : 1° le manifeste de Catherine en 1783 (nous le citerons seul, car il caractérise suffisamment la politique russe) ; 2° le traité de cession, en 1784 ; 3° l'oukase relatif à la colonisation de la Crimée, que les Russes avaient ravagée à dessein, et dont ils avaient massacré ou dispersé les habitants.

Manifeste russe au sujet de la Crimée

« Les succès de la dernière guerre avaient sans doute acquis à l'Impératrice le droit de réunir à son empire la Crimée, dont elle était en possession ; elle

en avait fait cependant le sacrifice, ainsi que celui de ses autres conquêtes au désir de rétablir la paix et d'affermir la bonne intelligence et l'amitié entre les deux empires. Elle se flattait, en procurant son indépendance, d'écarter pour toujours toute cause de discorde et de refroidissement. Son attente a été trompée. L'inquiétude naturelle aux Tartares, fomentée par des impulsions étrangères, les porta bientôt à tenter de renverser l'édifice élevé par sa bienfaisance, à dépouiller leur Khan de son autorité, à l'obliger de fuir, et à tendre ainsi à rentrer sous le joug dont ils étaient affranchis.

« Pour conserver le fruit de ses victoires et le dédommagement de ses sacrifices, Sa Majesté l'Impératrice dut prendre sous sa protection la portion bien intentionnée des Tartares, leur procurer les moyens de chasser l'usurpateur, et la liberté d'élire un nouveau Khan. Schalim-Ghiraï fut élu, la Porte Ottomane elle-même le reconnut et confirma ainsi l'indépendance des Tartares. Tous ces efforts coûtèrent des sommes immenses à la Russie, qui ne trouvait son dédommagement que dans son amour pour la paix et l'espoir d'entretenir la bonne harmonie.

« De nouveaux troubles, survenus l'année dernière, et qui avaient les mêmes causes que les précédents, obligèrent Sa Majesté l'Impératrice d'envoyer des troupes dans la Crimée et dans le Kouban, où elles sont encore, et sans la présence desquelles l'ordre et la paix ne pourraient subsister parmi ces peuples.

« Si l'expérience a d'abord démontré que la domination de la Porte Ottomane, dans ces contrées, était

une source de discordes entre les deux empires, elle a prouvé également que l'indépendance des Tartares, que l'habitude d'une longue servitude rendait incapables d'en jouir, expose la Russie à des discussions sans cesse renaissantes, et la force à rester toujours armée avec des dépenses énormes. Il lui en a coûté plus de douze millions de roubles en argent, et sa perte en hommes est inappréciable.

« Tant que Sa Majesté l'Impératrice a eu l'espoir de ramener le calme, elle s'est contentée d'y travailler, et elle a évité jusqu'à l'ombre même d'un acte de souveraineté ; mais, enfin, la Porte Ottomane s'arrogeant une autorité prépondérante dans le gouvernement des Tartares, et nommément dans l'île de Taman, où elle a fait décapiter un envoyé du Khan, et dont les habitants ont été déclarés sujets turcs, cette démarche décisive et inattendue, parvenue à la connaissance de Sa Majesté l'Impératrice, en lui démontrant l'inutilité des sacrifices qu'elle a faits à la dernière paix, annule les engagements qu'elle avait pris et l'autorise à rentrer dans les droits légitimes qu'elle avait acquis par ses conquêtes. C'est le seul moyen qui lui reste pour conserver la paix entre les deux empires ; la sûreté du sien, ce qu'elle se doit à elle-même, exigent qu'elle prenne la ferme résolution de mettre fin une fois pour toutes, aux troubles relatifs à la Crimée ; en conséquence, elle la réunit à son empire, ainsi que l'île de Taman et tout le Kouban comme un dédommagement des pertes qu'elle a essuyées et des dépenses qu'elle a faites pour y maintenir la paix.

« En déclarant aux habitants de ces contrées sa

volonté impériale, elle leur promet, pour elle et pour ses successeurs, de les traiter à l'égal de ses autres sujets, de leur laisser le libre exercice de leur religion, de les protéger et de les défendre. Elle attend de la reconnaissance de ses nouveaux sujets qu'ils se rendent dignes de sa bienveillance par leur soumission, leur zèle et leur fidélité. »

« Saint-Pétersbourg, le 8-19 avril 1783. »

Par suite de l'indifférence du cabinet de Versailles, et de la criminelle et insensée complicité du cabinet de Saint-James, la Tsarine put faire, conduite par Potemkine, son fameux voyage de Crimée, en 1787, par le *chemin qui conduisait à Constantinople*. Puis la Tsarine et l'Autriche s'alliant encore déclarèrent la guerre à la Turquie. Le Sultan Abdul-Hamid fit enfermer, le 10 août 1787, au château des Sept-Tours, Jacques Boulghakoff, ambassadeur de Russie. Après quoi il envoya ses troupes contre la double invasion.

Potemkine et Souwaroff prenaient possession d'Otchakof le 17 décembre 1788, après s'y être livrés à des excès atroces. Pendant ce temps, Joseph II, empereur d'Allemagne, assiégeait Belgrade. Toutes ces défaites affligèrent et dégoûtèrent Abdul-Hamid au point qu'il en mourut de chagrin, le 7 avril 1789, au bout de quinze ans de règne, en laissant la couronne à Sélim III, son neveu.

Sélim III, âgé de vingt ans, tint à continuer la guerre contre les alliés et à repousser ces adversaires perfides. Mais Souwaroff et le prince de Saxe-Cobourg battirent ses troupes, le 21 juillet 1789, à Fokschany le 22 septembre, à Martinesti ; et, le 15 novembre, Potemkine prenait Bender.

Sandon, à la tête des Autrichiens, occupa successivement Belgrade, (le 9 octobre) et les autres villes protectrices du Danube. Cette pénétration eut continué si Joseph II n'était pas mort, le 20 février 1790. Léopold II qui lui succéda était trop préoccupé de la Révolution française et du sort de sa sœur, la reine Marie-Antoinette, pour continuer plus longtemps cette guerre. Il signa la paix à Schistova, le 4 août 1791. L'Autriche, la Prusse et l'Angleterre auraient voulu entraîner la Russie à cesser la lutte contre les Turcs pour se retourner contre la révolution. Mais Catherine trouvait en elle une excellente occasion pour accomplir ses projets au sujet de la Pologne et de la Turquie ; aussi continua-t-elle la guerre de plus belle.

Les Ottomans furent triomphants dans la mer Noire, entre Andios et Capo d'Oro, le 19 juillet, près de Yéni-Kalé, et ensuite près d'Akt-Yar (Sébastopol). L'amiral russe Ouschakoff y fut battu, le 8 septembre 1790, et sa flotte dispersée : soixante-cinq ans après, jour pour jour, le 8 septembre 1855, Sébastopol tombait encore.

Les Russes voulaient à tout prix prendre Ismaïl. Les Turcs étaient sûrs d'eux et prétendaient qu'on verrait le Danube s'arrêter dans son cours et le ciel s'abaisser sur la terre, avant que les Moscovites entrent dans la ville. En faisant tuer des multitudes, Souwaroff finit, hélas, par y entrer, le 22 décembre 1790. Koutousoff prit Matschine le 10 juillet 1791.

La Pologne sauva involontairement la Turquie de sa perte probable. En effet, la Diète constituante de Varsovie (Diète de quatre ans) venait de proclamer

la constitution du 3 mai 1791, abolissant la garantie russe, le *liberum veto*, l'élection des rois, etc. Ces mesures, contraires aux désordres, courroucèrent Catherine, et, pour pouvoir écraser la Pologne, elle se décida à faire la paix avec la Turquie, avec l'aide de l'Angleterre et la complicité de la Prusse, ennemie de la Diète. Grâce à l'aide criminelle de Stanislas-Auguste et des confédérés de Targowitza, la Tsarine put, en 1792, renverser la patriotique constitution du 3 mai 1791. Bientôt purent s'accomplir, en 1793, le second, et en 1795, le troisième partage de la Pologne après des massacres et des atrocités innommables accomplies par les armées germano-russes. Tous les gouvernements d'Europe abandonnèrent notre cause par complicité ou par crainte ; *seul* le Gouvernement Ottoman lutta loyalement et invariablement pour le maintien de notre indépendance nationale.

Les Polonais ne l'ont pas oublié.

CHAPITRE III

Il nous faut passer plusieurs années pendant lesquelles les événements politiques n'intéressent pas directement la cause polono-islamique, car alors les Polonais et les Ottomans agissent séparément et sur des champs de bataille différents, et nous arrivons à 1806.

Il n'est pas, croyons-nous, de meilleure manière d'exposer la situation de la Pologne et de l'Islam à l'époque où nous sommes parvenus, que de citer les rapports du grand diplomate ministre des affaires étrangères, Talleyrand, prince de Bénévent, à son souverain Napoléon. Talleyrand n'eut pas d'égal en diplomatie, et ses vues profondes auraient rendu à la Pologne et à la Turquie, si elles avaient été exécutées selon ses désirs, leur indépendance et leur force.

Troisième rapport diplomatique adressé à l'empereur Napoléon Ier par le prince de Talleyrand, ministre des Affaires Étrangères, sur le motif de la continuation de la guerre déclarée par la Prusse et la Russie (1).

Berlin, le 15 novembre 1806,

... « Le gouvernement de Russie, quand il devrait être occupé uniquement de vivifier ses immenses Etats, et d'expier par les bienfaits d'une sage législa-

(1) Archives de France.

tion, et d'une administration paternelle, le crime qui fit en un jour descendre du rang des nations indépendantes une nation ancienne, nombreuse, illustre et digne d'un meilleur sort, convoite et menace d'engloutir encore le vaste et superbe empire des Ottomans. *Les mêmes manœuvres qu'il employa contre la Pologne, il les emploie aujourd'hui contre la Turquie.* Il souffle dans ses provinces l'esprit de sédition et de révolte ; il excite, il arme, il soutient les Serbiens contre la Porte ; il renouvelle sur la Morée les tentatives qu'il avait faites, mais sans fruit en 1770. La Valachie et la Moldavie étaient gouvernées par deux chefs infidèles et traîtres ; la Porte les avait déclarés tels par un firman et les avait déposés. La Russie, non contente de leur donner asile, a fait marcher des troupes sur le Dniestr, et, menaçant la Porte de lui déclarer la guerre, elle a exigé leur rétablissement. La Porte a eu la douleur de se voir contrainte de remettre en place ses ennemis déclarés et de déposer les hommes de son choix. Ainsi, son indépendance a été violée par un attentat qui blesse à la fois la dignité de tous les trônes. Du moment qu'elle n'a plus le choix de ses gouverneurs, elle n'est plus souveraine, elle est vassale, ou plutôt la Valachie et la Moldavie ne lui appartiennent plus que de nom ; et ces deux grandes et riches provinces, gouvernées par des hommes vendus à la Russie, sont devenues pour celle-ci une véritable conquête. . . . . .

Ch.-Maur. TALLEYRAND, prince de BÉNÉVENT. »

Le 25 janvier 1807, Napoléon dans un message au Sénat, inspiré sans doute par le rapport de Talleyrand, envoya à Paris ces lignes dignes d'être retenues :

« La tiare grecque, relevée et triomphante depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée, on verrait, de nos jours, nos provinces attaquées par une nuée de fanatiques et de barbares; et si, dans cette lutte trop tardive, l'Europe civilisée venait à périr, notre coupable indifférence exciterait justement les plaintes de la postérité et serait un titre d'opprobre dans l'histoire. Qui pourrait calculer la durée des guerres, le nombre de campagnes qu'il faudrait faire un jour pour réparer les malheurs qui résulteraient de la perte de Constantinople, si l'amour d'un lâche repos et des délices de la grande ville l'emportaient sur les conseils d'une sage prévoyance ! Nous laisserions à nos neveux un long héritage de guerres et de malheurs !... »

Et Napoléon écrivait au Padischah :

« Généreux Sélim ! Voici l'heure de t'affranchir des traités qui t'oppriment. Je suis près de toi, occupé à reconstituer *la Pologne, ton amie et ton alliée.* L'une de mes armées est prête à descendre le Danube et à prendre en flanc les Russes que tu attaques de front. L'une de mes escadres va partir de Toulon pour garder ta capitale et la mer Noire. Courage, donc ! car jamais tu ne retrouveras une pareille occasion de relever ton empire et d'illustrer ta mémoire ! »

Pendant que ces missives arrivaient, l'escadre anglaise surgit dans les Dardanelles, et, le 19 février 1807, parut devant Constantinople ; mais l'ambassadeur de France, Horace Sébastiani avait si bien su prendre ses précautions que les Anglais durent s'en retourner dès le 2 mars sans avoir rien obtenu. C'est

alors, le 3 avril 1807, que Napoléon envoya au Sultan une seconde lettre sympathique, datée d'Osterode en Pologne : « Mon ambassadeur m'apprend la bonne conduite et la bravoure des musulmans contre nos ennemis communs ; tu t'es montré digne descendant de Soliman. Tu m'as demandé quelques officiers, je te les envoie. J'ai regretté que tu ne m'eusses pas demandé quelques milliers d'hommes : tu ne m'en as demandé que cinq cents. J'ai ordonné aussitôt qu'ils partissent. J'entends qu'ils soient soldés et habillés à mes frais : généraux, officiers, armes de toute espèce, argent même, je mets tout à ta disposition. Arrange-toi avec le schah de Perse... J'ai refusé la paix avec les Russes. J'ai répondu qu'il fallait qu'une indépendance absolue fût assurée à la Porte et que les traités qui lui ont été arrachés pendant que la France sommeillait fussent révoqués. »

Quatrième Rapport diplomatique adressé à l'empereur Napoléon Ier par le prince de Talleyrand, ministre des Affaires étrangères, sur la nécessité de continuer la guerre contre la Prusse et la Russie, afin de mettre terme aux intrigues de cette dernière en Pologne et en Turquie.

Varsovie, 28 janvier 1807 (1).

. . . . . .

« La Porte Ottomane avait depuis longtemps la certitude qu'elle était trahie par le prince Ypsilanti,

(1) Archives de France.

hospodar de Valachie. Le prince Moruzzi, hospodar de Moldavie, ne lui inspirait plus une entière confiance. Usant de son droit incontestable de souveraineté, elle les déposa l'un et l'autre et les remplaça par les princes Suzzo et Callimachi. Cette mesure déplut à la Russie. Son envoyé déclara le 29 septembre qu'il quitterait Constantinople si les hospodars destitués n'étaient pas rétablis. A cette époque, une inconcevable guerre paraissait sur le point d'éclater entre la France et la Prusse. Étonnée de voir en mésintelligence les deux puissances les plus intéressées à sa conservation, la Porte sentit quel avantage leur désunion donnerait à son ennemi naturel. Un amiral anglais parut le 12 octobre avec une escadre et signifia que l'Angleterre ferait cause commune avec les Russes si les anciens hospodars n'étaient pas rétablis. La Porte céda à la nécessité et conjura l'orage dont elle était menacée en remettant en place, le 15 octobre, les hospodars qu'elle venait de déclarer traîtres et en déposant les hommes de son choix. La Russie devait être satisfaite : l'Angleterre le fut au-delà de ses espérances. La Porte avait cru et dû croire que, pour prix de sa condescendance, elle conserverait la paix qu'elle avait si chèrement, si douloureusement achetée. Mais la nouvelle de la guerre déclarée par la Prusse et des premières hostilités commises ne tarda point à arriver à Saint-Pétersbourg, vers le 25 ou 26 octobre. La Cour de Russie s'applaudit intérieurement d'une guerre qui mettait aux prises deux alliés contre lesquels elle nourrissait en secret un égal ressentiment, deux puissances qui devaient être constamment d'accord

pour s'opposer à ses projets contre l'empire ottoman. Dès lors, elle ne garda plus aucune mesure. Elle expédia au général Michelson l'ordre d'entrer en Moldavie et dévora en espérance une proie qu'elle convoitait depuis tant d'années et que l'union de la France et de la Prusse l'avait jusqu'alors forcée de respecter. Heureusement pour la Turquie, la guerre de Prusse n'a duré qu'un moment, et l'armée française arrivant sur la Vistule, lorsque les troupes se concentraient sur le Dniestr, les a forcés de rétrograder et d'accourir pour défendre leurs frontières menacées. La Porte Ottomane a senti son espoir renaître. Elle a sondé dans toute sa profondeur l'abîme que sa condescendance avait creusé sous ses pas. Elle a reconnu qu'un miracle l'avait sauvée, et toute la Turquie a couru aux armes...

« Le 29 décembre l'ambassadeur russe a quitté Constantinople avec toutes les personnes attachées à sa légation, avec tous les négociants russes et même avec les négociants grecs qui etaient à Constantinople sous la protection de la Russie. Tous ont été respectés, tous ont pu se retirer librement, tandis que les Russes emmenaient prisonnier en Russie le Consul de Votre Majesté à Jassy, quoiqu'ils lui eussent donné des passeports pour se retirer par l'Autriche.

« Le 20, la déclaration de guerre de la Porte a été proclamée à Constantinople. Les marques du commandement suprême, l'épée et la pelisse ont été envoyées au grand Vizir, le cri de guerre a retenti de toutes les mosquées. Tous les Ottomans se sont montrés unanimement convaincus que la voie des armes

est la seule qui leur reste pour préserver leur empire de l'ambition de ses ennemis.

« Peu de nations ont mis la dans poursuite de leurs desseins autant d'artifice et de constance que la Russie. *La ruse et la violence qu'elle a tour à tour employées pendant 60 ans contre la Pologne sont encore les armes dont elle se sert contre l'empire Ottoman.* Abusant de l'influence que, depuis les dernières guerres, elle avait acquises sur la Moldavie et la Valachie, elle a du sein de ses provinces, soufflé partout l'esprit de sédition et de révolte. Elle a encouragé les Serbiens rebelles à la Porte; elle leur fait passer des armes, elle leur a envoyé des officiers pour les diriger. Profitant du naturel sauvage des Monténégrins et de leur penchant à la rapine, elle les a soulevés et armés. Elle a pareillement, et, pour ses futurs desseins, armé secrètement la Morée, après l'avoir effrayée de dangers imaginaires dont elle avait adroitement semé le bruit. Elle a enfin, sous les prétextes les plus frivoles, continué d'occuper Corfou et les autres îles de la mer Ionienne, dont elle avait elle-même reconnu l'indépendance. L'exécution de ses projets étant ainsi préparée par tous les moyens que l'artifice et l'intrigue pouvaient lui fournir, elle a saisi habilement l'occasion que lui offrait la guerre de la France et de la Prusse et marché ouvertement à son but avec cette violence qui ne connaît aucun droit ou n'en respecte aucun.

« Des circonstances aussi graves m'obligent de rappeler à Votre Majesté la conduite que tint l'ancien gouvernement de la France à une époque à laquelle il faut remonter pour trouver la cause des événe-

ments actuels. De toutes les fautes de ce gouvernement, la plus impardonnable, parce qu'elle a été la plus funeste, fut de souffrir, comme on le fit avec une inconcevable imprévoyance, le premier partage de la Pologne, qu'il aurait pu si facilement empêcher. Sans ce premier partage, les deux autres n'auraient pu s'effectuer et n'auraient même pas été tentés à l'époque où ils furent faits. *La Pologne existerait encore. Sa disparition n'aurait pas laissé un vide et l'Europe aurait évité les secousses et les agitations qui l'ont tourmentée sans relâche depuis dix ans.*

« Le cabinet de Versailles aggrava encore cette faute en laissant la Porte Ottomane seule aux prises avec les Russes et forcée aux plus douloureux sacrifices quand il pouvait les lui épargner, quand il lui était si facile de la secourir, soit en 1783, après la paix qu'il venait de faire, soit cinq ans plus tard, lorsque commença cette guerre qui fut terminée par la déplorable paix de 1791.

Ch. Maur. Talleyrand, prince de Bénévent. »

Malgré les judicieux avis de son très habile et très politique ministre, Napoléon agit comme ses prédécesseurs, et, après de nombreux témoignages de sympathie donnés à la Pologne (1) dont il avait besoin, il ne créa rien de stable pour son avenir (2), (peut-être empêché par les gouvernements intéressés)

---

(1) Il s'assura ainsi l'aide précieuse d'une nombreuse armée polonaise et des dévouements, comme celui du maréchal Poniatowski.

(2) Durant ses dernières années à Sainte-Hélène, il regretta de n'avoir pas rétabli la Pologne intégrale : « Ce pays, sur lequel repose cependant la sécurité de l'Europe... », écrit-il. (*Mémorial.*)

en dehors de la fondation du duché de Varsovie dont la durée ne pouvait être assurée, car ce duché, était trop faible et établi sur des bases si fragiles qu'elles ne garantissaient aucune indépendance à la plus grande partie des territoires polonais. Il devait, du reste, tomber en même temps que l'Empereur.

Le 29 mai 1807, Moustapha IV, fils d'Abdul-Hamid, monta sur le trône Ottoman.

A peine était-il reconnu Sultan, que le tsar Alexandre Ier, si désireux pourtant de créer à la Turquie des discordes intérieures, était lui-même absolument écrasé, le 14 juin 1807, à Friedland, par Napoléon. Il est bien regrettable que par le traité de Tilsitt, Alexandre et son empire aient été sauvés d'une chute définitive. Napoléon eut la faiblesse d'accorder au Tsar tout ce qu'il désirait; d'abandonner la restauration de la Pologne, de permettre que la Russie annexât la Finlande, et enfin de sacrifier la Turquie!

Nous étions encore une fois les victimes de la diplomatie européenne ; et cependant lorsqu'en 1812, le vent ayant tourné, Napoléon prépara une nouvelle campagne contre la Russie, on vit de tous côtés en Pologne, des foules patriotes et enthousiastes accourir sous ses drapeaux pour lutter contre l'ennemi séculaire.

C'est au milieu de cet enthousiasme que parut l'appel suivant qui eut beaucoup de succès auprès des patriotes polonais de religion musulmane (et d'origine tartare).

Appel à la nation tartare, établie depuis le XIVe siècle en Lithuanie afin de combattre pour la patrie commune (*1*).

« Wilna, 2 août 1812,

« Nation Tartare! Depuis plusieurs siècles votre nation s'est distinguée par son attachement pour la patrie qui vous avait adoptés pour ses enfants. Lorsque cette infortunée patrie succomba sous la supériorité de puissances qui avaient juré d'anéantir le nom polonais, vous répandîtes courageusement votre sang. Quand votre patrie renaît, pourriez-vous montrer moins d'énergie que vos pères! Se consacrer au bien-être de sa patrie était le caractère distinctif du peuple tartare. La patrie ne doute pas que vous ne suiviez l'exemple de vos ancêtres. *Déjà plusieurs d'entre vous ont témoigné le désir d'entrer dans le régiment qui doit être formé de vos frères.* Accourez, braves Tartares, pour vous réunir à l'aigle polonais. Puissent les hordes Tartares prouver qu'elles n'ont point dégénéré des Korycki, du temps de Jean Sobieski, des Azulewicz et de plusieurs autres personnages célèbres dans l'histoire, qui plus d'une fois, ont répandu la terreur de nos armes dans le pays des ennemis de la Pologne. La patrie vous appelle et elle a la ferme confiance que vous remplirez ce saint devoir. Pour répondre dignement à ce but, nous comptons que vous ou vos chargés de pouvoir annoncerez vos intentions à la Division militaire.

ROMUALD, prince GIEDROYC,
Général de division, faisant les fonctions
de président de la division militaire. »

(1) Chodźko, Ann. Polon., ss (1812).

*
* *

On sait le désastre de la Grande Armée et les différentes péripéties qui amenèrent la chute définitive de l'Empire français.

Pour réorganiser l'Europe, les diplomates des différents Etats se réunirent au célèbre congrès de Vienne (1815), où Talleyrand insista sur les droits de la Pologne.

Afin d'exclure la Sublime Porte du Concert Européen, le Tsar s'opposa à l'admission d'un délégué de cette puissance à la réunion des représentants de l'Europe, et, malheureusement pour la Pologne, le Congrès y consentit : on accorda à la nationalité polonaise des satisfactions plus apparentes que réelles.

Encouragée par ce succès, la Russie recommença à agiter les questions de nationalité et de religion parmi les sujets non musulmans de la Sublime Porte. Il est certain que l'indépendance nationale est toujours désirable pour tous, mais encore faut-il qu'elle ne soit pas illusoire, qu'elle ne serve pas de prétexte à l'immixtion étrangère, au protectorat intéressé d'un prétendu libérateur, et qu'elle ne lèse pas les intérêts primordiaux de populations indigènes, elles aussi, mais de religions différentes. C'est pourtant ce qui se produisit malheureusement en Grèce, en Serbie et plus récemment encore en Bulgarie, où de nombreuses populations serbes, bulgares ou turques furent sacrifiées *parce que musulmanes*.

Les guerres d'*indépendance nationale* dans les Balkans et en Grèce ne pouvaient avoir de résultats moraux et légitimes, parce qu'on tolérait l'ingérence

et même la direction de la Russie (et de l'Autriche) dans leurs organisations préparatoires. C'est justement ce qui fait la grande différence entre les efforts nationaux de la Pologne et ceux des peuples dont nous parlons ; tout en travaillant à sa propre indépendance, la Pologne n'a jamais invoqué l'aide intéressée et suspecte d'une autre puissance sans avoir des garanties que son influence ne pouvait se substituer à celle des conquérants dont elle voulait se libérer. Plus politique et plus clairvoyante que les nations des Balkans, elle n'a espéré l'aide de la Turquie, que parce qu'elle connaissait, pour l'avoir éprouvée, la loyauté de cette puissance qui l'avait si généreusement aidée lors de la Confédération de Bar. C'est tout autre chose que d'obéir aveuglément aux excitations intéressées d'agents russes ou autrichiens, qui plus tard deviennent les gouvernants du pays et le soumettent à l'autorité occulte de Pétersbourg ou de Vienne.

* * *

Plus clairvoyant était aussi le célèbre patriote du Caucase, Schamyl, dont nous allons brièvement rappeler l'héroïque figure ;

Schamyl (Iman), chef des tribus du Caucase, était né de parents tartares en 1797, à Himry (Daghestan). Il combattit de 1824 à 1835, sous Kasimollak, contre la domination moscovite, puis devint lui-même le chef suprême des Circassiens. Appuyant son autorité militaire sur son titre de *mourschid*, il soutint pendant plus de vingt ans avec succès contre les Russes une lutte acharnée, dont il fit à la fois une guerre nationale et une guerre sainte ; il tint longtemps en échec,

avec une poignée de montagnards, de nombreuses armées commandées par les meilleurs généraux. Enfin, en 1859, cerné par des forces considérables, il fut fait prisonnier et envoyé à Saint-Pétersbourg. Il mourut en 1871.

Nous plaçons ici cette biographie, car c'est à l'époque où nous sommes arrivés que Schamyl accomplit les fameux exploits qui le firent admirer du monde entier, et devaient lui valoir dans l'histoire une place spéciale et particulièrement glorieuse. Il fut le type du patriote opiniâtre et irréductible. Honneur à lui!.. Puisse-t-il avoir des continuateurs aussi vaillants, mais plus heureux!

* * *

C'est justement, au début de cette épopée que l'immortel poète polonais Adam Mickiewicz commençait à devenir célèbre au-delà des limites de sa Patrie, par ses premières œuvres orientales (1) si sympathiques à l'égard de ces Musulmans chez qui il devait aller mourir.

Né le 24 décembre 1798 à Zaosie, en Lithuanie, Mickiewicz fut, dès sa jeunesse, intimement mêlé aux travaux patriotiques des étudiants de Wilna, et, pour ce fait, exilé à Pétersbourg et dans le sud de la Russie. C'est pendant cet exil qu'il fit en Crimée le voyage qui lui inspira en même temps que les événe-

(1) Il est bien entendu que nous parlons ici *seulement* de ceux des ouvrages de Mickiewicz et de Słowacki, qui se rapportent à l'Orient ou à ses relations avec la Pologne. Nous conseillons au lecteur de s'initier à cette littérature grandiose et patriotique, qui contient tant d'admirables chefs d'œuvre.

ments d'alors, 1825-1826, les sonnets célèbres dont nous citons ici une traduction en prose. Elle ne peut naturellement donner qu'une idée très imparfaite de l'original et de sa perfection littéraire. Nous choisissons, pour ne pas sortir de notre sujet, ceux des sonnets qui renferment quelque allusion contre la conquête moscovite.

Ces traductions sont empruntées à l'ouvrage que M. Ladislas Mickiewicz, fils du poète, a publié sur les œuvres de son père.

Bagtchi-Seraï (1)

« Grande encore, mais déserte est la résidence des Ghiraï ! Les escaliers et les vestibules que balayait le front des pachas, les sophas, trônes de la puissance, asiles de l'amour, la sauterelle y sautille et le reptile les enlace.

« A travers les fenêtres aux mille couleurs, le lierre, en grimpant le long des murailles et des voûtes muettes, prend possession de l'œuvre des hommes au nom de la nature, et écrit en lettres de Balthazar : *Ruine.*

« Au milieu d'une salle une vasque est creusée dans le marbre : c'est la fontaine du harem. Jusqu'à présent, elle est intacte ; et de ses larmes perlées elle murmure dans la solitude ;

« Amour, puissance, gloire, où êtes-vous ? Vous deviez durer toujours, tandis que la source coule rapi-

---

(1) Dans une vallée encaissée, entourée de hautes montagnes s'élève la ville de Bagtchi-seraï, capitale des anciens Kkans de Crimée.

dement. O honte! vous avez passé, et la source est restée! »

Les tombes du harem

Le Mirza au Pèlerin

« Ici, de la vigne d'amour, des grappes non encore mûres ont été cueillies pour la table d'Allah ; ici, des perles d'Orient ont été, de la mer des plaisirs et de la félicité, jetées au sombre sein du cercueil, conque de l'éternité.

« Le voile du temps et de l'oubli les a couvertes ; sur elles le froid turban brille au milieu du jardin, comme le buńczuk de l'armée des ombres ; et, au bas, c'est à peine si l'on déchiffre leurs noms gravés par la main d'un giaour.

« O vous, roses d'Eden, à la source de pureté, vos jours ont fleuri sous le feuillage de la pudeur, éternellement cachées à l'œil de l'Infidèle.

« Maintenant, le regard d'un étranger souille votre tombe! Je le lui ai permis. Tu pardonneras, grand Prophète! Lui seul, d'entre les étrangers regardait avec des larmes (1). »

Ee Tchatyr-Dah (2)

Le Mirza

« Le musulman baise en tremblant le pied de ton roc, mât du navire criméen, grand Tchatyr-Dah! O minaret du monde! Padischah des montagnes! Toi

(1) Parce qu'il était Polonais.

(2) Le Tchatyr-dah est la plus haute des montagnes de Crimée, dans la chaîne méridionale, on le voit de 50 lieues à la ronde.

qui, au-dessus des rochers de la plaine, as fui dans les nuages,

« Tu te tiens sous le porche des cieux comme le grand Gabriel qui veille aux portes de l'Eden. Une sombre forêt est ton manteau : et ton turban de nuages est brodé de torrents d'éclairs, janissaires de l'épouvante.

« Soit que le soleil nous brûle,ou que le brouillard nous enveloppe, soit que la sauterelle dévore nos moissons, ou que le giaour incendie nos maisons, Tchatyr-Dah, toi, toujours sourd, immobile,

« entre le monde et le ciel,comme le drogman de la création, étalant sous tes pieds la terre, les hommes et les foudres, tu écoutes seulement ce que Dieu dit à la nature. »

Le sonnet *Tchatyr-dah* fut traduit en persan, en 1826, par Muzza Dafar Topczy-Pacha.

Ruines du château de Balaclava

« Ces châteaux, dont il ne reste que des ruines informes, t'embellissaient et te gardaient, ingrate Crimée ! Et maintenant ils se dressent sur les montagnes comme des crânes gigantesques; les reptiles les habitent, ou des hommes plus vils que les reptiles.

« Grimpons à la tour : je cherche la trace des armoiries. Voici une inscription : c'est peut-être le nom d'un héros qui fut la terreur des armées et qui sommeille dans l'oubli, comme le ver enroulé dans la feuille de la vigne !

« Ici,le Grec a sculpté sur les murs des ornements

attiques. D'ici l'Italien imposa des fers aux Mongols. Et le pèlerin de la Mecque y psalmodiait son namaz.

« *Aujourd'hui les vautours, de leurs ailes noires, tournoient sur les tombeaux, ainsi que dans une ville dépeuplée par la peste, flottent à toujours sur les bastions des étendards de deuil.* (1). »

Voici la liste des autres sonnets de Crimée et des poésies orientales détachées, d'Adam Mickiewicz :

Les steppes d'Akerman ; le Calme sur mer ; la Traversée, la Tempête, les Montagnes et les steppes de Kozlov ; Bagtchi-Seraï la nuit ; Tombeau d'une Potocka ; Baïdary ; Alouchta le jour ; Alouchta la nuit ; le chemin du précipice à Djehud-Kale ; le mont Kikinéis ; Aïudah.

Cham-Farys (Casside) ; Almotenabbi (2) ou la Plume et l'Epée (Casside) ; le Pacha Renégat.

* * *

En 1828, le 14-26 avril, paraît à Pétersbourg le manifeste du Tsar Nicolas Ier déclarant la guerre à la Turquie.

Le 23 mai-4 juin, paraît à Constantinople la contre déclaration turque à l'agression moscovite.

Le Tsar Nicolas Ier envoya bientôt un rescrit au général Woronzoff pour lui annoncer qu'il destinait à Varsovie les 12 canons pris à Varna.

---

(1) Depuis l'occupation russe.

(2) *Almotenabbi*, célèbre poète et Farys arabe. Exilé de sa patrie il se rendit en Egypte chez son ami le Sultan Abou-Khodja-Fatik, qu'il trouva mort à son arrivée. Pendant son retour d'Egypte, il composa une Casside dont s'est inspiré Mickiewicz.

Le Tsar assiègeait Silistrie (1828) lorsqu'il fut sollicité de permettre la publication d'un poème de Mickiewicz écrit à Saint-Pétersbourg et intitulé Konrad Wallenrod. C'est l'histoire d'un jeune Lithuanien fait prisonnier par les Chevaliers Teutoniques et élevé par eux, mais resté en secret inébranlablement patriote, et qui, parvenu au grade de Grand Maître, à force de dissimulation, conduit l'Ordre à un désastre sans précédent. Le Tsar ne vit pas l'allusion si claire de Mickiewicz aux Polonais subjugués par les Russes, mais préparant leur vengeance sous une apparente soumission : il autorisa la publication du poème.

Nous citerons ici, dans la traduction française de V. Gasztowtt, une ballade andalouse que Konrad Wallenrod chante dans un banquet devant les Teutoniques qui ne comprennent pas plus sa véritable signification que le Tsar n'avait compris celle de l'ouvrage tout entier,

Ballade.

Alpujarra (1).

« Le pays du Maure est réduit en cendre,
Son peuple est en captivité ;

---

(1) Le compositeur polonais Stanislas Piliński a écrit un grand nombre d'œuvres musicales sur des poésies polonaises, *Alpujarra* l'a particulièrement inspiré (traduction française de V. Gasztowtt) ; il est également l'auteur d'un opéra de grande valeur sur le poème oriental de J. Słowacki : *Zmija* (même traducteur). Les œuvres de ce savant et sympathique compositeur, décédé en janvier 1905, ont commencé à paraître à Paris. (Dépôt central de la Société coopérative des Compositeurs de musique, 84, rue Bonaparte, 6e).

Grenade et ses forts voudraient se défendre,
Mais la peste est dans la cité
Sur l'Alpujarra résistent encore
Almanzor (1) avec ses vassaux;
Les Chrétiens sont là; demain dès l'aurore
Ils vont commencer leurs assauts.

Au soleil levant les bronzes rugissent.
Le mur croule sous leurs efforts.
Sur les minarets les croix resplendissent :
L'Espagnol occupe les forts.

Mais Almanzor seul, voyant la déroute
Briser les rangs de ses soldats,
A travers les traits se fraie une route;
Il fuit : on ne l'atteindra pas.

Sur la tour fumante et de sang rougie
L'Espagnol dresse son festin;
Le vin coule à flots, et, durant l'orgie,
On se partage le butin.

Tout à coup, la garde au chef vient apprendre
Qu'à la porte un guerrier attend.
Il veut qu'on l'écoute; il est, à l'entendre,
Chargé d'un message important.

C'était Almanzor. Lui-même il se livre,
Il a dépouillé sa fierté :
Pourvu seulement qu'on le laisse vivre,
Il renonce à la liberté.

« Espagnols, dit-il, je courbe la tête,
Je tends les bras à vos liens;

1) Mansour.

Je suis prêt à croire à votre prophète,
A servir le Dieu des Chrétiens.

Que la Renommée annonce à la terre
Qu'un Arabe, qu'un roi soumis
Veut de ses vainqueurs devenir le frère,
Le vassal de ses ennemis. »

Les fiers Espagnols aiment la bravoure.
Dès qu'il reconnaît Almanzor,
Leur chef vole à lui, leur troupe l'entoure,
On l'embrasse, on l'embrasse encor.

Le Maure avec eux lutte de tendresse,
Court au chef, dans ses bras le prend,
S'attache à son cou, l'enlace, le presse,
Puis à ses lèvres se suspend.

Soudain il faiblit ; ses genoux fléchirent ..
Mais, aux pieds du chef espagnol
Nouant son turban que ses mains déchirent,
Il le suit, rampant sur le sol.

Puis, vers les Chrétiens il tourne farouche
Son front livide et bleuissant.
Un rire effrayant a tordu sa bouche,
Ses yeux sont injectés de sang :

« Voyez, ô giaours ! voyez mon visage !
C'est de Grenade que je viens.
Je vous ai trompés, et pour tout message
J'apporte la peste aux Chrétiens.

J'ai par mes baisers versé dans votre âme
Le venin qui vous rongera ;
Venez, et voyez quelle horrible flamme
Comme moi vous dévorera. »

Il leur tend les bras, il crie, il s'agite...
Il voudrait pour l'éternité
River à son sein leur troupe maudite;
Il rit avec férocité.

Il rit... il est mort... mais sans que sa bouche,
Sans que son œil se soit fermé...
Ce rire infernal, ce rire farouche,
Sur ses traits demeure imprimé.

L'Espagnol tremblant fuit dans la campagne;
La peste s'attache à ses pas;
Avant qu'ils aient pu franchir la montagne,
Tous sont morts du même trépas. »

***

Le 2/14 septembre 1829, la paix était signée à Andrinople entre la Russie et la Turquie. Presque au même moment, Mickiewicz traduisait lui-même pour l'offrir « au statuaire David, en signe d'amitié », le 15 septembre 1829, la Casside, intitulée le *Farys*, qu'il avait écrite l'année précédente à Saint-Pétersbourg, en captivité, et dédiée au comte Rzewuski, retiré alors parmi les Musulmans. Le comte Rzewuski, comme nous le verrons bientôt, devait venir mourir en Pologne pendant l'insurrection de 1830-31.

Le Farys (*1*).

« Casside en l'honneur de l'émir *Tadj-ul-Fekhr comte Venceslas Rzewuski*. *Tadj* signifie en arabe couronne et *Fekhr* gloire. (C'est la traduction de Venceslas : *Wieniec* — couronne; *sława* — gloire).

(1) Le Farys a été traduit en arabe.

« Qu'il est heureux l'Arabe, lorsqu'il lance son coursier du haut d'un rocher dans le désert; lorsque les pieds de son cheval s'enfoncent dans le sable avec un bruit sourd, comme l'acier rouge qu'on trempe dans l'eau.

« Le voilà qui nage dans l'océan aride et coupe les ondes sèches de sa poitrine de dauphin. Plus vite et plus vite, déjà il effleure à peine la surface des sables : plus avant, plus avant encore, déjà il s'élance dans un tourbillon de poussière.

« Il est noir, mon coursier, comme un nuage orageux. Une étoile brille à son front comme l'aurore. Il étale au vent sa crinière d'autruche, et ses pieds blancs jettent des éclairs.

« Vole, vole, mon brave aux pieds blancs ! Forêts, montagnes, place ! place!

« En vain un vert palmier m'offre son ombre et ses fruits, je m'arrache à son abri. Le palmier honteux s'enfuit, se cache dans une oasis, et du bruit de ses feuilles semble rire de ma témérité.

« Les rochers, gardiens de la frontière du désert, tournent vers moi un visage sombre et noir, répètent les échos de mon galop, et semblent me menacer ainsi :

« Insensé ! Où court-il? Là sa tête ne trouvera plus d'abri contre les flèches du soleil, ni sous un palmier à la verte chevelure, ni sous une tente au sein blanc. Là il n'y a qu'une seule tente, celle des cieux. Seuls les rochers y couchent; seules les étoiles y voyagent. »

« Je cours, je cours; je tourne les yeux, et je vois

les rochers honteux s'enfuir et se cacher les uns derrière les autres.

« Mais un vautour a entendu leurs menaces ; il croit follement qu'il me fera prisonnier dans le désert, et il fond à travers les airs à ma poursuite. Trois fois il entoure ma tête d'une couronne noire :

« Je flaire, je flaire, crie-t-il, l'odeur d'un cadavre ! O cavalier insensé ! O coursier insensé ! Le cavalier cherche-t-il ici le chemin ; Le coursier cherche-t-il ici la pâture ? Le vent seul trouve ici son chemin ; les serpents seuls trouvent ici leur pâture. Il n'y a que les cadavres qui couchent ici ; il n'y a que les vautours qui voyagent ici. »

« Il criait et il me menaçait de ses griffes luisantes. Trois fois nous nous mesurâmes des yeux ; qui de nous s'est effrayé ? C'est le vautour qui s'est effrayé... Je cours, je cours, et lorsque je tournai les yeux, le vautour était bien loin, bien loin, suspendu au ciel comme une tache noire de la grandeur d'un moineau, puis d'un papillon, puis d'un cousin, et puis il se fondit dans le bleu des cieux.

« Vole, vole, mon brave aux pieds blancs. Roches, vautours, place, place !

« Mais un nuage a entendu les menaces du vautour, et, déployant ses ailes blanches sur le ciel bleu, s'est mis à ma poursuite. Il veut passer dans le ciel pour un coureur aussi intrépide que je le suis sur la terre. Il se suspend au-dessus de ma tête et telle est la menace qu'il siffle avec le vent :

« Insensé ! où court-il ? Là, la chaleur fera fondre sa poitrine ; aucun nuage ne lavera avec la pluie sa tête couverte d'une poussière ardente, aucun ruis-

seau ne l'appellera de sa voix argentine, pas une goutte de rosée ne tombera jusqu'à lui; car, avant qu'elle tombe, un vent aride l'aura saisie au vol. »

« C'est en vain qu'il me menaçait. Je cours, je cours; le nuage, épuisé de fatigue, commence à chanceler au ciel; il penche sa tête et s'appuie contre un rocher. Lorsque je tournai les yeux, déjà tout un horizon était entre nous. J'aperçus encore le nuage et je vis sur sa figure ce qui se passait dans son cœur; il devint tout rouge de colère, et puis il devint tout jaune d'envie et puis il devint noirâtre comme un cadavre et il s'ensevelit derrière les rochers.

« Vole, vole, mon brave aux pieds blancs! vautours, nuages, place, place!

« Alors, je fis avec mes yeux le tour de l'horizon comme si j'étais soleil, et je ne vis autour de moi personne... Ici, la nature endormie n'a jamais été éveillée par l'homme. Ici les éléments restent tranquilles autour de moi, comme les animaux, dans une île découverte pour la première fois, ne s'effrayent pas des premiers regards de l'homme.

« Mais, ô Allah! je ne suis donc pas ici le premier, le seul? Dans un camp retranché de sable je vois briller une troupe. Sont-ce des voyageurs ou des brigands qui guettent un voyageur? Comme ils sont blancs, ces cavaliers! Et leurs coursiers sont aussi d'une blancheur effrayante. J'accours, ils ne bougent pas; je crie, ils ne répondent pas. O Allah! ce sont des cadavres. Une ancienne caravane déblayée du fond des sables par le vent! Sur les ossements des chameaux sont assis des squelettes d'Arabes; par les trous où furent jadis les yeux, et par les mâchoires

décharnées, le sable ruiselle et semble murmurer une menace :

« Insensé ! où court-il ? Plus loin, il rencontrera des ouragans. »

« Je cours, je cours ; cadavres, ouragans, place, place !

« Un ouragan, le plus terrible des agitateurs de l'Afrique, se promenait solitairement sur l'océan de sable ; il m'aperçoit de loin, il s'étonne, il s'arrête ; et, roulant sur lui-même, il se dit : « Quel est ce vent de parmi mes jeunes frères, qui, avec sa stature chétive et son vol traînant, ose s'aventurer ainsi jusque dans mes déserts héréditaires ? Il rugit et marche sur moi comme une pyramide mobile. En reconnaissant que je suis un mortel, et que je ne cède pas, furieux, il frappe du pied la terre et bouleverse la moitié de l'Arabie. Il me saisit comme le vautour saisirait un moineau. Il me bat de ses ailes tourbillonnantes, me brûle de son haleine enflammée, me lance en l'air, me jette à terre. Je saute et je combats, je romps les nœuds gigantesques de ses tourbillons. Je le déchire, je le mords, je broie entre mes dents les morceaux de son corps sablonneux. L'ouragan veut s'échapper de mes bras en forme de colonne ; il ne peut se dégager et se brise en sillons. Sa tête retombe, dissoute en pluie de poussière, et son cadavre énorme s'étend à mes pieds comme le rempart d'une ville.

« Alors, je respirai ; je levai les yeux, et je fixai avec fierté les étoiles, et toutes les étoiles fixaient sur moi leurs yeux d'or, car elles ne voyaient dans le désert que moi seul. Oh ! comme il est doux de respirer

ici de toute la largeur de sa poitrine! Je respire librement, pleinement, largement. Tout l'air de l'Arabistan suffit à peine à mes poumons. Oh! comme il est doux d'étendre ici les bras, franchement, librement, de toute leur longueur! Il me semble que j'embrasserais de mes bras tout l'univers, de l'orient à l'occident. Ma pensée s'élance comme une flèche; plus haut et plus haut encore, jusque dans l'abîme du ciel. Et, comme l'abeille ensevelit sa vie avec l'aiguillon qu'elle enfonce, ainsi moi, avec ma pensée, je plonge mon âme dans les cieux!..»

Sous le nom de Tadj-ul-Fekhr, le comte Venceslas Rzewuski fut très connu en Orient. Après la chute de la Pologne, ne pouvant plus se dévouer pour elle, il alla porter dans les steppes de l'Arabie cette ardeur aventureuse et chevaleresque qui formait le fond de son caractère. Poète et guerrier, il fut bientôt élevé à la dignité d'émir par 12 tribus; il a laissé dans le poème non rimé d'*Oxana*, composé sous l'inspiration du désert, le souvenir de ses combats homériques, entremêlés quelquefois «d'amours suaves comme les brises des palmiers». Le nom de l'émir à la Barbe-d'Or sera longtemps vénéré chez toutes les tribus qui ont eu des relations avec lui. Lorsqu'en 1830, la guerre éclata de nouveau entre la Pologne et la Russie, Venceslas, depuis quelque temps de retour en Ukraine, monta sur les beaux chevaux qu'il avait amenés de l'Orient un escadron de volontaires, et les Moscovites ont dû bien des fois maudire leur rapidité et le yatagan de l'émir. L'insurrection s'eteignit après des efforts héroïques, l'escadron fut décimé et le sort de l'émir resta longtemps enveloppé du plus profond mystère.

Les uns disaient qu'il avait été retrouvé parmi les morts après le combat de Daszow; d'autres soutenaient que Guldia, sa jument chérie, l'avait emporté dans le désert, peut-être en Circassie, couvert de sang et de blessures. On connaît de lui une ode à Lady Stanhope, la célèbre mystique anglaise qui vécut en Orient et à laquelle plus tard Lamartine rendit aussi visite. Les revues françaises doivent à V. Rzewuski quelques articles documentés sur les races de chevaux, arabes et polonaises.

Ce personnage, éminemment poétique, inspira aussi un autre grand poète polonais, Jules Słowacki. Ceci prouve encore à quel point l'attention de la Pologne tout entière était attirée vers l'Orient, où tendaient ses espérances. Jules Słowacki est né à Krzemieniec en 1809. Il devait prendre une part personnelle à l'insurrection de 1830, être envoyé en mission diplomatique à Londres, puis partir pour l'exil à Paris, où il mourut le 7 avril 1849. Il écrivit plusieurs autres poèmes inspirés par l'Orient, soit sur un sujet purement oriental comme: le *Moine*, l'*Arabe*, la *Peste au Désert* (1) écrite à El-Arish, pendant son voyage en Asie Mineure, et *Szanfary* (œuvre posthume, écrite en 1828 à Vilna), soit sur l'histoire légendaire des rapports de la Pologne avec la Turquie, comme *Zmija* et *Bielecki*, soit, enfin, l'histoire byronienne d'un insurgé hellène, où il souligne la duplicité de la Tsarine envers les Grecs — *Lambro*.

En outre, il écrivit une pièce fantastique sur le célèbre *Père Marc*, l'inspirateur de la Confédération de

(1) Le titre polonais est « Ojciec Zadżumionych » (m. à m. le père des pestiférés).

Bar; dans son poème de *Beniowski* il parle des relations du Père Marc avec le Khan de Crimée. C'est en 1832, à Paris, que parut la poésie suivante, dont nous donnons la traduction française de Venceslas Gasztowtt.

Douma sur Venceslas Rzewuski

«Il vogua sur les mers, il fut jadis Farys, dormit sous le palmier, sous le sombre cyprès; priant comme un Arabe, il vit la Khaaba, visita le tombeau du Prophète.

«Son cheval d'Arabie était d'un blanc sans tache. Sept fois, sur son cheval il traversa le désert de Gaza; il s'arrêta devant le Saint Sépulcre, inclina humblement le front comme font les pélerins à Jerusalem.

«Les étoiles éclairaient sa route dans le désert; il avait pour défenseur son épieu, rapide comme le vent; errant par le monde, il avait pour ami son poignard, et ce poignard venait d'une jeune fille.

«Une nuit qu'il quittait le perron d'un palais, pour couper l'échelle de soie il prit le poignard de son amante. Bien que ce fût une arme de femme, l'acier était de Damas, il était bien trempé, et le manche en était d'or fin.

«Lorsqu'il parla de s'éloigner, elle pâlit et pleura, et réclama le poignard, car elle voulait se tuer. «Vis «de longues années. Adieu, fille du désert, ton poi«gnard me mettra au tombeau.

«Car, lorsque ce désert aura englouti tout mon «passé, lorsque ma vie me pèsera, alors je me tuerai. «J'ai une âme sauvage. Il me faut un poignard, il me «faut prendre avec moi ton poignard.»

«Les coursiers d'Arabie l'emportèrent accablé de tristesse, car elle avait disparu du perron, car il avait vu dans l'étang, sous la fenêtre, des cercles sur l'eau et un voile blanc... O Polonais!...

«Il était nuit, quand il revit son cher pays natal; la lune s'élevait rouge au dessus des steppes, et par cette nuit un aveugle même eût reconnu ces steppes au parfum des fleurs de la patrie.

«Et la moisson dorée s'inclina devant lui, et il rêvait qu'un fidèle ami viendrait à sa rencontre, mais ses amis n'étaient plus... ils s'étaient endormis dans la tombe glacée, pendant qu'il errait au désert.

«Il partit donc tout seul, inconnu de tout le monde, et, en quittant la cour et la porte de sa maison, il voulut détourner son cheval et retourner dans les plaines où les Bédouins passent rapides comme le vent.

«Mais les sabots du cheval avaient été décloués par les cailloux et le cheval était fatigué... L'émir sauta à bas de l'étrier et entra dans sa demeure sans serrure et sans vitre, où les tentures avaient été vermoulues par la rosée.

«Il se sentit revivre lorsqu'il aperçut ces rochers des rives du Smotrycz, où vivait l'aigle blanc, où il faisait son nid. Cet aigle était l'étoile de l'espérance, quand il planait dans l'azur du ciel.

«Pour son cheval, dans son jardin, il bâtit un berceau, il fit dorer le ratelier, élever des murs de cristal. Devant les soldats du tsar, il pouvait, sur ce cheval aux pieds ailés, s'enfuir bien loin et rester toujours libre. Il plaignait les hommes, car aucun d'eux n'avait un cheval si rapide, et chacun restait muet

et immobile devant l'ordre du tsar, et ses ordres étaient de plus en plus sanglants.

« Une fois, selon l'antique usage des familles qui ne sont plus, cet émir arabe, le jour de la naissance du Christ, autour d'une table couverte de foin, rompit l'hostie (1) avec ses amis et leur donna un festin.

« Puis, comme le voulait l'habitude des ancêtres, il porta un toast d'espérance..... « Pologne ! puisses-tu avoir un siècle de gloire! « Alors arriva un messager de Varsovie; il s'écria ; Le pays se soulève! »

« Aussitôt l'émir s'élance dans les sentiers des steppes, et, derrière lui, sur leurs chevaux des cosaques turcs, vêtus de rouge et de blanc, glissaient au milieu des steppes, à travers les tristes sépulcres du passé.

« Et toute cette troupe étincelante d'acier qui s'avance au galop, ondoie comme la mer; où grondent les canons, là vont les buńczuks comme des astres à la queue de lumière.

« Les kozaks de l'émir, quand ils errent dans les bruyères, savent chanter en chœur un chant triste et sauvage. Le tertre des steppes renvoie avec son écho ce chant qui dit : « Ho ! hourrah ! notre émir ».

« Le chant arrive aux oreilles du tsar. Le tsar écume de rage, et met à prix la tête de l'émir;

---

(1) Pain azyme, hostie non consacrée que l'on a la coutume, en Pologne, de se partager pour la veille de Noël, en se faisant des souhaits, coutume plus nationale que religieuse à laquelle des non-catholiques, participent souvent.

il croit que dans le pays, avec, les hordes du Nogaï, c'est Djengis-Khan qui s'avance, ou Batt, ou Kantemir.

« C'est que Rzewuski sait, comme l'Arabe du désert, enveloppant les pieds des chevaux, en assourdir le bruit, et, silencieusement, tandis qu'ils dorment, se glisser dans le camp des Moscovites, les battre et leur prendre des canons.

« Il se rendit comme les autres dans les plaines de Daszow, où notre cavalerie, au milieu du cliquetis des sabres et de joyeuses clameurs, se rangea en redoutable muraille et fit flotter dans l'air un nuage de drapeaux.

« Et lorsque le soleil sortit de la brume argentée, ils aperçurent les Moscovites; l'avant-garde et une muraille de canons se dressait comme un mur doré, et derrière se tenait l'infanterie hérissée de baïonnettes...

« Tout se tait... Tout à coup une bombe, contenant mille morts, est tombée dans les rangs, noire et tourbillonnante; en ce moment les nôtres priaient encore le Ciel et s'écriaient « O Dieu puissant! »

« En même temps, mille bombes ont labouré les steppes; elles éclatent et lancent de toutes parts des crânes entamés, et grondent sans cesse, jusqu'à ce que notre émir ait entouré de sa cavalerie le carré d'infanterie...

« Il le serre de près, l'écrase dans des anneaux de fer. De ses pieds de devant le cheval, se dressant sur les baïonnettes, les brise comme des roseaux, et au milieu des baïonnettes brisées, le sabre tombe comme l'éclair.

« Les nôtres eussent triomphé, bien que la lutte fût désespérée ; mais soudain un commandant d'artillerie donna cet ordre à double sens : « La cavalerie sur les ailes ! » Ils tournèrent bride, s'éloignèrent et perdirent leur ardeur.

« La déroute commença : — celui qui était la cause de cette panique ne survécut pas une heure à ce désastre. Sans partager la terreur générale, il tira deux coups de canon, et se tua lui-même sur le canon.

« Peut-être qu'au milieu de ses dernières souffrances, il se rappela qu'il laissait des enfants orphelins. Mais la mort l'emporta ; que son tombeau reçoive donc aujourd'hui les larmes et non les reproches de l'exilé.

« L'émir ausssi, quand le feu des canons eut fait silence, se retira avec désespoir, mais se retira le dernier. Qui contesterait son courage, alors que les brèches sont nombreuses au tranchant de son sabre comme les perles dans un chapelet ?

« Et lorsqu'il s'éloignait de sa chère patrie, la lune reparut rouge au dessus des steppes... « Vole plus vite à travers la plaine ; tu te reposeras, mon cheval, quand nous serons arrivés sur la terre de Turquie.

« O mon cheval, mon cheval, qu'as-tu fait de ta force ? Tu t'es peut-être deferré en écrasant les baïonnettes ? Peut-être as-tu été brisé par le vent des balles ? Arrête, mon cheval, que je voie si tu n'as pas quelque part une balle cachée ? »

« Non, je ne vois rien... A la bonne heure... mais la route est pénible, la nuit. Il aperçut alors dans les steppes une chaumière abandonnée. Le cheval ron-

gea les fleurs froides, et l'émir au milieu de la cabane se coucha fatigué sur la terre...

«Il s'endormit profondément — la lutte l'avait épuisé... Un paysan payé par le tsar le tua dans son sommeil, et, de ses mains tremblantes enfonça dans la poitrine de l'émir le poignard de la jeune fille jusqu'au manche doré.

«Oh! pourquoi donc, émir, n'avoir pas rendu le poignard à la jeune fille du désert, lorsqu'elle voulait se tuer? Aujourd'hui elle dort dans les flots, mais son présent fatal restera à jamais dans ton cœur.

«A Moscou on tira le canon sur *le mont des Saluts*, et la ville fut ébranlée par le chant de l'airain. C'était le tsar russe qui se réjouissait de ce que l'émir Rzewuski dormait en paix dans le tombeau des steppes.»

Citons encore, pour bien faire connaître les sentiments de Jules Słowacki à l'égard de l'entente polono-islamique, ce passage de la lettre à Michel Roll-Skibicki, ancien insurgé polonais, lieutenant-colonel des armées de la République de Colombie, en lui dédiant les récits orientaux, le *Moine* et *l'Arabe* : « Attends! Peut-être le muezzin, du haut d'un minaret, va-t-il crier enfin une prière de vengeance dans les murs de Stamboul. Attends, peut-être d'un *aoul* du Caucase jaillira l'étincelle... Silence! je trahis les pensées que m'inspirent l'imagination et la vengeance, la vengeance avide d'aliments, tremblante du frisson de la faim. »

* * *

C'est en 1837 que mourut le dernier drogman de l'ambassade de Pologne à Constantinople, Aksak, gentilhomme de Volhynie, qui habitait à Ortakieuy,

près Stamboul. L'ambassade de Russie voulut s'emparer de ses papiers, mais l'ambassade d'Autriche la prévînt, comme étant en possession du royaume de Galicie et se saisit de tout ce qu'il avait laissé. Heureusement, on put soustraire à ses investigations un tableau de la *Vierge de Częstochowa,* qui avait été confié à Aksak après l'incendie de l'ambassade et de la chapelle, rue Lachsokak, en 1822. Ce tableau se trouvait encore, en 1856, sur le grand autel de l'église Notre-Dame de Péra. Les Dalmates, Croates, Bosniaques, Albanais et tous les Slaves catholiques d'Autriche et de Turquie ont pour N. D. de Częstochowa, patronne de la Pologne catholique, une grande dévotion.

Nous tenons à citer ici quelques écrits d'un patriote polonais qui reflètent parfaitement les sentiments et l'opinion de ses concitoyens envers la Turquie à l'époque où nous sommes arrivés. C'est surtout comme reflet de cette opinion publique que ces documents écrits en français nous paraissent intéressants et utiles à faire connaître. Leur auteur, d'autre part, n'était pas le premier venu. Christien Ostrowski, insurgé en 1830, puis émigré en France, fut un patriote et un écrivain distingué. Il laissa en mourant de fortes sommes destinées à fonder des bourses pour les étudiants polonais à l'étranger (1).

Son père, le général Antoine Ostrowski, sénateur et palatin, fut président intérimaire de la dernière

---

(1) La répartition de ces bourses est confiée au Conseil d'administration du Musée national polonais de Rapperswil (Suisse).

Diète nationale polonaise. Son oncle, le Maréchal, en fut président effectif.

Extrait d'nne lettre de Christien Ostrowski à M. O*** B***, député français (1) :

Contre le partage de la Turquie.

« ...Tout porte à croire qu'il n'y aura de repos, de sécurité pour l'Europe que lorsque cette inquiète puissance (la Russie) sera refoulée dans ses limites naturelles, celles d'avant 1686, par les forces réunies de la civilisation.

Que si même il y avait à opter librement entre la domination musulmane ou moscovite en Orient, il faudrait sans hésitation se prononcer pour la première ; et comme ce point de vue est à mon avis fort important, permettez-moi, Monsieur, de le considérer avec toute l'attention qu'il commande.

On s'accorde généralement à reconnaître aux enfants d'Osman les vertus de probité, de tempérance, de foi gardée aux engagements, de valeur personnelle....

Voilà comment s'explique à ce sujet un voyageur poète, dont je craindrais, en les altérant, d'affaiblir les expressions (2) : « Comme race d'hommes, comme nation, ils sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de leur vaste empire. Leur caractère est le plus noble et le plus grand ; leur courage est intact : leurs vertus civiles, religieuses et domestiques sont faites pour inspirer à

(1) Odilon Barot.
(2) Lamartine, *Voyage en Orient.*

tout esprit impartial l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leurs fronts et dans leurs actions.... Tous leurs sentiments sont généreux; c'est un peuple de patriarches et de contemplateurs, d'adorateurs et de philosophes : quand Dieu a parlé par eux, c'est un peuple de héros et de martyrs,... une pareille race d'hommes, selon moi, fait honneur à l'humanité. »

On aurait de la peine à croire que cet éloquent tableau fut tracé par le principal promoteur du partage de la Turquie; par celui qui considère sa déchéance comme une loi de la fatalité : qui, par un singulier contraste dont on ne retrouve que trop d'exemples dans ses écrits, affirme le principe, pour nier la conséquence. Le diplomate amateur, redevenu poète éminent, n'a pu se défendre d'un sentiment de justice en comparant la race turque avec les races dégénérées et bâtardes qui encombrent la Péninsule. Parcourons ce livre qui, naguère, a produit en Europe tant de sensation; relisons surtout les pages écrites sous l'impression immédiate de l'accueil hospitalier dent le voyageur a été l'objet durant son séjour en Orient, et dégageons, s'il se peut, la vérité des préoccupations sociales et des sympathies personnelles de l'auteur : n'y trouvons-nous pas une apologie involontaire de l'Islamisme, et qui semble protester à chaque ligne contre les conclusions politiques qu'il voudrait tirer de son pèlerinage? Ce dithyrambe, échappé à son admiration, n'est-il pas le plus beau plaidoyer qui puisse être prononcé en faveur de la cause musulmane? Je cite au hasard un passage du même résumé, inscrit en tête du premier : « Si le

plan que je conçois et que je propose devait entraîner l'expatriation forcée de ces débris d'une grande et généreuse nation, je regarderais ce plan comme un crime ! »

... Les phases de grandeur et de décadence furent à peu près les mêmes pour les deux nations polonaise et musulmane. C'est aussi presque à leur naissance qu'elles atteignent leur apogée ; affaiblies toutes deux par des luttes incessantes, et parvenues au même degré de lassitude et d'épuisement, toutes deux éprouvent le besoin de se régénérer, de renaître ; pénétrées de cette sève tardive qui verse dans leur sein une vigueur nouvelle, elles doivent se relever ou périr en même temps.

Oh ! si, lors de la première guerre de Turquie, lorsque tout l'effort des armées russes venaient se briser contre une citadelle mal défendue, si le concert des Osmanlis et des Polonais avait donné le signal de l'indépendance aux nombreuses populations du Caucase toujours révoltées, jamais soumises, *tandis que des intelligences habilement ménagées, eussent facilement entraîné les Suédois et les Perses dans la ligue qui se préparait,* alors, il aurait fallu plus qu'un homme de guerre, plus qu'un homme d'Etat à la tête de l'empire russe pour le préserver d'une ruine totale. Mais ce n'est certes pas dans la personne du Tsar Nicolas qu'on aurait espéré le trouver, lui qui n'a jamais su prononcer une harangue un peu honnête, et qui n'a jamais parcouru un champ de bataille avant le surlendemain du combat. On sait depuis 1812 que la Russie, invulnérable dans son centre, peut être partout frappée à mort dans sa circonfé-

rence. On se serait contenté d'en détacher, lambeau par lambeau, tout ce qui, n'étant pas précisément moscovite, ne respire qu'indépendance et liberté ; c'est-à-dire les deux tiers de son territoire. Ces mêmes circonstances, ne serait-il pas facile de les faire naître encore ?...

La Porte a si bien pressenti cette fraternité de gloire et de malheurs que, malgré les victoires de Zólkiewski et de son petit-fils Jean III Sobieski, malgré le désastre de Vienne en 1683 et la rancune qu'elle devait garder aux vainqueurs pour la perte de ses plus belles provinces, elle a toujours été la plus fidèle alliée de la Pologne. Lorsque les puissances de l'Europe sanctionnaient par leur silence ou leur adhésion criminelle le premier partage de la Pologne, la Turquie seule, au risque de compromettre sa propre indépendance, s'est engagée dans une guerre désespérée avec Catherine II.»

Christien Ostrowski, toujours dans la même lettre, aborde directement la question du partage de la Turquie que l'on avait cyniquement discuté à la Chambre, et contre lequel Odilon Barot s'était énergiquement élevé.

« Eh quoi ! le même fait qui a provoqué un cri d'indignation et d'horreur dans l'Europe entière, lorsqu'il s'agissait de la Pologne, pourrait-il trouver approbation et sympathie chez les hommes honnêtes de tous les pays à l'égard de la Porte Ottomane ? La différence du culte pourrait-elle seule absoudre cette différence de jugement à l'égard de deux crimes semblables ? Et n'y aurait-il d'autre excuse pour justifier un acte immoral en lui-même que parce que

nous sommes chrétiens et que les Turcs sont musulmans? Singulière manière d'entendre et d'appliquer le Christianisme! Notre siècle commettrait une faute bien lourde s'il se lançait encore sur le sol brûlant des guerres de religion; le principe mahométan retrouverait dans la lutte l'âpreté de son énergie primitive : le bouillant fanatisme de Sélim réveillerait partout des échos. D'ailleurs, la différence du schisme à la foi romaine est tout aussi profonde que de la foi romaine à l'Islamisme. Du temps de Godefroy de Bouillon (1) l'esprit de chevalerie et de piété poussait des bandes de fidèles vers la Terre Sainte; ils allaient, disaient-ils, au secours de l'empire de Byzance menacé par le glaive de Saladin; au secours du faible contre le fort, de la victime contre l'exterminateur. La victime avait bien à se plaindre quelquefois de ce secours inespéré, et donnait son saint protecteur à tous les diables, on égorgeait bien parci par-là quelques juifs, et puis on brûlait quelques hérétiques, comme à Worms ou à Cologne, pour le salut de leurs âmes : Omar n'aurait pas saccagé Constantinople d'une façon aussi impitoyble que les chevaliers de Beaudoin. N'importe! il s'agissait de sauver la foi du Christ, succombant sous les efforts de l'Islamisme conquérant et sous les arguties des rhéteurs byzantins; le motif en lui-même était

(1) Nous devons faire remarquer ici, que les Polonais ne participèrent pas aux Croisades, en tant que nation, Henri de Sandomir fut le seul seigneur important qui suivit l'exemple des autres peuples chrétiens, mais ce fut une manifestation individuelle. (Note de T. G.)

louable : criminel seulement dans son application. On voudrait aller aujourd'hui secourir l'oppresseur contre l'opprimé, remplacer les agas par les colonels, les muftis par les popes, sous prétexte que sainte Sophie a été bâtie par Justinien et non par Mohammed. Ce serait le Christianisme pris à contresens, la chevalerie à rebours, une croisade diplomatique en plein dix-neuvième siècle au profit du synode de Saint-Pétersbourg, et sous l'invocation de saint Nicolas, son patron orthodoxe.

Un seul Etat, je crois l'avoir suffisamment démontré, aurait à bénéficier du partage de la Turquie, lui seul pourrait se faire la part du lion, tandis que les autres puissances s'en reviendraient l'oreille basse, honteuses d'avoir trempé dans un crime collectif dont elles n'auraient recueilli d'autre fruit que le déshonneur. Mais en admettant qu'elles auraient toutes une part égale à la curée, ce principe de morale que vous avez émis ne se trouverait-il pas scandaleusement outragé ? Un principe de droit des gens ne saurait être vrai et faux à cinquante ans d'intervalle. Le but secret de ceux qui voudraient ainsi éconduire le génie de la France est de l'entraîner à son insu et les yeux bandés dans les pièges de la Sainte Alliance.

« Je voudrais pouvoir communiquer à tous la conviction qui s'est emparée de vos auditeurs lors de la discussion des affaires d'Orient. Plus d'une fois encore, il faut le croire, la même question sera soumise aux délibérations de la Chambre ; et ce n'est que lorsque la parole ferme et digne que vous avez fait entendre sera confirmée par la voix de la nation entière, lorsque cette morale politique, que certains

hommes d'Etat osent taxer de sentimentalisme et de niaiserie, remplacera dans les rapports internationaux les honteuses intrigues de la diplomatie que nous pourrons pour un temps encore, plaise à Dieu, le plus court possible, nous réconcilier avec la dure nécessité de l'exil.

« Agréez, etc.

Versailles, 7 août 1839. »

(Reproduit par *La Presse de Seine-et-Oise).*

Nous citerons encore d'Ostrowski quelques passages du discours qu'il prononça à Paris devant ses compatriotes exilés comme lui, le 29 novembre 1841, à l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection de 1830.

Il rappelait d'abord les cyniques écrits de Catherine II à ses généraux dont nous insérons le passage suivant :

« Fatiguée des troubles incessants excités par les têtes chaudes des Polonais, je veux une fois pour toutes en finir avec eux; c'est pourquoi je vous recommande que les troupes en Pologne se trouvant sous vos ordres agissent, *abstraction faite de toutes les illusions d'humanité,* avec l'énergie nécessaire pour leur ôter à l'avenir tout espoir de révolte. Il ne faut donc faire grâce à aucun des habitants de cette contrée quand même ils alléguerai ent une vie calme et retirée pour défense, à l'exception toutefois de ceux qui seraient pris les armes à la main, et qui, ayant donné quelques preuves de valeur, seraient incorporés dans nos armées pour servir à la guerre que nous devons, comme vous le savez, après la *pacification* de la Pologne, transporter vers le *sud de l'Europe,* etc., etc.,

signé : Catherine». Cette lettre a été adressée par la Tsarine en 1794, à Repnine, jadis son amant, alors son ambassadeur à Varsovie ; et quelques jours plus tard eut lieu le massacre de Praga : cette nuit sanglante du 19 novembre où vingt-cinq mille habitants, femmes, enfants et vieillards furent égorgés par le farouche Souwaroff, digne exécuteur d'un tel ordre.

Lorque le rapport en parvint à Saint-Pétersbourg, la tsarine avait invité à déjeuner tous les complices de ses infâmes amours : « Je souhaite, leur dit-elle, que ce repas vous soit aussi agréable que les nouvelles que je viens vous apprendre. »

« Et voilà, pourtant, la divinité que Voltaire encensait avec tant d'impudeur, et qu'il glorifiait dans le style académique du nom de la Sémiramis du Nord !

« L'historien digne de ce nom, disait Victor Hugo, flétrirait avec le fer chaud de Tacite et la verge de Juvénal cette courtisane couronnée, à laquelle les altiers sophistes du dernier siècle avaient voué un culte qu'ils refusaient à leur Dieu et à leur roi ; cette reine régicide qui avait choisi pour ses tableaux de boudoir un massacre et un incendie (1).

«Un général corse qui avait osé faire entendre à la tribune française ces sinistres paroles: «*La Pologne est destinée à périr!...*» a dit aussi quelques années plus tard : «*La Turquie n'est plus qu'un cadavre !*» L'histoire se chargera bientôt de démentir ces deux blasphèmes. Voilà comment ces deux nations se trouvent

---

(1) Le massacre de Praga et l'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé. Le tsar Nicolas Ier commanda plus tard pour le sien le guet-apens de Sinope.

associées par une intime fraternité de gloire et de malheur dans l'opinion des peuples et des cabinets; et de la renaissance ou de la chute de l'une d'elles dependra désormais l'avenir heureux ou néfaste de l'autre.

«Oh! si la civilisation est la seule puissance légitime de nos jours; si ses intérêts sont les seuls respectables, combien la barbarie musulmane est encore préférable à ce que l'on veut bien appeler la *civilisation* moscovite! Tous les voyageurs, depuis Niebuhr et Jean Potocki jusqu'à MM. Marcellus et Châteaubriand, s'accordent à reconnaître cette immense supériorité, comme peuple et comme individus, de la race turque sur les tribus schismatiques de l'empire ottoman.

«Supériorité religieuse: car si l'Islamisme est le déisme pur, le schisme est le culte des images et l'adoration des reliques poussée jusqu' au fétichisme le plus grossier.

«... Supériorité morale, dérivant de la supériorité religieuse; car si l'instinct du vol, si la prévarication, le fanatisme, l'intempérance, sont des vices inhérents au caractère moscovite, les vertus contraires de sobriété, de probité, de bonne foi et même de tolérance, sont traditionnelles chez les Musulmans. Les cachots et les mines de la Russie ne suffiraient pas, s'il fallait y enfermer tous les voleurs avec ou sans épaulettes....

«Supériorité des institutions, dérivant de la supériorité morale: car si la centralisation arbitraire et violente des mœurs moscovites semble s'acharner à détruire les habitudes et les physionomies locales, si

elle promène sur toutes les populations qui ont le bonheur de vivre sous sa tutelle le sanglant niveau de l' esclavage, les Turcs ont partout respecté les nationalités, les cultes et les usages établis.

. . . . . .

«Supériorité scientifique, car, tandis que Nicolas Ier casse les universités, fait fermer les écoles, démolir les bibliothèques, déporter la jeunesse studieuse au fond du Caucase, sept universités naissantes surgissent à l'envi dans les sept principales villes de la Turquie, savoir : à Constantinople, Andrinople, Salonique, Brousse, Bagdad et Trébizonde. On sait que le respect de la science fut, chez les Abassides au moins, une tradition des anciens Kalifes ; soixante ans après la conquête, on voyait encore 10.000 jeunes gens fréquentant les écoles de Byzance.

. . . . . .

«Et ici, qu'il me soit permis de vous parler d'un souvenir personel, qui se presse malgré moi dans mon cœur et sur mes lèvres. Aux bords de la Vistule, en face du faubourg de Praga, il est un site enchanteur, unique peut-être en Pologne, et qui domine toute la contrée. Là sous des allées de platanes touffus, de jeunes élèves débattaient avec de jeunes, mais savants professeurs, les hautes questions de science, d'histoire et de littérature ; là, sur une étendue de quelques arpents, on voyait une chapelle, un observatoire, une bibliothèque et un jardin-modèle ! C'était un monde à part ; un Port-Royal des Champs au petit pied. Ce lieu s'appelait *Jolibord*, nom pittoresque qui lui avait été donné par l'illustre Stanislas Konarski, son fondateur. Eh bien ! savez-vous comment ce lieu

s'appelle aujourd'hui? Ce lieu s'appelle aujourd'hui la citadelle de Varsovie! Là, le cri aigu de la sentinelle moscovite sur les remparts, le froissement des chaînes dans les casemates, a remplacé le chant religieux des élèves chrétiens et les doux accents de la poésie polonaise; là dorment accroupis les canons décorés de l'aigle à double tête, qui doivent un jour porter le ravage au sein de nos édifices; là, le génie du mal a proféré par la bouche du tsar ces paroles homicides: « *Je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et ce n'est pas moi qui la rebâtirai!* »

« Assimilation brutale et sanguinaire, haine ingénieuse et systématique contre toute nationalité qui n'est pas au timbre moscovite, mettre une caserne à la place d'un palais, un faisceau d'armes à la place d'un monument, détruire dans leur germe l'espoir et la moisson des générations futures: tel est le génie du Nord, tel est tout l'avenir de la Russie! »

* * *

De 1840 à 1848, plusieurs rébellions intérieures éclatèrent en Turquie; il y eut des agitations insurrectionnelles en Moldo-Valachie et en Hongrie. La Sublime Porte dut intervenir dans les provinces danubiennes.

Le mouvement hongrois devait être beaucoup plus important.

L'ambassade de Russie, en 1846, ayant appris la mort de Wasili Lach, attaman des Zaporogues réfugiés en Turquie, envoya un employé pour saisir tous ses papiers, mais il ne trouva presque rien, sinon que le défunt s'appelait Wasili et qu'il était polonais;

mais tous ses documents, ses manuscrits avaient déjà été enlevés par un Zaporogue, son compagnon fidèle, qui les cacha, enterra son corps et disparut lui-même.

* * *

Christien Ostrowski était en relations avec la plupart des patriotes polonais qui travaillaient, par la plume ou l'épée, au relèvement de la Pologne. Il correspondait donc aussi avec le vaillant et fameux général Bem, le héros de la guerre de Hongrie.

Il nous faut insister particulièrement sur cette guerre de Hongrie, bien que, en apparence, elle n'appartienne pas à notre sujet. En effet, les sentiments sympathiques des Hongrois envers la Turquie et la Pologne n'ont point varié depuis des siècles, tandis qu'ils ont eu toujours, et de plus en plus, à se plaindre de la Russie et de l'Autriche. Par conséquent, l'entente toute naturelle de ces trois nations contre des ennemis communs rend intéressant pour chacune d'elles ce qui touche aux deux autres, et promet, en se continuant dans l'avenir, de produire pour elles trois, d'heureux résultats. D'autre part, la Turquie, ayant, comme nous le verrons, recueilli généreusement les réfugiés hongrois et polonais, héros et victimes de ces événements, la guerre de Hongrie fait partie de l'histoire ottomane et polonaise.

L'un des principaux acteurs de cette campagne fut le général Bem.

* * *

Bem naquit en 1793 dans la partie de la Pologne soumise à la domination des Autrichiens. Il entra à

l'École d'artillerie de Varsovie, dirigée par le colonel Pelletier, un Français. En 1812, Bem était officier dans l'artillerie à cheval. Il combattit sous les ordres de Macdonald. La batterie, commandée par le comte Ostrowski, entra à Dantzick. Bem en faisait partie et fut décoré de la Légion d'honneur, puis fait prisonnier par les alliés.

Quand le duché de Varsovie fut transformé en royaume de Pologne (1815), Bem rentra au service, toujours dans l'artillerie, et devint aide-de-camp du général Bontemps. Sous Nicolas Ier, il démissionna et revint en Galicie. Il avait eu beaucoup de duels, dont l'un lui avait laissé une balle dans la jambe; de plus, un grave accident, l'explosion d'un caisson, lui brûla la figure.

En 1830, il accourut à Varsovie, fut nommé major, et commanda la batterie d'artillerie à cheval de la garde, comprenant douze pièces de 12.

Il prit part d'abord à la bataille d'Iganie (1831), victoire polonaise, et y fut nommé lieutenant-colonel. Ses plus grands exploits eurent lieu à la grande et longue bataille d'Ostrolenka, où, ayant contribué à sauver l'armée polonaise, Bem fut nommé colonel sur le champ de bataille. Ayant continué à se distinguer dans la suite de la campagne, il devint général et commandant l'artillerie.

Pendant le siège de Varsovie (septembre 1831), Bem eut un cheval tué sous lui, et son aide-de-camp, Ekielski, tomba à ses côtés.

Après la chute de Varsovie, le conseil de guerre de Modlin offrit à Bem le commandement en chef. Il refusa.

On attribue à Bem l'idée première de l'émigration en France. Il eut le premier le projet d'y aller avec ses officiers. L'Allemagne força le gouvernement prussien de leur livrer passage.

Après un court séjour en France, Bem entreprit une formation militaire polonaise au Portugal, mais sans aboutir. Il dut alors rester inactif de 1835 à 1848.

* * *

C'est à ce moment que l'insurrection hongroise contre l'Autriche prit une allure décisive. Le 22 janvier 1849, à la bataille de Tarczal, la division de Bulharyn et les Polonais qui en faisaient partie, firent pencher la victoire du côté de Klapka. Görgei, qui agissait heureusement contre Götz dans le pays slovaque et les Carpathes, se réunit le 12 février à Koszyce avec l'armée de Klapka.

Au midi, les affaires hongroises allaient plus mal. La citadelle d'Arad et Temesvar étaient au pouvoir des armées impériales. Damjanicz, dans le corps duquel se trouvait la plus importante des légions polonaises sous les ordres de Wysocki, dut, le 26 janvier 1849, abandonner Pięciokóścioly (les cinq églises).

Toujours en janvier 1849, le comte Teleki, représentant des intérêts hongrois à Paris, réussit à persuader le vénérable Henri Dembiński (1) d'accepter le commandement suprême en Hongrie.

Damjanicz remporta le 5 mars une victoire à

(1) Général polonais, célèbre par sa retraite, de la Lithuanie dans le royaume, pendant l'insurrection polonaise de 1831.

Szolnok, grâce à l'aide de Wysocki et de sa légion polonaise qui avait déjà pris part en décembre 1848 au siège d'Arad.

La lutte de Bem en Transylvanie présente toute une suite d'actes héroïques. Étant arrivé le 5 décembre 1848 dans ce pays en qualité de gouverneur militaire et civil, il dut immédiatement livrer bataille aux armées autrichiennes. Après avoir battu Jablonowski et Urban, généraux autrichiens, il délivra la Transylvanie septentrionale, entra dans le Maros Vasarhely, pays des vaillants Szeklers (1) et dans la seconde moitié de janvier s'étant avancé au midi, il attaqua l'armée de Puchner. S'étant trouvé avec une poignée de soldats au milieu des énormes forces ennemies, et ne recevant pas les renforts attendus, Bem commença la retraite sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Sa marche de douze milles à travers des montagnes sans routes et très élevées où les hommes devaient tirer les canons à la force de leurs poitrines, sur des pentes gelées, glissantes, par Limba et Csuged à Medjasz, est une des plus hardies que puissent citer les annales militaires. Étant arrivé le 14 février à Medjasz, il rétablit ses communications avec le pays des Szeklers, où le major Żurmański faisait la guerre de partisans et en reçut des renforts. Cependant, Urban passa de Bukowine dans la Transylvanie septentrionale et obligea les détachements hongrois à se retirer jusqu'à Dees. La Légion polonaise, commandée par le prince Ladislas Woro-

(1) Les Szeklers adoraient Bem et criaient : « *Elien Bem Apö* » (Vive notre père Bem !).

niecki, couvrit leur retraite. Bem se hâta donc vers le nord, battit Urban, le refoula en Bukowine et retourna rapidement lui-même à Medjasz, afin d'affronter l'invasion russe.

Quand les armées hongroises se concentrèrent au-delà de la Cissa, Dembiński donna l'ordre de reprendre l'offensive. Görgei, sous qui commandaient Guyon et Klapka, passa la Cissa le 2 mars, coupa sous Erlau la ligne de Schlick et, ayant remporté une nouvelle victoire non loin de Losoucz, s'avança jusqu'à Balassa Gyarmalli. Damjanicz étant sorti de Szegedyn, battit le ban Jellachich, allié de l'Autriche, le 24 mars, à Körös, et l'obligea à se retirer jusqu'à Czegled. Dembiński placé au centre traversa la Cissa et s'avança jusqu'à Gyöngyös; le général autrichien Windischgrätz occupait une forte position, de Tapiobicsk à Aszod; il commandait lui-même le centre, Schlick l'une des ailes, Jellachich l'autre. Dembiński commença l'attaque le 1er avril, par Hatvan, et, après une chaude affaire, obligea les Autrichiens à reculer jusqu'à Peszt. Klapka et Damjanicz obligèrent le 4 avril Jellachich à reculer jusqu'à Isaszeg. Görgei délogea aussi Schlick de sa forte position d'Aszod. Windischgrätz concentra donc ses forces, 55.000 hommes et 180 canons, à Isaszeg, le 5 avril, et, ayant perdu la bataille, recula vers Peszt. A la bataille d'Isaszeg, la Légion polonaise, commandée par Wysocki, se distingua encore. Après quoi Görgei, ayant sous ses ordres Klapka, Damjanicz et Gaspar, se dirigea vers la forteresse de Komorn pour la délivrer. Le 10 avril, à la bataille de Wacow (Waitzen) la Légion polonaise, et toute la division de Wysocki,

entra dans la ville, baïonnettes au canon et décida de la victoire. Dans cette bataille le général autrichien Götz étant mortellement blessé, le commandement fut pris par Jabłonowski, qui se retira derrière la rivière de Gran. Une autre bataille victorieuse fut livrée le 18 avril à Nagy Sarlo. Klapka commandait l'aile droite, Wysocki la gauche. La Légion polonaise fit la première une charge à la baïonnette. Les Autrichiens, refoulés derrière la rivière Waag, durent encore reculer jusque derrière la rivière Raab. On délivra ainsi la place forte de Komorn.

Dembiński fut nommé commandant de la haute Hongrie, et on avait l'intention de l'envoyer ensuite en Galicie. On confia à Wysocki, nommé général et commandant en chef de tous les détachements polonais de Hongrie, le soin de former au moins une division polonaise ; Wysocki débarrassa la vallée de la Waag des ennemis, ainsi que les comitats de Liptaw, Arva, Thurocz, etc., et entra à Proszow. Perczel, au sud de la Hongrie, assura aussi par les armes le triomphe de la cause nationale.

Mais c'était encore Bem qui opérait le plus de merveilles. Puchner, ayant ses derrières garantis par les Russes qui occupaient Kronstadt et Hermanstadt avec 16.000 hommes et 45 canons, attaqua le 2 mars, à Medjasz, les Hongrois forts de 6520 hommes et 20 canons. Bem, ayant eu le dessous, réunit autant de troupes qu'il put, se lança à la poursuite de Puchner, battit les Russes et conquit Hermanstadt. Cette action téméraire effraya le général autrichien qui se retira en Valachie. Bem, ayant laissé sur place le colonel Czetz avec mission de surveil-

ler Puchner, se rendit lui-même à Kronstadt, et obligea le général russe Engelhardt à fuir en Valachie le 19 mars. Bem, après avoir délivré la Transylvanie tout entière, s'occupa activement de l'organisation des troupes et s'efforça de calmer les dissensions entre nationalités. En général, les Polonais s'employèrent à établir la concorde entre les Slaves de Hongrie (Slovaques, Croates et Serbes) et les Magyars ; à la vérité, leurs efforts n'amenèrent pas le résultat désiré, mais ils se firent de nombreux amis dans les deux camps.

Les victoires de la Hongrie décidèrent la Diète à rompre définitivement avec les Habsbourg. Sur la proposition de Kossuth, le 15 avril 1849, on proclama, à l'unanimité et sans aucune discussion, l'indépendance de la Hongrie, et la déchéance de la maison de Habsbourg-Lorraine. Kossuth fut nommé président du gouvernement provisoire.

Le gouvernement autrichien, menacé de la sépation de la Hongrie, réunissait toutes ses forces pour reconquérir ce pays ; il en confia le commandement au baron Haynau, célèbre pour ses cruautés, et demanda du secours au gouvernement russe. Nicolas, ennemi de l'insurrection, se rendit d'autant plus volontiers à cette prière qu'il craignait aussi un mouvement en Pologne. A la suite de cette démarche, le prince Paszkiewicz entra en Galicie à la tête d'une armée de 100.000 hommes, et, traversant les Carpathes, la conduisit en Hongrie ; Lüders et 40.000 Russes appuyèrent Puchner du côté de la Transylvanie ; Paniutyn amena 12.000 soldats au secours de Haynau. L'armée austro-russe comptait 275.000 hommes

et 600 canons. La Hongrie pouvait à peine en fournir la moitié.

Vers la fin de juin, les Russes et les Autrichiens entrèrent en Hongrie par la Valachie et la Bukowine. Bem leur tint tête avec vaillance; battu une fois, puis deux, il ne perdait pas courage, et recommençait la lutte. Il ne quitta la Transylvanie qu'au moment où Kossuth lui confia le commandement de l'armée du sud.

Wysocki et 10.000 soldats reculaient peu à peu devant l'armée de Paszkiewicz, en l'obligeant à ralentir sa marche. En même temps, Haynau s'étant avancé de Presbourg à Peszt, on transporta la Diète et le gouvernement à Szegedyn, sur la Cissa. Görgei perdait beaucoup de temps et agissait sans plan précis ; on lui enleva donc le commandement supérieur qui fut rendu à Dembiński. Mais il était difficile d'agir utilement, étant données les dissensions qui régnaient entre les chefs. Görgei, à la tête de trois corps des meilleurs soldats, refusait d'obéir aux ordres du quartier général. Par suite, il fut coupé du reste de l'armée, qui s'établit à Szegedyn. A la fin de juillet, Haynau prit, avec ses troupes, le chemin de Szegedyn. Dembiński ne put opposer de résistance suffisante et se réfugia à Debreczyn. Il en fut de même de Görgei qui franchit la Cissa et se refugia à Temesvar. Bem prit le commandement après Dembiński, mais ne put sauver la cause déjà perdue. Ayant été battu à Temesvar, le 9 août, il recula jusqu'à Lugos sans perdre encore espoir. Mais tout se dissolvait en Hongrie. Kossuth démissionna et partit vers la frontière turque. Görgei prit la dictature le 11 août,

et le 13 il déposa les armes et se rendit au chef russe Rüdiger, à Vilagos non loin d'Arad. Cette capitulation mit fin à l'insurrection de Hongrie. Bem, Guyon, Messaros, Dembiński, Perczel, Kossuth passèrent en Turquie. Görgei obtint la permission d'habiter Celowiec (Klagenfurt).

Après la défaite de Vilagos, toutes les places fortes capitulérent ; Komorn, où Klapka résistait vaillamment, obtint, dans les premiers jours d'octobre, les honneurs de la guerre. Les petits détachements se rendirent, les honveds retournèrent chez eux. Cinq mille hommes environ se réfugièrent en Turquie, et ce pays, malgré les menaces de l'Autriche et de la Russie, leur garantit un asile sûr.

Dès lors, le nom de Bem est devenu en Hongrie légendaire et symbole de la vaillance des Polonais, comme ceux de Kościuszko et de Pulawski l'étaient déjà en Amérique.

Nous verrons par la suite de quelle manière le comte L. Zamoyski participa à cette campagne, et quel secours il apporta à ses compatriotes pendant leur exode en Turquie.

* * *

Une autre curieuse figure de la campagne de Hongrie est celle du vaillant et bon général Joseph Wysocki. Nous avons déjà lu le récit de quelques uns de ses exploits, mais nous allons ici tracer brièvement quelques épisodes de sa vie ; nous le rencontrerons du reste plus tard en Turquie.

Joseph Wysocki émigra de Pologne en 1831 avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie ; il développa et affermit ses connaissances militaires à l'école de

Metz; étant personnellement pauvre, il y faisait ses études aux frais de la Société démocratique polonaise, qui préparait la jeunesse à se rendre utile à la patrie, en lui procurant des moyens d'action. Les Polonais, réunis à Peszt (1848) dans le but d'aider les Hongrois, choisirent Wysocki comme leur chef, et le gouvernement hongrois le nomma Major. Sans entrer dans les détails de sa carrière militaire, nous dirons seulement que chaque grade fut la récompense d'un véritable mérite; c'est pour l'organisation du blocus d'Arad qu'il fut nommé lieutenant-colonel, et pour la bataille de Solnock, colonel; il reçut sa nomination de général après la bataille de Komorn, qui terminait toute une série de victoires, remportées par suite d'une action personnelle ou de son efficace participation. Commandant une brigade, puis une division dans le corps de Damjanicz, il réussit en peu de temps à gagner l'attachement et la confiance unanime de ses soldats. Souvent, quand, suivi de généraux hongrois, le colonel Wysocki passait devant le front des troupes, les colonnes saluaient de leurs acclamations le Chef des Légions polonaises. Cette popularité n'empêchait pourtant pas Wysocki de rester dans les meilleurs termes avec ses supérieurs. Les chefs hongrois en général, et Damjanicz en particulier, prisaient hautement ses capacités, sa science, et, encore plus, son désintéressement et la droiture de son caractère. Ils se convainquirent très vite que Wysocki n'était pas venu en Hongrie pour y récolter des grades et des décorations, mais que sa seule ambition était de contribuer au triomphe de la cause nationale hon-

groise parallèle à la cause polonaise. Il devait montrer plus tard quelle sympathie il portait aussi aux Ottomans, alliés toujours vaillants et toujours fidèles de sa chère Pologne.

* * *

Nous donnons ici le texte des arrangements diplomatiques nécessités par le bienveillant accueil des réfugiés polonais de Hongrie sur le sol Ottoman.

Arrangement arrêté entre la Turquie et la Russie pour l'accommodement des différends relatifs aux réfugiés polonais (sujets russes). Note diplomatique de Aali-Pacha, ministre des affaires étrangères de la Porte Ottomane à M. Titoff, ministre plénipotentiaire de Russie, relative aux Polonais (sujets russes) réfugiés.

Constantinople, 7 moharrem 1266,
22 novembre 1849 (1).

« J'ai eu l'honneur de recevoir la note de votre Excellence en date du 24 octobre 1849, dans laquelle se trouvait inclus l'arrangement qui a été communiqué par la haute Cour Impériale à S. Ex. Fuad-Effendi relativement aux réfugiés, et par laquelle Votre Excellence nous fait savoir que dès que la Sublime Porte aura accepté cet arrangement, vous êtes autorisé à renouveler les relations diplomatiques qui ont été interrompues momentanément.

. . . . . .

(1) Murhard, V. R. t. XIV, p. 694.

«Quant à la question de l'engagement à être pris par la Sublime Porte de faire un accord avec les puissances que cela concerne, pour qu'on puisse expulser ceux des Polonais qui étant des sujets du gouvernement russe, se seraient naturalisés sujets de puissances étrangères sans la permission de l'Empereur, et qui seraient revenus en Turquie et y conspireraient contre le gouvernement russe, il est superflu de dire que S. M. le Sultan, mon maître, est prêt à donner des preuves qui font voir jusqu'à quel point il sait apprécier le bon voisinage et l'amitié du gouvernement russe, et dans aucun temps, dans aucune circonstance, Sa Hautesse ne pourra souffrir que des complots se trament dans ses États contre la Russie.

« Mais, comme Votre Excellence le sait, quand un étranger, qui n'est pas d'origine raïa, arrive en Turquie avec un passe-port d'un gouvernement étranger, ce n'est pas après tout à la Sublime Porte à examiner de quel gouvernement cet étranger est le sujet naturel, et s'il a bien ou mal obtenu le passe-port dont il est muni. Cette discussion appartient naturellement d'une part au gouvernement dont l'individu en question était le sujet primitivement, et de l'autre au gouvernement qui l'a pris ensuite sous sa protection.

. . . . . .

« Comme le désir qui a été exprimé par l'Empereur, que ceux des réfugiés qui professent actuellement l'Islamisme soient envoyés dans quelque province lointaine turque en Asie, s'accorde avec les intentions du Sultan à leur égard, Sa Hautesse a

jugé à propos qu'ils soient envoyés à Alep. »

. . . . . .

« Aali-Pacha. »

. . . . . .

Le vrai sens de cette note est délicieusement ironique, malgré son air courtois et bonhomme, car depuis de longues années déjà nos réfugiés Zaporogues étaient installés officiellement en Turquie et luttaient ouvertement contre les Russes; mais ce qui ajoute à cette ironie, c'est que les réfugiés auxquels il est fait allusion furent reçus fraternellement et avec honneur, quelques-uns même nommés pachas comme Bem (Mourad-Pacha), qui avait, du reste, embrassé l'Islamisme.

Mais voici l'acte définitif qui clôt le différend turco-russe au sujet des réfugiés :

« Protocole d'une conférence tenue entre les ministres de la Porte Ottomane et le plénipotentiaire russe. Signé à Constantinople, le 25 décembre 1849. »

« Ce jourd'hui, le 10 du mois de safer de l'hégire 1266, et le 13/25 du mois de décembre de l'année chrétienne 1849, les soussignés, le ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte, et l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, s'étant réunis dans l'hôtel de S. A. le grand Vizir, M. l'envoyé a déclaré par une note officielle que la Cour impériale de Russie a complètement accepté les points et pris acte des assurances contenues dans la note officielle relative aux Polonais (sujets russes) qui, par suite des événements de la Hongrie, se sont réfugiés dans les

États ottomans, que la Sublime Porte a remise en date du 7 moharrem 1266 ; et la Sublime Porte, de son côté, a déclaré aussi qu'elle va immédiatement procéder, d'après l'arrangement verbal arrêté de commun accord, à mettre à exécution les points que sa susdite note renferme.

Ainsi les relations officielles qui ont été interrompues entre la Sublime Porte et la légation impériale de Russie étant renouvelées, les soussignés ont signé ce protocole et y ont apposé leurs cachets, et le grand Vizir, se trouvant présent dans cette réunion, l'a également revêtu de sa signature et de son cachet.

« Rechid. Aali. Titoff. »

Malgré cette entente illusoire, les intrigues russes contre la Sublime Porte recommençaient encore. C'est également contre elles que va protester le grand Adam Mickiewicz que nous retrouvons à Paris en émigration. Il avait occupé glorieusement pendant deux ans la chaire de langue et de littérature slave au Collège de France, créée exprès pour lui, et où le gouvernement français avait été moralement contraint de le nommer par sa réputation universelle. Il s'était trouvé être le collègue des grands Français Michelet et Quinet. C'est ensuite, en 1849, qu'il publiait, dans la *Tribune des Peuples*, journal fondé par lui pour redresser les torts politiques et défendre les nations opprimées, les extraits cités plus bas.

Ils prouvent éloquemment à quel point l'opinion publique polonaise était indignée des agissements russes, et sympathisait toujours avec la Turquie.

Extraits de la « Tribune des Peuples », *par Adam Mickiewiez, rééditée par Ladislas Mickiewicz, Paris, Flammarion, 1907.*

« Paris, 4 octobre 1849. La résistance que la Turquie oppose aux prétentions de l'empereur de Russie lui vaudra les sympathies de tous les hommes de bien. La vérité nous oblige à dire que cette résistance, comme mesure politique, aurait dû commencer il y a longtemps. La Turquie avait des motifs plus que suffisants de s'attendre de la part de la Russie aux traitements qu'elle essuie maintenant, et qui seront très certainement suivis de nouvelles violences. Tout le monde connaît le système politique de la Russie ; on sait parfaitement les procédés qu'elle emploie ainsi que le but où elle tend.

« La Russie ne fait partout que ce qu'elle a fait en Pologne. La Pologne était là comme un enseignement diplomatique vivant et on ne peut plus actuel.

. . . . . .

« 8 octobre 1849. — La Russie se croit fatalement appelée à conquérir l'empire d'Orient. Elle a toujours agi dans ce but, tout en subordonnant son action aux nécessités immédiates de la politique européenne.

. . . . . .

« Il n'est pas même probable que l'Angleterre se décide à contrarier sérieusement la Russie. Ces deux puissances ont un commun intérêt à affaiblir la Turquie (1).

---

(1) Il est curieux de voir si bien prévoir d'abord les événements de 53-56 où l'Angleterre s'avança encore moins que la France contre la Russie, puis l'occupation de l'Egypte.

« La Turquie divisée offre à l'Angleterre, dans un avenir plus ou moins rapproché, des chances certaines de faire la conquête de l'Egypte (1) et à la Russie le perspective d'entrer en possession de Constantinople.

. . . . . .

« La bienveillance de la Russie n'a jamais été désintéressée ; elle cache une arrière-pensée, qui sait attendre le moment convenable pour se produire dans tout son jour hideux.

« C'est avec cette même habileté caressante et perfide que la Russie s'est d'abord immiscée dans les affaires de la Pologne et de la Turquie. Si à l'égard de cette dernière elle n'use plus aujourd'hui des mêmes moyens, c'est qu'elle juge que l'heure est venue aujourd'hui de jeter enfin le masque. »

Les agissements des Russes contre la Sublime Porte préoccupaient le monde entier; aussi le fameux testament de Pierre Ier que nous citons plus bas, se trouvait d'une brûlante actualité. Il fut répandu largement et reproduit dans les journaux de Paris, tels que le *Siècle* et la *Patrie*. Les extraits que nous insérons sont empruntés à la publication qu'en fit Christien Ostrowski. Comme on devait s'y attendre, l'ambassade russe nia l'authenticité du document, mais, fût il apocryphe, il exprime si bien la ligne de conduite et les ambitions des Tsars depuis Pierre Ier, qu'il constitue une pièce très instructive.

Nous trouvons, dans le texte de Christien Ostrowski (Lettres Slaves) les renseignements suivants :

---

(1) Voir la note de la page précédente.

« Ce testament d'une authenticité aujourd'hui incontestable, base et code suprême de la politique russe depuis Pierre Ier, a été remis en 1757 aux mains de l'abbé de Bernis, ministre des affaires étrangères de Louis XV, Un exemplaire s'en trouve aussi dans les archives diplomatiques de l'empire français.

Mémoires du chevalier d'Eon, publiés par M. Gaillardet, t. I, p. 170 ».

Nous y choisissons les articles qui concernent plus spécialement la Pologne et l'Islam.

Testament du Tsar Pierre Ier déposé dans les archives de Péterhof.

Art. IV.

« *Diviser* la Pologne en y fomentant le trouble et les discordes civiles : gagner la haute noblesse à prix d'or, influencer les diètes, *les corrompre*, afin d'avoir action sur les élections des rois : y faire nommer ses partisans, les protéger, y faire entrer et séjourner les troupes moskovites jusqu'à l'occasion de s'y établir définitivement. Si les puissances voisines opposaient quelques difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, *jusqu'à ce qu'on puisse reprendre en détail tout ce qui aura été donné !*

Art. V

« *Prendre le plus qu'on pourra* de la Suède (1), et savoir se faire attaquer par elle *pour avoir le prétexte de la*

(1) C'est en réalisation de ce plan que la Finlande fut annexée à la Russie en 1812.

subjuguer. A cet effet, isoler le Danemark de la Suède et entretenir avec soin leur rivalité.

Art. VI.

« *Prendre toujours* les épouses des princes russes parmi les princesses *de l'Allemagne* (1); pour multiplier les alliances de familles, rapprocher les intérêts, et *unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y propageant nos principes.*

Art. VIII.

« *S'étendre* sans relâche vers le nord, le long de la Baltique, *ainsi que vers le sud, le long de la mer Noire.*

Art. IX

« *Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes.* CELUI QUI Y RÈGNERA SERA LE VRAI SOUVERAIN DU MONDE. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt aux Turcs, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, *ce double point étant nécessaire à la réussite du projet*; hâter la décadence de la Perse, pénétrer jusqu'au golfe persique : rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, *et avancer jusqu'aux Indes* qui sont l'entrepôt du monde.

Art. X

« Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ; favoriser en apparence ses idées de do-

---

(1) Cette tradition continue : et l'on sait que c'est à l'Allemagne que la Russie a emprunté : 1° la dynastie actuelle (Holstein-Gottorp depuis Pierre III) ; 2° la plupart de ses tsarines ; 3° presque tous ses hauts fonctionnaires et un grand nombre de ses généraux.

mination sur l'Allemagne et exciter contre elle, en sous main, la jalousie des provinces. Tâcher de faire réclamer l'intervention de la Russie par les uns et par les autres ; en exerçant sur le pays une espèce de tutelle qui prépare la domination future (1).

Art. XI

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser les Turcs de l'Europe et la frustrer de sa part du butin lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens Etats de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête *qu'on lui reprendra plus tard.*

Art. XII.

« S'attacher et réunir autour de soi tous les *Grecs* unis, désunis ou schismatiques, qui sont répandus soit dans la Hongrie, *soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne* ; se faire leur centre, leur appui, et fonder d'avance une suprématie universelle par une sorte de royauté ou de domination sacerdotale : les gréco-slaves seront autant d'amis que l'on aura chez chacun de ses ennemis.

Art. XIII.

La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne de partager avec elle l'empire de l'Univers. Si l'une

---

(1) En 48, nous l'avons vu, l'Autriche appela les Russes à son aide contre les Hongrois révoltés: le testament avait bien prévu.

des deux accepte, ce qui ne peut manquer pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis, écraser à son tour celle qui survivra, en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe (!!!).

Art. XIV.

« *S'avançant* par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté; tandis que l'Allemagne le serait de l'autre: et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir *sous le joug*.

Art. XV.

« *Ainsi peut et* DOIT *être subjuguée l'Europe !*

« PIERRE Ier, *autocrate de toutes les Russies.* »

Et dire que sans la résistance toujours opiniâtre de la Pologne et la victoire éclatante des patriotes japonais, ces projets, déjà en voie de réalisation, auraient, peut-être actuellement, tout à fait atteint leur but !.

* * *

Les exigences grandissantes de la Russie faisaient pressentir une guerre imminente avec la Turquie.

C'est sous l'impression des événements si proches que le général Bem écrivit à Christien Ostrowski la lettre que nous allons citer, et qui est probablement une de ses dernières, car il mourut à Alep, le 9 décembre 1850 (1).

---

(1) Christien Ostrowski assure dans ses *Lettres Slaves* que : « *Le général Bem est mort non pas de la peste, mais par le poi-*

Alors connu sous le nom musulman de Mourad-Pacha, il était grand'croix de l'Ordre Militaire de Hongrie, chevalier de la Croix Militaire de Pologne, chevalier de la Légion d'honneur française.

Lettre de Bem à Christien Ostrowski.

. . . . . .

« Au bruit du canon russe, j'étais accouru en toute hâte de la Transylvanie ; mais il est trop tard, la trahison avait porté ses fruits : le découragement était partout. Le cœur brisé, je quittai *le dernier* le sol de la Hongrie, et je me mis sous la protection du gouvernement turk.

« Je puis cependant vous assurer que, si j'avais été appelé à temps pour commander l'armée hongroise, pas un soldat russe ni autrichien ne serait sorti de ce pays ; les ressources qu'il présente sont immenses : et je puis vous en donner une idée en disant qu'à la fin de la campagne, nous avions trois fois autant de troupes et de provisions de tout genre, qu'à son début.

Si le désastre de Hongrie a couvert de deuil toute cette noble contrée, ses conséquences peuvent tourner au profit de la cause nationale ; car dès à pré-

---

son de l'Autriche. Cette conviction est fondée entre autres sur le témoignage du Dr S. Grabowski, ancien médecin en chef de l'armée polonaise, et qui vient de faire tout récemment un voyage dans le Levant. Un serviteur allemand aurait été l'instrument de ce crime et de cette lâcheté. L'Autriche est d'ailleurs coutumière du fait et n'en est pas à son coup d'essai dans ce genre de prouesses : « *Cui crimen prodest...* »

sent une collision entre la Turquie et le tzar me parait inévitable : et son résultat final doit être le rétablissement de l'indépendance polonaise. Les forces de la Turquie sont suffisantes pour anéantir la puissance moskovite ; son armée excellente brûle de se mesurer avec l'ennemi : au premier signal, tout ce qui respire saisira le glaive. Je n'exagère pas en affirmant que, pour une guerre offensive, il sera possible de jeter de trois à quatre cent mille hommes dans les frontières russes, sans dégarnir entièrement l'intérieur ; vous concevez aisément ce qui en adviendra pour nous-mêmes. Mais il faut avant tout que le gouvernement turk puisse se dégager de l'onéreuse tutelle de la politique étrangère, qui lui lie les mains ; de celle de l'Angleterre surtout, dont l'ambassadeur, lord Stratford, fait ici la pluie et le beau temps.

. . . . . .

« Quant à votre projet et à celui de vos compatriotes de venir me rejoindre en Turquie, nous pourrons y songer sérieusement dès que je serai à Constantinople ; c'est-à-dire dans un mois ou deux, si toutefois lord Stradford veut bien le permettre : et alors, la guerre éclatant, je ne doute pas que les officiers polonais ne soient accueillis avec empressement dans les rangs de l'armée ottomane . . . . .

« Pour ce qui concerne ma situation personnelle, les dispositions du gouvernement à mon égard sont les meilleures possibles ; l'armée me paraît très dévouée, et les officiers du plus haut rang serviront volontiers sous mon commandement, dès que les influences étrangères cesseront de s'opposer à mon emploi.

« Une de mes plus chères espérances pour l'avenir c'est de pouvoir bientôt sans doute remettre les affaires du pays entre les mains de votre digne oncle, du vénérable président de notre assemblée nationale. Sa haute intelligence, ses vertus et son expérience seront pour la Pologne la meilleure garantie de nos bonnes et loyales intentions ; et la main qui trace ces lignes, sera partout et toujours à ses ordres.

« J'achève en vous assurant que la délivrance de notre patrie du joug moskovite, comme elle fut la première, sera la dernière pensée de ma vie.

Agréez, etc.

Alep, 8 mai 1850.

Général J. Bem Mourad-pacha ».

(Reproduit par *La Presse*).

Enfin l'événement prévu par tous se produisit. La Russie avait soulevé la question des Lieux-Saints débattue en 1852, elle devait provoquer, finalement, la guerre de 1853.

CHAPITRE IV

Nicolas Ier, pour tromper l'opinion sur ses véritables projets, avait commencé à agiter la question des Lieux Saints dès 1852. Il réclamait pour les schismatiques grecs les mêmes privilèges dont jouissaient déjà les catholiques latins, mais ce n'était qu'un prétexte pour chercher querelle aux Ottomans, et réaliser enfin l'ambition de tous les tsars en s'emparant de Constantinople.

La France comprenait le vrai but du Tsar et fit semblant de céder à ses exigences, sachant qu'il serait obligé de montrer lui-même sa fourberie. C'est ce qui arriva. Alexandre Menschikoff, une fois à Constantinople, ne parla plus des Lieux Saints, mais essaya d'imposer le protectorat de la Russie à tous les Chrétiens d'Orient. Ses notes menaçantes n'eurent pas le résultat qu'il en attendait; l'habile et énergique grand Vizir Rechid-Pacha (1), alors à la tête du Divan, protesta hautement contre les menaces de l'ambassadeur de Russie et l'obligea à quitter Constantinople le 21 mai 1853. Mais, au même moment, l'ambassadeur faisait donner l'ordre aux troupes russes d'essayer de franchir le Pruth; le 11 juin, les légations russes à l'étranger recevaient de Nesselrode une note circulaire où il s'efforçait d'expliquer l'occupation militaire de certaines possessions turques.

(1) Rechid-Pacha témoignait une très vive amitié aux Polonais.

La France et l'Angleterre résolurent alors de protester et de protéger l'indépendance de la Turquie (1) tout en évitant autant que possible de faire la guerre. Elles commencèrent donc par envoyer leurs flottes à Bésika, à l'entrée des Dardanelles, le 14 juin 1853, mais évitèrent de franchir le détroit pour ne pas violer les traités. Après avoir ainsi manifesté en faveur des Ottomans, elles essayèrent de reprendre les négociations avec le Tsar. Elles lui conseillèrent de pas donner suite à ses attaques injustes et menaçantes pour la paix européenne. Mais Nicolas s'obstina dans ses projets, malgré le sextuple traité du 13 juillet 1841, et plusieurs autres. Le 26 juin 1853, un manifeste de guerre est lancé contre la Turquie; le 3 juillet, la Moldo-Valachie est envahie jusqu'au Danube par Gortchakoff, qui s'empare, au mépris de tout droit, de l'autorité suprême.

Les flottes occidentales n'avancèrent pas encore, parce que l'Autriche essayait à son tour de négocier et offrait sa médiation à tous les souverains. On faisait encore de la diplomatie en Europe, mais les Russes attaquaient les Ottomans sans plus attendre, le 21 octobre. Omer-Pacha, commandant des forces turques, se défendit vaillamment et enleva l'importante position de Kalafat, le 27 octobre. Le 3 novembre, les armées de la Sublime Porte franchis-

---

(1) Il n'y avait là rien de désintéressé, la crainte seule de voir la Russie prépondérante en Europe par une conquête possible de Constantinople les avait fait agir; il est seulement regrettable que ces puissances aient reculé au moment décisif en décidant de combattre *en dehors de la Pologne;* on voit clairement là une complicité des chancelleries européennes.

saient le Danube à Oltenitza, et, le 12, rejetaient en arrière leurs agresseurs.

De plus, les Ottomans étaient victorieux en Asie. Le Tsar, exaspéré, lança un second manifeste parlant cette fois de guerre d'extermination.

A sa réception, Abdul-Medjid engagea la France et l'Angleterre à continuer d'avancer vers la mer Noire. Mais elles essayèrent encore de négocier et n'allèrent pas plus loin que l'entrée du Bosphore.

Nicolas n'en devint que plus arrogant et donna à sa flotte de Sébastopol l'ordre d'attaquer les Ottomans et de bombarder leurs côtes. Il fit préparer le guet-apens de Sinope le 30 novembre 1853.

Ce n'est qu'un mois plus tard, le 3 janvier 1854, que les flottes alliées se décidèrent enfin à pénétrer dans la Mer Noire. Les Turcs, quoique seuls sur le Danube, battaient les Russes à Trutaté, près Kalafat, du 5 au 8 janvier 1854, et n'interrompirent les hostilités que lorsque la température les y contraignit. L'Autriche avait complètement échoué dans ses négociations. Napoléon III essaya une dernière démarche qui fut repoussée. Le 6 février, Kisselef, ambassadeur de Russie, quittait Paris; le 9 février, le Tsar répondait à Napoléon III, et le 14 février ordonnait un immense recrutement dans la Russie entière; le 24 février, un manifeste de guerre était lancé par lui contre la France et l'Angleterre.

On aurait put atteindre mortellement la Russie en occupant Odessa, mais les alliés laissèrent cette ville, sans l'inquiéter, aux mains du Tsar. Les Ottomans luttaient avec héroïsme et succès : le 9 juin,

Paszkiewicz est blessé devant Silistrie (1); Gortchakoff, qui commande à sa place, échoue dans un nouvel assaut, le 13, et compromet ainsi gravement le prestige de la Russie. Cent mille Russes avaient assiégé sans résultat pendant deux mois une place défendue par quinze mille Turcs.

L'Autriche continuait à négocier. Elle parvint à occuper elle-même la Moldo-Valachie, évacuée par les Russes, et engagea vivement les alliés à diriger leurs efforts vers la Crimée. La guerre était détournée de son but et ne devait pas donner de résultat. Malgré les glorieuses batailles de l'Alma, d'Inkermann, de la Tchernaïa et la prise mémorable de Sébastopol, la Russie ne fut pas atteinte sérieusement par ses vainqueurs, puisqu'ils ne portaient pas la guerre sur le territoire de l'ancienne Pologne. La paix signée à Paris le 30 mars 1856 était encore illusoire; la Turquie, la Pologne et la Suède restaient dans la même situation (2). Peut-être en eût-il été autrement sans la mort *soudaine* de Nicolas, qu'on expliqua de façons diverses, mais qui d'après les officieux du temps, ne fut sûrement pas naturelle.

Nous publions encore quelques passages d'une

---

(1) Et, juste retour des choses, ce même Paszkiewicz qui avait été féroce en Pologne en 1831 (prise de Varsovie), fut battu en Turquie par une armée ottomane dans laquelle se trouvaient les *Cosaques polonais* émigrés, qui contribuèrent particulièrement à la victoire.

(2) Orlow déclara que le Tsar avait à l'égard des Polonais les meilleures intentions, qu'il accorderait une amnistie générale, garantirait la liberté du culte catholique, rendrait tous ses droits à la langue polonaise et créerait une Université en Pologne.

lettre de Christien Ostrowski, président du Comité polonais de Paris, écrite au début des hostilités, car cet écrivain résume bien l'opinion générale des patriotes polonais de son temps. Cette lettre est adressée à Rechid-Pacha, ministre des Affaires étrangères de la Sublime Porte Ottomane.

....« *On ne peut vaincre la Russie que sur les bords de la Vistule ;* toute l'histoire des guerres de la République et de l'Empire français est une démonstration évidente de ce grand principe. La Pologne est le point vulnérable et sensible de l'Empire russe; en délivrant ce pays prêt à se soulever de quelque part que lui vienne le signal de son affranchissement, vous refoulez le géant moscovite loin de l'Europe , dans ses steppes glacées. ....

« Déjà corrompue et gangrenée avant d'avoir pu faire éclore les premiers germes de la civilisation, elle est arrivée sous le règne actuel aux dernières limites de la décadence morale et de l'affaissement politique. Que ce soit l'œuvre d'un jour ou de plusieurs années, *la Russie se tuera en voulant s'emparer de Constantinople.*

« La Pologne libre et autour d'elle une fédération des peuples slaves, imposante par sa masse et *pacifique* par son esprit national, sortira des ruines fumantes de cet empire de sang et de glace (1). Délivrée par la réunion intime des armes polonaises et musulmanes, elle deviendra la plus fidèle alliée et le rempart indestructible de la Turquie, sur la seule

---

(1) Nous voyons déjà se dessiner cet avenir, grâce à l'irréductibilité des patriotes polonais et à la victoire des armes nipponnes!

frontière sur laquelle leur indépendance pourrait encore être menacée. Les différences de religion ne sont plus, au temps où nous vivons, des raisons déterminantes de guerre entre les peuples, il ne peut plus y avoir aujourd'hui d'autre croisade que celle de la civilisation et de la liberté.

« Tous nos compatriotes sont prêts à s'employer à cette mission libératrice; car tous se rappellent la prophétie d'un patriarche de l'Ukraine (1) : « Que la Pologne sera victorieuse le jour où les coursiers ottomans viendront boire les flots de la Vistule.

« Agréez, etc.

« Paris, le 25 septembre 1853. »

(Reproduite par le *Siècle* et publiée dans les *Lettres slaves*.)

Fuad-Bey, plus tard Grand Vizir, en se rendant à la Conférence des puissances à Bukarest, à la veille presque de l'ouverture des hostilités, portait parmi les instructions de son gouvernement une autorisation à déclarer que, si les États européens consentaient au rétablissement de la Pologne et réussissaient à l'accomplir, la Porte renoncerait solennellement et pour toujours à la possession des pays danubiens. Ces dispositions de la Turquie étaient connues des principaux représentants des exilés polonais; aussi tous leurs espoirs, tous leurs efforts se dirigeaient-ils vers l'Orient. Les Czartoryski, Mickiewicz, Ladislas Zamoyski, tous avaient les yeux tournés vers Stamboul. On ne comprenait le retour à l'ordre du jour de la question polonaise qu'à la

(1) Wernyhora.

suite d'une prise d'armes. La création des éléments d'une armée polonaise sous le protectorat de la Turquie semblait être une question urgente et importante. La Porte n'était pas contraire à ces intentions. Le gouvernement turc avait autorisé Michel Czajkowski, en novembre 1854, à organiser des régiments de Cosaques ottomans, et, en 1855, Ladislas Zamoyski avait obtenu aussi la permission de former une division polonaise, mais de concert avec les Anglais. Cependant, tous les gouvernements évitaient de réveiller la question polonaise dans la crainte de voir l'Autriche et la Prusse s'allier avec la Russie. Mickiewicz arriva à Constantinople, et apaisa les dissentiments qui régnaient entre les chefs polonais. Un détachement polonais, commandé par Łapiński, se rendit dans le Caucase pour aider les Tcherkesses dans leur lutte pour la liberté. Il convient aussi de mentionner le mouvement du peuple ukrainien qui, espérant l'appui des Turcs et des Français en 1855, se mit à former des camps dans les steppes, réclamant la liberté et une réglementation plus juste des rapports sociaux.

Après que les Russes se furent retirés au-delà du Pruth, Sigismond Miłkowski (1), dont nous aurons l'occasion de reparler bientôt, s'efforça de pousser les Roumains à l'insurrection pour forcer les alliés à porter la guerre sur le Dniestr. Les Turcs désiraient aussi voir les alliés débarrasser le Caucase de l'occupation russe ; mais Saint-Arnaud, qui tenait avant tout a une action brillante, contribua de toutes

(1) Miłkowski avait déjà participé à la guerre de Hongrie.

ses forces à ce qu'on décidât la conquête de Sébastopol. Les Anglais tenaient aussi à détruire la puissance russe dans la mer Noire et ne tenaient plus à autre chose.

***

Afin de rendre plus clair notre récit des événements de 1853—56, nous le diviserons suivant la part qu'y prirent les plus importants des patriotes polonais.

Nous commençons par le Général *Wysocki*, que nous avons déjà rencontré en Hongrie.

L'influence personnelle de Wysocki fut forcément très restreinte, car, s'il représentait la majorité des exilés polonais qui l'avaient délégué, il n'avait pas en Turquie des rapports aussi anciens que les Czartoryski, Zamoyski et Czajkowski (Sadyk-Pacha). Il fut écouté cependant avec une grande courtoisie, comme représentant de l'opinion polonaise, et les documents ci-joints influèrent sûrement sur les décisions de la Sublime Porte.

Mémoire présenté au Ministre des Affaires etrangères de la Sublime Porte le 28 mai 1853 (envoyé par les émigrés polonais et précédant l'arrivée du Général Wysocki, leur représentant).

. . . . . .

. . . . . « La tendance de la Russie à subjuguer les pays d'Orient est visible. Le premier pas sur la voie des agrandissements est déjà fait: c'est le partage de la Pologne.

La cession de deux provinces de l'ancienne Pologne — l'une à l'Autriche, l'autre à la Prusse — fut, de la

part de la Russie, un acte politique des plus adroits et des plus prévoyants. En se dépouillant de ces deux provinces, elle a fait un minime sacrifice, en comparaison de ses immenses possessions, mais en retour, elle établissait et affèrmissait son influence en Allemagne.

...L'Autriche et la Prusse, possédant chacune une province polonaise, resteront à la remorque de la politique russe.

Etant ainsi garantie du côté de l'Allemagne, et par elle du côté de l'Occident, la Russie a les mains déliées pour préparer la conquête des provinces orientales.

Les moyens d'action pour se frayer le chemin de cette conquête sont: la religion et le panslavisme.

Le tsar est le chef du rite grec orthodoxe, professé par l'immense majorité des chrétiens d'Orient. Les prêtres de ce rite, surtout les inférieurs, sont peu éclairés et très fanatiques: presque tous sont des agents de la Russie. Dans leurs églises ils organisent des prières publiques pour le tsar. Ils s'efforcent surtout d'inspirer à leurs ouailles la haine des Musulmans et l'amour du tsar de Russie, si bien que la plus grande partie de ces aliénés s'imaginent appartenir par l'âme à la Russie, et par le corps seulement à l'empire ottoman, et rêvent toujours d'une délivrance imaginaire.

Le second moyen d'action de la Russie sur la population slave de l'orient est le panslavisme.

Le panslavisme russe est une idée fausse, jetée parmi les Slaves dans l'intérêt de l'agrandissement de la Russie sur le territoire slave.

La Pologne n'existe plus pour conduire les Slaves dans la voie de la justice et de la liberté. Ils tournent les yeux vers la grandeur de la Russie, et n'aperçoivent pas l'abîme où ils vont tomber.

Des agents spéciaux payés par la Russie travaillent sourdement à préparer la population à la conquête russe.

Donc, la religion orthodoxe et le panslavisme sont les deux causes de l'influence et de l'action de la Russie sur les chrétiens d'Orient. Elle se prépare de cette façon de futurs sujets soumis, et même des alliés, en cas d'une guerre ouverte avec la Sublime Porte.

Sur cette large route de conspiration, la Russie avance lentement, prudemment, mais avec persévérance; elle ne fait de mouvement que pour tâter le pouls de l'Europe, pour connaître son attitude, pour choisir le moment propice à l'action à main armée.

Un de ces mouvements violents est la querelle actuelle avec la Sublime Porte.

Cette querelle se terminera, ou bien par une guerre immédiate, ou bien par une solution quelconque, par un apaisement provisoire.

Dans le premier cas, l'issue dépendra du sort des armes.

Dans le second, au cas d'un apaisement provisoire, auquel la Russie aurait été contrainte, l'intérêt dominant de la Sublime Porte est d'en profiter pour combattre l'influence, pour détruire l'action de la Russie en Orient.

Quel moyen la Sublime Porte doit-elle employer, pour atteindre efficacement ce but?»

Ici les auteurs du mémoire préconisent l'envoi

d'agents auprès des chrétiens de l'Empire ottoman destinés à leur expliquer les intentions bienveillantes de la Sublime Porte à leur égard.

... « Les agents les plus appropriés à cette mission sont sans conteste les Polonais qui résident dans l'Empire ottoman.

Les Polonais, victimes de la Russie, ses ennemis éternels, partisans des idées libérales pratiquées par la Sublime Porte, lui sont reconnaissants pour un acte digne d'éternelle mémoire : sa noble et puissante protection accordée à leur émigration ; de plus, étant Slaves d'origine et chrétiens, connaissant mieux que personne le véritable état de choses de la Russie, ils peuvent aussi mieux que d'autres comparer la condition des sujets de la Sublime Porte avec celle des paysans de l'Empire russe.

Ici, le sujet de la Sublime Porte — Musulman ou Chrétien — quand il a payé l'impôt, jouit de sa liberté personnelle, de la liberté du travail, a le droit de faire du commerce, de s'établir où il lui plaît, de posséder des biens immobiliers ; tandis qu'en Russie le paysan est un esclave attaché à la glèbe, soumis à un travail obligatoire et non rémunéré. accablé d'impôts, incapable de posséder des biens immobiliers, enfin, condamné à un long et rude service militaire (1).

Les Polonais établis dans les provinces slaves de

---

(1) Il s'agit nous devons le faire remarquer de l'année 1853, depuis le mouvement polonais qui commence en 1861 et continua par l'insurrection de 63 64, le Tsar s'est vu obligé de libérer les serfs, le gouvernement insurrectionnel polonais ayant proclamé la liberté du peuple. Cette libération n'est pas toutefois la liberté.

l'Orient en qualité de commerçants, de docteurs, de professeurs, de prêtres, d'ingénieurs, d'ouvriers et surtout d'agriculteurs, régisseurs ou fermiers de « Czyfliks » (fermes), dans leurs rapports quotidiens avec la population, mêlés à leur vie privée, trouveront le moyen le mieux approprié, le ton le plus convainquant, pour dire et expliquer toutes ces choses aux Slaves orientaux.

Voilà les services que les Polonais peuvent rendre à la Sublime Porte dans les circonstances indiquées plus haut.

Revenons au premier cas, celui d'une guerre avec la Russie.

Dans cette circonstance aussi la Pologne est l'aide la plus naturelle de la Sublime Porte, j'irai jusqu'à dire — son alliée la plus sincère et la plus profitable.

Depuis le partage de la Pologne, ses fils n'ont jamais cessé de protester contre cet acte de brigandage. Ils ont profité et profiteront de toutes les occasions pour reconquérir leur indépendance les armes à la main ; ils ont pris part à toutes les guerres livrées à la Russie par des puissances étrangères, ils prendront part aussi, sans aucuu doute, à celle qui se prépare, puisque la Pologne n'a pas encore reconquis son indépendance.

Quelles que soient les apparences et les causes attribuées par la Russie à la guerre prochaine, ce sera toujours une guerre d'invasion et de conquête de sa part — de défense des frontières, de l'indépendance interieure et extérieure pour la Sublime Porte.

La Russie excitera le fanatisme religieux des habi-

tants orthodoxes de l'empire ottoman, s'efforcera d'y provoquer des troubles et même le soulèvement de la population de cette religion. La Russie déploiera de prime abord le drapeau religieux et panslaviste. La Sublime Porte peut avec un résultat immanquable lui opposer le drapeau de la Pologne.

Le drapeau polonais déployé durant cette guerre sur le territoire de l'empire ottoman, sous la protection de la Sublime Porte, sera, de sa part, la plus éloquente protestation adressée à l'Europe, et la preuve la plus visible pour les Chrétiens, ses sujets, que la guerre actuelle n'est pas une guerre religieuse de la part de la Sublime Porte, mais une guerre de légitime défense.

Pour ce qui est de la tendance et du drapeau panslaviste de la Russie, ici aussi le drapeau polonais sera le plus efficace à lui opposer ; la Pologne est en effet le seul et le plus énergique adversaire de la Russie dans la question panslaviste.

Donc, en cas de guerre avec la Russie, l'organisation de détachements polonais, sous le nom historique de Légions, sous le drapeau et les emblèmes nationaux, donnera à la Sublime Porte des profits réels pouvant amener la victoire.

Le premier détachement polonais deviendra bientôt le noyau de la prochaine armée nationale, car des milliers d'émigrés, dispersés en Europe, s'y réuniront avec empressement aussi bien que l'impatiente jeunesse du pays qui attend le moment propice. A la première victoire de l'armée ottomane, les pays polonais se lèveront en masse, et, ce qui plus est, les Polonais forcés de servir dans les rangs

russes, les quitteront pour se joindre à leurs frères, combattant sous le drapeau national. Ces désertions porteront un coup mortel à l'armée russe, car elles y sèmeront la désorganisation.

Les suites de la première grande victoire sont incalculables et cette victoire est immanquable : ceux qui ont déjà combattu contre la Russie et qui connaissent l'art militaire peuvent l'affirmer en conscience et en connaissance de cause. L'obéissance forcée et passive de l'armée moscovite ne pourra tenir tête à la bravoure disciplinée, à l'enthousiasme de l'armée ottomane.

La vaillance des soldats polonais est aussi connue du monde entier.

Quelque nombreuse que soit l'armée russe, elle sera toujours battue et vaincue et la Pologne peut y contribuer pour sa part.

Dans les circonstances présentes, il manque à la Pologne un point d'appui, un point de réunion, un camp où ses défenseurs, les patriotes, puissent se réunir pour organiser leurs forces. En cas de guerre, la Sublime Porte peut lui fournir ce point d'appui.

En favorisant l'organisation des forces polonaises dans son Etat, la Sublime Porte y trouvera de plus son profit direct, car les premiers efforts des Polonais, les premières gouttes de leur sang versées sur les champs de bataille, le seront pour la défense de l'Empire ottoman, et cela d'autant plus volontiers qu'ils se sentent le devoir de témoigner à la Sublime Porte leur reconnaissance pour son attitude pleine de courage et de haute humanité, si dignement gar-

dée par elle, quand ses droits d'hospitalité ont été attaqués en leur personne.

La cause de la Sublime Porte est juste : Dieu qui est juste lui donnera la victoire.

La cause de la Pologne est aussi juste.

Si l'on unit ces deux causes, leur victoire sur l'ennemi commun est certaine.

La puissance de la Russie paraît grande, mais n'est qu'artificielle. C'est la Sublime Porte qui doit lui porter les premiers coups ; la Turquie doit commencer et la Pologne achever la victoire qui donnera au monde une paix durable, car elle sera appuyée sur la justice et le droit des nations.

Telles sont les observations sur l'utilité des services que les Polonais et la Pologne peuvent rendre à la Sublime Porte dans les circonstances présentes. »

« *Projet soumis à la Sublime Porte pour la formation d'une Légion polonaise :*

« 1. La Sublime Porte décide l'organisation d'une Légion polonaise dans les États de l'Empire ottoman.

« 2. La Légion polonaise, ayant le drapeau et les emblèmes nationaux, sera composée d'émigrés et de volontaires polonais, de déserteurs et de prisonniers politiques de l'armée russe.

« 3. La Sublime Porte s'engage à fournir des chevaux, des armes et des effets d'équipement, ainsi qu'à assurer l'entretien de la Légion pendant tout le temps de son activité dans les États ottomans.

« 4. Le commandement suprême de la Légion polonaise sera unique. Ce commandement sera remis à

un des généraux polonais (1), distingué par l'Émigration.

« 5. Pendant tout le temps de son activité dans les États ottomans, le général de la Légion sera placé sous les ordres du généralissime de l'armée ottomane.

« 6. Comme le but principal de l'organisation d'une Légion polonaise dans les États de l'Empire ottoman est : de réunir les éléments militaires polonais, d'en former le noyau d'une future armée et de transporter au plus tôt la guerre sur le point le plus sensible de la Russie et d'en produire ainsi le plus efficacement la défaite définitive, la Légion polonaise agira sur un théâtre aussi proche que possible des frontières de Pologne, c'est-à-dire sur la ligne du Danube, puis du Pruth.

« 7. La Sublime Porte nommera deux Commissaires de la Légion polonaise, un Musulman et un Polonais, qui dirigeront de concert tous les détails de l'organisation, tiendront le compte exact et un contrôle réciproque de tous les frais, qui, capital et intérêts, doivent être rendus à la Sublime Porte par le prochain gouvernement de la Pologne délivrée.

« 8. Les conventions futures, ayant trait aux combinaisons d'action de l'armée ottomane et de la Légion polonaise en dehors des frontières de l'Empire ottoman sur le territoire des anciennes provinces polonaises, seront réglées entre la Sublime Porte et le chef de l'armée polonaise.

« 9. Les Polonais, redevables à la Sublime Porte

(1) Wysocki.

d'un appui important prêté par elle à leur cause en facilitant la réunion et l'organisation de leurs forces dans les États de l'Empire ottoman, travailleront tout d'abord à défendre les droits d'autorité de Sa Majesté le Sultan, mais légueront leur reconnaissance au futur gouvernement de leur pays indépendant, ainsi qu'aux générations futures de la Pologne.... »

Le 3 novembre, l'émigration polonaise résidant à Constantinople envoya aussi une adresse à : « Sa Grandeur Mehmed-Ali-Pacha, ministre de la guerre de la Sublime Porte », où elle lui demandait l'autorisation de former des légions polonaises avec le général Wysocki comme chef.

Voici maintenant les pleins pouvoirs remis au général Wysocki par les émigrés polonais installés en France, en Angleterre, etc.

« *Pleins pouvoirs donnés au général Wysocki par l'Emigration.*

« Les réfugiés Polonais, assemblés le 30 octobre 1853, se sont livrés à l'élection d'une Commission qui a été autorisée à présenter à l'ensemble de l'Emigration polonaise les résolutions prises, et à l'inviter à les accepter d'après leurs consciencieuses convictions.

La Commission, pour remplir cette obligation acceptée par elle, expose par le présent écrit les décisions prises à l'Assemblée des Polonais de Paris.

Les événements d'Orient annoncent une guerre inévitable entre la Turquie et la Russie et imposent aux Polonais le devoir de s'entendre pour savoir par

quel moyen, en prenant part à la lutte contre notre ennemi acharné, ils pourront le plus efficacement servir notre Patrie et notre allié naturel.

L'assemblée a reconnu que la formation d'une Légion polonaise en Turquie est, dans les circonstances présentes, le seul moyen efficace de réaliser nos projets d'avenir.

Pour atteindre ce but, nous considérons comme nécessaire de nous entendre pour le choix d'une personne possédant la complète confiance des Polonais et de lui accorder les pleins pouvoirs pour traiter avec le Gouvernement turc, au sujet de la formation d'une Légion polonaise. Au cas où la Sublime Porte accueillerait favorablement la requête des Polonais, nous considérons comme aussi nécessaire de confier à cette même personne choisie le commandement de la Légion.

Notre choix s'est fixé sur le général Joseph Wysocki, auquel non seulement nous accordons nos pleins pouvoirs pour traiter avec la Sublime Porte des conditions de formation d'une Légion polonaise, mais nous le désignons comme Chef de toute force armée polonaise.

L'assemblée a autorisé la Commission à recueillir les signatures de ceux d'entre les réfugiés polonais qui voudraient adhérer aux décisions ci-jointes.

Paris, novembre 1853.»

Ici figurent les signatures des membres de la Commission, et de la masse des Réfugiés polonais.

Wysocki partit donc pour Constantinople, et de Marseille il lança une proclamation, le 20 décembre 1853,

où il assurait ses compatriotes de sa fidélité à la cause qu'ils l'avaient chargé de défendre.

Comme nous l'avons déjà exposé, le général Wysocki ne put exécuter tous ses projets, car les autorités ottomanes connaissaient mieux d'autres personnalités polonaises. Cependant il soutint vaillamment la cause des légions et pensa qu'il serait bon de fomenter une insurrection en Moldo-Valachie contre l'occupation moscovite, et que les Polonais pourraient y participer. Il chargea Miłkowski (1) de faire toutes les démarches nécessaires. Par suite de sa position géographique, malgré son occupation par les Moscovites, la Moldo-Valachie (Roumanie) se trouvait a égale distance des Russes et des Turcs, entre l'Emigration polonaise pouvant se réunir en Turquie et la Pologne. De plus, à la suite de la part prise par elle dans le mouvement de 1848, elle avait produit une émigration qui entretenait des rapports d'amitié avec l'Émigration polonaise; enfin les émigrés valaques reconnaissaient d'eux-mêmes la nécessité d'une insurrection contre l'occupation moscovite.

La mission de Miłkowski consistait en ceci : réunir des Polonais sous le pavillon valaque et former le noyau d'une force armée polonaise. Comprenant l'avantage qu'il y avait à parsemer fortement de soldats polonais leurs colonnes, les Roumains auraient compris aussi l'avantage d'avoir des corps de choix formés uniquement de Polonais. Les instructions données à Miłkowski par Wysocki comprenaient,

---

(1) Nous reparlerons plus longuement du patriote Miłkowski au chapitre suivant.

entre autres recommandations, celle de s'entendre préalablement avec Omer-Pacha. Celui-ci était tout à fait partisan de la cause polonaise et très disposé à réaliser les projets de Wysocki.

Mais la diplomatie européenne agissait contre nous et l'internonce autrichien baron von Bruck déclara que l'Autriche ne voudrait « jamais le rétablissement de la Pologne, même si l'on devait en venir à faire la guerre à l'Occident, qu'elle était hostile à tout élément polonais, et ne permettrait pas la Légion polonaise ». Puis, St-Arnaud répond catégoriquement à Wysocki que « le moment d'organiser des Légions n'était pas venu, et que s'il venait jamais, le gouvernement français en conférerait avec le prince Czartoryski. »

L'évacuation de la Moldo-Valachie par les troupes russes détruisait le *casus belli*.

Si cette évacuation avait été le résultat d'une campagne menée en Moldo-Valachie, sa conséquence en aurait été un conflit avec les Moscovites au sujet de la violation des frontières turques et une guerre en Pologne, en Ruthénie. Mais, comme elle avait eu lieu par suite d'une campagne diplomatique de l'Autriche, les alliés cherchèrent un autre terrain pour vider leur querelle, où la guerre ne serait plus une guerre, mais *un duel d'honneur*.

Ce terrain fut... la Crimée.

* * *

Le Général Comte Zamoyski.

Nous avons déjà vu le général Zamoyski prendre part à la guerre d'indépendance nationale de la

Hongrie. Nous allons le retrouver ici, car ce descendant d'une race de patriotes illustres comprenait bien l'importance de cette action polonaise en communauté avec les Turcs contre l'ennemi commun. Le plus célèbre de ses ancêtres était le fameux chancelier Jean Zamoyski, auteur de la Constitution de la République de Pologne, tout à la fois savant diplomate et vaillant guerrier.

Ce que nous allons dire du général Zamoyski ne donnera qu'imparfaitement l'idée de la part qu'il prit aux événements. En effet, son influence fut avant tout diplomatique, et si elle fut des plus utiles, il serait bien difficile de la suivre dans ses détails. C'est le zèle du général Zamoyski joint à la bonne volonté de certains autres compatriotes qui aida le Prince Czartoryski, ce diplomate réputé et très redouté des Tsars, ainsi que nous le verrons plus loin — à créer un service d'information polonais à l'étranger. Nos agents de Constantinople, Belgrade, Bukarest, Rustchouk, étudiaient les progrès de la Moscovie qui y complotait en silence de vastes conquêtes à son profit; ils prévenaient la population slave des dangers qui la menaceraient si elle passait sous la domination russe. Avec le temps, après des années de travail silencieux et persévérant, notre influence dans cette région grandit toujours davantage. La Porte Ottomane vit clairement que la politique polonaise tendait à conserver ces pays dans la fidélité à la Turquie; aussi ses hommes d'Etat proclamèrent-ils, à juste titre, que nous étions ses véritables, ses seuls amis. Les Slaves commencèrent à comprendre que leur véritable intérêt était de se développer de plus en plus

à l'intérieur, de se fortifier et de ne pas troquer la domination turque de plus en plus douce, contre le joug moscovite qui leur eût enlevé tout espoir de conserver leur individualité nationale. Quand, en 1845, la Russie vint à se mêler des affaires serbes, en exigeant la déchéance du prince élu Alexandre, bien que le Sultan l'eût confirmé, appuyé sur les renseignements des agents polonais, le prince Czartoryski à Paris, le comte Zamoyski à Londres, parvinrent à faire reconnaître le véritable état de choses aux deux gouvernements, à changer leur politique dans cette question, et à obtenir leur appui pour le prince Alexandre. Lord Aberdeen n'hésita pas à déclarer alors aux Chambres qu'il avait été trompé par son propre consul, soumis aux influences moscovites.

Le mérite d'avoir attiré l'attention de l'Europe de ce côté, et sur le danger qui la menaçait de la part de la Russie, appartient sans aucun doute, les hommes d'Etat d'Occident l'ont reconnu, à ce service polonais, dirigé par le prince Adam Czartoryski ; Zamoyski, d'après le témoignage du prince, était son bras droit dans cette campagne diplomatique si ardue. Ses agents parvenaient jusqu'au Caucase, cherchant partout des ennemis à l'ennemi de la Pologne. L'acharnement avec lequel les ambassadeurs de Russie s'efforçaient toujours de les faire expulser de Turquie, pourrait suffire à prouver les services qu'ils rendaient ; un juge impartial découvrirait sans doute aussi l'influence (1) qu'avaient les Polonais

(1) En cette année 1907, ce mouvement continue encore, ainsi que le prouvent les 20.000 conversions de l'orthodoxie au catholicisme

en Turquie dans les nombreuses conversions des Bulgares au rite grec-uni, et si les derniers résultats de leurs travaux n'ont pas encore répondu aux intentions et aux espoirs de leurs instigateurs, la faute en est non aux émigrés mais à ces gouvernements puissants qui, mis en garde par eux, n'ont pas su faire preuve de courage ni fournir les ressources nécessaires le cas échéant. Ce sera un honneur indiscutable pour le prince Adam et le général Zamoyski que cette parole de Nicolas, déclarant à Berlin, qu'après 1831, c'étaient eux qui lui avaient le plus nui en Europe.

Zamoyski passa quelque temps à Stamboul, ce qui lui permit de mieux connaître la Turquie, son organisation intérieure, ses côtés faibles et forts, de donner aussi une nouvelle impulsion au service d'information polonais, que représentait alors à Constantinople, Michel Czajkowski (qui embrassa l'Islamisme et devint depuis *Sadyk Pacha*), et de nouer même des relations très étendues. Il devait y avoir recours dans un avenir beaucoup plus proche qu'il ne se le figurait.

Très aimablement reçu à Paris par Lamartine, quand celui-ci lui demanda : « Que devient notre chère Pologne ? » Zamoyski, voyant que ce n'était qu'une *phrase*, lui répondit : « Ne parlons pas d'elle, je pars pour Constantinople ; je préfère vous exposer la situation de là-bas. » Et, lui ayant expliqué toutes les affaires de la Turquie et la nécessité de fortifier

---

opérées dans le seul district d'Uskub. Nous croyons savoir que ces conversions sont dues à la propagande de l'ordre polonais des Résurrectionnistes.

Stamboul pour fermer le Bosphore aux Moscovites, il lui conseilla d'y envoyer comme ambassadeur un homme de guerre. Deux jours après, le général Aupic, désigné pour ce poste, vint, sur la recommandation de Lamartine, prendre des renseignements auprès de Zamoyski.

La guerre de Hongrie battait son plein, et le gouvernement autrichien semblait être sur le bord de l'abîme. Dembiński y combattait déjà avec toute une légion polonaise. Zamoyski, n'attendant rien de bon des efforts tentés là-bas, ne pensait pas y aller; mais à peine le traité avec le Piémont avait-il été signé, qu'il recevait du Prince Adam Czartoryski la recommandation de se rendre en Hongrie, et cela sur la demande de Kossuth, qui, par l'entremise du comte Teleky, priait le Prince d'être arbitre entre les Hongrois et les Slaves appartenant à la couronne de Saint-Etienne.

A Szegedyn, où Zamoyski vit Kossuth, arriva bientôt Dembiński, convaincu, lui aussi, que tout était fini. L'armée ne pouvait plus se battre et le seul service qu'on pût rendre en ce moment aux Hongrois était de les conduire en Turquie. En effet, la retraite fut décidée et s'accomplit jusqu'à Temeswar dans un ordre absolu, «grâce, comme le dit Zamoyski, à la gravité conservée par le chef, et à sa vigilance jointe à une sérénité immuable de visage». Zamoyski, sur la demande de Dembiński, remplissait près de lui les fonctions d'aide-de-camp; pendant la guerre de Hongrie, il fut aussi compagnon d'armes de Bem contre les Russes.

La lutte, commencée malheureusement, se termina

en désastre; tout espoir abandonna les combattants, et, à Lugossa, le général Wysocki, chef de la Légion polonaise, vint trouver Zamoyski avec quatre officiers de son état-major, pour le prier d'accepter à sa place le commandement de la Légion, afin de la conduire en Turquie, où l'on espérait que ses relations lui vaudraient un accueil amical. Zamoyski n'accepta pas le commandement, mais promit toute l'aide qu'il pourrait donner, en demandant à Wysocki de le reconnaître comme faisant partie de son état-major. Kossuth confia à Zamoyski qu'il avait abandonné le pouvoir suprême, et consentit à ce que la Légion polonaise, durant la suite de sa marche vers la Turquie par Orsowa, constituât l'avant-garde de l'armée en retraite; l'ordre en fut donné aussitôt.

Ainsi se termina la part prise par Zamoyski dans la compagne de Hongrie; mais, en même temps, il en commençait une autre, infatigable et vigilante, au service de la Légion et, en général, du nom polonais en Orient. Etant arrivés à la frontière, Kossuth et les principaux Hongrois, craignant la malveillance des Serbes, se rendirent en Valachie. Zamoyski, assuré d'une bonne réception de notre corps par le colonel comte Bystrzonowski, envoyé en avant tout exprès, et bien connu des Serbes, y conduisit la Légion, forte de 2.000 hommes, le 20 août 1849, une semaine après que la principale armée hongroise, commandée par Görgei eut déposé les armes; au bout de quelques jours, il gagnait Widdin. Là se joignirent à lui : Kossuth, Bem, Dembiński, Messaros et beaucoup d'autres, avec un détachement de 6.000 Hongrois. Des nouvelles arrivèrent de Stamboul d'après les-

quelles la Russie demandait l'extradition des Polonais, l'Autriche celle des Hongrois.

La Porte Ottomane résolut généreusement et malgré tout de ne pas livrer ceux qui étaient venus lui demander asile; on les transporta de Widdin à Choumla, et, le 1er mars 1850, on assigna comme lieu de séjour aux chefs principaux Kutajah, en Asie Mineure, où ils furent transportés. L'ambassadeur de France, le général Aupic, et celui d'Angleterre, lord Strafford Canning, conseillèrent à Zamoyski d'abandonner volontairement la Turquie comme étant le plus connu des autorités russes, et, par conséquent, celui qu'elles poursuivaient le plus. Le Sultan lui envoya une de ses frégates pour le transporter à Malte. Pendant toute la durée de son séjour d'alors en Turquie, Zamoyski était exclusivement occupé des besoins des Polonais réfugiés de Hongrie. Avec l'aide de l'agence polonaise à Stamboul, il s'entremettait entre eux et les autorités turques, il était le véritable protecteur de ses compatriotes.

Bientôt se produisirent en Orient les événements qu'on y attendait depuis si longtemps, et, en même temps qu'eux, se réveillèrent les espoirs plus vifs des nôtres. Le 26 septembre 1853, la guerre fut déclarée. Le Sultan Abdul-Medjid qui connaissait Zamoyski depuis son premier séjour à Constantinople, et l'avait vu plus tard, quand, après la guerre de Hongrie, il avait été son hôte en Turquie, l'appela aussitôt pour commencer avec lui la formation d'un corps d'armée composé de réfugiés polonais, où les Polonais servant de force dans les troupes russes pourraient aussi trouver place.

Zamoyski voulait prendre part personnellement à la guerre et rester attaché à l'état-major du chef. Saint-Arnaud répondit à cette proposition qu'il accepterait n'importe quel Polonais, mais ne pouvait admettre Zamoyski, parce qu'il était un drapeau. Zamoyski avec l'assentiment du Grand Vizir, se rendit à Choumla, près d'Omer Pacha, afin d'entrer dans son état-major. Cependant, comme les volontaires polonais arrivaient de plus en plus nombreux, et que les Russes avaient abandonné la Moldavie et la Valachie, Omer Pacha créa à Roustchouk pour les Polonais un dépôt provisoire, d'où ils furent conduits plus tard à Choumla.

On se convainquit enfin qu'il ne suffisait pas de chercher à effrayer les Russes, et, comme la guerre se prolongeait, on pensa à employer alors les forces polonaises qui s'offraient. A la fin de 1854, le Grand Vizir demanda à Zamoyski, qui était déjà général des armées turques, s'il consentirait à former, avec Sadyk Pacha, un second régiment de Cosaques du Sultan, composé uniquement de Polonais. Zamoyski, auquel il importait surtout que nous prissions part à la guerre, accepta, et confia la direction de l'organisation au lieutenant colonel Skubicki. Etant donné qu'on manquait encore de tout, la formation fut lente, et c'est grâce à la conscience, à la bonne volonté, à l'énergie des soldats et des officiers qu'elle fut menée à bonne fin.

On commença à organiser diverses formations placées sous le commandement d'officiers anglais, et le général Zamoyski fut appelé à Londres pour s'entendre au sujet d'une formation semblable, composée

de Polonais. Voyant que les Anglais ne voulaient absolument pas qu'elle fût tout à fait polonaise, mais tenaient à la placer sous un commandement anglais, Zamoyski donna l'idée de créer une division polonaise sous l'ancien nom de Cosaques du Sultan, qui, tout en comptant parmi les troupes turques, par son commandement ferait partie des troupes anglaises. L'empereur Napoléon appuyait cette idée pour que les Polonais participassent à l'action. Après cinq mois employés à diverses formalités, le 17 novembre le général Zamoyski fut officiellement autorisé à former un corps polonais particulier, appelé *division des Cosaques du Sultan*; ce corps comptait toujours dans l'armée turque, mais était placé sous les ordres du généralissime anglais. La division devait d'abord se composer de deux régiments d'infanterie, d'autant de cavalerie, d'un bataillon de tireurs émérites et d'une batterie d'artillerie montée; les Cosaques du Sultan existants jusque là devaient y être incorporés, ainsi que tous les volontaires, prisonniers de guerre et transfuges des armées russes, tant officiers que soldats, et l'on promettait de ne jamais rendre les Polonais contre d'autres prisonniers. Zamoyski ne voulut pas conclure avec le gouvernement anglais une capitulation, c'est à dire une convention réciproque, comme il était d'usage pour toutes les formations étrangères; il trouvait, et on doit lui en être reconnaissant, qu'il conviendrait mieux à notre dignité d'être, non pas enrôlés comme des mercenaires, mais appelés à prendre part comme amis et alliés à la lutte contre notre ennemi séculaire.

Cependant, on ne voulait pas arborer le drapeau

polonais. Zamoyski, voyant cette malveillance, n'insista pas, il écrivait seulement au prince Adam Czartoryski qu'il préférait, tant que les alliés n'étaient pas prêts à agiter la question polonaise, et à appeler *la Pologne* au combat, ne pas voir déployer notre drapeau, car ce ne serait alors que mensonge et hypocrisie. Tous les officiers et soldats de la division devaient être des Polonais. Zamoyski ne demandait qu'une chose, c'est que les officiers payeurs fussent choisis par le gouvernement; celui-ci désigna des Polonais, et, après la campagne, les autorités anglaises elles-mêmes déclarèrent que, de tous les comptes de l'armée, seuls, ceux de la division polonaise étaient en règle et ne présentaient pas le moindre déficit. Ayant obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir, le général Zamoyski revint en Turquie et se donna tout entier à cette formation conquise avec tant de peine. Cela ne dura pas longtemps : juste au moment où l'Angleterre, ayant mis sur pied 80.000 hommes, désirait continuer la guerre, la France s'en déclara fatiguée. Au commencement de la campagne, les hommes d'État anglais avaient dit à Zamoyski que l'unique but des puissances était d'infliger à la Russie *une petite humiliation*. Le choix de la Crimée comme théâtre de la guerre, l'abandon de la Pologne et du Caucase, qui était aussi un point sensible de la Russie et la véritable clef de sa domination en Orient, montrent qu'on n'avait pas l'intention d'obtenir de sérieux résultats. Quand la France se fut retirée et que la Russie eut accepté avidement la proposition de traiter, la paix s'établit. La division des Cosaques, conformément à la convention, fut licen-

ciée (le 3 août 1856). L'attestation de discipline, d'ordre et de bonne conduite délivrée hautement à la division polonaise par le commandant des forces anglaises du Bosphore, le général Storks, sous les ordres duquel se trouvait Zamoyski, fait honneur au nom polonais.

La Turquie déclara alors désirer que les Polonais, qui étaient accourus sous ses drapeaux, la choisissent pour leur patrie provisoire et offrit de faire à cet effet tous les arrangements qui étaient en son pouvoir. Zamoyski fut, presque une année entière après la dissolution des troupes, occupé exclusivement à régler les intérêts et à venir en aide à ses anciens soldats. Là encore, il donna de nouvelles preuves de zèle et d'esprit d'organisation. Divers projets étaient en discussion : la création d'un détachement à la solde de la Turquie, quelque chose comme une garde d'honneur, qui eût été aussi le noyau d'une armée de chrétiens en Turquie, ou bien l'incorporation de nos réfugiés dans le corps des ingénieurs des ponts et chaussées ; ou, enfin, la création de colonies agricoles et militaires. Rechid Pacha, Grand Vizir, un des amis les plus chauds et les plus fidèles de la Pologne en Orient, leur offrit, dans des conditions acceptables, des fermes perpétuelles dans ses biens. Mais la plus grande partie des volontaires se dispersa de par le monde ; d'autres s'établirent en Moldavie et en Valachie, les plus ardents suivirent le colonel Łapiński (1) chez les

(1) En février 1857, le général Zamoyski envoya un détachement de ses meilleurs soldats en Circassie sous le commandement du

Tcherkesses, afin de s'y battre contre les Russes; d'autres s'adonnèrent à l'agriculture dans la colonie d'Adampol, fondée par le prince Czartoryski; un plus grand nombre encore se rendit dans les biens de Rechid Pacha qu'il avait consacrés à la colonisation. Ayant épuisé tous les moyens de servir là-bas ses compatriotes, et fait tout ce qu'il était possible de faire, Zamoyski, à qui le Sultan fit ses adieux avec une particulière cordialité, revint à Paris en mai 1857. Témoins de son zèle infatigable, les officiers de la division qu'il avait formée lui offrirent, à son départ, un sabre d'honneur portant comme inscription : *Au plus persévérant.*

A la paix, les Cosaques du Sultan formaient deux régiments :

Le premier était à Sliwna.

Le second ne se composait plus que de : 1 brigade de cavalerie (chasseurs et lanciers), environ 750 hommes qui se trouvaient à Warna; 1 brigade d'infanterie de 500 hommes, également à Warna; l'artillerie, 200 hommes, était à Scutari. La force armée de Zamoyski s'élevait à ce moment à 1.500 hommes environ, dont beaucoup de prisonniers de guerre polonais déserteurs des armées russes de Sébastopol et de Bomarsund (1).

De même que, lorsqu'il habitait la Turquie, il s'occupait activement des affaires de notre colonie

---

major Łapiński, promu général. Un deuxième détachement devait partir et avait Jagmin pour colonel.

(1) Ile fortifiée de la Baltique où les Russes furent battus par les Anglais.

d'Adampol, et que même, y ayant acheté un morceau de terre, il s'y était inscrit comme colon et consacrait les revenus de cette propriété à différentes améliorations de la colonie ; de même il acheta des biens dans le pays, en Posnanie, pour les empêcher de tomber dans des mains étrangères (1), et lutter là encore pour la défense du territoire national.

* * *

Documents et ordres du jour ayant trait à la campagne diplomatique et militaire des Czartoryski et du général Zamoyski.

Noms de quelques-uns des officiers polonais présentés par le Prince Czartoryski (1) au Seraskier (8 et 20 février 1854).

Słubicki, lieutenant-colonel d'infanterie ; Kościelski, lieutenant-colonel de cavalerie ; Kirkor, lieute-

---

(1) Sa famille, fidèle à ses idées, servit si bien la cause nationale en Posnanie, que le gouvernement de Bismark l'en expulsa. Installée en Galicie, elle y a repris son action salutaire : à Zakopane, dans les Carpathes existe une maison d'éducation modèle pour les jeunes filles, qui est l'œuvre de prédilection et le souci continuel de la comtesse Zamoyska. Son fils protège et encourage avec un grand succès le développement matériel et moral des paysans polonais ; mais l'acte qui le signalera dans l'histoire est d'avoir obtenu récemment l'attribution à la Galicie (province polonaise autonome de l'empire d'Autriche) d'un important district polonais des Carpathes (Tatry) auquel toute la Pologne attachait un grand prix et que la Hongrie désirait s'annexer.

(1) Sans s'occuper aussi activement que le Prince Adam Czartoryski et le général Zamoyski des formations polonaises, M M. Branicki et Tyszkiewicz rendirent toutefois d'importants services à la cause.

nant-colonel de cavalerie ; Lange, lieutenant-colonel de tirailleurs ; Mikułowski, capitaine de 1re classe du génie ; Kozłowski, capitaine de 1re classe de cavalerie ; Dembiński, capitaine de 1re classe d'artillerie ; Piotrowski, capitaine de 1re classe d'infanterie ; Borowicz, capitaine de 1re classe du génie ; Karski, capitaine de 1re classe d'infanterie ; Akord, lieutenant de cavalerie ; Włocki, lieutenant de cavalerie ; Kucz, sous-lieutenant d'infanterie.

Ayant servi en Hongrie :

Abramowicz, lieutenant-colonel du génie ; Łapiński, major d'artillerie ; Kochański, capitaine de 1re classe du génie ; Czyżewicz, capitaine de cavalerie ; Dolański, capitaine de tirailleurs ; Ciesielski, capitaine d'infanterie ; Jakubowski, lieutenant d'artillerie ; Tokarski, lieutenant d'infanterie ; Wodziński, lieutenant de tirailleurs ; Wiszniewski, lieutenant de tirailleurs ; Liczbiński, sous-lieutenant de cavalerie.

Lettre du Prince Adam Czartoryski aux Polonais

26 septembre 1854.

« Acceptez les propositions qu'on veut bien vous faire, de quelque côté qu'elles viennent ; mais, avant d'y ajouter foi, avant de vous décider à un acte approprié, réclamez, exigez de véritables garanties. Elles seront sérieuses si les puissances, ou l'une d'elles déclare que la Pologne indépendante et forte doit exister pour le droit et le bien de l'Europe, si cette puissance s'occupe de la formation d'une armée na-

tionale, commandée par des chefs polonais, employant dans cette organisation des soldats polonais, qui peuplent les rangs des armées destinées à se heurter. Alors, mais alors seulement, accourez tous, unissez-vous de tous côtés autour du drapeau national ; déclarez hautement que vous ne voulez pas vous entretuer ; allez comme un seul homme à la délivrance de votre patrie contre celui qui voudra s'opposer aux décrets de la justice et à la voix de l'Europe, etc. »

Ordre du jour (n° 227 bis).

« Par ordre du chef principal des Cosaques, dont ci-joint la copie, a été admis dans notre régiment, sur sa propre demande, en qualité de volontaire, le Prince Ladislas Czartoryski.

« En recommandant d'inscrire le prince au contrôle du 1er escadron, je suis heureux de pouvoir signer un ordre par lequel est incorporé à notre régiment le fils du chef de notre cause.— Camp de Bourgas, 8-25 octobre 1855. Chef provisoire du 2e régiment K. S. signé Słubicki ».

Copie de l'ordre du jour de Mehmed Sadyk Pacha

« Vous incorporerez dans le 2e régiment comme volontaire le prince Ladislas Czartoryski, et vous publierez à l'appel du régiment cette belle action du fils du Prince Adam Czartoryski, qui lui fait honneur et est glorieuse pour le régiment dans lequel il entre. Témoignage d'estime. Mehmed Sadyk. »

Dans les premiers jour de novembre, l'ordre du jour suivant fut lu au 2e régiment :

Copie de l'ordre du jour de Sadyk Pacha au colonel Słubicki

« Colonel,

« Le Ministre de la guerre m'annonce, en date du 4, que, par décision du Grand Vizir, le 2e régiment des Cosaques cesse d'appartenir au corps des Cosaques et passe sous la direction du gouvernement anglais. Il recommande aussi que trois canons, parmi ceux qu'a donnés le gouvernement anglais soient remis au premier régiment. Dans le même ordre du jour, il prescrit aux autorités de la ville de fournir des aliments aux hommes et aux chevaux, jusqu'au départ du régiment. En vous communiquant, Colonel, le texte de cet ordre du jour, j'espère que les officiers et soldats du 2e régiment, en cessant d'être Cosaques, n'oublieront pas la reconnaissance qu'ils doivent au Sultan et à la Turquie.

Comme le prince Witold Czartoryski, pour cause de faible santé, n'a pu accepter le commandement du 2e régiment, le ministre de la guerre a désigné comme chef actuel de ce régiment le colonel Słubicki.

Le major Lange est présenté pour passer lieutenant-colonel du 1er régiment.

« Camp de Bourgas, 7 novembre 1855.

Signé : Mehmed Pacha.

Ordre du jour n° 183 (1) *26 janvier 1856*

« Le général de brigade Félix Breański des armées de sa Majesté Impériale le Sultan, passe dans la Di-

(1) Cet ordre du jour, ainsi que la plupart des pièces précédentes,

vision polonaise avec son grade, et prend le commandement de la première Brigade d'Infanterie.

« Le colonel des armées piémontaises, Nicolas Corvin Kamieński (1) avec l'autorisation de sa Majesté le Roi de Sardaigne, passe dans la Division polonaise avec son grade, et prend le commandement du 2e régiment de Cosaques. Le lieutenant-colonel Słubicki, chef provisoire du régiment, très méritant pour l'avoir organisé dans des temps difficiles, prend le commandement du premier régiment d'infanterie polonaise.

L'abbé Charles Kaczanowski, de la Société des Pères Résurrectionnistes de N. S. Jésus-Christ est nommé Chapelain de la division des Cosaques du Sultan.

Le général de division :

Signé : Zamoyski.

Conforme à l'original : Le Capitaine sous-chef d'Etat-Major :

Signé : W. Czartoryski. »

*
* *

Nous publions ci-après des extraits de la brochure du savant slavophile polonais Duchiński ; cette bro-

---

est tiré de : *Udział polaków w wojnie wschodniej (1853-1856) przez Zygmunta Miłkowskiego.* Paris, L. Martinet, 1858.

(1) Le fils du colonel, Miecislas Kamieński, plus tard blessé mortellement à Magenta pour l'indépendance de l'Italie, était alors de passage à Brousse. Après avoir rendu à Abd-el-Kader une visite solennelle et attendrie, il vit dans la mosquée d'Orkan, le tombeau « *d'un prince indien, Moustapha, banni par les Anglais et mort à Brousse : singulier rapprochement ! Abd-el-Kader, lui aussi mourra probablement à Brousse, banni par les Français !...* » voir *Miecislas Kamieński*, Paris 1862.

chure date de 1856, et nous trouvons qu'elle représente avec justesse les arguments polonais en faveur des Turcs, et d'une entente perpétuelle avec eux.

Nous avons déjà employé cette méthode qui consiste à citer un écrivain connu de l'époque pour représenter l'opinion publique du moment, et nous continuons de l'employer, car elle nous semble la plus sûre manière d'éclairer le lecteur.

Les Polonais en Turquie (1)

Dédicace :

« A la division polonaise en Orient, sous les ordres du général Zamoyski, se dévouant à Dieu et à la Patrie suivant l'exemple des ancêtres, ce résultat de communes méditations, cet appel à la conscience nationale inspiré par les annales mémorables de la Pologne ; pour le bien commun à tous

est offert en souvenir

par leur Compagnon et Frère spirituel

Duchiński.

Constantinople,
mai 1856.

«...Nous répondrons d'abord à cette question : Quel le sera la situation des Légionnaires polonais vis-à-vis des Turcs ? vis-à-vis des chrétiens de Turquie ? Ensuite, nous parlerons de l'utilité des Légions.

La position des Légionnaires vis-à-vis des Chrétiens de Turquie doit être celle que prendrait le cabinet de la Pologne indépendante.

---

(1) Brochure de Duchiński, écrite à Constantinople en 1856, publiée à Londres, la même année, chez Alexandre Rypiński.

Le premier acte de politique extérieure du Cabinet Polonais sera d'établir des liens d'amitié très étroite avec les Turcs et les Suédois, c'est-à-dire avec les deux nations qui sont les alliées naturelles de la Pologne.

...L'on a de fausses idées sur l'État turc. Des multitudes de chrétiens, sujets turcs, ont rempli et remplissent les plus hautes fonctions de l'État, à commencer par celles d'ambassadeurs auprès des Cours les plus importantes. Ces serviteurs de la Turquie étaient-ils donc et sont-ils encore des traîtres envers la chrétienté et leurs propres nationalités? Une semblable opinion serait absolument contraire à la vérité.

Szafarzyk (1), le plus grands ennemi des Turcs, dit cependant, dans son ouvrage sur *les imprimeries des Slaves du Sud*, à propos de la grande instruction de ces Slaves aux XIVe, XVe et XVIe siècles :

« Les Turcs avaient été appelés par Jean Cantacuzène contre Jean IV Paléologue. Une fois arrivés en Europe ils soumirent peu à peu les Serbes, les Bulgares, les Bosniaques, mais ils ne s'attaquaient nullement à leur langue, au caractère, aux coutumes, et ne changeaient rien à ce qui constituait la vie intérieure de leur nouveaux sujets. C'est pourquoi le développement intellectuel de ces chrétiens ne cessa pas, même après la disparition de leurs chefs nationaux. » Plus loin, Szafarzyk déclare que ceux qui affirment le contraire se trompent absolument. Il explique ainsi la question : « Les Turcs du XVe et du

(1) Ecrivain tchèque de Bohême.

XVIe siècles formaient une nation puissante, connaissant l'ordre et la discipline, ayant à sa tête des monarques et des chefs inspirés par une politique saine, propre à construire et à conserver un État puissant, terribles et destructeurs pour les étrangers et les ennemis, mais paisibles, modestes et doux pour les nations soumises ».

C'est ainsi que parle des Turcs et de leurs rapports avec les chrétiens aux XVe et XVIe siècles, qui ? L'ennemi le plus acharné de l'Islam. Les faits lui interdisaient de parler autrement.

Ce même savant dans le même ouvrage éclaircit un fait important : Ce ne furent pas les malheurs des chrétiens en Turquie, mais, bien au contraire, leur prospérité de plus en plus croissante depuis 1826, et surtout le principe des réformes introduites par les Turcs eux-mêmes par le décret de 1840, qui causa l'indignation de la Moscovie.

N'oublions pas que Schnitzler l'écrivait en 1847 (*Histoire de la Russie*, Bruxelles, IV parties). « Et c'est vrai, il y a de nombreuses années le gouvernement Turc envoyait même ses armées pour vaincre la noblesse bosniaque, quoique elle fût musulmane, parce qu'elle agissait injustement envers les chrétiens » !

....Les circonstances nous ont appelés à remplir une mission politique. Ne soyons pas des enfants, soyons des hommes d'État, et jugeons des choses ainsi qu'en jugera le premier Cabinet de notre Patrie indépendante. J'ai déjà dit que son premier soin, au point de vue de la politique extérieure sera d'établir une étroite amitié avec la Turquie ; j'ai démontré que la situation faite aux chrétiens en

Turquie ne pouvait pas être considérée comme un obstacle à cette amitié. Mais les raisons les plus importantes qui réclament son établissement résident dans nos rapports avec nos voisins, car nous sommes complètement entourés d'étrangers. Les Allemands, les Hongrois, les Italiens ou bien des Slaves germanisés (comme les Tchèques et les Moraves) nous entourent au nord, à l'ouest et au midi. Mais notre plus grand ennemi est, et sera toujours la Russie, qui se trouve à l'est, compte 36 millions d'habitants (1) parlant une même langue slave et comptant en plus une multitude de petites tribus.

... Certains disent : les Moscovites sont des Slaves et des Chrétiens ; les Turcs sont des Musulmans ; et ceux-là veulent édifier les rapports politiques de la Pologne sur les principes des dogmes religieux et des dictionnaires. Comme si les nations se dirigeaient en politique extérieure d'après les dogmes de la foi ou d'après les dictionnaires! C'est un mensonge contre les annales des nations ! Les nations dirigent leur politique non d'après les dogmes de la foi, non d'après les langues, mais d'après leurs instincts, leurs attraits, leurs dispositions naturelles et l'état de leur instruction. Voilà les principaux mobiles de la politique des nations : les dogmes de la foi et les langues sont soumis à ces mobiles. C'est ainsi que la Moscovie, au nom du slavisme, veut régner sur tous les Slaves ; au nom de l'orthodoxie sur tous ceux qui professent cette religion; mais le mobile véritable de ce désir

---

(1) L'auteur parle des *Moscovites seuls* et en l'année 1856.

n'est pas du tout l'envie de rendre heureux les Slaves ou les Chrétiens orthodoxes, mais la soif qu'a la nation moscovite de conquérir, soif à laquelle le gouvernement lui-même doit se soumettre.

...N'oublions pas que la Pologne est le dernier Etat européen du côté de l'Orient, et qu'elle sera obligée de chercher une alliance contre la Moscovie, toujours redoutable, parce qu'elle est homogène, qu'elle compte actuellement plus de quarante millions d'habitants (sans le Caucase, ni la Crimée), et avec la Petite-Russie Dnieprovienne 45 millions; les Turcs, éloignés vers l'Asie, et ne pouvant par conséquent nuire aux Chrétiens, sont nos alliés naturels, ainsi qu'ils l'ont prouvé par des actes, car *eux seuls ont lutté pour la Pologne et ont lutté longtemps.*

.... Ici, à Constantinople, les restes des Confédérés de Bar: Pulawski, Szymański et de l'Abbé Jarkowski, dans le grand cimetière (Grand Campo) ceux du député ambassadeur Chrzanowski, dans l'église de Sainte Marie à Péra, nous rappellent une triste époque, mais aussi, que la route de la Pologne passe par la Turquie. En effet, nous devons continuer, dans l'histoire nationale, ce qu'ont commencé les Confédérés de Bar. Ils avaient frappé à la porte de la France et d'autres nations, mais *c'est seulement en Turquie qu'ils ont trouvé un véritable et sincère allié.*

.... On dit: La Turquie nous a aidé, car tel était son propre intérêt. C'est vrai; c'était son propre intérêt de défendre l'indépendance de la Pologne, et c'est aujourd'hui son propre intérêt de travailler au rétablissement de l'indépendance de la Pologne. Et *c'est justement par suite de cette communauté de nos inté-*

rêts avec les intérêts turcs que notre alliance avec la Turquie (peu importe le nom provisoire de cette alliance) *est naturelle, c'est pour cela qu'elle doit nous être chère.*

Dieu fasse que la Turquie devienne puissante, car c'est seulement avec la puissance de la Turquie que notre puissance peut se développer, ainsi le veut la position géographique des deux pays, ainsi le veulent nos rapports historiques avec les Allemands et les Moscovites, nos principaux voisins, à l'est et à l'ouest....

.... Il ne dépend pas de nous de sauver notre Patrie, mais il dépend de nous de travailler dans ce sens, mais d'y travailler par des voies qui soient dans la nature des lois historiques, de façon que le Cabinet de notre Patrie indépendante ne nous reproche rien. »

* * *

Nous avons vu jusqu'à présent toutes les tentatives faites par les Polonais *du dehors* pour contribuer à la guerre contre les Russes; mais il y avait un autre élément qui devait agir : les cosaques polono-ruthènes installés depuis longtemps dans l'Empire Ottoman et dont la venue sur cette terre hospitalière datait encore du temps de l'indépendance de la République de Pologne. En effet, les cosaques étaient venus d'abord avec Mazeppa, puis avec Nekrasa en Turquie pour fuir l'oppression menaçante des Russes; nous verrons comment ils surent exprimer leur reconnaissance à la Sublime Porte, de la généreuse hospitalité qu'elle leur avait accordée. Au début de la guerre, tous ces cosaques furent réunis sous l'autorité du polonais Michel Czajkowski, originaire

d'Ukraine, qui avait embrassé l'Islam et portait depuis le nom de *Mehmed Sadyk*.

Czajkowski est une figure étrange et contradictoire. Il naquit en 1808 et se fit connaître d'abord par ses ouvrages littéraires : *Stefan Czarniecki*, *Anna*, *Hetman Ukrainy*, *Kirdżali*, les *Contes cosaques*, *Wernyhora*, etc. Il fut diversement apprécié, mais voilà ce qu'en dit le poète polonais Bohdan Zaleski (1) lui-même d'Ukraine et dont l'opinion a, surtout en ce cas, la plus grande valeur (2), car il blâma fort Czajkowski, plus tard, quand il quitta la Turquie.

« ...As-tu lu aussi les romans du cosaque Michel Czajkowski, l'*Histoire de Wernyhora*, *Kirdżali*, et Dieu sait quelles histoires slaves et non slaves qui se sont passées ou ne se sont pas passées dans ce monde sublunaire ? Il a une imagination extraordinairement fraîche et brillante, mais aussi une négligence et un orgueil inouis, véritablement cosaques. Il fait des siennes, comme un cheval vicieux des steppes, jusqu'à ce qu'il se lasse. Avec tout cela, c'est bien notre sang et l'os de nos os !... » Czajkowski devint, dans la suite, agent diplomatique du prince Adam Czartoryski à Constantinople, et c'est là qu'il parvint à convaincre les autorités ottomanes de la nécessité

---

(1) Mickiewicz avait appelé ce poète *le rossignol de l'Ukraine*, et nul, en effet, ne peut surpasser la délicatesse poétique de Bohdan Zaleski, surtout lorsqu'il chante son Ukraine, cette Ukraine adorée, loin de laquelle il mourut, en exil, à Villepreux, près Paris (1886) pour avoir trop aimé son peuple, sa Patrie.

(2) Lettre à Séverin Goszczyński, datée de Fontainebleau, 21 avril 1839, voir : *Korespondencya Jozefa Bohdana Zaleskiego* wydał *Dyonizy Zaleski*, Lwów, 1900. Tome I.

d'une armée polonaise que l'on pouvait facilement créer en réunissant tous les cosaques de l'Empire. Il fut si bien écouté qu'on le nomma Bey, puis Pacha, titres qui lui furent accordés d'autant plus facilement qu'il était musulman depuis 1851. De cette époque jusqu'à 1870, ses actes, que l'on peut critiquer à d'autres points de vue, furent absolument corrects vis-à-vis de la Sublime Porte; il commanda ses troupes avec fermeté et vaillance et fit tout ce qu'il semblait possible de faire contre les Russes pour la cause polono-islamique, mais l'Europe s'opposa toujours à ce que les régiments polonais de Turquie transportassent la guerre en Pologne, ce qui était le désir de Sadyk et celui de tous les Polonais!

En 1870, sa femme Louise Sniadecka (1), personne de haute intelligence et qui avait sû fort habilement pousser Sadyk dans les voies justes, le retenir quand il était nécessaire, et, au besoin, réparer ses fautes, rendit le dernier soupir. De ce jour, la conduite du Pacha changea radicalement, d'abord il démissionne de l'armée turque, puis se retire en 1872, à l'âge de 64 ans, à Kijów avec Irène Teoscolo, d'origine grecque (on dit qu'elle fut la cause de son suicide), et, là, il change son attitude jusqu'alors intransigeante, critique souvent la conduite de la Pologne et se montre courtois pour les Russes. Nous voulons croire qu'il fut atteint à cette époque où il commençait à ressentir les effets de l'âge d'une sorte de dérangement

(1) Louise Sniadecka avait été l'objet de l'amour idéal et poétique de Jules Słowacki.

cérébral causé par l'échec de ses tentatives, puisqu'il n'avait pu conduire ses régiments vainqueurs en Pologne, et par la mort de sa femme; il nous semble impossible autrement que l'homme, qui avait préparé et dirigé tant de hardies entreprises contre les Moscovites, puisse plus tard être en termes polis avec eux. Sa mort tragique, un suicide en 1886 dans sa propriété de la goubernie de Czernychów, confirme notre supposition.

Nous n'aurons, du reste, à voir que le Sadyk de la bonne époque qui, quoiqu'il ait pu faire plus tard, fut à ce moment l'ennemi efficace des Russes, fidèle à la Sublime Porte et l'arme dans laquelle Mickiewicz mettait tant d'espérance.

Voici ce qu'écrivait récemment sur lui un publiciste polonais, M. Choloniewski (1) :

« Sadyk, à l'aide d'émissaires, nouait et entretenait des relations avec presque tous les Cosaques de Russie, avec ceux du Don, de l'Oural et de la mer Noire; avec les descendants des anciens Cosaques du Dniepr, parmi lesquels vivent encore les traditions de l'ancienne chevalerie; il attirait à lui les vieux-croyants, dont un grand nombre s'étaient réfugiés sur le Danube, il cherchait à agiter tous les mécontents de Russie, rêvant de pouvoir ainsi, à l'aide de toute cette masse armée, allumer la flamme de la révolte dans les espaces méridionaux de l'Empire, et, par la Ruthénie délivrée, atteindre victorieusement Varsovie...

« Mais l'invincible foi, le courage de Sadyk, tou-

(1) *Świat*, de Varsovie.

chaient à leur fin. La mort de sa femme, Louise Sniadecka, femme absolument extraordinaire, à l'esprit large, remplie de qualités masculines, qui avait été durant de longues années la collaboratrice des plans de guerre de son mari, la régulatrice de cette personnalité inspirée et ingénieuse qu'était Sadyk, fut pour lui un coup terrible. »

Maintenant que nous avons esquissé la silhouette de Sadyk, nous parlerons des troupes qu'il commandait, et, après, nous entreprendrons le récit de leur campagne en 1853-56. Pour apporter plus de clarté au récit que nous allons faire, nous le diviserons en plusieurs paragraphes. Nous devons d'abord expliquer l'origine et l'histoire de ces cosaques polonais de Turquie, et c'est pourquoi nous commençons par des notes explicatives sur les *Zaporogues*, les *Cosaques de Nekrasa* et les *Lipovaniens*, puis nous exposerons leurs actions et celles des autres Polonais qui les rejoignirent dans la guerre de 1853-1856, sous le haut commandement de Sadyk Pacha.

Les Zaporogues

Quand le roi de Suède Charles XII fut vaincu à Pułtawa, l'hetman Mazeppa, son allié, suivi de nos cosaques, franchit la frontière ottomane avec lui et demanda l'hospitalité au Sultan.

Nous devons ici, pour l'intelligence du récit, expliquer ce qu'étaient devenus nos cosaques. Depuis l'institution des Zaporogues (I), les princes moscovites s'étaient toujours appliqués à fomenter des di-

(1) Voir plus haut les règnes de Sigismond et de Batory.

visions et des révoltes contre la Pologne au sein de ces milices. Ils réussirent plusieurs fois à occasionner des embarras fort graves à la République Polonaise; surtout quand ils soutinrent et soudoyèrent Bohdan Chmielnicki, l'orgueilleux hetman rebelle. Si bien que les cosaques trompés par les flatteries tsariennes firent plus tard avec la Russie des traités par lesquels l'indépendance leur était accordée sous la haute protection moscovite ; mais, aussitôt qu'ils tombèrent sous cette autorité, le gouvernement russe viola les traités, et rendit des ukazes par lesquels les cosaques étaient déportés dans tous les coins de l'empire, il en fit même massacrer beaucoup. Déjà à cette époque, une grande partie d'entre eux s'étaient installés en Turquie a la suite de Mazeppa et de Charles XII.

Cependant les quelques tribus qui avaient pu subsister en Ukraine furent envoyés sur le Don et y conservèrent un semblant de liberté, mais de nouveaux ukazes persécuteurs furent rendus contre elles ; aussi celles qui ne s'étaient pas attachées au pays émigrèrent également en Turquie; les autres restées près du Don conservèrent leurs coutumes malgré l'oppression, et nous les voyons aujourd'hui à l'heure des revendications de tous les sujets de l'empire russe réclamer leur droit à leur tour (1).

---

(1) En l'année 1906, 87 délégués de ces cosaques tinrent un congrès à Moscou et réclamèrent la *restauration des antiques libertés*, cette année 1907 ils ont leurs députés qui forment à la Douma russe un groupe *à part* aussi indépendant des partis russes que le groupe polonais ou le groupe musulman.

Comme nous l'avons vu les meilleurs parmi les Zaporogues étaient déjà partis en Turquie dès le début des intrigues et combats préliminaires de la conquête russe ; ils s'y rencontrèrent plus tard avec ceux venus du Don, qui prirent le nom de leur chef Ihnat Nekrasa. Il ne faut pas confondre les soldats russes enrégimentés sous le nom de cosaques avec nos Zaporogues émigrés, car actuellement en Russie en dehors de ceux du Don, il n'y a plus de descendants des anciennes milices, et l'on désigne sous ce nom la cavalerie irrégulière composée des hordes pillardes de tout l'empire,

Voici un résumé du récit écrit par l'un des témoins du premier exode cosaque en Turquie sous Mazeppa. Il est fait avec quelque candeur, mais il n'en est que plus sincère.

Emigration des Cosaques Zaporogues en Turquie

« Nous étions neuf : Jean Mazeppa, hetman d'Ukraine, Constantin Horodyski, koszowy, Philippe Orlik, grand secrétaire, Orlenko, colonel, Wojnarowski, assawula de l'hetman, Kisielewski honoré du buńczuk, Czajka, hetman de la Kurenie de Blatnerów, Bezrukawy, secrétaire des Zaporogues et moi, Damijan Szczerbina, assawula du koszowy, qui signâmes les *pacta conventa* que le grand sultan Ahmed III accorda aux Cosaques Zaporogues qui s'étaient abrités sous ses ailes puissantes au nombre de plusieurs milliers en l'année 1710, le 14 juin.

Ismaïl Pacha, Seraskier nous lut les hattas et firmans du Sultan en présence du Khan de Crimée

Dawlet Ghiraï, des chefs des Janissaires, des Kulugli, des Sphahis, Tobji, Serdemeszti, des Mirza tartares, de nombreux seigneurs polonais et des chefs de l'armée suédoise. Le roi de Suède Charles XII, ne put assister à cette cérémonie, car étant couronné, il ne voulait pas avoir la seconde place, et la première appartenait au Seraskier qui représentait un monarque beaucoup plus grand et plus puissant que celui de Suède. Ecoutaient aussi la lecture les députés Moldaves et Valaques auxquels on avait permis de siéger derrière les derviches.....

... Il y eut grande foule armée, car il venait tous les jours des nôtres nous rejoindre, l'Aigle et l'Archange des Zaporogues étaient sur nos drapeaux.....

Les Hattas et les firmans étaient rédigés en termes très fiers, mais il est vrai que le Sultan est un grand monarque, le plus grand du monde, non électif, mais héréditaire, d'une si vieille famille que personne ne peut mettre sa généalogie sur le même rang; sa souveraineté et sa croyance sont établies sur la plus grande partie du monde, les autres rois, empereurs et républiques tremblent devant lui. Il avait donc le droit de prononcer de fières paroles, au reste elles nous transportaient l'âme! Le sultan Ahmed III accepta les cosaques dans sa chevalerie au même titre que les musulmans, il leur donna les terres de Kamenki Aleszek, Perewołocz et Oczaków, sur le Dniepr et le long de la mer Noire jusqu'à Budziak. Il leur accorda des droits de pêche spéciaux, des armes, des munitions et des approvisionnements pour chaque guerre, ainsi que des subventions. L'hetman obtint les honneurs et la puissance d'un Pacha

à deux buńczuks. A la fin de la cérémonie on nous remit au nom du Sultan, un étendard : le croissant et l'étoile d'argent sur fond de pourpre, et la croix d'or sur fond blanc. Cet étendard avait été béni par le patriarche de Constantinople et il fut dès lors le symbole de l'alliance chevaleresque entre la Chrétienté et l'Islam. L'on remit un manteau d'honneur rouge doublé de zibeline à l'hetman, et un autre semblable mais doublé de fourrure d'ours noirs au koszowy ; des kolpaks, djamet (chevaux de guerre), des sabres de Damas et du Korassan furent distribués aux chefs, à chaque homme on donna un dolman tout neuf, et quelque monnaie, pour qu'il puisse se distraire à la santé du Sultan et il s'amusèrent en effet beaucoup...

... En échange de tant de bienfaits, les cosaques étaient obligés au service militaire en temps de guerre, ils avaient le droit de pêcher, de chasser et de faire même du commerce dans les grandes villes et terres du Sultan.

Nous jouissions d'une grande indépendance et nous ne manquions de rien. Après dix jours de fête, nous partîmes pour Bender, en vue de former notre sicz (camp) et de donner l'investiture à nos chefs. A Bender, Philippe Orlik resta auprès du Seraskier, afin d'arranger les affaires cosaques de concert avec Stamboul et le Khan de Crimée, l'hetman Mazeppa s'installa à Galatz...

...Dans la suite Philippe Orlik fut nommé koszowy. Constantin Horodyski partit avec plusieurs sotnias jusqu'à Budziak et il laissa un régiment près du lac Jalpuch ; là nous eûmes nos czajki (barques en cuir)

comme autrefois sur le Dniepr, et il vint tant des nôtres, que nous fûmes aussi nombreux qu'à la vieille Sicz d'Ukraine....

... Et nous entrâmes dans cette nouvelle vie, cette nouvelle indépendance, bénissant le grand Sultan, en attendant de lui des ordres pour recommencer de nouvelles luttes ! »

Le manuscrit de ce récit naïf, mais fort curieux, appartenait au jeune Iwan Szczerbina, descendant de Damijan Szczerbina qui fut koszowy en 1765. Cette famille fournit plusieurs chefs aux cosaques, entre autres Wasyl Szczerbina, nommé koszowy en 1800, qui fut réélu trois fois et mourut en 1827 (1).

Le jeune Iwan, possesseur du manuscrit, participait à la guerre contre les Moscovites en 1853-54-55-56 sous les ordres de l'hetman Gańczarow.

L'acte original relatant ces faits se trouve aux Archives militaires de la Porte Ottomane ; un double en fut donné à Moscou en 1828 par Hładki (espion qui s'était introduit dans les rangs des cosaques pour les trahir). L'on remit l'historique de l'étendard turco-zaporogue qui était déposé aux Archives du Patriarchat de Constantinople, et cet étendard lui-même au 1er régiment des cosaques ottomans, commandé par Mehmed Sadyk Pacha (le Polonais Czajkowski) (guerre de 1853-56), sur l'ordre du Seraskier Riza Pacha, après une nouvelle bénédiction du drapeau par le Patriarche. L'acte de constatation fut signé par ce dernier et douze évêques de l'Église d'Orient.

---

(1) Voir *Kozaczyzna w Turcyi.*

Après la mort de Mazeppa, Constantin Horodyski et Orlenko rentrèrent en Ukraine. Philippe Orlik embrassa l'Islam; il voyagea en France et mourut en 1721; il entretint toujours les Zaporogues en de bonnes dispositions.

Nous notons pour mémoire le nom de quelques chefs élus en Turquie : Orlik, Moroz le Kiowien (qui écrivait remarquablement en polonais).

Lach (le Polonais), André le Lithuanien et Wasyl Smyk, que les Turcs appelaient Karakul.

En 1827, Hladki, espion qui s'était glissé parmi nos Cosaques Zaporogues, après le refus de ces derniers de passer du côté des Moscovites, les surprit de nuit avec le concours des troupes russes commandées par le général Brinken, qui les fit prisonniers. La chancellerie, les archives, le Manteau de commandement furent transportés à Moscou.

Le tsar Nicolas nomma Hladki lieutenant général et commandant de Babadagh. Mais sans doute pris de remords, il demanda à l'empereur d'être libéré du service et se sauva au fond de la Russie pour se cacher et éviter la vengeance des cosaques.

Les Cosaques de Nekrasa.

En 1853, les Cosaques de Nekrasa étaient installés en Asie dans le sandjak de Brousse, district de Banderma, au village de Binewle, qui comptait mille maisons, près du lac de Manios.

Leur nom est aussi celui de Cosaques du Kouban et de Michaliccy (parce qu'ils habitèrent la ville de Michalicz sur la mer de Marmara, à dix heures de route de Binewle). Le camp des Cosaques de Nekrasa était à quatre milles de Banderma, à cinq

d'Erdek, deux villes sur la Marmara, et à seize heures de Brousse.

Ces cosaques provenaient du Don; pendant le règne de Catherine Ire, ils partirent de cette contrée sous la conduite de Stenka Razin, à cause des persécutions.

Après de longues luttes dans l'Oural, sur le Volga, contre les armées moscovites, ils prirent du service chez les Khans Tartares; ils étaient à cette époque sous le commandement d'Ihnat Burjan, que les Moscovites avaient surnommé Nekrasa (le Laid), parce qu'il dépendait de princes musulmans.

La ville d'Anap fut la résidence de l'hetman Nekrasa et l'on confia la garde du Kouban à ses cosaques, d'où le nom de Cosaques du Kouban ou Vieux Koubaniens. On remarquait parmi les principaux les Bułakow, Jewsiejow, Mazan, Hohol, Czyżyk, Soltan, qui formaient la classe cultivée.

Ihnat Nekrasa s'était engagé à servir le Khan et à mettre à sa disposition 12.500 cavaliers divisés en 25 régiments, et à défendre la ville d'Anap contre les ennemis.

Il organisa cette société cosaque d'une manière si intelligente, qu'elle subsista sans changement jusqu'en 1856; il mourut à quatre-vingt-dix-sept ans, en défendant Anap assiégé par les Moscovites que commandait le feld-maréchal Gudowicz. Il était tellement aimé des siens que l'on ne fit jamais de nouvelles élections de son vivant; on le considérait à l'unanimité comme un chef aimé et tout-puissant.

A la mort de Nekrasa, Anap fut prise, mais les familles des Cosaques partirent par mer; les hommes

à cheval suivirent la côte et arrivèrent ainsi jusqu'au Bosphore ; de là ils prirent la route du Danube, d'où ils se dirigèrent vers le lac Razyn, très poissonneux.

Sous l'autorité des Sultans, ils étaient libres de tout impôt ; en temps de paix ils pêchaient et vendaient leur poisson. Leur supérieur hiérarchique était le Seraskier (Ministre de la Guerre). Ils restèrent longtemps près du Danube, fidèles et consciencieux, puis ils partirent vers la Maritza et s'installèrent non loin de son embouchure, à Enos, au bord du lac Syraldjia ; une partie d'entre eux s'en alla en Asie, près du lac de Manios.

Les Cosaques de Nekrasa prirent une part très importante à la guerre de 1827 ; mais, pendant que leur cavalerie luttait près de Choumla d'après les ordres du Grand Vizir Mehmed Rechid Pacha, un corps de hulans moscovites commandés par le colonel Muchanow alla jusqu'à Syraldjia, leur résidence, et y séjourna quelques heures ; quoiqu'il n'y fit pas grand mal, à la fin de la guerre les Cosaques de Nekrasa, par prudence, se transportèrent tous à Manios.

La peste d'abord et le choléra ensuite les décima à tel point qu'en 1854 ils ne purent fournir que quelques centaines de cavaliers. Ils servirent pendant toute la guerre sous les ordres de Mehmed Sadyk Pacha et furent ensuite renvoyés chez eux suivant leurs anciennes conventions avec la Turquie.

Les Cosaques de Nekrasa reçurent des Sultans Moustapha, Abdul-Hamid I, Selim et Mahmoud, quatre-vingt-dix-huit firmans, les remerciant de leur fidélité et les félicitant de leur valeur.

Du Sultan Mahmoud ils eurent un firman pour la

défense de Stamboul en 1828 ; ils possédaient *trois bâtons de commandements* (buławy) donnés en récompense : un en argent par le Sultan Selim, un semblable du Sultan Abdul-Hamid I, et le troisième en or du Sultan Mahmoud.

En 1856, les Cosaques de Nekrasa, étant en service, reçurent une médaille d'honneur, et quatre medjidié de 5e classe par sotnia. Ils tenaient énormément à ces firmans et récompenses qu'ils avaient déposés dans leur trésor, avec trois canons amenés d'Anap ; ils possédaient encore le bâton de commandement en argent d'Ihnat Nekrasa. Leur drapeau spécial était une croix d'or sur fond d'azur avec l'Archange Michel en or dans un angle ; ils avaient douze autres étendards plus petits avec la croix, le croissant et l'étoile.

Pendant deux siècles cette société vécut sur la terre turque, moralement et en accord avec les autorités.

D'une certaine naïveté, mais très honnêtes, ils avaient des coutumes spéciales ; ils ne buvaient pas de thé parce que la tsarine Catherine en buvait ainsi que tous les Moscovites, ils s'abstenaient aussi de café et ne fumaient pas.

Le gouvernemont et le peuple turc les estimaient tant que l'on disait communément « Fidèle comme Ihnat le Cosaque ».

En 1810, leur hetman était Hohol, il lutta vaillamment contre les Russes.

En 1827-28, Iwan Soltan fut hetman à son tour ; c'était un habile homme de guerre.

Les Lipovaniens.

Des Russes émigrés de sectes différentes (Raskolniki, Skopcy, Duchoborcy, Sans-Popes etc.) interdites par le Tsar ; des Valaques, des Tziganes commandés par quelques officiers de Nekrasa, furent organisés comme l'étaient ces cosaques ; mais leurs origines diverses et leur manque d'idéal patriotique en fit toujours un corps inférieur. On les appelait les Lipovaniens.

En 1827 et 1828, leurs régiments furent joints aux corps irréguliers des Tartares de la Dobrudja ; on leur donna comme chef Saïd Mirza, homme courageux, excellent soldat. Mais les Lipovaniens causèrent tant de scandales et de désordres, que le gouvernement, après la guerre, les fit conduire à Constantinople où on les condamna tous par ordre du Sultan Mahmoud à quinze ans de travaux forcés ; ils furent incarcérés à Tershan, prison de l'amirauté, et employés aux travaux maritimes. Ils avaient leurs villages près de Silistrie, à Toultcha et près du lac Sary-Gjöl.

En 1853, parut l'Iradé du Sultan, qui donnait le commandement de tous les cosaques d'Anatolie et de Roumélie au Mirimiran Mehmed Sadyk Pacha. Les Tartares, les Grecs et les Slaves de la Dobrudja s'inclinèrent devant Sadyk Pacha, car ils connaissaient ses rapports intimes avec l'hetman des cosaques de Nekrasa, le vénéré Osip Siemienow Ganczarow que toute la population de cette contrée considérait alors comme son véritable chef.

Les Russes firent des intrigues de toute sorte pour empêcher la concentration des forces cosaques et

créèrent beaucoup d'ennuis et de retard à Mehmed Sadyk Pacha. Enfin il put réunir ses hommes et grâce à une forte discipline il enrégimenta les Lipovaniens et appela Zurylowska et Sirykioska leurs deux sotnias.

Peu de temps après, quand ces sotnias furent suffisamment exercées, on leur donna comme chefs immédiats Mehmed Bey (Luboradzki), Mahmoud Mucha (également musulman polonais), Jean Piotrowski et d'autres officiers polonais du 1er régiment de cosaques réguliers.

A Deli-Orman, à Silistrie, à Giurgiewo, à Bukarest, à Braïla, sur le Seret et le Pruth, dans la Dobrudja, ils servirent convenablement, car ils étaient bien commandés et bien encadrés. En 1856, ils obtinrent une médaille d'honneur pour leur campagne. C'était la première fois qu'il leur avait été accordé de combattre côte à côte avec les Cosaques polonais.

* * *

Pendant les préliminaires de la guerre avec la Russie, en 1853, la Sublime Porte avait demandé au prince Adam Czartoryski de lui envoyer quatre officiers supérieurs de l'ancienne armée polonaise pour servir contre la Russie. Furent désignés : le général Chrzanowski, Ladislas Zamoyski, les colonels Louis Bystrzonowski et Charles Rożycki ; on offrait au premier le grade de général de division, aux trois autres le grade de général de brigade.

Jusqu'à cette époque, il n'y avait jamais eu d'officiers étrangers dans les cadres réguliers de l'armée

turque (les soldats ou officiers polonais et magyars qui étaient devenus musulmans ne comptaient pas comme étrangers, et les cosaques appartenaient à la cavalerie irrégulière).

Le Seraskier Mehmed Ali Pacha désirait employer ces officiers comme il suit :

Au général Chrzanowski on devait donner le commandement d'un corps de quarante mille hommes qui se réunissaient déjà à Batoum pour envahir la Mingrélie, l'Iméréthie et les territoires au delà du Caucase. Dans ce corps, l'on devait enrôler les Tcherkesses et les étrangers désirant servir la Turquie.

Le général Zamoyski devait être attaché à l'Etat-Major d'Omer Pacha en Roumélie ;

Le général Bystrzonowski à l'Etat-Major de Abda Pacha en Anatolie.

A Charles Rożycki on voulait donner la charge d'organiser et de commander les cosaques et avec eux toute l'avant-garde du Danube.

Mais l'Europe intrigua, suscita des disputes, des retards, des froissements..... de telle manière que ces généraux, *malgré* les décisions suprêmes, ne purent tous prendre à temps leur commandement et des officiers anglais ou français furent, malgré les premiers désirs du Sultan, installés à leur place.

Formation et campagne des troupes polonaises.

A ce moment Mehmed Sadyk, jusqu'alors Bey civil, fut appelé par le Grand Vizir Moustapha Girytli Oghlu, le ministre des affaires étrangères Rechid

Pacha et le Seraskier Mehmed Ali Pacha. Ces trois hauts personnages lui déclarèrent que la volonté suprême était de le voir organiser et diriger les Cosaques, puisque les officiers polonais nommés par le Sultan ne pouvaient tous venir rejoindre leur poste, que les ordres nécessaires étaient donnés et que lui, Mehmed Sadyk Bey, venait d'être nommé à cet effet Lioua Pacha (général de brigade).

L'ordre suprême fut d'autant plus agréable à Mehmed Sadyk, qu'avec l'approbation du Sultan, il pouvait s'occuper de la question polonaise. Il demanda, en plus du grade de Lioua Pacha, le titre de Mirimiran ; il rappela à ce sujet que tous les chefs des Cosaques Zaporogues en Turquie avaient possédé ce titre.

Le 20 octobre 1853, il reçut un firman le nommant Mirimiran Pacha, et quinze jours après arriva l'ordre d'organiser les Cosaques réguliers à Stamboul. On lui recommandait de prendre des volontaires même en dehors des Polonais et Ruthènes, parmi les autres Slaves, chez lesquels la Pologne contrebalançait et contrebalance toujours l'influence du Tsar et de ses agents.

L'organisation fut cependant difficile ; Sadyk obtint l'étendard cosaque des Zaporogues avec le croissant et l'étoile sur champ rouge et la croix d'or sur champ d'argent.

Cet étendard, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fut béni par le Patriarche de Constantinople. Un document, déposé aux archives du 1er régiment de Cosaques ottomans avec la signature du dit Patriarche et de douze archevêques et évêques, en fait foi. Le

11 janvier 1854, Sadyk partit de Stamboul avec son 1er escadron pour Andrinople, où Thomas Wierzbicki, officier de valeur, était déjà en train d'enrôler des volontaires pour le troisième escadron. Le deuxième complètement formé était sous les ordres de Mehmed Bey (Luboradzki, Polonais musulman).

A Andrinople Mehmed Kibryzli Pacha, haut fonctionnaire du Sandjak de Tchirmen, équipa à ses frais le troisième escadron. Les sotnias des cosaques irréguliers du Kouban, de Bender (cosaques de Nekrasa), furent appelés à Stamboul et mises aussi sous les ordres de Mehmed Sadyk Pacha.

Avec ces trois sotnias il partit pour Choumla en février ; quelques jours plus tard, Mehmed Bey (Luboradzki) lui annonça qu'il avait sous ses ordres une nouvelle sotnia complètement organisée. Le commandant en chef des forces ottomanes, Omer Lutwi Pacha, reçut on ne peut mieux les cosaques et remit à leur chef le firman ci-dessous, qui le nommait commandant général des cosaques.

Firman impérial

(traduction faite sur le texte polonais)

« A celui qui porte honneur aux illustres princes (Beys), qui a la confiance des grands dignitaires de la Sublime Porte, au savant plein de gloire et d'éclat, pour l'augmentation de la gloire de l'Éternel à celui qui est placé au nombre de mes illustres *Mirimirans*, aujourd'hui, pour l'organisation des régiments de Cosaques, il a reçu leur commandement ; il est destiné à appartenir à l'armée de mon corps impérial de

Roumélie, afin qu'il en constitue une partie ; que Mehmed Sadyk Pacha soit beureux dans les temps éternels. Quand ce mien firman très honorable te parviendra, sache que, par mon ordre, les régiments de Cosaques qui doivent être organisés ont besoin d'un chef ; c'est toi, Pacha, qui l'es.

Tu es intelligent et juste,et tu es plein de dignité, et tu es propre à conduire cette troupe. Considérant donc comme convenable de te donner ce commandement des régiments plus haut nommés, il était nécessaire que j'adresse mon ordre solennel et grand au *Seraskier* de toutes mes armées impériales, décoré de mon ordre impérial du Medjidié, ancien grand Vizir, illustre Pacha, savant Vizir Mehmed Ali Pacha — que Dieu conserve sa grandeur sans interruption — il m'a rendu compte comme il convenait de l'accomplissement de mon ordre solennel.

J'ordonne en mon propre nom que ce mien ordre solennel et mémorable soit écrit et qu'il te soit remis, et que toi, en vertu de ta destinée, plein de raison et de sollicitude,d'après notre ordre plus haut désigné, tu conduises heureusement et dignement ce régiment. Qu'en toutes circonstances tu appliques toutes tes forces et tous tes soins à augmenter la gloire, la foi et la prospérité de mon État et à obéir aux ordres de mon illustre Vizir Omer Lutwi Pacha Mouchir, de mon corps impérial de Roumélie, décoré de mon ordre impérial du Medjidié de 1re classe, afin que le Tout Puissant conserve toujours sa grandeur, afin que, zélé dans ton service, soumis à ton Sultan et ne transgressant jamais les lois, rempli en toutes circonstances d'honnêteté, de sagesse et d'honneur,

tu répondes honorablement à la dignité qui t'est accordée par moi.

Ecrit l'an 1270e de l'Hégire au mois de Rebbi-ul-achir », (c'est-à-dire en 1853, au mois de décembre). L'une des sotnias fut immédiatement mise sous les ordres de Thomas Wierzbicki à Kalafat.

A remarquer parmi ceux qui s'occupèrent de l'enrôlement des volontaires à Islimnia, Kazan, Roustchouk, Silistrie, Varna, le capitaine Pierre Suchodolski et le cosaque Bacha Berto der David.

Ces volontaires furent équipés en quelques jours.

Quand le maréchal Saint-Arnaud et le général Raglan, avec le Séraskier Hassan Riza Pacha, vinrent à Warna et Choumla en mai 1854 pour se rencontrer avec le commandant général Mehmed Sadyk Pacha, trois sotnias allèrent à leur rencontre à Warna et deux autres les attendaient à Choumla; ces officiers supérieurs furent étonnés de leur discipline et de leurs manœuvres impeccables.

Quand les armées russes se concentrèrent sous Silistrie, Sadyk, avec ses huit sotnias, cinq de Cosaques réguliers (les Zaporogues), une des Cosaques de Nekrasa et deux de la Dobroudja (Lipovaniens), fut envoyé à Deli-Orman.

Ce corps servit de garde à l'armée centrale résidant à Choumla; il fut destiné à maintenir les communications avec Silistrie, à escorter les convois de vivres et de munitions, et à inquiéter l'ennemi, afin qu'il ne pût point entourer Deli-Orman, dont l'occupation leur fut si utile en 1828-1829.

L'on renforça notre corps de deux batteries d'artillerie. Sadyk Pacha avait sous ses ordres deux

autres généraux, Ali Pacha le Tcherkesse et Selim Pacha l'Egyptien. Leur état-major était à Rachaman-Athaklar, à dix heures de Silistrie ; les avant-postes des Cosaques étaient installés à deux heures et demie de Silistrie et à une heure et demie des avant-postes russes.

La cavalerie régulière turque et les bachi-bouzouks allaient fréquemment et avec grand plaisir en reconnaissance sous les ordres de nos officiers et sous-officiers polonais en compagnie de leurs camarades cosaques ; ils appelaient même les nôtres l'œil, l'oreille et l'esprit de l'armée, les plus beaux titres qu'on puisse donner à des soldats.

Les Russes estimaient le corps du général *Czaykowskoho* (comme ils l'appelaient), à 40.000 hommes ; il en commandait pourtant moins à ce moment. Nos cosaques avaient tellement d'audace que le général russe Chrułow était persuadé qu'ils constituaient huit régiments complets rien qu'à Deli-Orman, car il les rencontrait partout.

Mehmed Girytli Oglhu Pacha, commandant de toute la cavalerie régulière, vieillard expérimenté habitué aux luttes militaires, remercia avec effusion et à plusieurs reprises Sadyk Pacha pour les services rendus par ses troupes.

Le courageux Iskinder Pacha (1) (le Polonais

---

(1) Voici la biographie que M. Gabriel Sarrazin fait de ce personnage dans son livre *les Poètes romantiques de la Pologne* (Perrin, 1905) : « Il s'était battu toute sa vie et dans tous les pays du monde, portait une entaille au front, avait un doigt coupé et deux blessures au ventre. Il avait commencé dès l'âge de quinze ans contre les Russes, puis, contraint de fuir la Pologne, s'était en-

musulman Iliński), reçut de semblables félicitations de Halim Pacha officier de haut mérite, homme droit, commandant la cavalerie régulière du Danube, pour la charge célèbre qu'il dirigea à Kalafat. Iskinder était, de l'avis unanime, l'un des plus braves généraux de l'armée turque.

Enfin, après la retraite des Russes par Alfatar en deça de Silistrie, sur le front de toutes les troupes ayant pris part à la défense de Silistrie et de Deli-Orman, au nom de S. M. I. et en son nom propre, Omer-Pacha, commandant en chef des troupes ottomanes, remercia nos cosaques pour leurs loyaux et valeureux services.

Nos troupes passèrent encore à Choumla, Marach, Kamtchik, pendant deux semaines environ; elles partirent ensuite à Roustchouk dans l'avant-garde. Elles luttèrent aux environs de Slobadji, Giurgiewo et Fratechti avec une telle ardeur, que le colonel anglais Simens qui leur était pourtant *très opposé*, fut obligé de mettre dans son rapport : « Pour juger les cosaques ottomans, il faut les voir à l'action, sur le champ de bataille; ils montrent alors ce dont ils sont capables. »

Pendant une journée entière une quinzaine d'escadrons de hussards russes et six escadrons d'autre cavalerie, furent écharpés par quelques sotnias des

---

rôlé dans les troupes de la reine Christine d'Espagne, puis dans celles de don Pedro, en Portugal, avait assisté en 1838, au siège d'Hérat, rejoint Bem en Hongrie, en 1848, et nous le retrouvons commandant les bachi-bouzouks dans sa charge, désormais célèbre, de Kalafat. »

nôtres. Le commandant en chef fut tellement satisfait, qu'il envoya immédiatemeut un rapport au Séraskier, demandant un Irade du Sultan pour former un second régiment de cosaques polonais.

Quelque temps plus tard, une autre armée ottomane vint relever nos troupes et les cosaques purent se reposer un peu. Après quelques semaines de service à Bukarest, Sadyk Pacha fut envoyé à Braïla en qualité de commandant de l'avant-garde de l'armée ottomane du Danube. Les boïards valaques et les habitants de Bukarest offrirent aux cosaques d'importants cadeaux, effets d'équipement de toute sorte.

Le prince Constantin Cantacuzène, Kaïmakan, le prince Barbo Stirbey ainsi que la famille des princes Ghika et du Boïar Kreczulesko se firent remarquer par leurs offrandes et leur civilité.

Voici en quels termes le prince Cantacuzène s'adressait à Sadyk.

Lettre de M. Cantacuzène, président du Conseil d'administration, à Sadyk Pacha, commandant de Bukarest.

Excellence,

« A l'entrée à Bukarest du régiment de Sa Majesté Impériale le Sultan, placé sous le commandement de Votre Excellence, le bon ordre ayant été maintenu dans la Capitale, j'ose prendre la liberté de prier Votre Excellence de daigner accepter un faible don de ma part pour ce régiment, en reconnaissance de la parfaite discipline dont il a fait preuve jusqu'à ce jour, à la plus grande satisfaction des habitants.

Ce faible don consiste en cinq cents archines de drap bleu, pour l'uniforme de cent soldats, en trois cents chemises, en trois cents caleçons de toile et en dix chevaux de selle, produits de notre pays.

J'espère que Votre Excellence approuvera le sentiment qui m'a fait agir en cette circonstance de mon propre gré, et La prie humblement de vouloir bien donner ses ordres pour la réception de ces objets.

J'ai l'honneur d'être avec respect de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

C. CANTACUZÈNE.

Bukarest, 7 août 1854 ».

Réponse de Sadyk Pacha à Monsieur le Président du Conseil d'administration Cantacuzène.

Excellence,

« J'ai reçu la lettre de Votre Excellence, et c'est avec un sentiment de fierté et de gratitude que je La remercie pour l'offre faite aux soldats de Sa Majesté Impériale le Sultan, qni ont eu le bonheur d'avoir été appelés les premiers à veiller sur l'ordre et la sécurité de la capitale de la Valachie, évacuée par l'ennemi :

Je m'empresse de faire mon rapport à Son Altesse le Généralissime, qui, je n'en doute pas, verra dans cet acte de Votre Excellence une nouvelle preuve de son dévouement et de sa fidélité au Trône de notre magnanime Souverain et du noble intérêt qu'Elle porte à la création de ce régiment de Chrétiens, qui donne le droit à tous les sujets ottomans,

n'importe de quelle croyance, de combattre sous la bannière de leur Empereur.

Veuillez agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle, je suis, Excellence, Votre dévoué serviteur.

M. Sadyk Pacha.

Bukarest, 10 août 1854. »

Beaucoup de jeunes Valaques voulurent s'engager parmi les nôtres ; et tous les jours venaient à nous des déserteurs de l'armée moscovite, Polonais, Ruthènes, Lithuaniens et autres incorporés de force dans les régiments russes — surtout de la province de Kijów.

L'influence de la Pologne renaissante se faisait sentir sur tous les Slaves au détriment des Moscovites ; elle avait toujours été aimée et considérée comme un exemple et un chef par les Slaves honnêtes et conscients ; aussi de voir apparaître ses soldats mettait au cœur de tous la joie et l'espérance !

A la même époque l'Iradé du Sultan pour former un deuxième régiment de cosaques parut.

Nous le publions ci-après :

Iradé pour le deuxième régiment de cosaques
(traduction du polonais).

« Le premier régiment de cosaques ayant été organisé par Mehmed Sadyk Pacha, un autre régiment semblable devient nécessaire d'après l'observation de Serdar-Ekrem. Serdar-Ekrem a écrit à ce sujet au Seraskier et le Seraskier au grand Vizir, et le grand Vizir l'a présenté au Conseil suprême.

« Au Conseil suprême, tous les grands dignitaires, ayant lu la proposition de Serdar Ekrem, déclarèrent d'une seule voix : « Le régiment qu'a organisé et que commande Mehmed Sadyk Pacha a déjà bien servi et servira encore. Un autre régiment semblable à cclui-là est encore nécessaire à l'intérêt politique de l'Etat, et c'est pourquoi il doit s'organiser un second régiment de cosaques. Dans ce régiment s'enrôleraient les Polonais envoyés par le gouvernement français, dont les uns sont déjà partis pour Varna et les autres sont à Stamboul, et on les enverra là-bas. Ainsi que l'a expliqué le grand Vizir, le nouveau régiment sera organisé, car il est nécessaire; le nouveau régiment, bien qu'il doive être composé uniquement de Polonais, s'appellera régiment de cosaques, comme le premier.

« Ce deuxième régiment, d'après l'entente avec l'Autriche, ne doit pas approcher des frontières de cet État, ni passer dans les principautés danubiennes, afin de ne pas rencontrer les troupes autrichiennes.

« Qu'il s'organise dans la Dobroudja, ou aux environs, et que de la Dobroudja il aille directement en Bessarabie. Qu'on trouve le moyen nécessaire.

« Telle est la volonté du Sultan, et tout doit être fait d'après cette sienne volonté.

« Ce nouveau régiment, sur la demande de l'Empereur des Français, doit être organisé et commandé par le comte Zamoyski, mais ce deuxième régiment, avec le comte Zamoyski; sera, de même que le premier, sous le commandement supérieur et aux ordres de Mehmed Sadyk Pacha.

Telle est la volonté du Sultan, et tout ceci doit être fait d'après sa très haute volonté et sur son ordre.

Donné l'an 1271 de l'Hégire (1854). »

Voici l'ordre du jour lu par Sadyk aux volontaires de ce deuxième régiment :

« J'arrive parmi vous sur l'ordre du Seraskier Pacha, qui, d'après mes représentations et sur mes prières, m'a autorisé à vous appeler à former une nouvelle cavalerie.

C'est une seconde preuve de la bienveillance et de la bonté du grand Monarque, notre protecteur; il nous tend une main paternelle, afin que nous puissions vivre dignement et honnêtement sur la terre d'asile dont le Monarque et le gouvernement nous reçoivent comme si nous étions leurs enfants.

Ceux qui s'incorporeront à cette nouvelle formation auront à remplir les mêmes fonctions et jouiront des mêmes droits et privilèges que le premier régiment des cosaques; si, après cinq ans de services, quelqu'un de vous désire se retirer, il recevra un ihratch teskra (démission), qui lui assurera les droits complets des nationaux Turcs, ceux de posséder des terres et d'en jouir, de s'occuper de commerce ou d'industrie en quelque lieu de i'empire que ce soit, de remplir les fonctions auxquelles il sera apte ; si, au contraire, vous restez au service, vous recevrez des signes de distinction, et votre solde sera augmentée, bien qu'elle soit actuellement semblable à celle de toute l'armée du Sultan.

Cette formation commence incessamment ; ceux qui y entreront recevront immédiatement des uni-

formes, des armes et des chevaux, et, depuis le jour de leur incorporation, la solde et les taïmes telles que dans le service actif.

Le Dywan Effendi du premier corps des cosaques et mon aide de camp Mehmed Bey Luboradzki restent parmi vous pour inscrire les incorporés dans cette nouvelle formation.

Consultez vos cœurs et vos consciences, et Dieu veuille que nous conservions avec persévérance la bonne cause et le bon renom de nos pères, et que nous devenions dignes des bienfaits du Monarque qui nous protège. »

Nous retrouvons nos troupes à Braïla; elles y restèrent jusqu'à l'évacuation de la Dobroudja par les Russes. A ce moment, Sadyk Pacha reçut l'ordre d'occuper la ligne du Seret, avec ses Cosaques et les 1er et 4e régiments de cavalerie de la Garde impériale, huit bataillons d'infanterie de ligne, un bataillon de tirailleurs, trois batteries d'artillerie à pied et une à cheval avec Jahia Pacha et Iusuf Pacha, sous ses ordres, en compagnie du maréchal Ahmed Pacha. Il avait 20.000 hommes. Le quartier général de Sadyk Pacha était à Maxymena; son armée occupait la ligne du Seret de Wadena à Serbanechti.

A Maxymena, sous la direction de nos officiers, l'on éleva deux ponts et des casemates pour quatre bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie. Les avant-postes cosaques allaient de Wadu-Nagur, entre Galatz et Rena jusqu'au Pruth et Huch.

Ce service, sans repos, par les gelées et les tempêtes, pour la Pologne, la liberté, et par reconnaissance envers les Ottomans, dura jusqu'à la fin de

1854; comme leurs ancêtres, nos cosaques allaient de l'avant sous le vent des steppes et sous la neige, sans répit, sans défaillance...

Un peu avant la fin de 1854, les sotnias de la Dobroudja, par respect de leurs anciennes coutumes, obtinrent l'autorisation d'un mois de congé, et la 5e sotnia, ainsi que les Cosaques de Nekrasa, furent envoyés aux avant-postes à Toultcha. Les Boïars moldaves, les habitants de Galatz comme ceux de Bukarest, adressèrent aux Cosaques des cadeaux de toute sorte; équipements, selles et chevaux. Ils voulaient par là témoigner leur reconnaissance d'être défendus contre les Russes. Le hospodar, prince Grégoire Ghika, le prince Konaky Vogarides, Théodore Balsz, Georges Ghika, Giergiel, Demeter Vlasto, Constantin Negri, Basile Stourdza, Kogielnitchano prirent la plus grande part aux honneurs rendus à nos cosaques polonais, cette fidèle armée de Turquie.

Trois jours après Noël, d'après le calendrier vieux style, les Russes, au nombre de quatre bataillons et dix escadrons avec de l'artillerie, sous le commandement du général Uszakow et du colonel Sazanow, tombèrent sur Toultcha. L'armée, non préparée sous la direction de Hadj Ali Pacha, le Tartare, eût été complètement défaite sans l'intervention énergique des cosaques réguliers; un détachement de soixante-trois chevaux empêcha pendant trois heures les Russes de passer le pont qui rejoint l'île de Tchatala à la côte de Toultchan. Les cosaques perdirent là leur sotnik Garczyński.

Sur ces entrefaites, Sadyk Pacha reçut l'ordre d'occuper la Dobrudja. Le Danube était couvert de

glaçons. Les Cosaques réguliers marchaient sur Gropa-Tchoban et les irréguliers, dirigés par le major Mahmoud Mucha et Constantin Ussakowski, sur Babadagh.

En quelques jours, les fonctionnaires installés par les Russes furent arrêtés et expédiés à Choumla, le pays tranquillisé, les magasins militaires remplis et réorganisés.

Le maréchal Kiöl Hassan Pacha envoya, pour aider les cosaques, le régiment de bachibouzouks Orfa. Les Kurdes et Arabes qui le constituaient saluèrent avec des larmes de joie dans les yeux leurs anciens camarades de Deli Orman.

Kiöl Hassan Pacha, homme de guerre et grand cœur, savait estimer à leur juste mérite les Cosaques ; aussi les aida-t-il de tout son pouvoir.

Le mois de mars arriva, et l'Autriche déclara solennellement que les Russes ne rentreraient plus dans la Dobrudja ; les cosaques furent alors envoyés à Silistrie, à Tirnowo, puis Sadyk Pacha fut appelé à Stamboul. Le 2e régiment de cosaques s'organisait à Choumla, mais lentement, et, au milieu de 1855 seulement, il commençait à paraître une armée. Sadyk envoie au colonel de ce régiment l'ordre suivant, fort curieux par son impartialité en matière de religion.

Copie de l'ordre de Mehmed Sadyk Pacha au colonel Słubicki.

« Colonel,

« D'après l'ordre de l'autorité supérieure, vous

publierez aux officiers, sous-officiers et soldats de votre régiment les décisions suivantes :

« Les décrets et les lois existant actuellement en Turquie commandent un égal respect de tous les cultes religieux, garantissent la liberté de leurs cérémonies et interdisent le plus sévèrement possible les conversions forcées, par la violence ou la peur, ainsi que les railleries ou plaisanteries des partisans d'un culte sur un autre culte.

« Vous veillerez, Colonel, à ce que ces décisions soient observées le plus consciencieusement et le plus exactement possible, et, puisque le corps des cosaques est composé de gens de différentes religions, on permettra donc, autant que les nécessités urgentes du service n'y seront pas contraires, que les vendredis soient observés par les Musulmans et les dimanches par les Chrétiens de l'Église d'Occident et de l'Église d'Orient, suivant leurs coutumes.

Vous déclarerez énergiquement que quiconque convertirait par la force ou par les menaces à sa religion ou se moquerait de quelque autre, sera très sévèrement puni, d'après les lois actuelles de la Turquie.

Cet ordre du jour sera lu pendant trois jours de suite à l'appel et expliqué par les officiers et sous-officiers aux soldats, afin qu'ils comprennent bien la pensée et la volonté de notre Monarque.

« Au camp de Bourgas, 25-13 octobre 1855.

« Mehmed Sadyk. »

Sadyk Pacha était désigné pour l'occupation de la Mingrélie ; d'après les désirs du Séraskier Méhmed Rouchdy Pacha, il devait commander l'avant-garde

formée de deux régiments cosaques, d'un régiment de cuirassiers égyptiens et de trois régiments de cavalerie de Roumélie. On devait même organiser un troisième régiment polonais en Anatolie.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Constantinople le prince Adam Czartoryski et l'immortel poète polonais Adam Mickiewicz. Ce fut un moment unique dans la vie de nos cosaques : quinze sotnias firent retentir l'air des chants sublimes du poète... L'enthousiasme fut à son comble, quand on apprit qu'Il venait former de nouvelles légions, et se mettre à leur tête contre les Moscovites, en les enflammant de ses chants! Sadyk Pacha et l'hetman Ganczarow le reçurent tête nue, à pied avec le pain et le sel.

Pour mieux donner une idée de cette réception et de l'impression qu'elle produisit sur tous, nous citerons le passage (1) des *Mémoires de Sadyk Pacha* qui traite de cet événement.

« Adam Mickiewicz et le prince Ladislas Czartoryski arrivèrent au camp de Bourgas. Moi et les Cosaques, nous reçûmes de tout cœur ces chers hôtes. Adam Mickiewicz était pour nous l'homme de la Pologne, le Barde de la Pologne, et le prince Ladislas était le fils du chef de la cause polonaise...

«... Ce devait être un beau spectacle pour un Polonais, mais pour des Polonais tels qu'avaient été nos ancêtres; c'était un beau spectacle que celui de ces quatorze sotnias (car les koubaniens n'étaient

(1) Cité dans un article de F. Rawita-Gawroński dans le *Przewodnik Naukowy i Literacki*, supplément de *la Gazeta Lwowska*, publié à Lwów. Année XXVI, tom XXVI, cahier IX, septembre 1898.

pas encore revenus) de cavalerie légère cosaque, semblables à celles que la noblesse polonaise menait au combat du temps des Sigismond.

C'était une vaillante cavalerie, superbement habillée, montée sur d'ardents chevaux. Tout cœur guerrier s'envolait joyeusement vers ces buńczuks et ces fannions qui rougeoyaient comme une forêt de coquelicots. Tour à tour résonnaient des chants polonais et lithuaniens et des dumki cosaques ; les trompettes sonnaient, les coups de fusils éclataient ; et, pour rappeler les anciennes marches cosaques et tartares (1), venaient ensuite les éléments d'une chasse à courre : les lévriers poursuivaient les renards jusqu'entre les rangs des soldats ; alors éclataient de bruyants cris de joie, ensuite on s'amusait, on vivait de la vie polonaise. Adam Mickiewicz vivait de cette vie; nous, nous vivions de l'espoir que si les Allemands nous barraient la route du Dniestr, de l'Ukraine aux ruisseaux de miel et de lait, nous parviendrions alors à pénétrer par Kubań, par le Dniepr, dans les steppes de tous les saints, et que, de là, nous nous jetterions, nous, cosaques, sur quatre routes : vers Wilna, vers Kijów, vers Varsovie, vers Cracovie, en précédant les régiments rouges afin d'acclamer un roi de Pologne, et cimenter pour des siècles l'union de la Pologne (2),

---

(1) Achmet Ghiraï agé de dix-huit ans et descendant de Dekalet Ghiraï, khan de Crimée, fréquentait beaucoup les chefs cosaques et participait avec fougue à ces chasses endiablées.

(2) Les régiments cosaques avaient des chants spéciaux, en ruthène et en polonais, où l'on glorifiait l'entente de l'Islam et de la

de la Lithuanie, de la Ruthénie, et d'accomplir toutes ces choses à l'aide des sabres de notre confrérie cosaque... Tel était mon rêve, tel aussi celui d'Adam Mickiewicz ».

Après ces événements, et la guerre touchant à sa fin, ce 1er régiment partit pour Islinnia ; en 1856 il fut appelé à Choumla. Les sotnias irrégulières retournèrent chez elles. Par les ordres du Séraskier Mehmed Bouchdy Pacha, nos troupes reçurent de nombreuses médailles et des brevets en mémoire de la campagne du Danube, ainsi que des remerciements pour leur fidélité et leur courage. L'on créa aussi à cette époque le régiment de dragons polonais composé uniquement de Polonais d'après la volonté que le Sultan exprima par l'Iradé suivant :

Iradé pour un nouveau régiment portant le nom de Dragons polonais (traduit du polonais).

« Étant donnée la fidélité envers moi et envers mon État du 1er Régiment de Cosaques, sa vaillance et sa conduite pleine d'honneur, que Dieu nous le conserve longtemps !

Sur la demande de notre illustre Mirimiran, Mehmed Sadyk Pacha, commandant les régiments de Cosaques de Roumélie et d'Anatolie, à la fidélité, à l'honneur et à la sagesse duquel nous nous en remettons, que Dieu lui donne le bonheur !

Nous proclamons ce nôtre Iradé (décret) et recom-

Pologne et où les sentiments de reconnaissance envers le Sultan étaient exprimés avec une naïve sincérité.

mandons au grand Seraskier de toutes nos armées, au sage Vizir décoré de notre ordre du Medjidié de 1re classe, Hassan Riza Pacha, que Dieu conserve sa grandeur ! que, en vertu de notre Iradé publié pour l'organisation du 2e régiment de Cosaques, il soit ordonné à notre illustre Mirimiran, Mehmed Sadyk Pacha, d'organiser un autre régiment de cette même cavalerie, qui porte le nom de Dragons et fasse le service de cette arme. Ce nouveau régiment, de même que notre fidèle et méritant premier régiment, devra appartenir aux troupes de notre corps de Roumélie et être placé sous les ordres de Mehmed Sadyk Pacha, commandant des régiments de Cosaques.

Donné l'an 1274 de l'Hégire » (16 janvier 1857).

Une centaine de Polonais de l'ex-division anglo-polonaise entra dans les Dragons ; en quatre semaines tous les escadrons de notre nouvelle armée furent équipés, exercés et prêts à toute éventualité. Elle fut passée en revue par le Seraskier, le grand Vizir, tous les hauts dignitaires, et au Baïram elle fut présentée au monarque lui-même. Le chef des Dragons polonais nouvellement créés était le lieutenant-colonel Lange, officier de talent. Ce régiment reçut un étendard avec le croissant, l'étoile et la croix d'argent sur fond amarante. Ce fut le deuxième étendard, symbole du pacte entre l'Islam et les seuls chrétiens amis.

L'organisation de la nouvelle armée complètement terminée, Sadyk Pacha (Czajkowski) fut nommé Beglerbey de Roumélie et envoyé dans la Dobrudja pour l'inscription des Redyfs cosaques. Il accomplit sa tâche à la satisfaction de ses supérieurs ; et les

nôtres attendirent dans le calme l'occasion de lutter encore contre l'ennemi né, le Tsar moscovite! La guerre était terminée (1).

L'officier d'état-major Römer, avait fait tout un plan, approuvé par la Sublime Porte, pour créer une infanterie et une artillerie polonaises; mais le traité de Paris et l'intervention des puissances européennes en empêchèrent la réalisation.

Les cosaques, sous le commandement du colonel Kirkor (ancien insurgé de 1830), rentrèrent dans l'intérieur et tinrent garnison à Burgas, Andrinople, etc. (2).

Liste d'officiers et de sous-officiers polonais des régiments de cosaques et de dragons.

Etat-major général : Mehmed Sadyk Pacha (Michel Czajkowski), général commandant les régiments cosaques de Roumélie, Mirimiran, Medjidié, Croix polonaise. — Médecin principal, lieutenant-colonel : Rudolf Gutowski, Medjidié, médaillé. — Chef d'état-major, aide de camp : Ludwik Borowicz, médaillé. — Aide de camp : Mehmed Hilmi Bey (Luboradzki), médaillé de Sardaigne (1848), d'Angleterre, pour la

---

(1) Après la guerre de Crimée, le prince Czartoryski recueillit ceux des Polonais qui désiraient se retirer de l'armée dans le village d'Adampol, près Stamboul sur l'une de ses terres. Ce village existe encore aujourd'hui.

(2) Nous devons mentionner ici les noms de quelques Polonais ayant aidé moralement ou pécuniairement aux formations polonaises de 1853-56 : Wysocki, Microsławski, Charles Rózycki, Xavier Branicki, le Dr Séverin Gałęzowski, Théophile Januszewicz, Ordęga, Alexandre Fijałkowski, Stanislas Poniński.

campagne du Danube et Sébastopol. — Directeur de la chancellerie : Jarosław Römer, capitaine, médaille anglaise. — Secrétaire pour la correspondance turque : Weisi Effendi.

Premier régiment.

Etat-major : Commandant du premier régiment : colonel Kirkor, croix polonaise, médaillé. — Secrétaires : Arnant Ahmed Effendi, médaillé : Tcherkiess Mehmed Effendi, médaillé. — Chargé de l'habillement : Mustapha Aga, médaillé. — Chirurgien : Angieli Badesko. — Pharmacien : Herman Szapir. — Vétérinaire : Sali Aga. — Majors : Mahmoud Mucha, médaillé; Piotrowski Jean; Rawski Sidor, Koszutski Joseph, croix polonaise. — Capitaines : Baranowski Adam, porte-drapeau, croix et médaillé; Dwernicki Klet, Markowski Jean, Markwart Charles, Jablonowski Stanislas, Chodasiewicz Robert, Prądkiewicz Joseph, Musiałowicz Constantin, Römer Jarosław, Kasseli Ladislas, Chrzanowski Stanislas, Powiadowski Alexandre, Dembowski Stanislas, Suchodolski Pierre. — Redifs : Sergierdar des Redifs cosaques : hetman Osip Semenów Ganczarow, Medjidié et médaille. — Lieutenants : Swiętochowski Jérome, médaillé; Zaborowski Jan, Mazanowski Karol, Kleszczewski Arseni, Dębowski Jan, Kucz Ignacy, Gryglaszewski Jan, Towarnicki Władysław, Stępowski Józef, Styfi Józef, Moustafa Agha. — Sous-lieutenants : Kopecki Xawery, Bordjano Konstanty, Broniewski Władysław, Drzewiecki Jan, Bojarski Stanisław, Wodziński Pankracy, Piłatowicz Aleksan-

der, Kędrzyński Władysław, Mano Dymitry, Zakrzewski Wincenty, Wejchert Edward, Gurkiewicz Marceli. — Allaj-czausz (adjudants). Georgij Kristo, médaillé, Medjidié; Skowroński Tomasz, médaillé, Medjidié; Majewski Wojciech. — Sergents-majors : Smoliński Józef, Jasiński Stefan, Lubiejewski Mikołaj, Chojnacki Józef, Skoczek Antoni, Sikorski Antoni. — Sergents : Topolski Ludwik, Zigielbaum Jakób, Iwaszkiewicz Marceli, Wyhowski Henryk, Krabczak Wasyl, Czehodaiew Leonti, Saski Kajetan, Wladesko Aleksander, Chersanow Dymitry, Leszczyński Hipolit, Terlecki Grzegorz, Dudziński Aleksander, Gąsowski Piotr, Koniec Lukasz, Kędzierski Antoni, Makrański Jan, Makrański Aleksander, Teodorowicz Antoni, Brzeziński Jakób, Mikolajewski Jan, Gumienny Franciszek. — Trompette-chef: Kuczyński Aleksander. — Trompettes : Sachocki Józef, Piotrowski Jan, Tapaor Józef, Tokacz Jan, Tymoszko Jan.

Régiment des Dragons polonais.

Commandant : Lieutenant-Colonel : Lange Edouard, croix polonaise, médaillé. — Secrétaire : Azis Effendi. — Médecin-Major : Narkiewicz Antoine. — Chirurgien : Jaczyński Joseph. — Pharmacien : Krajewski Marcèl. — Vétérinaire : Ferrari André. — Capitaine porte-drapeau : Grabski Thadée, croix polonaise. — Majors : Wierzbicki Vincent, Medjidié, 4 fois médaillé, 1 croix magyare ; Moustapha Téfik Effendi, médailles d'or et d'argent. — Aide-de-camp : Kotowicz Michel, médaillé, croix polonaise.

— Capitaines : Wojnicki François ; Wodnicki Julien, croix polonaise ; Monasterski Louis, croix Légion d'honneur, médaillé ; Dziński Etienne, médaillé ; Grotowski Jean Kanty, croix polonaise.

Passé à l'État-Major général des armées ottomanes : Lieutenant-Colonel Jusuf Bey (Jerzmanowski), croix polonaise, 3 médailles. — Lieutenants : Figietty Narcyz, Laskowski Józef, médaillé ; Benik Józef, Głowińsk iEdmond, Brodowski Stanisław, Zabawa Józef. —Sous-lieutenants : Koniarski Stanisław, Berwiński Ryszard, Wyszkowski Konrad, Gierlicz Jan, Miłosiewicz Józef, Wolski Hieronym, Hornstejn Michał, médaillé ; Kosta Nikola, médaillé, Kiciński Atanazy, croix du Holstein. — Sous-Officiers : Kościański Walenty, Zieliński Maxymiljan, Majer Franciszek, croix de Hongrie ; Bohasiewicz Aleksander, Zaleski Leon, Nosalewicz Jan, Markowski Józef, Kochlewski Rudolf, Rubinowski Karol, Sokołowski Xawery, Dołański Boleslaw, Rotter Gustaw, Barbet Léon, croix de la Légion d'honneur ; Dzagutyn Franciszek, Stojanowicz Jan, Markowicz Michał, Karadzicz Atanazy, Mładenowicz Stefan Józef, Paleolog Jerzy, Zintchi Henryk, Golczewski Aleksander, Terlecki Jan, Ruchonnet Etienne, médaille de Sardaigne.

Démissionnaires (pour raisons de famille ou de santé) : Capitaines : Izdebski Antoine, croix polonaise, médaillé (en 1856) ; Podhorodecki Albert, médaillé (en 1856). — Lieutenants : Suchodolski Marcin, médaillé (en 1856), Łusakowski Józef (en 1857). — Sous-lieutenants : Treter Henryk, médaillé (en 1857) ; Andrejesko Grzegorz (en 1857).

Noms de quelques-uns des Officiers polonais servant dans d'autres corps pendant la guerre de 1853-1856 :

Colonel : Przewlocki Klemens (1854), Major : Woronicz Janusz (1856). — Aide-de-camp : Ostojan Kajetan (1855). — Capitaines : Bredelach Adolf (1854), Kostecki Swęitosław (1854). — Lieutenants : Przewłocki Walery (1854), Dobrowolski Antoni (1854), Ostoja Maurycy (1855), Kozłowski Félix (1854). — Sous-lieutenants : Borzęcki Chrystof Kolumb (1855), Popniewicz Jan (1855), Cylingier Władysław (1854), Bormej Władysław (1854), Unrug Władysław (1855).

Noms de quelques victimes de la guerre :

Sotnicy (Centeniers) : Usakowski Konstanty, médaillé, mort à Constantinople (1857), Jewsejew Teodor, médaillé, medjidié, mort à Terkas (1857). — Lieutenants : Powelski Wiktor, médaillé, croix de Saint-Georges, mort à Sałman en 1856 ; Jewtiejew Wasyl, mort à Żuryłowka en 1855. — Sous-lieutenants : Wyszkowski Piotr, mort à Gropa Czorban en 1854, Jakobson Alfons, mort à Girlicz en 1854 ; Czyżyk Igor, mort à Varna en 1856. — Sous-Officiers : Szczeciński Michał, mort à Topały en 1855 ; Jaźwiński Safran, mort à Ajdynirze, en 1855 ; Winników Paweł, mort à Maxymen, en 1854.

Fait prisonnier par les Russes :

Le sotnik Garczyński Antoni, gravement blessé, à Tulcza, en 1855.

* * *

Nous avons encore à retracer deux épisodes intéressants de la collaboration des Polonais à la campagne ottomane, le premier pendant la campagne de Kars, le second en Crimée.

Les Polonais prirent part à la campagne de Kars, en 1854, sous les ordres de Phalin Pacha (le général Breański), d'Arslan Pacha (le général comte Bystrzonowski), sous le commandement supérieur du Muchir Moustapha Zarif Pacha. Les généraux polonais, consultés par le chef turc, lui soumirent à plusieurs reprises des plans d'action qu'il approuva et fit exécuter. Différentes raisons les empêchèrent de déloger les Russes, et ils furent obligés de rester plusieurs mois dans leur camp de Vely-Keui.

Enfin, au commencement d'août, ils livrèrent à l'ennemi, de concert avec d'autres détachements turcs, une grande bataille, au mont Karaïel. Les Russes, commandés par Bagerout, Bariatyński et Beboutof, y perdirent 8,000 hommes tués ou blessés, ainsi que de nombreux déserteurs polonais enrégimentés de force dans l'armée russe et qui s'empressèrent de rejoindre l'armée ottomane en apprenant qu'ils y trouveraient de leurs compatriotes.

Bien que vainqueurs au Karaïel, les Russes y furent très affaiblis, d'autant plus qu'au même moment, menacés du soulèvement des montagnards excités par Emin Bey, lieutenant du cheik Schamyl, ils avaient abandonné leurs forts de la mer Noire. On remarqua entre autres, au Karaïel, les hauts faits d'un Polonais, Tofan Bey, qui fut blessé dans une charge à la baïonnette.

L'armée ottomane, très vite remise de sa défaite, se retira à Kars et s'y fortifia. Le Muchir s'occupa de tracer les fortifications d'après les plans de Chalim Pacha et d'Arslan Pacha. Il suffit de quatre à cinq jours pour terminer les principales redoutes.

*
* *

Voici le récit, moins connu encore, des exploits de Römer, que nous croyons être l'auteur des plans de réorganisation des troupes polonaises de Turquie, et qui s'engagea lui-même dans ces régiments.

Pendant la guerre de Crimée, les soldats polonais de l'armée russe reconnaissaient un pouvoir occulte en qui ils avaient confiance. Le véritable chef ignoré de presque tous était Römer, issu d'une grande et vieille famille de Lithuanie. De Vilna où il était étudiant, il s'était engagé sous Nicolas, et avait été envoyé dans le Caucase. Il avait essayé de faire révolter les provinces du sud de la Russie, au moment où le général Bem (plus tard Mourad Pacha) se préparait à entrer en Ukraine par la Transylvanie et la Podolie. Et c'est plutôt pour empêcher cette insurrection que pour aider l'Autriche, que Nicolas fit entrer ses armées en Hongrie. Römer fut arrêté et envoyé comme simple soldat au centre de la Russie. Cette manière de disperser dans les armées russes les jeunes patriotes polonais ne faisait qu'étendre et répandre partout leurs idées d'insurrection.

Au moment de la guerre de Crimée, Römer fut placé sous les ordres du général Kiriakof, qui, après qu'il se fut distingué à la bataille de l'Alma, le chargea d'interroger les prisonniers et déserteurs anglais

et français. Römer en profita pour connaître les dispositions des armées alliées à l'égard de la Pologne ; mais, ses émissaires à lui ne revenant pas, il croyait les armées alliées impuissantes devant Sébastopol. Un zouave, pris par des cosaques, étant arrivé au camp, lui fit comprendre le contraire. Il racontait que les simples soldats français prenaient du café deux fois par jour ; or, dans l'armée russe les généraux eux-mêmes étaient obligés de s'en passer. Romer répandit cette nouvelle parmi ses compatriotes.

Il avait comme principal agent un capitaine nommé Chodasiewicz, fils d'un officier supérieur polonais, et connu lui-même dans l'insurrection de 1831.

Römer et lui obtinrent de Kiriakof la permission de circuler librement et de lever les plans des positions ennemies devant Balaklava, mais ils en profitèrent pour lever le plan des positions russes, afin de les envoyer aux alliés. Comme ils n'avaient plus d'émissaires sous la main, ils résolurent d'y aller eux-mêmes. Ils invitèrent, la veille de leur évasion, plusieurs officiers russes, et les emmenèrent avec eux, sous prétexte d'excursion. Ils avaient ainsi facilement obtenu des chevaux et des selles de la part des cosaques russes. Arrivés en vue de l'armée anglaise, les officiers russes tournèrent bride ; mais Römer et Chodasiewicz se firent prendre, en demandant aux Anglais de renvoyer les chevaux et les selles pour ne pas faire punir les soldats. Les Anglais ne les comprirent pas, et, pleins de méfiance, ordonnèrent de les fouiller et de couper les selles des Cosaques pour voir ce qu'elles contenaient.

Heureusement, Joseph Tański insista près de l'état-major pour la mise en liberté de ces deux patriotes, et expliqua que Römer était le chef occulte des soldats polonais dans l'armée russe ; lord Raglan les lui fit immédiatement envoyer sous la garde d'un seul officier. Römer, attaché au quartier général français, y rendit de grands services ; il fut nommé lieutenant dans la légion étrangère ; mais au bout de quelques mois, il retourna en Turquie, trouvant qu'il pouvait mieux dans ce pays rendre service à la Pologne et à la Turquie, fidèle amie et alliée de sa patrie.

* * *

A. Mickiewicz

Nous avons suivi Adam Mickiewicz dans toutes les phases de sa vie, où il s'occupa de l'Islam et de la question turco-polonaise ; nous l'avons vu se rendre au milieu des cosaques polonais pour les pousser au combat. Nous allons assister maintenant à sa fin, à Constantinople, où il mourut du choléra le 26 novembre 1855, en pensant jusqu'au dernier moment à ces troupes qui devaient, il l'espérait, délivrer de la barbarie moscovite la Pologne et le monde.

Cette fin sublime a inspiré bien des écrivains polonais et étrangers, mais nous n'avons pas trouvé de récit plus émouvant que celui de Gabriel Sarrazin. Cet auteur, l'un des premiers écrivains français qui ait, à notre époque, conjuré la fascination du monstre moscovite, nous semble être le plus intéressant à citer, car sa qualité de Français donne à ses paroles une éloquente impartialité.

C'est pourquoi nous allons citer plusieurs passages de son ouvrage, et nous terminerons par un autre récit de cette mort épique, écrit en polonais et exprimant avec une simplicité émue le culte que la nation polonaise a voué au Maître immortel.

Gabriel Sarrazin parle d'abord des régiments de Sadyk :

« C'est au camp de Bourgas que ces deux régiments se préparaient à entrer en lice contre les Russes : Mickiewicz s'y rendit par mer sur un navire d'Irlande, *le Patrick*, au mât duquel on arbora le pavillon de Pologne.

« Les soldats de Sadyk Pacha firent au barde une réception enthousiaste et cordiale ; parmi eux, il retrouvait une foule d'amis et de connaissances. Le camp de Bourgas offrait les spectacles les plus pittoresques : on y menait une vie mâle et fraîche, on y assistait à des scènes pleines de poésie et de grandeur. C'était l'Orient et l'Occident mêlés ; Sadyk y vivait entouré de ses officiers, de ses kozaks, de ses buffles, de ses lévriers, de ses dromadaires. La chasse et la *fantasia* succédaient aux exercices. On essayait des chevaux turcs, arabes, circassiens ; c'était à qui se distinguerait par la plus brillante voltige. On y conservait les coutumes patriarcales ; tous les officiers s'asseyaient à la même table. Les sotnias cosaques y formaient une véritable association d'hommes et de chevaux ; chacun de ces derniers venait se mettre

(1) Dans son livre *Les Poètes romantiques de la Pologne*. Paris, chez Perrin, 1905, ouvrage couronné par l'Académie française.

en ligne au simple appel du cavalier, son ami. Les vieux chants de guerre et d'amour égayaient les repas ; et, les jours de fête, on dansait les danses cosaques en faisant sonner les éperons.

« On était venu de toutes les provinces de la Pologne se ranger sous le drapeau national. Les uns avaient vendu leurs terres, d'autres quitté leur vie de mollesse, d'autres leurs femmes et leurs enfants pour la patrie. Au matin retentissait la voix de l'ataman, qui appelait aux exercices : les cavaliers, coiffés du kolpak, manœuvraient dans leurs grands manteaux blancs au-dessus desquels flottait le reflet rouge de leur étendard. Le dimanche, on entendait la messe dans le steppe, entre deux lacs, non loin de la mer. Formés en carré, les soldats inclinaient la tête sur leurs sabres ; au-dessus d'eux, des vols de pélicans traversaient l'espace ; le silence régnait dans l'infini de la plaine ; des grues sautillaient au pied de l'autel.

« La noble poésie de ces tableaux, cette vie pleine de couleur, à la fois variée et simple, imposante et fraîche, réjouissait grandement Mickiewicz ! Il y passa une quinzaine de jours sous la tente hospitalière de Sadyk Pacha, ravi de contempler l'un des spectacles qui pouvaient le mieux l'émouvoir : ses compatriotes faisant une fois de plus la veillée des armes.

« Il y a des fins d'une beauté suprême. Ce départ du poète national de la Pologne pour le pays où ses compatriotes armaient une fois encore ; ces visites aux camps ou l'on entendait la messe dans le steppe, près des chevaux et des lances, et où l'on pouvait

vraiment se croire à l'ombre des anciens aigles blancs de Pologne et près d'un autel de canons et de tambours; ces excursions guerrières terminées par une mort soudaine au milieu de la guerre; ce cortège de soldats suivant jusqu'au navire la dépouille mortelle de leur barde, quels jours, quels derniers jours ! L'aède s'en allait au milieu de ceux qui l'avaient reconnu pour leur porte-étendard. Les officiers et les soldats qui escortaient son cercueil symbolisaient cette foule innombrable dont il avait parlé dans l'un de ses plus fameux poèmes : « Moi et la patrie c'est tout un ; je m'appelle million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes ! »....

...« Pour eux il avait chanté, dans la *Redoute d'Ordon*, l'héroïsme de leur résistance de 1830 ; pour eux il avait fait retentir les échos du Collège de France de ses passionnés appels à l'Europe. Il était allé organiser leurs légions en Italie en 1848, et, quelques années plus tard, il accourait à Constantinople, infatigable, impatient de dominer de son souffle la prise d'armes nouvelle. Il leur avait tracé leur voie parmi les tribulations de l'exil, il les avait tour à tour gourmandés et réconfortés, à la façon des prophètes d'Israël; et, pour bercer la tristesse de leur pèlerinage, il avait évoqué devant leurs yeux une vision rafraîchissante : son *Pan Tadeusz* leur avait montré comme en un miroir les paysages du pays natal, ses forêts et les chères coutumes des aïeux. Ce barde aux yeux fermés, aux lèvres closes, cette marche funèbre et ce cortège en armes incarnaient non seulement un peuple, mais la poésie de ce peuple et l'indicible beauté d'une des plus grandes époques de sa malheureuse histoire. Ce

qu'il y avait autour de ce char, c'était la Pologne romantique tout entière ; une troupe de fantômes étincelants, de guerriers et de martyrs, arrivait du royaume des ombres ; et si l'on eût prêté l'oreille, on eût perçu des sons grandioses venant du monde invisible, un chœur d'outre-tombe accompagnait la procession funéraire... Ceux dont les plaines sanglantes de 1830 avaient reçu le dernier soupir se relevaient de la mêlée lointaine et venaient frôler les vivants, autour de ce cercueil ; d'une voix grave, d'une voix sépulcrale, ils entonnaient le chant sombre et sublime autrefois composé pour le guerrier mourant par un autre grand inspiré de Pologne, par l'homme dont la musique avait pleuré sur le sang sacré des larmes immortelles, par ce Chopin déjà couché, lui aussi, sous la terre, mais dont la voix ressuscitait en ce jour, multipliée... Car elle avait passé dans ces milliers de voix invisibles, dans ces milliers de voix d'outre-tombe, qui lentement... sur le mode sépulcral des notes basses... reprenaient la marche funèbre... »

Voici maintenant quelques extraits du simple récit de Ladislas Belza intitulé : *Les derniers moments et les funérailles d'Adam Mickiewicz, d'après des sources contemporaines* (1) :

« La journée du 30 décembre 1855 était nuageuse et fraîche. A travers les rues de Constantinople avançait lentement un convoi funèbre, suivant en silence un cercueil reposant sur une voiture tendue de drap noir et attelée d'une paire de bœufs.

---

(1) Brochure en polonais illustrée de 5 gravures, parue en 1890, en vente : à Lwów, chez Altenberg ; à Cracovie, chez Krzyżanowski.

« Devant la voiture, en ornements de deuil, entouré de plusieurs prêtres catholiques, marchait l'abbé Ławrynowicz, et, derrière le cercueil, une foule composée de Polonais, de Français, d'Allemands, d'Italiens, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Bulgares, de Serbes, de Dalmates, de Croates, de Bosniaques, de Monténégrins, etc.. Un détachement d'infanterie turque, rangé en deux files, terminait le cortège, dont l'effet solennel était augmenté par les sons d'une marche funèbre jouée par des musiciens italiens, et le murmure d'une pluie fine tombant sur le cercueil avec un bruissement sourd.

« Dans ce cercueil reposait Mickiewicz.

« En route le corbillard s'arrêta devant l'église de Saint Antoine, où l'on porta le cercueil et où eut lieu une messe des morts; puis, après l'office, on repartit dans le même ordre vers le port de Top-Hané, où les restes furent embarqués sur le vapeur *Euphrate* qui devait les ramener en France. »

Ici l'auteur revient en arrière, aux événements qui avaient précédé la mort du poète.

« De Constantinople, Mickiewicz se rendit à Bourgas, au camp des Cosaques de Czajkowski et y bivouaqua même sous la tente pendant deux semaines, s'entraînant aux fatigues de la vie du camp et mangeant de la simple nourriture des soldats. Il se levait à cinq heures, au son de la diane, prenait part aux chasses, aux revues, aux exercices militaires. Naturellement une telle vie devait être nuisible à la santé du poète, qui n'y était pas habitué. Il tomba malade au camp et dut bientôt regagner Constantinople...

..... Un témoin oculaire des derniers moments de

Mickiewicz, le colonel Kuczyński (1), décrit ainsi la mort d'Adam .....

« Le 26 novembre (1855) un lundi, vers 10 heures du matin, Adam Mickiewicz avait reçu de bonnes nouvelles de Sadyk Pacha et les racontait à Armand Lévy quand arriva le colonel Kuczyński. Mickiewicz, après avoir été souffrant la nuit précédente, allait mieux, et paraissait assez gai, il causa longtemps avec Kuczyński, et lui dit entre autres choses : « Kuczyński, tu sais, je commence à apprendre le turc. J'ai peur seulement, qu'il ne m'advienne ce qui est arrivé à l'un de nos rois, dont la chronique affirme qu'il commençait à épeler couramment quand la mort le surprit. »

« Ensuite, il parla beaucoup de la guerre actuelle et fit observer que tout émigré polonais devrait y prendre part. Pour ce qui était de lui-même, il ajouta :

— C'est avec cette conviction que j'ai quitté la France ; je me suis dit : quand bien même je saurais que je dois mourir quelque part du choléra en Turquie, j'y partirais quand même ; là-bas est mon devoir ; je préférerais être secrétaire d'un régiment de Cosaques polonais que secrétaire perpétuel de l'Institut de France.

...« Le colonel Kuczyński, mû par un triste pressentiment, revint à six heures ; Mickiewicz le reconnut ; car, au milieu de son agonie, il lui dit : « Kuczyński ! le régiment de Cosaques ottomans ! »

---

(1) Kuczyński ou *Skinder Bey* est célèbre par sa défense de Silistrie, où, avec vingt-cinq mille hommes, il résista pendant deux mois à cent-vingt mille Russes !

...« Durant plus d'un mois les restes de Mickiewicz reposèrent dans une maison de Jeni-Szeri (rue Kalendji-Kuluk), quartier de Constantinople situé au nord de Péra, où était mort le poète. Ils étaient renfermés dans un double cercueil, de plomb et de bois.

... « Le vapeur *Euphrate*, portant le corps de Mickiewicz, entra dans le port de Marseille le 7 janvier 1856.

« Autour du catafalque élevé au centre de l'église de la Madeleine, à Paris, étaient rangés les élèves de l'*École polonaise* (1) ; et à la tête se tenait le fidèle compagnon de Mickiewicz durant son voyage en Orient, Henri Służalski, major du 1er régiment de Cosaques du Sultan, qui, avec Armand Lévy, avait ramené le corps de Constantinople à Paris.

...« Après un peu plus de trente-quatre ans de repos dans la terre étrangère (à Montmorency, près Paris), les restes du poète sont revenus dans la Patrie pour occuper la place qui leur revient dans le Panthéon polonais, non loin des tombeaux des rois de Pologne — au Wawel.

« Il avait quitté son pays en proscrit ; il y revenait en triomphateur, d'autant plus grand et plus illustre à nos yeux que ce n'est pas sa personne, mais l'âme du poète qui triomphe au-dessus de son tombeau. »

---

(1) A. Mickiewicz était vice-président du Conseil d'administration de cette Ecole, qui existe encore aux Batignolles.

CHAPITRE V

Nous avons vu tout ce que Polonais et Turcs avaient pu faire en commun contre les Russes pendant la campagne 1853-56 ; quoique contrariés continuellement par les cabinets européens (1), les Polonais avaient donné des preuves de sincère amitié aux Ottomans, et ceux-ci ne s'étaient pas départis de leur traditionnelle hospitalité en faveur de leurs anciens amis, toujours leurs alliés contre les perfides et barbares tentatives des gouvernants moscovites.

Les régiments de Cosaques et de Dragons continuèrent à représenter la Pologne en Turquie, prêts à verser leur sang pour la bonne cause à la première occasion.

Nous donnerons maintenant quelques détails sur leur organisation après la mémorable année 1856.

L'armement des Cosaques se composait de lances et de sabres pour trois pelotons de chaque sotnia ; le quatrième peloton avait des sabres et des carabines. Le drapeau du régiment portait toujours l'image de la croix et celle du croissant; les sotnias et les escadrons se servaient aussi de buńczuks. Les Cosaques avaient des uniformes avec manches flottantes (wyloty) et pans plissés; de larges pantalons avec bande

---

(1) Rappelons que l'Angleterre reçut à son tour une leçon de ses *protégés*; car, en 1857, éclata dans les Indes une insurrection qui restera à jamais fameuse, et pendant laquelle le musulman *Mohammed Schak Bahadour* fut proclamé *Empereur des Indes* par les chefs des insurgés.

et des kołpaks d'astrakan ornés de flammes, le tout rappelant les anciens costumes polonais. Chaque escadron avait une couleur particulière pour les doublures et les garnitures : rouge, blanc, bleu et jaune. Les dragons portaient à leurs kołpaks des queues de chevaux; pour le reste, leur uniforme ressemblait à celui des anciens lanciers polonais. Chaque escadron avait aussi sa couleur spéciale. Le service militaire durait obligatoirement cinq ans. Les commandements se faisaient aux Cosaques en ruthène, aux dragons en polonais; l'administration des deux corps était en polonais, et, pour les communications avec les autorités militaires supérieures, le secrétaire turc Raszyd Effendi, qui maniait aussi facilement la langue polonaise que la sienne, remplissait les fonctions de drogman.

En 1863, date de la dernière insurrection polonaise contre les Russes, les Cosaques et Dragons de Turquie étaient prêts à partir pour défendre leur pays; mais on leur fit comprendre qu'il valait mieux intervenir comme armée régulière, à un moment décisif, que de partir dès le début. Hélas! l'insurrection échoua; cependant beaucoup de nos Cosaques et dragons avaient quand même rejoint leurs compatriotes, mais individuellement.

Pendant cette insurrection, sous la direction de Sigismond Miłkowski un détachement de 400 hommes, formé en Turquie, traversa le Danube le 13 juillet 1863, près de Tulcza, et s'avança à travers la Bessarabie roumaine, en se dirigeant vers la Podolie. Les troupes roumaines lui barrèrent le chemin, et, le 15, à Kostangalia, on en vint aux mains.

Miłkowski, ayant battu les Roumains, se dirigea à marches forcées vers le Pruth, qu'il voulait traverser ; mais, ayant rencontré à Rynzeszty de nouvelles troupes roumaines, il fut enfin obligé de déposer les armes (1).

Le général Różycki partit aussi en décembre 1863 pour la Turquie, avec mission d'obtenir à Stamboul l'autorisation et les moyens de former en Orient une cavalerie destinée à pénétrer sur les territoires polonais; mais l'insurrection fut définitivement écrasée et on ne put donner suite à ce projet.

* * *

Après la chute définitive de l'insurrection, les cadres des deux régiments furent renforcés. Gościnimski commanda les Cosaques, et Farnèse, devenu musulman sous le nom de Aarit Bey, les Dragons.

En 1866, les Cosaques furent envoyés à Choumla ; et les Dragons, sous le commandement de Monastyrski, au Liban, pour maintenir l'ordre entre les Druses et les Maronites. Au Liban, qui devait avoir plus tard comme gouverneur général le fils aîné de Sadyk Pacha, Mossafer Pacha (Ladislas Czajkowski), les Dragons restèrent jusqu'à leur dissolution.

En 1868, le prince Napoléon, candidat au trône de Pologne, en visite à Constantinople, admira beaucoup les régiments polonais, et Riza Pacha déclara que ces régiments étaient parmi les meilleurs de l'armée turque.

---

(1) Langiewicz, l'un des chefs de l'insurrection, mourut à Constantinople, le 11 mai 1887 ; son corps repose encore dans la terre ottomane.

En 1870, Sadyk, comme nous l'avons vu plus haut, démissionna.

Alors les Cosaques furent commandés, en même temps que par des Polonais, par des officiers turcs.

*
* *

En 1877, après les horribles massacres de 1863 et ceux plus récents des Uniates polonais et ruthènes de Podlachie (1), *Slaves et Chrétiens*, les Russes eurent l'audace de revendiquer l'indépendance des Bulgares comme étant leurs frères *slaves* et *chrétiens!* Comble d'hypocrisie! Et depuis la création d'une principauté bulgare, même après la substitution du traité de Berlin de 1878, au traité de San Stephano, cette principauté gouvernée par un prince *non bulgare* et par conséquent non *national*, est devenue une véritable agence d'agitation russe pour la Macédoine et tous les Balkans. Les populations musulmanes du pays, populations nombreuses et tout aussi indigènes (2) que les populations chrétiennes, ont à subir

---

(1) En 1874, les Russes voulurent convertir de force au rite grec les Polonais et Ruthènes de rite uni; ils avaient déjà depuis de nombreuses années martyrisé des populations entière en Lithuanie et en Ruthènie pour la même cause; mais, en 1874, la persécution devint encore plus violente: les Moscovites torturèrent ceux qui résistèrent et brûlèrent de nombreux villages après avoir martyrisé la population, notamment à Polubicze, Drelów, Pratulin.

(2) Nous disons tout aussi indigènes, car parmi ces musulmans il y a en effet beaucoup de *Bulgares*, de *Serbes*, etc... Quant aux Turcs installés là depuis des siècles, ils ont le droit de garder leur nationalité et leur religion, comme tous les autres peuples! Quand on réclame le respect pour sa nationalité, il faut avant tout respecter celle des autres.

de continuelles vexations comme en Bosnie, en Herzégovine et dans la plupart des principautés balkaniques, grâce aux excitations des agents russes, toujours instigateurs de persécutions et d'injustices.

Cette guerre montre bien la duplicité des gouvernements d'Europe. Les Russes la firent sous le prétexte de donner l'indépendance aux chrétiens des Balkans, alors qu'ils avaient, comme nous l'avons vu, torturé et massacré les chrétiens polonais, insurgés pour obtenir l'indépendance nationale, et ils s'annexèrent pour en faire un foyer d'agitation, la Bessarabie roumaine jusqu'alors incorporée à la Roumanie, tout en faisant occuper par l'Autriche la Bosnie et l'Herzégovine ! Voilà donc la magnifique indépendance dont ils ont doté les populations soi-disant libérées ! La Bosnie-Herzégovine se révolta contre l'Autriche ; mais celle-ci, soutenue moralement par la Prusse ou plutôt par le nouvel empire allemand, étouffa l'insurrection. L'Allemagne, plus habile que les autres puissances, au lieu de demander aussi un morceau du territoire ottoman, ce qui lui aurait aliéné à jamais la Sublime Porte, préféra aider diplomatiquement à l'agrandissement de sa voisine allemande; l'Autriche devint alors une fidèle alliée pour l'Allemagne, et celle-ci, qui escompte déjà la succession des Habsbourg, espère se préparer un vaste domaine en Orient grâce aux Allemands pangermanistes d'Autriche. L'Allemagne n'a rien fait de mal aux musulmans, dira-t-elle (1),

(1) Nous reviendrons plus longuement sur les rapports actuels de l'Allemagne avec l'Islam.

mais l'Autriche allemande, son avant-garde, est chargée de la besogne compromettante et injuste d'occuper des territoires ottomans!

Nous ne pouvons donner ici des détails circonstanciés sur les rapports de la Pologne et de la Turquie pendant cette guerre ; car il est difficile de publier les pièces officielles ou même officieuses concernant des faits aussi récents, sans commettre d'indiscrétions envers des personnages qui sont encore vivants.

Nous nous bornerons à noter quelques faits saillants sans nous occuper d'avantage des pourparlers qui eurent naturellement lieu entre la Sublime Porte et les Polonais. Ces faits sembleront de peu d'importance à ceux qui ignorent dans quel état se trouvait la Pologne après l'insurrection de 1863. La nation, écrasée après d'horribles massacres et des exécutions par milliers, se ressaisissait à peine, et si toutes ses espérances tendaient encore vers sa toujours fidèle amie la Turquie, elle ne pouvait donner plus de preuves qu'elle ne le fit de son amitié pour les Ottomans.

Nous publions ici des extraits d'une poésie française de V. Gasztowtt intitulée *Notre Espérance*. Ecrite le 1er janvier 1877, elle exprime bien, croyons-nous, l'indignation des Polonais quand ils virent le Tsar se prétendre le défenseur des nationalités.

. . . . . .

« Ah! vous serez lésés dans vos droits? C'est justice!
Quiconque ne veut pas être Allemand — périsse!
Voilà le sens du mot CIVILISATION (1)

(1) Malheureusement les gouvernements de tous les principaux

Pour ceux qui sont — d'hier — la grande nation.
Ils appellent cela « lutte pour la culture, »
Et c'est la guerre au droit, au bien, à la nature;
Et ton parti de serfs, chancelier fédéral,
Ose encor se nommer le parti libéral !

Des civilisateurs nous passons aux apôtres,
De Berlin à Moscou. — Les uns valent les autres !
« Pour le christianisme et pour l'humanité,
Contre l'Islam maudit, contre l'iniquité
La Russie est debout. — Espérez, frères slaves :
Pour briser votre joug faites-vous nos esclaves ! »
Ah ! certes, nous croyons à l'humaine fierté,
Notre cœur bat au mot sacré de liberté,
Et nous applaudissons aux mouvements superbes
Qui poussent aux combats les héroïques Serbes.
Leur cœur est notre cœur, leur but est notre but ;
Non, nous ne voulons plus de joug ni de tribut.

. . . . . « Mais
Ceux qui, pour assouvir leur amour des conquêtes
Et pour mettre leur joug sur de nouvelles têtes,
Ont fait couler le sang d'un peuple de héros;
Mais ces libérateurs ou plutôt ces bourreaux ;
Ces faux-frères, tendant à leurs frères les Slaves
D'une main fraternelle un joug et des entraves,
Ah ! ceux-là sont maudits ! — Et, pour les démasquer,
Pour rougir le fer chaud dont il faut les marquer,
Tout homme en qui palpite une âme généreuse
Aurait dû retrouver une voix courageuse;

---

pays d'Europe agissent de cette manière sur les contrées, dont ils se sont emparés par la force ou par la ruse.

L'Europe tout entière aurait dû se lever
Et dire à l'insolent qui revient la braver :
« Tu mens, traître et parjure ! A genoux ! Tremble et [songe
Que nous allons au front te clouer ton mensonge.
Toi qui parles des Turcs et maudis leurs forfaits,
Des Slaves, tes sujets, dis-nous ce que tu fais.
Ils ont incendié des villages bulgares ;
Soit ; mais toi, qu'as-tu dit à ces hordes barbares
Que tu lançais partout contre nos insurgés ?
Tu leur as dit : « Pendez, violez, égorgez ! »
Et la Lithuanie a péri dans les flammes,
Et le tsar s'est vengé des enfants et des femmes.

On a puni de mort l'amour et la pitié,
On a des habitants déporté la moitié !
Ou l'exil volontaire ou bien la Sibérie
A quiconque en Pologne ose aimer sa patrie ! »
Eh quoi ! ce même tsar, tigre avec Mourawieff,
Se fait Samaritain avec Ignatieff !
Le barbare a crié : Honte à la barbarie !
Le pendeur de Vilna défend la Bulgarie !

. . . . . .

Quand le Russe a souillé ce mot d'humanité,
Nul n'a fait au grand jour parler la vérité.
La presse a bâillonné le bon sens et l'histoire,
Tous ont cru le mensonge ou fait semblant d'y croire.
On a jeté l'insulte au Turc agonisant,
On a baisé les pieds du Russe tout puissant..... »

*
* *

Six ans après la retraite de Sadyk, les anciens régiments de cosaques et de dragons polonais se présen-

tèrent sur le champ de bataille. Ils furent détruits de fond en comble par l'artillerie russe dans la meurtrière défense du bataillon Dubnik à Plewna. Il n'en resta bientôt plus que quelques hommes (1)!

Quatre ans plus tard, en 1880, Osman Pacha, le défenseur de cette même Plewna, sur les remparts de laquelle étaient tombés nos soldats, licencia ce qui restait des deux régiments. De cette armée polonaise de Turquie il ne subsiste plus maintenant qu'une poignée d'hommes disséminés de par le monde.

Pendant la bataille de Plewna, le poète Bohdan Zaleski, dont nous avons déjà parlé, écrivait (2) :

« Villepreux, 11 septembre 1877.

... « C'est sur le Danube que se décide en ce moment le sort futur de l'Europe. Depuis quelques jours, une bataille acharnée se livre sous Plewna. La victoire ou la défaite décidera du désastre de l'Islam ou du Panslavisme. Comme Polonais, je souhaite la défaite du dernier (c'est-à-dire du Panslavisme). Sans quoi, nous serions noyés dans une mer slave, ou plutôt dans le grand marais du touranisme. Dieu des armées, garde nous de ce malheur ! »

Heureusement malgré la victoire des Russes, si difficilement remportée, l'Islam s'est recueilli, s'est redressé, prêt à défendre ses droits ; et la Pologne, avec

---

(1) Remarquons parmi les morts de cette campagne le jeune lieutenant des cosaques *Korolenko*, qui appartenait à la suite du Sultan.

(2) *Korespondencya Józefa Bohdana Zaleskiego, wydał Dionizy Zaleski* (Tome V). Lettre au comte Oswald Szymanowski à Genève.

patience, mais en conservant une irréductible foi en la justice de sa cause, triomphe progressivement du Panslavisme des Tsars.

* * *

En dehors des deux anciens régiments de cosaques et de dragons, les Polonais avaient voulu créer des légions qui devaient servir surtout à recueillir les malheureux Polonais incorporés de force dans l'armée russe.

On parla d'organiser un mouvement insurrectionnel en Pologne (1) ; mais le pays était tellement abattu et écrasé par l'échec de la dernière insurrection, que la raison empêcha les organisateurs de travailler davantage à la réalisation de ce projet. Il parut cependant à Constantinople un manifeste dont voici quelques passages :

« A nos frères émigrés, dispersés sur toute la terre !

« L'éternel ennemi de notre patrie, celui qui l'a divisée en morceaux et l'a dévastée par le fer et le feu, qui nous a dérobé nos propriétés, notre nationalité, notre liberté, notre religion et même notre langue natale, ose déployer ses drapeaux sous le masque hypocrite de la chrétienté, et envoyer ses hordes sauvages contre les Turcs, nos alliés au temps de notre indépendance, nos généreux défenseurs au temps de notre exil ; contre la Turquie, qui seule entre toutes les puissances n'a pas reconnu jusqu'ici les partages dela Pologne. Allons-nous rester des spectateurs inac-

(1) On devait aussi faire débarquer une légion polonaise sur les côtes de la Baltique, si l'insurrection éclatait en Pologne.

tifs de cette lutte ?... Non ! Notre place est aux côtés de la Turquie. et avec nous seront tous les amis de la liberté et du bon sens. Aux armes donc, aux armes ! puisque le Sultan en a généreusement mis à notre disposition. Cette lutte a pour témoin l'Europe entière qui s'était laissé tromper par de fausses promesses de la politique. Montrons à cette Europe que nous vivons encore, et ce que nous pouvons faire. Le bruit du canons arrive déjà à nos oreilles. Ne perdons pas une minute ! Brisons les chaînes qui paralysent notre Aigle blanc ! Les hordes du tsarisme ne résisteront pas à nos forces réunies. Nous planterons nos drapeaux aux embouchures de la Vistule, du Niemen, du Dniepr, du Dniestr.....

... Aux armes, donc, frères ! Encore une fois aux armes !

Constantinople, 5 mai.

Signatures : Bohdanowicz, Holtz Boleslas et Brzozowski Ladislas ».

L'on forma donc deux petites légions, l'une commandée par Joseph Jagmin, l'autre par Römer Merczyński (1) : elles étaient composées de cavaliers et de fantassins, leur quartier général fut établi dans les casernes de Daoud-Pacha, à Scutari ; un bureau de recrutement fut ouvert à Péra, rue Keklik-sokak n° 6.

Les escarmouches entre Turcs et Russes étaient de plus en plus en plus acharnées, et les 30 et 31 juillet, les Russes subirent une sérieuse défaite à Eski-Sagra.

---

(1) Avaient été nommés chefs précédemment Arthur Bey (Zimmermann), Liskiewicz, Sokulski, Młodzianowski et quelques autres.

L'une des légions polonaises, enfin constituée, s'y distingua par sa vaillance, en luttant du côté turc. Les Polonais exposés au feu le plus violent subirent des pertes relativement élevées : là périt le vaillant colonel Jagmin, et un boulet enleva les jambes du jeune publiciste polonais Bénédict Rahoza.

Nous trouvons, dans une lettre d'un correspondant du *Temps* qui assista aux principaux combats de cette guerre, quelques détails, incomplets, mais intéressants, sur l'action des nôtres pendant la campagne de 1877. Son article, intitulé : *La Mort du Polonais*, a paru plus tard dans le *Journal des Voyages* du 3 septembre 1882 (Paris). Nous en citons quelques passages :

« ... Je veux seulement retracer en quelques lignes la belle mort d'un obscur enfant de la Pologne, qui sut tomber avec héroïsme en combattant pour la liberté de son pays...

« ... La Pologne, elle, était représentée par une héroïque phalange de fantassins et de cavaliers qui, tous, avaient pris part à divers combats, entre autres à ceux des petits monts de Yanilar et de Kézil-Tépé, situés dans la vallée, en avant de Kars.

« Cette poignée de volontaires, eut à souffrir bien plus que les Turcs, habitués, comme l'on sait, aux privations, et doués par-dessus tout de la résignation que leur donne le fatalisme.

« Pendant leur séjour à l'armée, les Polonais n'avaient négligé aucune occasion de répandre dans les villages qui pouvaient être surpris par les Russes, des proclamations rédigées en langue nationale, fai-

sant appel à leurs frères incorporés dans l'armée ennemie...

« ... La petite légion marchait au feu avec le drapeau de la Pologne, rouge bordé de blanc, avec aigle sur champ, croissant et étoile ajoutés. A la prise de Kizil-Tépé, elle avait eu cinq hommes hors de combat, dont un tué. Son chef, qui avait vaillamment combattu à la tête de la cohorte, était revenu sain et sauf du combat, mais il devait trouver la mort peu de semaines après, et dans des circonstances que je viens rappeler aujourd'hui.

« Ce chef, dont j'ai malheureusement oublié le nom, était très jeune encore : il avait trente ans. Il avait fait ses études en France et était sorti ingénieur de notre Ecole centrale. Son intelligence était remarquable, ses manières étaient douces et son courage à toute épreuve. Il aimait profondément son malheureux pays, dont il était exilé, et m'avait un jour raconté qu'il se trouvait maintenant seul, tous les siens ayant été massacrés à la suite de la terrible insurrection de 1864...

« ...Que de fois, tous trois — le Polonais, O'Donovan et moi — pendant ces nuits d'Orient, si pures et si belles, où des milliers d'étoiles scintillaient dans l'immense étendue, nous passions de longues heures à évoquer maints souvenirs, nos esprits plongés dans les rêves. Les deux camps étaient noyés dans l'ombre, et nous songions à tous ces combattants dont les ténèbres semblaient protéger la vie, à tous ces êtres qui semblaient ne plus vivre que dans le sommeil et qui, chaque jour, rentraient comme dans la mort sitôt que l'aube commençait à blanchir l'horizon de sa

lueur indécise. Et nous dissertions sur les questions les plus humanitaires, souvent rappelés à la réalité par les détonations isolées des avant-postes, ou parfois interrompus par le bruit du canon qui nous faisait sauter en selle et courir en reconnaissance.

« La conversation de notre ami était toujours empreinte des affreux souvenirs de sa jeunesse, de même que sa physionomie calme et douce semblait refléter la tristesse de ses pensées...

« ... Le 20, nous repassions les monts Soghanly, et, le 21, nous atteignions Erzeroum, où, peu de jours après, un officier de l'état-major, fait prisonnier et qui avait réussi à s'évader, nous raconta ainsi la mort du Polonais :

« Coupés, puis complètement enveloppés par l'armée russe, nous avons dû nous rendre. On a mis d'abord à part les officiers ; ensuite on les a interrogés.

« Votre ami était parmi nous. Parlant mal le turc, il a tout d'abord essayé de s'expliquer en allemand, mais sa physionomie et son accent ont, de suite, trahi sa nationalité. « C'est un Polonais ! » ont dit les Russes. Et comme un de leurs officiers s'écriait : « Un traître ! », il a répondu avec une indignation fière : « Mon pays n'est pas le vôtre ! » Puis, comprenant qu'il allait mourir, il est allé s'adosser, de lui-même, à un rocher voisin.

« Quelques soldats avaient été appelés et apprêtaient leurs armes. Comme il voulait parler, un officier dégaîna et étendit son sabre pour commander le feu.

« De grosses larmes alors jaillirent de ses yeux. Il avait jeté son fez devant lui. D'un geste, il arracha

sa tunique pour découvrir sa poitrine. Et, comme les fusils s'abaissaient, il jeta de toutes les forces de son être, entrecoupé dans un sanglot suprême, le cri de : « *Vive la Pologne !* »

« Gaston LEMAY. »

*
* *

Les Polonais et les Magyars pensèrent aussi à organiser un mouvement en faveur des Turcs en Hongrie, dans le pays de ces Szeklers, qui avaient formé autrefois l'armée de Bem. On projeta de créer avec eux un corps de 6.000 volontaires, que l'on réduisit ensuite à 2.000. Les plus importantes notabilités locales s'intéressèrent vivement à cette tentative. Le commandement militaire devait être confié au général Klapka, qui conduirait son petit détachement d'abord en Roumanie. Mais le gouvernement autrichien confisqua les armes, arrêta de nombreux volontaires, et le mouvement fut étouffé.

*
* *

Deux Polonais au nom français, Rochetin et Saint-Clair, eurent l'idée de provoquer une insurrection sur les derrières des Russes. Comme première base d'opération, ils choisirent la chaîne du mont Rhodope, Ropczos-Balkan, sur la rive droite de la Maritza, habitée par les Pomaks de Pologne émigrés, que l'on dit être des descendants des Tartares et des Bulgares musulmans, population célèbre par sa vaillance et sa haine des Russes. Saint-Clair partit à Rhodope se mettre à la tête des Softas, Tcherkesses et anciens soldats chassés de Bulgarie par les Russes, unis aux Pomaks. Cette réunion d'hommes était assez importante, quoi-

qu'il soit impossible encore d'en établir le nombre exact (Les chiffres indiqués par les récits de l'époque flottent entre 5.000 et 50.000 !). Ils devaient donner la main aux autres Bulgares insurgés entre Choumla et Sofia, dans les Balkans du nord.

Ce mouvement impressionna beaucoup les Russes ; Saint-Clair réussit à les battre à plusieurs reprises et occupa de nombreux villages abandonnés par les troupes ennemie ; mais la paix mit fin à ses entreprises.

Dans les derniers jours de juillet, les troupes autrichiennes pénétrèrent en Herzegovine et en Bosnie. On pensait à Vienne que l'occupation du pays ne présenterait aucune difficulté. On se trompait étrangement ; les habitants de ces contrées luttèrent avec acharnement contre l'invasion. L'assemblée nationale de Serajewo créa sur différents points des comités insurrectionnels qui s'occupèrent énergiquement de l'organisation des détachements armés. Le commandement suprême fut remis au musulman Hadji-Loja.

Au milieu de septembre, de nouveaux renforts arrivèrent aux Autrichiens et leur armée occupa toute la Bosnie et en désarma la population. La résistance devenait à peu près impossible. Après un bombardement de trois jours, Bilacz capitula le 19 septembre. On se saisit de Hadji-Loja lui-même, le 4 octobre.

Nous citons cet épisode, car il prouve une fois de plus l'entente des cabinets d'Europe contre les Ottomans. La guerre avait eu lieu entre Turcs et Russes, et... les Autrichiens eux-mêmes en tiraient un bénéfice.

*
* *

Nous notons pour mémoire les noms de quelques-uns des Polonais qui, en dehors des deux régiments réguliers et des légionnaires, s'occupèrent diplomatiquement ou militairement de la participation des Polonais à la guerre de 1877.

Wróblewski, Bednarczyk, Węgłowski, Kruk, Jeziorański, Arthur Bey Zimmermann, colonel égyptien ; Boleslas Holtz, Koszczyc, Młocki, Agaton Giller, Alexandre Zwierzchnowski (Iskander Bey), Comte Raczyński, Kluczyński, Kossiłowski, Ladislas et K. Brzozowski, Bohdanowicz, Kulczycki, Charles Groman, Moszczeński, Sigismond Siemieński, Prince Sapieha, A. Guttry, Biliński (Nuhad-Pacha), Stanislas Rochetin, Saint-Clair.

Nous trouvons aussi dans le N° 52 (7 juillet 1878) du *Journal des Voyages* une liste de Polonais exécutés arbitrairement par les Russes. Nous publions l'article en entier :

Les horreurs de la guerre

« Le conflit oriental nous a donné le spectacle de massacres horribles, tels qu'on n'en avait pas vu depuis de longues années. Jusqu'ici on a raconté les excès de tout genre commis par les bachi-bouzouks, ainsi que les répressailles des Bulgares ; on connaît moins les exécutions des Polonais qui ont eu lieu en Turquie.

Ces actes de barbarie, indignes de notre siècle, n'ont pas même pour excuse la triste loi des représailles, la plupart des suppliciés, ingénieurs ou médecins, n'ayant jamais pris les armes contre la

Russie et n'étant coupables, à son point de vue, que d'être nés Polonais.

Voici les faits déjà connus et constatés par les journaux anglais, italiens et allemands :

Dans les hôpitaux de Sofia se trouvaient, exerçant leur profession, plusieurs docteurs de cette nationalité, parmi lesquels : Miączyński, Brzozowski, Gebhardt, Czerwiński, les trois premiers sujets de l'Autriche, munis de diplômes de l'université de Cracovie et entrés au service de la Turquie avec l'autorisation de leur gouvernement.

Aussitôt après l'occupation de Sofia par les Russes, ils sont arrêtés et pendus sans autre forme de procès. Le docteur Czerwiński seul, muni d'un passeport anglais, a été épargné ; et c'est par lui que le dernier adieu de son frère a été porté à M. Sigismond Gebhardt, membre de la haute cour de justice à Vienne.

Après eux ont été pendus à Sofia :

Hoszowski, né en Turquie et fils de l'ancien directeur de l'artillerie turque ;

Kzengiewski (?), secrétaire du vilayet ;

Podhajski, fabricant de briques ;

Les deux frères Waligórski, de Cracovie, sujets autrichiens ;

Le comte Fredro, parent du célèbre dramaturge polonais de Lemberg, sujet autrichien.

Pendus à Kasanlick :

Le docteur Zaczyński, de Posen, sujet prussien, père de huit enfants, depuis vingt ans médecin du district de Kazanlick.

A Meiropolis :

Taczanowski, savant agronomone et propriétaire des environs de Tchorl, 'arrêté dans son laboratoire et pendu à cause d'une ressemblance de nom avec un des chefs de l'insurrection de 1863.

A Andrinople :

Pierre Suchodolski, ingénieur des chemins de fer et peintre distingué, gendre de Michel Czaykowski (Sadyk Pacha), fondateur des *kozaks* ottomans ;

Ladislas Ranel, ancien major des kozaks ottomans ;

Gryglaszewski, publiciste, ingénieur et fonctionnaire des chemins de fer ;

Jean Baranowski, ingénieur :

Iwanowski, ingénieur ;

Stryjewski, ingénieur ;

A Tatar-Bazardjik :

Iwanowski, chef de station à Gubodich, à 15 kilomètres de Varna ;

Wychowski, ingénieur ;

Waligórski, frère des deux exécutés à Sofia ;

Schumacher, de Koszyce, en Galicie ;

Thot, de Pesth, en Hongrie ;

Ces trois derniers faits prisonniers à Philippopoli ;

En Arménie ;

Wernicki, de Lemberg, en Galicie.

Dans toute cette liste, les quatre derniers seuls avaient pris ostensiblement les armes contre la Russie. C'est à la dernière période de la guerre, lorsque les négociations étaient déja entamées, que ces pendaisons d'ingénieurs et de médecins protégés par le droit des gens ont été ordonnées. Par qui ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

C. E. N. »

L'avenir ne nous a rien appris de nouveau ; mais l'histoire que nous venons de récapituler, nous prouve que nous devons toujours être prêts contre nos ennemis communs, qu'il ne faut pas attendre au dernier moment pour préparer nos moyens de défense, et que notre devoir est de resserrer de plus en plus les liens d'amitié et d'intérêts qui unissent à jamais l'Islam et la Pologne contre l'ambition barbare des tsars moscovites et les complicités intéressées des principaux gouvernemeuts d'Europe.

CHAPITRE VI

Les Muślims (1)

Il est intéressant, maintenant que nous avons récapitulé les principaux faits des rapports polono-islamiques, de savoir ce que sont devenus ces Tartares de Pologne qui surent être de si bons patriotes polonais et en donnèrent de nombreuses preuves dans les temps anciens et encore en 1812 (2), comme nous l'avons vu plus haut.

Avant de parler des temps présents il sera bon de revoir avec un peu plus de détails l'histoire de ces musulmans de Pologne.

Les premières colonies tartares de Lithuanie s'installèrent vers 1410 environ. Pour repousser ses ennemis les Teutoniques, Witold, avec les armées polonaises et lithuaniennes, avait appelé à son aide les quarante mille soldats du puissant khan de Crimée, Toktamisz; ces troupes étaient commandées par le fils du khan, Djel-Eddin.

Après la fin de la guerre, un certain nombre de ces soldats restèrent en Lithuanie.

Witold les maria avec des Lithuaniennes et les installa à Wilna et sur les bords du Niémen, avec la seule obligation d'aide en cas de guerre.

---

(1) Le mot *moslim* employé en Lithuanie pour désigner les musulmans du pays vient sûrement du mot *meslem, meselmin*, qui signifie musulman en arabe, langue liturgique de l'Islam. Voir sur ces Musulmans de Pologne, pages 9, 15, 20, 32.

(2) Voir page 148.

Après la mort de Witold (1), 3.000 Tartares se mirent au service de Swidrygiełło, son successeur (1432), qui en forma quatre régiments à cheval. Chacun était commandé par un colonel appelé Urbey et avait un *iman,* un caissier, un secrétaire et un officier de camp. Chaque régiment se composait de six bannières (chorągiew) commandées chacune par un porte-drapeau et un officier. Le premier maréchal de ces régiments fut Temir-Tuhan-bey, prince du Daghestan. Les grands ducs de Lithuanie donnèrent aux Tartares immigrés différents privilèges et de multiples terres à leurs beys et mirzas, surtout dans les districts de Wilna, Troki, Oszmiana, Lida et autres. Les soldats, installés en colonies et campements, devaient le service militaire et formaient des régiments tartares qui, en qualité de cavalerie légère, servaient d'éclaireurs de même que les Cosaques. En temps de guerre, les Tartares effrayaient vivement l'ennemi par leur apparition et étaient célèbres comme vaillants soldats. Les descendants de ces guerriers habitent encore en grande partie en Lithuanie les mêmes régions que leurs ancêtres y peuplèrent il y a plusieurs siècles.

Les *Muślims,* c'est-à-dire les habitants musulmans de la Lithuanie, sont divisés par les historiens en trois classes : la classe supérieure, comprenant les descendants des anciens chefs ou des races régnantes

(1) Pour ce chapitre, les principaux renseignements nous ont été fournis par M. *J. Talko-Hryncewicz,* grâce à son étude : *Muslimowie czyli tak zwani Tatarzy litewscy, zarys antropologo-etnologiczny,* parue dans les *Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne,* publiés par les soins de l'Académie des sciences de Cracovie. T. IX, Cracovie, 1907.

et privilégiées, c'est-à-dire des kniaź, des beys, des mirzas, qui jouissaient des mêmes droits que la noblesse de race lithuanienne et possédaient des terres qui leur avaient été données par les grands ducs de Lithuanie et les rois de Pologne. La seconde classe se composait de Musulmans de la tribu d'au-delà du Volga; ils étaient libres de tout impôt de même que la petite noblesse lithuanienne; enfin, la troisième classe était formée par le peuple d'origine nogayenne, différant des autres Muślims lithuaniens tant par la langue que par l'habit. C'étaient, pour la plupart, des prisonniers de guerre ou des transfuges des hordes de Kipczak et de Crimée. Le grand duc Witold les avait installés dans les villes et bourgades et avait donné à quelques-uns des terres aux environs de Wilna, à Niemież, Bienica, Kolnonary, Sobolmice, Kozaklary, Wace, Rudomin, Efindzyejenice, Mereczlany, Kirkory (Sorortatary), Petesze et à Wilna, à Łukiszki. Ils s'occupaient de petit commerce, d'industrie, de transports; quelques-uns cultivaient la terre ou servaient en qualité de cosaques à la cour du Grand-Duc et des hauts dignitaires. On les employait comme renforts et pour les transports militaires. Ils étaient environ 5.000.

Les Tartares véritables, c'est-à-dire la classe privilégiée des Muślim, différaient du peuple. Ils avaient une forte ossature, étaient de taille moyenne, remuants, de visage ovale, de traits réguliers. Leurs cheveux étaient foncés, leurs gestes aisés, ils portaient la barbe et de longues moustaches. Ils se distinguaient par leur fidélité et leur attachement à la patrie nouvelle, par quoi ils s'étaient acquis la con-

fiance des grands-ducs et la sympathie de la nation.

Appliquant les principes du Coran, les Musulmans de Lithuanie, étant donné le manque de femmes de leur race, avaient longtemps épousé des Lithuaniennes et des Polonaises, mais on veillait à ce que jamais une Musulmane n'épousât un chrétien. La postérité de ces unions était mahométane. Les Tartares n'épousaient jamais des Juives. Les mariages de Musulmans et de Chrétiennes étaient protégés dans des buts politiques par les grands-ducs de Lithuanie, tels que Witold et Skirgiełło, et ils furent très à la mode jusqu'au moment de l'union de la Pologne avec la Lithuanie. Les Musulmans qui épousaient des Chrétiennes adoptaient le nom de leurs femmes, souvent en l'unissant à leur ancien nom tartare, surtout dans la classe supérieure. Ils prirent plus tard le nom de leur terre ou des localités dont ils étaient originaires.

Au temps du Duché de Varsovie, et plus tard, quand on forma le nouveau Royaume de Pologne, les Tartares jouirent de tous les droits politiques ; il y avait même parmi eux des députés à la Diète. Bien que tous les Muślims lithuaniens constituent à présent une petite noblesse égale en droits à la noblesse polonaise, il importe cependant de signaler qu'ils diffèrent entre eux par l'origine ; en effet, dans les pays dont était formé l'Etat tartare, et dont ils proviennent, les khans et la classe supérieure était d'origine turque, de la tribu du Daghestan, et le peuple était d'origine mongole ou finnoise. Or, les plus remarquables des nobles tartares en Lithuanie sont descendants des kniaź, beys et mirzas

émigrés et demeurés au service des Grands Ducs en qualité de chefs des régiments tartares. Aujourd'hui, ces familles ne possèdent plus que de faibles vestiges des anciens biens qu'ils avaient reçus des Grands Ducs de Lithuanie et des rois de Pologne. Citons parmi eux : les Najman-beg, Oliszkiewicz-Kryczyński ; Tuhan-beg-Dagestański, Baranowski, Ulan-beg-Maluzycki, Terek-mirza-Buczacki ; Erustan-mirza-Azulewicz ; Urus-mirza-Dowgiałło ; Bułat-Mirza-Tupalski ; Dzigit-mirza-Józefowicz, etc. Au second rang de la noblesse tartare, on compte les familles d'origine non tartare, qui ont émigré en Pologne au XVIIe siècle seulement, des pays enlevés à la Pologne et à la Moldavie par les Turcs, et auxquels les rois de Pologne donnèrent des biens et conférèrent la noblesse. Nommons parmi eux les familles : Olejewski, Dąbrowski, Krzeczowski, etc.

Au troisième rang appartiennent les tribus d'au-delà du Volga venues en Lithuanie en qualité de simples soldats dans des temps trés reculés, et qui, par leurs actions d'éclat, y méritèrent la noblesse. Ils résident encore dans les colonies nommées régions (okolice), qui leur furent attribuées par les grands ducs de Lithuanie et les rois de Pologne, telles que : Rejże, Carewszczyzna, Bazary (gouv. de Wilna), Kruszymony, Buhoniki, Dziemidków (g. de Grodno) Łowczycy, Osmołów, Orda (g. de Mińsk), Studzianka (g. de Lublin), Jukowcy (g. de Volhynie), Biały rękaw (g. de Podolie). Les Muslims y sont célèbres par leur activité et se livrent à l'agriculture, au jardinage, à l'apiculture et à la culture du tabac. Beaucoup appartiennent aussi à des administrations.

Ils portent les noms suivants : Adamowicz, Assonowicz, Czembajewicz, Bohdanowicz, Makutowicz, Korsak, Ponarski, Szabuniewicz, etc.

La quatrième classe de petite noblesse est constituée par les descendants des tribus d'au-delà du Don, ou de la horde des anciens soldats des régiments lithuano-tartares : Budziaks, Edessans, Tcheremisses et Lipki, d'origine nogayenne et soldats de l'armée ruthène d'origine musulmane, qui, s'étant mariés à des Musulmanes de cette tribu, et ayant adopté les noms de leurs femmes, étaient restés en Lithuanie. Cette population, délaissée par les autres groupes jusqu'en 1831, ne jouissait pas des privilèges de la noblesse, et c'est seulement depuis lors qu'elle a commencé à partager les privilèges de ses coreligionnaires, pour qui leur religion est preuve de noblesse. Cette population habite Kowno, Mińsk, Nowogródek, Słonim Sokólka, Iwje, Kren, Nieśwież, Widze, Smiłowicze, Dołhinow, Butrymańce, et autres localités. Ils s'occupent surtout de tannerie, et, pour cette raison, sont appelés « Kożemiaki » et aussi de transport et de jardinage. Beaucoup d'entre eux sont actuellement au service de l'État ou officiers, et quelques-uns ont acheté des fermes en Lithuanie. Leurs noms sont : Rafałowicz, Eliaszewicz, Iliaszewicz, Smolski, Safarewicz, Bazarewicz, Jakubowski, Lebiedź, Szczęsnowicz, Gębicki, etc.

La population installée près de Wilna, sur la rivière Waka, par le grand-duc Witold en 1397 est d'origine nogayenne et se distingue par sa carnation plus foncée et ses traits irréguliers. Ces Nogayens n'ont reçu la noblesse qu'au XVIIIe siècle, par suite

des instances du chef de la cavalerie lithuano-tartare, Moustapha Tuhan Baranowski. A la classe privilégiée appartiennent les familles des kniaź : Kan Kirant Sobolewski, Kan Bajem Kieński, Kan Mansour Dawidowicz, etc. Aux familles de la plèbe : les Dżafarewicz, les Dżenajewicz, les Seferewicz, les Szabłowski, les Bajraszewicz, les Abramowicz, les Mustaficz, etc.

Quant au nombre de tous les Muślims de Lithuanie, on comptait, lors de l'élection de Sigismond III, plus de cent bourgs tartares, peuplés et riches, en Lithuanie et en Ruthénie. Chaque bourg possédait une mosquée et fournissait une bannière de cavalerie nationale. Outre les villages, il existait des fermes, appartenant aux seigneurs tartares, chefs des dites bannières.

En temps de mobilisation, les Tartares fournissaient 20.000 cavaliers bien armés. D'après le recensement des biens tartares, en 1631, sous Sigismond III, il y avait dans la République 100 000 Mahométans environ, dont 800 familles installées sur les terres, et 10.000 soldats des six bannières tartares, appelées « sciahy » ou détachements. D'après A. Muchliński, c'étaient les suivants (1): *1)* Ułański de Grodno et d'Oszmiana; *2)* Juszyński du palatinat de Troki; *3)* Najmarski du palatinat de Wilna; *4)* Jatowski de Nowogródek; *5)* Kondacki de Mereszlany; *6)* Baryński de Nowogródek.

Sous le règne de Sigismond III, un grand nombre de Muślims émigrèrent de Lithuanie en Turquie et en

(1) Teka Wileńska nº 6 (toujours d'après J. Talko-Hryncewicz).

Crimée, où ils fondèrent des colonies encore existantes, paraît-il, et diffèrant de la population environnante par le type et le costume. En Turquie, une partie d'entre eux s'est établie sur le Danube, dans les vallées de la Dobrudja et de la Bulgarie (1), une autre dans les environs de Brousse, dans la province de Chielenwiengar, en Asie Mineure, près de l'embouchure de la rivière Keryl-Jumak. La population de ces colonies est de plus de 36.000 âmes.

Il est difficile de compter exactement la population musulmane actuelle de la Lithuanie et les chiffres officiels sont sûrement au-dessous de la réalité. D'après les données de 1887, il y en avait : dans le gouvernement de Wilna, 2.747 ; dans celui de Kowno, 797 ; de Grodno, 1.620 ; de Mińsk, 4.312 ; de Mohylew, 40 ; de Witebsk, 20 ; ensemble, 9.537 âmes.

M. Kruman indique, pour le royaume de Pologne, la Lithuanie, la Volhynie et la Podolie, à peine 6.450 âmes de Musulmans des deux sexes. Parmi eux 720 propriétaires fonciers, 1.308 petits nobles, 4.422 habitants des villes ou de leurs environs ; mais, comme nous l'avons déjà dit, nous ne pouvons nous fonder sur ces chiffres, et leur nombre est sûrement beaucoup plus grand.

En 1902, d'après les données de la police (forcément hostiles à tout ce qui n'est pas russe), le nombre des Musulmans de Mińsk s'élevait à plus de 2.000 ; ceux de Słonim étaient 750 ; ceux de Wilna, 250.

Les mariages mixtes n'ont pas peu contribué à ce

---

(1) Ce sont sans doute ces Tartares polonais que nous avons retrouvés en 1877 sous le nom de *Pomaks* en Bulgarie.

que les Musulmans de Lithuanie oublient leur langue paternelle et adoptent le polonais pour les classes supérieures, et les dialectes populaires (ruthène, blanc russien et lithuanien) pour les classes inférieures. Ils ont traduit des ouvrages turcs et arabes en polonais, mais ils les ont imprimés en *lettres arabes*, malgré la défense du gouvernement russe. Le culte dans les mosquées a lieu, naturellement, en langue arabe ; mais l'arabe n'est employé que comme langue liturgique, ces Musulmans ayant complètement adopté le langage et la nationalité du pays qui les abrite depuis tant de siècles.

Les villes suivantes : Mińsk de Lithuanie, Oszmiana, Mir, Slonim, Wilna, Kowno, Troki, Rejże, Butrymańce, Wysoki Dwór, comptent des Musulmans dans leur population. Nous citerons, pour terminer, quelques noms des familles tartares maintenant tout à fait polonaises de nationalité : Makulowicz, Chalecki, Selimowicz, Makowiecki, Charbijewicz, Jasiński, Szczucki, Asanowicz, Milkomanowicz, Korsak, Bajroszewski, Lebed, Sulkiewicz, Poturzycki, Szymkiewicz, Bohdanowicz, Dowgiałło, Szczucki, Radkiewicz, Konopacki, Smajkiewicz, Jakubowski, Bojroszewski, Szemkiewicz, Smolski, Aleksandrowicz, Gewlecki, Smajkiewicz, Jakubowski, Konarski, Rajecki, Krynicki (1).

---

(1) Il existe à Varsovie même un ancien et un nouveau cimetière musulman. Ajoutons que l'on a trouvé chez les Tartares polonais, comme dans le Nord de l'Afrique, beaucoup de monnaies compliquées, qui attestent leurs relations commerciales avec leurs coreligionnaires.

* * *

Pour donner une idée de la vie actuelle des propriétaires polonais musulmans d'origine tartare, nous ne pouvons mieux faire que de citer des passages de *Hania* (1), nouvelle du grand écrivain Sienkiewicz, où nous trouvons des descriptions tout à fait modernes d'une famille musulmane de Pologne.

L'auteur présente d'abord son camarade de collège, Mirza Dawidowicz :

...« Cependant(2), c'est mon camarade, Mirza Dawidowicz, fils de Mirza Dawidowicz, propriétaire et voisin de mon père, Tartare d'origine et Mahométan, mais installé chez nous depuis plusieurs générations et possédant depuis longtemps le droit de cité et la noblesse du pays, qui prit soin de Hania.

...Il ne resta plus que Mirza Dawidowicz, qui devait passer chez nous la fin des congés de Noël et étudier un peu avec moi ; car nous étions tous les deux dans la même classe, et nous préparions l'examen de fin d'études (*maturitatis*); mais surtout, il devait monter à cheval, tirer du pistolet à la cible, faire de l'escrime et chasser, divertissements que nous préférions tous les deux de beaucoup à la traduction des *Annales* de Tacite et de la *Cyropédie* de Xénophon. Ce Mirza était un joyeux garçon, un boute-en-train, grand espiègle, s'emportant comme une étincelle, mais sympathique au plus haut degré.

---

(1) *Hania*, de Sienkiewicz (Nouvelles publiées chez Gebethner et Wolf, Varsovie, édition de 1893).

(2) Les passages de Hania cités ici sont traduits par Mme Bouic-Gasztowtt.

...Mme d'Yves en raffolait, car il parlait français comme un Parisien ; sa bouche ne se fermait pas ; il bavardait, faisait de l'esprit et distrayait la Française mieux que nous.

...Ses ancêtres s'étaient installés, disait-on, dans notre pays du temps de Witold. C'étaient des gentilshommes très riches et établis depuis longtemps dans le même patrimoine.

...Sa mère, que le vieux Dawidowicz avait épousée en Crimée, n'était pas Tartare, mais originaire du Caucase. Je ne me souvenais pas d'elle, mais je sais qu'on disait d'elle qu'elle était la beauté même, et que le jeune Sélim était tout son portrait.

Ah ! quel merveilleux garçon c'était, que ce Sélim ! Ses yeux n'avaient plus qu'une obliquité à peine perceptible. Ce n'étaient plus des yeux de Tartare, mais de grands yeux noirs, tristes et humides, comme ceux qui, paraît-il, font la gloire des Géorgiennes. Je n'ai jamais vu et je ne verrai plus jamais des yeux remplis d'une si ineffable douceur. Quand Sélim demandait quelque chose et regardait quelqu'un avec ces yeux-là, il semblait qu'il vous prenait le cœur. Il avait des traits nobles et réguliers, qui semblaient sortir de sous le ciseau d'un sculpteur : son teint était bronzé mais délicat ; ses lèvres un peu fortes, rouges comme des framboises ; son sourire doux, et ses dents pareilles à des perles. Et pourtant, quand Sélim se battait avec un camarade — ce qui arrivait assez souvent — cette douceur disparaissait comme une fanstamagorie trompeuse ; il était presque effrayant ; ses yeux redevenaient obliques et brillaient comme ceux d'un loup ; son

teint s'assombrissait et, pour un moment, un véritable Tartare s'éveillait en lui, semblable à ceux avec lesquels nos aïeux menaient la danse. Mais cela ne durait pas. Au bout d'un instant, Sélim pleurait, vous demandait pardon, vous embrassait, et on lui pardonnait d'ordinaire. Il avait un excellent cœur et une grande tendance aux élans généreux.

Il était pourtant dissipé, un peu léger, et montrait dans les amusements un tempérament déchaîné. Nous nous aimions tous deux comme des frères, nous nous houspillions souvent, nous nous raccommodions aussi souvent ; et notre amitié persistait, intacte. Quand venaient les vacances et les congés, ou bien j'en passais la moitié à Chorzele, ou bien c'était lui qui la passait chez nous.

. . . . . .

— Que Mirza nous raconte une histoire, dis-je. Il raconte si bien ! C'est convenu, Hania?

— Oui, répondit la fillette.

Mirza leva les yeux et réfléchit un instant. La lune éclairait vivement son gracieux profil. Au bout d'un moment, il se mit à conter d'une voix vibrante, sympathique et basse :

— Derrière les forêts, derrière les montagnes, vivait en Crimée une certaine bonne fée du nom de Lala. Et une fois, près de sa chaumière passa le Sultan qui s'appelait Haroun, et qui était très riche ; il avait un palais de corail et de diamants, et si grand, qu'il fallait marcher pendant une année pour le traverser. Le toit de ce palais était en perles. Le Sultan lui-même portait de véritables étoiles dans son turban, qui était fait de rayons de soleil; sur le sommet

se trouvait un croissant de la lune, qu'un certain sorcier en avait coupé pour en faire cadeau au Sultan. Le Sultan arrive donc près de la fée Lala et pleure, mais pleure tellement que ses larmes tombent sur la route, et à chaque endroit où tombe une larme pousse aussitôt un lis blanc.

— Pourquoi pleures-tu, Sultan Haroun? lui demande la fée Lala.

— Comment ne pas pleurer? dit le Sultan Haroun, moi qui n'ai qu'une seule fille belle comme l'aurore, et qui dois la livrer au noir Dews, dont les yeux sont de feu, qui, chaque année...

Mirza s'arrêta sondain et se tut.

— Hania dort? me demanda-t-il tout bas.

— Non, je ne dors pas, répondit la fillette d'une voix ensommeillée.

— Comment ne pas pleurer, rèpond le Sultan Haroun, reprit Mirza, quand je dois livrer mon unique fille au Dews?

— Ne pleure pas, Sultan, dit Lala. Assieds-toi sur ce cheval ailé et va jusqu'aux grottes de Bory. Les mauvais nuages te poursuivront, mais jette-leur ces grains de pavot, et les nuages s'endormiront aussitôt...

. . . . . .

— Est-ce que toi, Sélim, tu ne pries vraiment jamais?

— Comment donc! Si tu veux, je vais commencer tout de suite. Et, debout devant la fenêtre, il leva les yeux vers la lune, lui tendit les bras et se mit à crier d'une voix chantante :

— O Allah ! Akbar Allah ! Allah Kerim (1). Revêtu seulement d'une chemise, avec les yeux levés au ciel, il était si charmant que je ne pouvais en détacher mes regards...

. . . . . .

Nous fîmes vite la route, car des chevaux de relais nous attendaient à chaque station. Le second jour, vers le soir, étant sortis de la forêt, nous aperçûmes Chorzele, ou plutôt le sommet pointu du minaret domestique, étincelant sous les feux du soleil couchant. Peu après, nous arrivions sur une chaussée plantée de saules, de chaque côté de laquelle s'étendaient d'énormes étangs, ayant sur leurs bords des moulins et des scieries. Nous étions accueillis et accompagnés par le coassement somnolent et les plongeons des grenouilles, qui nageaient dans les herbes des rives, dont l'eau avait été chauffée par le soleil de la journée... Par la chaussée revenaient aux bâtiments agricoles des troupeaux de bestiaux et de brebis, qu'enveloppaient des tourbillons de poussière. Ça et là, des groupes d'hommes portant des faucilles, des faux et des rateaux sur leur épaule, rentraient chez eux en chantant « dana, oj dana ! » Ces braves gens arrêtaient la voiture pour baiser la main de Sélim et lui souhaiter cordialement la bienvenue. Peu après, le soleil s'inclina encore plus vers l'ouest, et cacha la moitié de son disque derrière les roseaux. Seule, une large bande dorée se reflètait encore au milieu des étangs, sur les bords desquels les

(1) L'auteur ne se rappelle peut-être pas les termes exacts.

arbres se miraient dans les eaux immobiles. Nous tournâmes un peu à droite, et aussitôt, parmi les tilleuls, les peupliers, les pins, les aulnes, brillèrent les murs blancs du « dwór » de Chorzele.

Dans la cour retentissait la sonnette appelant les gens pour le dîner, et, en même temps, de la tour du minaret, s'élevait la voix triste et chantante du muezzin de la maison, proclamant que la nuit étoilée était tombée du ciel sur la terre, et qu'Allah est grand ! Comme pour répondre au muezzin, une cigogne, debout, semblable à un vase étrusque, dans son nid placé au sommet d'un arbre au-dessus du toit du dwór, sortit pour un instant de son immobilité de statue, dressa son bec vers le ciel comme une lance de plomb, puis l'abaissa sur sa poitrine et poussa un cri en secouant la tête, comme pour saluer. Je regardai Sélim. Il avait les larmes aux yeux, et son regard brillait de cette douceur incomparable qui lui était propre. Nous entrâmes dans la cour.

Le vieux Mirza était assis devant l'entrée vitrée, et, tout en tirant une fumée bleuâtre de son chibouque, contemplait d'un œil joyeux la vie calme et laborieuse qui se développait dans ce gracieux paysage. Ayant aperçu Sélim, il se leva très vivement, le saisit dans ses bras et le serra longuement sur sa poitrine ; car, bien qu'il fût sévère pour son fils, il l'aimait par-dessus tout. Il le questionna aussitôt sur ses examens, puis recommença à l'embrasser. Tous les nombreux serviteurs accoururent au devant de leur jeune maître ; les chiens sautaient joyeusement autour de lui. De l'entrée bondit une louve apprivoisée, favorite du vieux Mirza. « Zula ! Zula ! » appela Sélim ; elle lui

jeta ses énormes pattes sur les épaules, lui lécha la figure, puis se mit à courir autour de lui comme une folle en gémissant et en montrant de joie ses dents effrayantes.

... Mirza, père de Sélim, était le plus changé. Sa chevelure noire était devenue poivre et sel ; son épaisse moustache était tout à fait blanche, et le type tartare éclatait de plus en plus visiblement sur ses traits. Ah! quelle différence entre le vieux Mirza et Sélim, entre ce visage osseux, sévère, farouche même, et cette figure angélique, semblable à une fleur fraîche et douce ! Mais, aussi, comment décrire l'amour avec lequel le vieillard regardait son fils et suivait chacun de ses mouvements? Ne voulant pas les gêner, je me tenais à l'écart; mais le Mirza, hospitalier comme un gentilhomme polonais, se mit aussitôt à me faire bon accueil, à m'embrasser, à me presser de passer la nuit dans sa demeure. Je ne voulus pas rester jusqu'au lendemain, car j'avais hâte d'arriver à la maison, mais je dus accepter de dîner. »

Enfin, la scène suivante nous montre bien le tempérament tartare et la fougue intrépide qui distingue encore les descendants polonais de cette race...

« ... Le cheval blanc courait au grand galop ; ses pieds touchaient à peine la terre, et sur son dos, penché sur l'encolure à la manière tartare... Qui? ce ne pouvait être que mon ami Sélim.

— Voici Sélim ! Sélim ! cria Kazio.

— Que fait ce fou ? la porte est fermée! m'écriai-je en me levant.

Il n'y avait plus le temps d'ouvrir la porte : per-

sonne ne serait arrivé assez tôt; et, cependant, Sélim galopait comme un fou, à l'aveuglette, et il était presque certain qu'il allait tomber sur la grille, haute de deux coudées et terminée en pointes.

— Seigneur, ayez pitié de lui! s'écria l'abbé Louis.

— La porte! Sélim! la porte!... hurlai-je comme un enragé en agitant mon mouchoir et en courant de toutes mes forces à travers la cour.

Soudain Sélim, arrivé à quelque cinq pas de la porte, se redressa sur sa selle et mesura la grille d'un regard semblable à un éclair. Puis, j'entendis les cris des femmes assises sur le perron, un piétinement forcené de sabots de cheval; la bête se cabrait, restait suspendue les pieds de devant en l'air, puis, dans un élan des plus rapides, elle franchit la grille sans hésiter un instant.

C'est seulement devant le perron que Sélim l'arrêta et d'une telle poigne que les sabots s'enfoncèrent dans le sol. Il arracha sa coiffure et se mit à l'agiter comme un fanion en criant :

— Comment vous portez-vous, chers Messieurs et Dames? Comment, allez-vous? Mes hommages, Monsieur! cria-t-il en saluant mon père ; mes hommages, cher abbé, madame d'Yves, mademoiselle Hanna! Nous voici encore tous ensemble. Vivat! Vivat... »

* * *

Nous avons exposé dans les chapitres précédents les rapports intimes qui ont existé et qui existent toujours entre la Pologne et l'Islam, et nous venons de voir un aperçu de la vie des propriétaires musul-

mans polonais actuels. Il nous semble curieux de montrer combien nous retrouvons encore de points de ressemblance dans la vie quotidienne de nos nations, dans les coutumes, costumes, nourriture, etc.

La politesse polonaise, toute de respect et de délicatesse, se reconnaît dans les mêmes gestes, avec les mêmes significations parmi tous les peuples musulmans. Nous avons remarqué, même dans les centres éloignés de nos frontières, comme à Tunis, en Algérie, au Maroc, la même accolade, les baisers à l'épaule, au coude, à la main, identiques aux gestes polonais, exécutés pour les mêmes motifs, d'après les degrés du respect que l'on désire témoigner à celui que l'on salue.

Mais, si nous voulons observer les costumes, les ressemblances sont encore plus nombreuses : nos *żupan* aux manches flottantes (wyloty), nos *kontusz* portés jusqu'aux premières années du XIXe siècle en Pologne, sont identiques aux *kaftans*, aux gilets, aux robes turques !

Nous avons examiné avec attention, dans différentes contrées musulmanes, les soutaches, les boutons en tresses de soie, les ornements des surtouts, des gilets, des manteaux, et nous nous sommes rappelé avoir vu les mêmes dessins, les mêmes formes sur les costumes nationaux polonais. Les bottes jaunes ou rouges portées par nos gentilshommes, vous les retrouvez encore toutes pareilles depuis le Maroc jusqu'aux frontières de l'Inde. Enfin regardons avec soin le costume du roi Sobieski ; n'est-il pas semblable en tous

points a celui des grands seigneurs ottomans (1) ?

Même kontusz, même żupan, même bonnet, mêmes étoffes !

Les chevaux syriens et turcomans étaient également les chevaux préférés des deux peuples ; les armes polonaises étaient des cimeterres turcs, des pistolets niellés et *damasquinés*, semblables à ceux des janissaires et des pachas ; les ceintures de soie et d'or dont on faisait si grand cas dans la royale République étaient, ainsi que les armes et les harnachements, selles, étriers (2), d'origine turque ! Et si l'on fabriqua à *Słuck*, les ceintures si fameuses par leur richesse, si l'on voit actuellement encore en Galicie les paysans tisser des tabliers de femmes aux couleurs éclatantes, et les tapis appelés *kilimki*, nous devons en chercher l'origne en Turquie : c'est de là que nous sont arrivés les modèles.

Le buńczuk, queue de cheval fixée au bout d'une pique décorée avec soin, était aussi bien l'insigne de nos *Hetmans* que celui des *Pachas* ottomans.

Les bonnes *fajki* polonaises n'ont-elles pas toujours été des pipes turques à long tuyau au bout d'ambre ? Et le tabac, doré et parfumé que nous fumons toujours, n'est-il pas du tabac du levant, du tabac turc (3) ?

---

(1) Il existait à cette époque et même plus tard, chez tous les grands seigneurs polonais, des *heyduques*, sortes de gardes domestiques aux costumes orientaux, encore une imitation des Turcs.

(2) Les termes désignant les différentes parties des harnachements, selles, etc., sont en polonais des mots d'origine turque.

Le mot tabac : tytoń en polonais est aussi presque le mot turc.

(3) Les piscines orientales, bains de vapeur, massages, etc., sont aussi très répandus en Pologne.

Mais ce qui est le plus frappant peut-être comme habitude similaire, c'est une coutume qui a persisté jusqu'aux premières années du siècle dernier parmi les gentilshommes polonais, celle de se raser la tête à l'exception d'une mèche au sommet du crâne ! Or, c'est là une habitude purement musulmane que l'on remarque dans tout l'Orient, mais plus particulièrement dans les pays de langue arabe.

Le *kołbak*, coiffure de nos *Zaporogues*, est également porté par beaucoup de Musulmans : c'est une des coiffures de l'armée turque.

Notre luxe lui-même était purement oriental ; et si nous voulions chercher avec plus de soin encore, nous trouverions, jusque dans la pâtisserie, les sucreries, des mets semblables, des goûts identiques. Mais ce que nous ne devons pas oublier, c'est que notre nationale *kasza* sous toutes ses formes est presque semblable aux divers couscous arabes, et a beaucoup de rapports avec le national *pilaf* turc.

* * *

La route commerciale de l'Orient vers l'Europe passa pendant longtemps par la Pologne : car c'était la première nation importante dont la frontière touchait les possessions musulmanes. C'est pour cela sans doute que tant d'habitudes et de goûts sont communs aux Polonais et aux Turcs.

Cette route commerciale est encore tracée par de fortes colonies juives, et aussi par d'importants groupements arméniens, que l'on retrouve depuis Constantinople jusqu'à Lwów (capitale de la Galicie,

province polonaise d'Autriche). Nous retrouvons de ces groupes en Roumanie, en Bukovine, à Czerniowce, puis en Galicie, notamment à Lwów où les Arméniens formaient une si importante colonie qu'on y créa un siège épiscopal qui existe toujours (1). La route commerciale est donc encore tracée, et quand la Pologne aura recouvré son indépendance, cette route si courte et si facile reprendra toute son importance. D'autres chemins sont tracés également par les fleuves, Dniepr, Dniestr, Boh qui se jettent dans la mer Noire ; mais ils sont plus longs et moins praticables.

L'Orient procure à la Pologne tout ce qu'il exporte en Europe ; mais le goût du luxe oriental, tabacs, tapis, [illegible], soieries, cuirs travaillés etc., se développerait encore plus si les frontières naturelles étaient rétablies. La Pologne peut fournir à la Turquie et au nord africain des céréales, du sucre, du bois, du pétrole, des cotonnades de toutes sortes que l'on fabrique surtout à Łódź et en Silésie, et quantité d'autres produits bruts ou manufacturés.

* * *

Nous ne pouvons résumer ici toutes les causes matérielles qui rapprochent encore nos nations ; mais le lecteur jugera, pensons-nous, que les chapitres précédents établissent suffisamment la communauté de sentiments et d'intérêts qui nous unit, en vue d'un but commun, contre des ennemis communs !

---

(1) La colonie arménienne de Lwów remonte au XIIe siècle ; elle y possède un très ancien cimetière.

CONCLUSION

L'histoire vient de nous montrer que les principaux gouvernements d'Europe ont toujours conspiré contre la Turquie et les nations musulmanes en même temps qu'ils écrasaient ou laissaient écraser la Pologne en recueillant les fruits de leur complicité.

La Pologne et l'Islam ont donc les mêmes intérêts et les mêmes ennemis. Leur entente qui ne s'est jamais démentie depuis le traité de Karlowitz jusqu'à nos jours, doit-être resserrée plus que jamais.

Si nous examinons l'attitude actuelle des États européens vis-à-vis des populations musulmanes qu'ils se sont annexées, nous remarquons que tous, Angleterre, Russie, France, Hollande, etc. etc., agissent avec une injustice et un mépris du droit d'autant plus choquant, que ces États ont la prétention de représenter des principes plus élevés.

Mais ce qui étonne le plus les partisans de la justice et de la liberté, c'est de voir la France, dont toute l'influence morale repose sur ces principes et qui les proclame dans sa devise d'État, agir en contradiction absolue avec eux, quand il s'agit des populations musulmanes. Cette attitude est d'autant plus étonnante que tout son passé est pur de tout acte de spoliation et d'arbitraire. Comment la France qui aida tant de peuples à s'affranchir, qui lutta pour l'indépendance de l'Amérique, cette France qui plus récemment ne voulut annexer la Savoie et

le comté de Nice que sur la volonté expresse de leurs habitants, cette France qui revendique, et à juste titre, ses territoires occupés par l'Allemagne, comment cette France a-t-elle pu s'emparer, par la violence ou par ruse diplomatique, de terres musulmanes dont les habitants (1) voulaient rester indépendants ? Comment, après avoir accordé aux esclaves nègres des Antilles, qui n'avaient à cette époque aucune culture intellectuelle, les droits de citoyens dont ils jouissent jusqu'à nos jours, n'a-t-elle pas concédé au moins ces mêmes droits aux représentants de la nation arabe, qui fut en son temps la plus civilisée du monde, et qui, encore aujourd'hui, possède une culture que nul ne songera sans doute à comparer avec celle des hommes de couleur d'Amérique ?

Nous sommes d'avis que c'est là une bien mauvaise politique, et que le devoir des patriotes français est de « penser toujours » à reprendre les territoires nationaux occupés par l'ennemi, et par suite de ne pas disséminer l'armée française dans le monde entier, de ne pas aller se créer des ennemis dans tous les coins du monde en violant ses propres principes. N'est-ce pas là faire le jeu de l'Allemagne (2) ? Empressons-nous d'ajouter que la nation française, quand elle est informée, réprouve ces actes injustes ; et ce sont uniquement des brasseurs d'affaires habiles à intéresser à leurs projets les politiciens influents,

---

(1) Nous entendons par là tous les Musulmans d'Algérie, Tunisie, etc., qui, civilisés par les Arabes, ont adopté leur mentalité.

(2) L'Allemagne a favorisé les conquêtes coloniales de la France, évidemment afin de l'affaiblir.

qui ont poussé aux conquêtes coloniales, auxquelles eux seuls ont à gagner.

Nous réprouvons donc absolument et sans réserve les conquêtes quelles qu'elles soient et l'état d'abaissement que les gouvernements français infligent à certaines populations musulmanes, car ces actes sont injustes, et ils sont, du reste, la négation absolue de tout ce qui a fait la grandeur morale de la France.

Est-ce à dire que, comme quelques naïfs, nous applaudissions à l'attitude savamment amicale de l'Allemagne vis-à-vis de l'Islam?

Non, en aucune façon, car nous savons que cette puissance est capable d'opprimer aussi bien que toute autre ; nous n'ignorons pas que, si elle n'occupe pas directement de territoire musulman, c'est que les circonstances l'en ont empêchée, et que sa diplomatie a été plus habile que celle de ses voisins. Nous l'avons vu plus haut, c'est l'Allemagne qui a favorisé l'occupation de la Bosnie et de l'Herzegovine par l'Autriche malgré l'insurrection musulmane, et son seul but était de s'ouvrir sans se compromettre une voie à des conquêtes futures. L'Autriche, puissance allemande où les pangermanistes sont si influents, sera sûrement, au moins en partie, léguée par les Habsbourg aux Hohenzollern, et voilà la pensée de la Prusse.

Nous voyons donc que l'Allemagne est aussi avide que les autres puissances, et qu'elle ne peut être une alliée naturelle pour l'Islam. Que l'on ne croie pas cependant que nous blâmions l'accord diplomatique qui semble exister entre la Turquie et l'Allemagne;

car il est fort possible que pour les nécessités journalières de sa politique, l'Allemagne ait rendu service à l'Islam en servant d'épouvantail aux Etats d'Europe détenteurs de territoires musulmans. Cette politique temporaire a eu, nous le croyons, de bons résultats pour la diplomatie ottomane, de même que l'alliance anglaise en a eu pour celle du Japon. Cette politique provisoire était même peut-être nécessaire, mais elle n'empêche pas la politique vraiment naturelle de conserver ses droits.

Or la politique ottomane n'est-elle pas de rallier autour du Khalife de l'Islam, Sultan de Turquie, toutes les nations musulmanes, de même civilisation, d'aspirations semblables et de s'entendre avec celles des nations voisines ayant des intérêts et des ennemis communs? Toutes les nations de l'Europe cherchent à se fédérer et d'après leurs attractions naturelles, en panlatinisme, pangermanisme, etc., pourquoi l'Islam n'inspirerait-il pas le panislamisme?

« Musulmans, dirions-nous volontiers à tous les peuples qui sous des noms divers professent l'Islam, serrez-vous autour de la famille d'Othman, fondatrice et soutien de la seule grande puissance musulmane qui ait victorieusement résisté aux attaques de vos communs adversaires; serrez-vous autour du Sultan de Turquie, Khalife de l'Islam, et vous pourrez alors entrevoir un avenir plus prospère pour ceux d'entre vous qui subissent encore la pression européenne. Les 350 millions de musulmans groupés autour de leur Khalife, possesseur d'une nombreuse armée, ajouteraient une puissance morale immense à sa force matérielle, laquelle pourrait être employée à rendre à

tout l'Islam son indépendance et sa gloire. Unissez-vous et n'écoutez pas les agents de division que l'on envoie parmi vous sous mille prétextes, mais avec le seul but de pouvoir vous dominer et vous écraser plus facilement en vous séparant de la Turquie et du Sultan, votre Khalife. »

Cet Islam dont nous souhaitons l'unité et la prospérité a d'ailleurs été, personne n'en doute, et est encore un puissant agent civilisateur (1). Les populations noires de l'Afrique centrale prennent conscience de leur dignité humaine aussitôt qu'elles embrassent l'Islamisme et qu'elles reconnaissent l'existence d'un Dieu unique : les explorateurs européens eux-mêmes le déclarent ; d'autre part, des nations d'ancienne civilisation, comme le Japon, la Chine, l'Inde, augmentent de plus en plus le nombre des adeptes de l'Islam.

Et puisque nous parlons du Japon, les Japonais ne sont-ils pas la preuve la plus éclatante de la facilité avec laquelle, sans se dénationaliser, une race intelligente peut s'assurer par elle-même tous les progrès de la civilisation européenne et les faire servir à la sauvegarde de son indépendance, au lieu de confier ses destinées à des tuteurs intéressés à la maintenir le plus longtemps possible en état d'infériorité ?

---

(1) Depuis que Mahomet II, aussitôt après la prise de Constantinople, eut accordé au Patriarche grec une investiture absolument régulière et légale, la tolérance religieuse ne cessa de régner en Turquie. Les Chrétiens n'y furent jamais poursuivis en tant que chrétiens, mais pour des raisons politiques comme les Arméniens. Une preuve de cette tolérance est l'existence actuelle des plus anciennes sectes chrétiennes.

Une seule nation en Europe, la Pologne, a recueilli chez elle depuis des siècles des populations musulmanes, et son hospitalité ne s'est jamais démentie, quelles qu'aient pu être les vicissitudes de l'histoire; elle a fourni des soldats nombreux et vaillants aux armées ottomanes, notre livre est là pour le prouver; la Turquie fut aussi la seule nation qui soutint nettement et par les armes la Pologne dans le malheur.

Nous le répétons, communauté d'intérêts contre les mêmes ennemis autant qu'amitié naturelle ont toujours existé et doivent se développer encore entre ces deux nations voisines. Les faits actuels prouvent heureusement que cette entente est prête à se resserrer davantage, nous le voyons dans des faits qui ont pu échapper à des observateurs moins intéressés que nous dans la question.

A la Douma russe, les députés polonais ont formé un groupe indépendant, ainsi que les députés musulmans, et sur ce nouveau champ de bataille les deux groupes se trouvent presque constamment côte à côte dans les mêmes votes.

La Pologne n'est plus ce qu'elle était en 1877, elle s'est ressaisie : son industrie, son commerce, aussi bien que sa culture intellectuelle, ont subi un accroissement continu, avec lequel les gouvernants copartageants sont obligés de compter. En effet, l'influence polonaise augmente dans les trois empires autant que la population (1) et la fortune nationale. Les députés

(1) Il y a actuellement 30.000.000 de Polonais de la mer Baltique à la mer Noire, de l'Oder à la Dwina et au Dniepr.

polonais qui n'étaient dans l'Empire d'Allemagne que 16, sont, en 1907, 21. Le cercle des députés polonais à Vienne décide souvent des votes du Parlement. Le groupe polonais de la Douma russe (46 députés), peut faire pencher également la majorité, surtout quand le groupe musulman se joint à lui. Nous voyons que la Pologne est légalement représentée par des patriotes dévoués, mais amis de l'ordre, qui détiennent une partie de la puissance dans les trois grands empires européens.

Il est donc aisé actuellement de trouver, pour traiter les questions de politique internationale, des représentants légaux et réels de cette Pologne, qui, de l'avis de plus en plus unanime de ceux qui étudient impartialement les événements, va reprendre une place prépondérante à la tête du monde slave.

Qui sait ? peut-être le temps est proche où se renouvellera l'antique alliance préconisée par nos hommes d'Etat polonais, de la Turquie, directrice de l'Islam, avec la Pologne, bientôt directrice morale des Slaves, et alliée des Magyars et des Scandinaves confédérés.

BIBLIOGRAPHIE

ABDUL-GAZI-BAJADUR, Khan. *Histoire généalogique des Tartares*. Leyde, 1726.

ARAB-SZACH. *Histoire de Tamerlan*.

Archives de France.

Archives des princes Czartoryski.

Archives de Prusse.

Archives militaires de l'Empire ottoman.

AZULEWICZ. *Apologie des Tartares*.

BARAULT-ROULLON (C.-H.). *Danger pour l'Europe*. Origine, progrès et état actuel de la puissance russe, question d'Orient.

BÉDOLLIÈRE (de la) et BOURDIER (Raoul). *Inkerman et Nicolas Ier* (Collection de la guerre d'Orient).

BÉDOLLIÈRE (de la) (Emile). *Sébastopol; Malakof*; *Kinburn; le Congrès de Paris*, Collection de la Guerre d'Orient.

BEŁZA (Władysław). *Ostatnie chwile i pogrzeb Adama Mickiewicza według współczesnych źródeł*. Lwów H. Altenberg; Kraków, S. Krzyżanowski, 1890.

BOURDIER (Raoul). *La Crimée* (Collection de la Guerre d'Orient).

Bulletin polonais (passim), 13, rue Lamandé, Paris.

BYSTRZONOWSKI (général, comte). *Campagne de six semaines de l'armée de Kars en* 1854. Extrait du *Spectateur militaire*, cahiers de février et mars 1858.

CASTELNAU (de). *Essai sur l'Histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie*.

CHARRIÈRE (Ernest). *Histoire des Négociations du Levant*.

CHODŻKO (Léonard) et BOURDIER. *Histoire de Turquie.* Paris (10e série de la Guerre d'Orient).

CHODŻKO (Léonard). *Annales Polonaises.*

CHODŻKO (Léonard). *La Pologne; Le Métropolitain. Kasimir Gaspard Colonna Cieciszowski et son temps* 1745-1831. Paris, Dentu, 1866.

CHOŁONIEWSKI. *Ostatnie Wojsko polskie. Świat. Revue de Varsovie*, 17 mars 1906, n° 11.

CROMERI (Martini) *Res gestæ Polonorum*, Bâle, 1592.

CZAYKOWSKI (Michał). *Wernyhora, Wieszcz Ukraiński*, powieść historyczna z r. 1768. Wydanie Jelowickiego, Paris, rue Marais-St-Germain, 17 *bis*, 1838.

CZEC (jeneral.) *Jenerał Bem w Siedmiogrodzie i na Węgrzech* 1848-49. Poznań 1862.

CZYŻEWSKI (P.). *Atfurkan Tartare.*

DAUVEBGNE (Emile). *Histoire de l'orthodoxie russe*, comprenant les persécutions exercées au nom de la foi orthodoxe depuis l'avènement de l'autocrate Nicolas 1er jusqu'à nos jours.

DEMBIŃSKI (général Henri). *Mémoires.*

DENIKER T. *Les races et les peuples de la terre*, Paris, 1900.

DUCHIŃSKI. *Polacy w Turcii*, Londyn, 1856, chez Rypiński.

ENGEBERG (d'))Chodżko L.). *Traités, Conventions, etc,, concernant la Pologne.*

GAILLARDET. *Mémoires du chevalier d'Eon.*

GILLER (Agaton). *Historja powstania Narodu Polskiego*, 1861-64. Paris, 1867.

GUIGNES (de). *Histoire des Huns*, tome III.

HAMMER. *Histoire de l'Empire Ottoman*, traduction française de HELLERT.

HAUSER. *Friedrich der Grosse und Polen.*

HERBELOT. *Bibliothèque Orientale.* Traduction des Institutions de Tamerlan.

JAROSZEWICZ (J.). *Obraz Litwy pod względem jej oświaty i cywylizacji od czasów najdawniejszych do końca XVIII° wieku*, cz. II. Wilno 1844.

JOUANIN (Joseph-Marie) et VAN GAVER. *La Turquie*, 1852. Didot frères, Paris.

Journal des Voyages (passim).

KAMELL PACHA (Moustapha). *La question d'Orient* (en arabe) et articles du *Lioua* (le drapeau) Egypte.

KAMIEŃSKI(Miecislas). tué à Magenta. Souvenirs de voyages et de guerre. Paris 1862.

KAUFMAN. *La Russie et l'Europe*. (Collection de la guerre d'Orient).

KORZENIOWSKI (Apollon). *Polska i Rossya, dans le Journal Ojczyzna*. Leipsig 1864.

LAJOS (le colonel). Kutajah, 17 janvier 1851. *Le général Bem* (extrait du *Spectateur militaire*, mai 1851).

LAMARCHE (H.). *Les Turcs et les Russes* (collection de la Guerre d'Orient).

LAMARTINE. *Voyage en Orient*.

LANGLES. *Institut politique et militaire de Tamerlan*, 1797. Paris.

LAVALLÉE (Théophile), professeur à l'Ecole militaire de Saint-Cyr. *Histoire de l'Empire Ottoman*, 1855.

ŁOJKO (Félix). Protestations contre le premier partage.

MARON (Eugène). *Fragments d'histoire diplomatique franco-ottomane*, 1853.

Le Messager d'Alsace-Lorraine (passim). Paris, 14, rue des Minimes.

MICKIEWICZ (Adam). *Œuvres poétiques et complètes* de Adam Mickiewicz, professeur de littérature et de langue Slave au Collège de France. Traduction nouvelle, d'après l'édition originale de 1844, par Christien Ostrowski. Troisième édition, ornée de deux planches en taille-douce. Paris, Plon frères, éditeurs, rue de Vaugirard, 36, 1849.

MICKIEWICZ (Adam). *La Tribune des Peuples*. Paris, Ernest Flammarion, 1907.

MICKIEWICZ (Adam). *Konrad Wallenrod*, poème polonais, traduit en vers français par Venceslas Gasztowtt. Paris, Calman Lévy, 1889.

MICKIEWICZ (Adam). *Chefs-d'œuvres poétiques*, traduits par lui-même et ses fils, avec une notice sur la vie de l'auteur par Ladislas Mickiewicz. Paris, Charpentier, éditeur, 1882.

MICKIEWICZ (Adam). *Les Slaves*, cours professé au Collège de France, 1840-41. Paris 1849, Comon, éditeur.

MIŁKOWSKI (Zygmunt). *Udział Polaków w wojnie wschodniej*, 1853-1856. Paryż w drukarni L. Martinet, 1858.

Les Missionnaires moscovites chez les Ruthènes unis. Etude sur les persécutions qui ont eu lieu dans le diocèse de Khelm (Chełm) royaume de Pologne. Paris, Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four Saint-Germain 1876.

Ostatnie lata dziejów powszechnych od 1846 *dv dni dzisiejszych*. Lwów, Księgarnia Polska 1881.

OSTROWSKI (Christien). *Lettres Slaves*. Paris, Amyot, 8, rue de la Paix, 1857.

PALLA (E.). *Histoire abrégée de l'Empire Ottoman*. Paris, Raymond, éditeur, 1825.

Przegląd Dziejów Polskich, Poitiers, Lithographie A. Pichot, 1837.

Quelques réflexions sur la question d'Orient. Paris, 16, rue de Tournon, 1877.

RAWITA-GAWROŃSKI (Fr.). *Sadyk Pasza i Adam Mickiewicz, Wiązanka wspomnień i listów odnoszących się do Adama Mickiewicza, z Pamiętników Sadyka Paszy (Przewodnik Naukowy i literacki.)* Lwów, 1898.

Recueil de documents relatifs à la Russie, pour la plupart secrets et inédits, utiles a consulter dans la crise actuelle (attribué à Charles Sienkiewicz). Paris, rue de Seine Saint-Germain, 20.

Ruch Narodowy w r. 1877, *Konfederacya Narodu Polskiego* 1876 *r.* Spisał byly konfederat. Chicago, Illinois. Nakładem Związku Młodzieży Polskiej w Ameryce. Czcionkami i drukiem « Sztandaru » 1899.

Rudzki (J.-W.). *Bem w Siedmiogrodzie i w Banacie.* Lwów, 1862.

Rulhières. *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette République*, 1807, Paris.

Rzewuski (H.). *Récits d'un vieux gentilhomme polonais*, traduits par Lad. Mickiewicz, Paris.

Sarrazin (Gabriel). *Les Poètes romantiques de la Pologne*, Paris, chez Perrin, 1905.

Schnitzler. *Histoire de la Russie.* Bruxelles.

Siestrzencewicz. *Histoire de la Tauride.* Brunswick 1800.

Słowacki (Juliusz). *Pisma pośmiertne.* Lwów, staraniem Małeckiego, 1866.

Słowacki (Jules). *Bielecki, Beniowski, Le Père Marc*, trad. V. Gasztowtt.

Szafarzyk. *Les imprimeries des Slaves du Sud.*

Talko-Hryncewicz. *J. Muślimowie czyli tak zwani Tatarzy litewscy, zarys antropologo-etnologiczny, materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne wydawane staraniem Komisyi antropologicznej Akademii Umiejętności w Krakowie*, Tom IX, 1907.

Tański (Joseph). *L'entrée des Russes à Paris et l'armée russe.* Paris, Dentu, Palais-Royal, 13-17, galerie d'Orléans, 1864.

Wiszniewski (Michał). *Pomniki historyi i literatury polskiej.* Cracovie, 1835. Art VII *o handlu Polski z Portą Otomańska* (écrit en 1792).

Woycicki. *Wspomnienie o życiu Adama Mickiewicza u Merzbacha* 1859.

Wysocki. *Pamiętniki Jenerała Wysockiego dowódzcy Legji polskiej we Węgrzech ; wojna* 1848-49. Poznań 1850.

X. K. O. *Kozaczyzna w Turcyi.* Paris, Martinet, rue Mignon, 2, 1857.

ZALESKI BRONISLAS. *Jenerał Zamoyski, nekrolog. Rocznik Towarzystwa Historyczno-literackiegv w Paryżu*, 1868.
ZALESKI Bronislas. *Stosunki Polski z Portą Ottomańska na początku panowania Stanisława Augusta. Rocznik Towarzystwa Historyczno-literackiego w Paryżu* 1869.
ZALESKI (J.-B.). *Korespondencya, wydał Dyonizy Zaleski*, Lwów 1900-1904.

Nota. — Les actes et documents officiels cités dans cet ouvrage ont été, pour la plupart, traduits du polonais, du turc, de l'arabe et même d'autres langues, plusieurs fois peut-être. Aussi ne pouvons-nous garantir la rigoureuse exactitude des expressions originales. Mais nous affirmons toutefois l'absolue authenticité desdits documents, ce qu'il est d'ailleurs facile de vérifier.

De même, l'orthographe des noms propres est variée, et cela s'explique facilement par la diversité des sources où nous avons puisé, et qui sont de langues et d'époques différentes.

Nous tenons à remercier ici tous nos amis polonais, turcs et arabes qui ont bien voulu nous fournir des documents, mais nous tenons plus spécialement à remercier de son aide si précieuse Mme J. Bouic-Gasztowtt.

ERRATA.

Dans les *Notes*, pp. 126 et 127, au lieu de : *Histoire de Turquie, par Chodźko et Bourdier*, lisez : *Traités, Conventions, etc., concernant la Pologne* (d'Engeberg).

P. 328, dans la note au lieu de *monnaies compliquées*, lisez : *monnaies coufiques*.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace.	page	5
Chapitre I. — 1223 à 1699.		9
Chapitre II. — 1700 à 1795.		53
Chapitre III. — 1806 à 1853.		130
Chapitre IV. — 1853 à 1856.		207
Chapitre V. — 1856 à 1878.		300
Chapitre VI. — Epoque actuelle		320
Conclusion.		341
Bibliographie.		349

Paris. — Imp. A Reiff. — HEYMANN, 3, Rue du Four.

14

10

11

BN
BIBLIOTEKA NARODOWA
40513
Biblioteka Narodowa
Warszawa
30001002735746